
R.O.M.A. TORONTO
29/8/38
EAST ASIATIC DEPT.

T'OUNG PAO

通報

OU

ARCHIVES

CONCERNANT L'HISTOIRE, LES LANGUES,
LA GÉOGRAPHIE ET L'ETHNOGRAPHIE
DE
L'ASIE ORIENTALE

Revue dirigée par

Henri CORDIER
Membre de l'Institut
Professeur à l'Ecole spéciale des Langues orientales vivantes.

VOL. XVIII.

LIBRAIRIE ET IMPRIMERIE
CI-DEVANT
E. J. BRILL
LEIDE — 1917.

IMPRIMERIE CI-DEVANT E. J. BRILL, LEIDE.

SOMMAIRE.

Articles de Fonds.

Nécrologie.

Bulletin critique.

Bibliographie.

Chronique.

LA MANDRAGORE.

PAR

BERTHOLD LAUFER.

Cou Mi 周密 (1230—1320), écrivain célèbre de la fin des Song, nous a transmis une tradition fort curieuse dans ses ouvrages *Kwei sin tsa ši* 癸辛雜識 (續集 上, p. 38, éd. du *Pai hai*) et *Či ya t'an tsa č'ao* 志雅堂雜鈔 (chap. 上, p. 40 b—41 a, éd. du *Yüe ya t'an ts'un šu*).[1]

Le texte du *Kwei sin tsa ši* est ainsi conçu:

回回國之西數千里地產一物極毒全類人形
若人參之狀。其酋名之曰押不蘆。生土中深
數丈。人或誤觸之著其毒氣必死。取之法先
於四旁開大坎可容人。然後以皮條絡之。皮
條之系則繫于犬之足旣而用杖擊逐犬。犬
逸而根拔起。犬感毒氣隨斃。然後就埋土坎
中。經歲然後取出曝乾。別用他藥制之。每以
少許磨酒飲人則通身麻痺而死。雖加以刀
斧亦不知也。至三日後別以少藥投之卽活。
葢古華陀能刳腸滌胃以治疾者必用此藥也。
今聞御藥院中亦儲之。白廷玉聞之盧松厓。
或云。今之貪官汚吏贓過盈溢被人所訟則
服百日丹者莫非用此。

[1] Sur cet auteur, sa vie et son œuvre, cf. Pelliot, *T'oung Pao*, 1913, p. 367—368.

Voici le texte du *Či ya t'aṅ tsa č'ao*:

回回國之西數千里地產一物極毒全似人形如人參之狀。其名押不盧。生於地中深數丈。或從傷其皮則爌。毒之氣著人卽死。取之之法先開大坑令四旁可容人。然後輕手以皮條結絡之。其皮條之前則繫於大犬之足旣而用杖打犬。犬奔逸則此物拔起。大 [pour 犬] 感此氣卽斃。然後別埋他土中。經歲後取出暴乾。別用藥以製治其性。以少許磨酒飲之卽通身痲痺而死。雖刀斧加之不知也。然三日別以少藥投之卽活。蓋古者華陀能刳腸滌臟治疾者或用此藥也。聞今御藥院中有二枚此神藥也。白廷玉聞之盧松厓云。Le texte s'interrompt ici et n'est pas terminé.

Ni l'un ni l'autre texte ne semble être en parfait état, mais celui du *Kwei sin tsa ši* (A) est certainement le meilleur et le plus complet. Il est à la base de la traduction qu'on va lire, tandis que les divergences de la rédaction du *Či ya t'aṅ tsa č'ao* (B) sont ajoutées en crochets.

"Quelques milliers de *li* à l'ouest des pays mahométans le sol produit une chose excessivement vénéneuse et pareille dans son ensemble à la figure d'un homme; en effet, elle a l'apparence du ginseng. On l'appelle *ya-pu-lu* (*ya-pou-lou*). Cette plante croît dans la terre jusqu'à une profondeur de plusieurs toises. Si un homme se heurte contre la plante par erreur, il recevra son exhalaison vénéneuse et doit mourir. [B: Quand on la blesse, son écorce brille; l'exhalaison du poison pénètre dans l'homme qui meurt aussitôt.] Voici la méthode de prendre la plante. D'abord, aux quatre côtés (autour de la racine) on creuse un trou assez grand pour recevoir un homme [B: D'abord on creuse une grande fosse

dont les quatre côtés soient assez spacieux pour recevoir un homme]. Ensuite on lie la plante au moyen d'une lanière de cuir dont l'extrémité est attachée aux pieds d'un grand chien [B: Ensuite on lie la plante légèrement au moyen d'une lanière de cuir, dont la partie antérieure est attachée aux pieds d'un grand chien]. Avec un bâton on bat et chasse le chien qui s'enfuit en entraînant avec lui la racine. Accablé de l'exhalaison du poison, le chien périt sur le champ. Alors on ensevelit la racine dans un trou du sol [B: dans un autre sol], et au bout d'un an on l'en sort pour la sécher au soleil. Elle est mélangée avec d'autres ingrédients [B: pour dominer sa nature] et en chaque cas on en râpe un peu dans du vin qu'on donne à boire à un homme; le corps entier de celui-ci en sera paralysé, et il tombera en torpeur comme s'il était mort. Même si on lui applique des couteaux ou des haches, il ne s'en apercevra pas. Au bout de trois jours si une petite dose de médecine lui est administrée, il reviendra à la vie. C'est peut-être là le remède employé par Hwa T'o qui anciennement était capable d'ouvrir les intestins et de purger l'estomac pour guérir des malades.[1] Or j'ai entendu dire qu'une provision de cette médecine [B: deux pièces, c'est une médecine divine] est conservée dans la Pharmacie Impériale.[2] C'est Pai T'iṅ-yü qui l'a appris de Lu Suṅ-yai.

[1] Hwa T'o est le célèbre médecin et chirurgien qui mourut en 220 de notre ère. Cf. surtout la notice de Chavannes, *BEFEO*, III, 1903, p. 409. Comme M. Chavannes fait remarquer d'après le *Hou Han šu*, l'anesthétique employé par Hwa T'o était du chanvre infusé dans du vin qui excitait et étourdissait le patient. Donc la conclusion de Čou Mi n'est pas juste. Cf. aussi C. Pétillon, *Allusions littéraires*, p. 380, et *T'oung Pao*, 1898, p. 237—238; S. Julien, *Chirurgie chinoise. Substance anesthétique employée en Chine, dans le commencement du IIIe siècle de notre ère, pour paralyser momentanément la sensibilité* (*Comptes rendus hebdomadaires des séances de l'Académie des Sciences*, XXVIII, 1849, p. 195—198). L'information est extraite de l'ouvrage médical *Ku kin i tuṅ* du commencement du XVIe siècle. Voir aussi Flückiger et Hanbury, *Pharmacographia*, p. 547. Sur les propriétés narcotiques du chanvre connues dans l'Inde, cf. C. Joret, *Les plantes dans l'antiquité*, II, p. 645.

[2] Cf. Bazin, *Notice historique sur le collège médical de Péking*, p. 24—25 (extrait du *Journal asiatique*, 1856).

Quelques uns disent: les officiers avides et les fonctionnaires oppressifs du temps présent, quand ils ont fait des exactions excessives et qu'ils sont accusés, prennent de la drogue dite drogue de cent jours; ne serait-ce pas cette plante dont ils se servent?"

Il semble que Čou Mi soit resté le seul auteur chinois à parler de la plante *ya-pu-lu*. Du moins, Li Ši-čen, dans son *Pen ts'ao kaṅ mu* (chap. 17 下, p. 13 b), ne cite-t-il que le texte du *Kwei sin tsa ši* à propos du *ya-pu-lu*; il le cite d'ailleurs assez inexactement, en supprimant le conte du chien et en ajoutant au préambule les mots 漠北 *mo pei*, "au nord du désert Gobi." [1] La dernière phrase il l'a changée ainsi: 貪官汚吏罪甚者則服百日丹皆用此也. C'est à ce texte que se rapporte la brève note de Stuart, [2] qui fait remarquer qu'il n'y a pas de description de la plante, et que son identification demande de nouvelles recherches. De même, J. L. Soubeiran et Dabry de Thiersant [3] ont déjà noté la plante *ya-pu-lu* d'après le *Pen ts'ao* sous le titre *Atropa* (avec point d'interrogation), en disant: "Décrit par le *Pen ts'ao* comme déterminant une anesthésie suffisante pour permettre de faire des opérations. On dit que l'action s'en fait sentir pendant trois jours; il aurait été employé par le chirurgien Houa-to, pour des opérations intéressant les intestins."

Il est surprenant de voir ce que l'encyclopédie *Ko či kiṅ yüan* 格致鏡原 (chap. 69, p. 5 b) a fait du texte du *Kwei sin tsa ši*. Ici la plante est introduite sous le titre "herbe qui réveille de la

[1] Cette addition est donnée aussi par le *Yüan kien lei han* (chap. 411, p. 22) dans un autre texte, de seconde main et mal digéré, concernant le *ya-pu-lu*. Le *P'ei wen čai kuaṅ k'ün fan p'u* (chap. 97, p. 25 b; Bretschneider, *Bot. Sin.*, I, p. 70) contient le même texte écourté, sans le conte du chien, mais avec l'introduction correcte 回回地方.

[2] *Chinese Materia Medica*, p. 59; voir déjà F. P. Smith, *Contributions towards the Materia Medica of China*, p. 36. Smith dit sans raison que la plante vient du pays des Huns ou des Ouigours.

[3] *La matière médicale chez les Chinois*, p. 190 (Paris, 1874).

mort et qui rétablit la vie" 起死回生草.[1] Naturellement Čou ne veut pas dire que l'homme qui prend la potion meurt réellement et ressuscite au bout de trois jours, mais seulement qu'il reste sans conscience pendant cet intervalle. S'il mourait, l'expérience de frapper le corps avec un couteau n'aurait aucun sens. Qu'il est insensible aux coups c'est la merveille; par conséquent, la vie n'est pas encore éteinte. Le conte du chien est éliminé, et le document entier est abrégé ainsi: 一名押不盧。出回回國以少許磨酒飲人則通身麻痺而死。雖加以刀斧亦所不知。至三日別以少藥投之即活。御苑中亦儲之. Ce texte corrompu et mutilé fut adopté par G. Schlegel,[2] qui fit venir la plante de l'Arabie (au lieu des pays mahométans), l'attribua au palais impérial et induisit en erreur P. J. Veth.[3]

La plante décrite par Čou Mi peut être identifiée sans difficulté avec la mandragore sur la base de la transcription *ya-pu-lu*, laquelle correspond exactement à l'arabe-persan *abruh* ابروح ou *yabruh* يبروح, désignation pour le fruit de cette plante.[4] Elle-même s'appelle en

---

[1] Selon le *P'ei wen čai kwań k'ün fań p'u* et le *T'u šu tsi č'eń* cette définition émane du *Tien tsai ki* 滇載記.

[2] *Nederlandsch-chineesch Woordenboek,* IV (supplément), p. 25.

[3] *Archives internat. d'ethnographie,* VII, 1894, p. 82.

[4] Selon d'Herbelot (*Bibliothèque orientale,* I, p. 72) les Persans appellent aussi communément cette plante *esterenk* [*astereng*] et les botaniques arabes ont formé par corruption les noms d'*iabroug* et d'*iabrouh* qu'ils lui donnent, du mot persan *abrou.* L'origine perse du mot est plaidée aussi par Wetzstein (*ZE,* 1891, p. 891) et Veth (*Archives internat. d'ethnographie,* VII, 1894, p. 200) qui pour cette raison ont hasardé l'opinion que, de même, les notions magiques sur la mandragore auraient pris leur origine en Perse. C'est une hypothèse qui ne s'inspire que de considération purement philologique sur les mots; les preuves historiques font défaut: Il n'y a pas de texte iranien de date ancienne à ce sujet. Pour la première fois la mandragore est mentionnée dans la littérature perse par Abu Mansur, qui autour de l'an 975 écrivit son Livre des Principes Pharmacologiques (traduction d'Achundow, p. 148). Baber écrit dans ses Mémoires que la mandragore se trouve dans les montagnes du Fergana (A. S. Beveridge, *Memoirs of Bābur,* p. 11). Il est difficile de se ranger à l'avis de Wetzstein que l'arabe *yabrūh* serait issu du persan *abrewi.* Voir aussi Horn, *Grundr. iran. Phil.,* I, 2, p. 73.

arabe *tuffāḥ-el-jenn* تفاح جن ("la pomme des esprits") ou *sirāj el-kotrob* سراج القطرب ("la lampe des lutins"), aussi *la'ba* لعبة et *beiḍ el-jinn* ("œufs des esprits").[1] En Araméen le fruit est nommé *yawruha* יַבְרוּחָא; et la forme *jerābūḥ* جرابوح est usuelle en Syrie. Ce nom sémitique parait être d'une date relativement ancienne; du-moins trouvons-nous dans Dioscoride un terme dit égyptien de la forme ἀπεμσούμ laquelle, selon moi, semble être apparentée à l'arabe *abruh*: peut-être ce mot est-il à corriger en ἀπερούμ. La mandragore (ou mandegloire par étymologie populaire)[2] forme un genre de la famille des solanées à la racine fusiforme et souvent bifurquée, aux feuilles radicales d'un vert sombre, aux fleurs purpurines et dont les fruits rouges, semblables à une petite pomme, exhalent une odeur agréable.[3] Les propriétés narcotiques de cette

[1] L. Leclerc, *Traité des simples*, II, p. 246; III, p. 240; d'Herbelot, *Bibliothèque orientale*, III, p. 524. Les Arabes ont emprunté aux Grecs aussi le mot *mandragoras* dans la forme *mandaghura* (Leclerc, III, p. 341).

[2] Francisque-Michel, *Recherches sur le commerce, la fabrication et l'usage des étoffes de soie*, II, p. 76, Paris, 1854) a fait cette observation: "Au XVe siècle, ils [nos ancêtres] employaient la soie à conserver certaines amulettes, dont un célèbre prédicateur de l'époque brûla un grand nombre, ce qui valait mieux assurément que de brûler les gens qui y avaient foi. On les appelait *madagoires*, par une altération du mot *mandragores*. 'Aujourd'huy, ajoute l'auteur du Journal du roy Charles VII, le vulgaire les appelle mandegloires, que maintes sottes gens gardoient en lieux de repos, et avoient si grande foy en celle ordure, qu'ils croyoient fermement que tant comme ils l'avoient (mais qu'il fust bien nettement en beaux drapeaux de soye ou de lin envelopé), jamais jour de leur vie ne seroient pauvres.' Dans le dialogue de Mathurine et du jeune du Perron, celui-ci lui dit: 'As-tu point aidé à souffler le feu lent sous la coque d'œuf où est le germe, la soye cramoisie, et cela de quoy les magiciens faisoient leur pâque avec la petite mandragore?' (Confession catholique du sieur de Sancy, liv. II, ch. 1er)." Aussi l'expression *main de gorre* était en usage populaire.

[3] C. Joret, *Les plantes dans l'antiquité et au moyen âge*, I, p. 498. — "La *Mandragora officinarum* est connue sous le nom de *Mandragore femelle*. Elle est très commune dans le midi de la France, on la rencontre en abondance sur les rivages de la Calabre, de la Sicile, de l'île de Crète, de la Cilicie, de l'Afrique, de l'Espagne; elle se plaît dans les lieux ombragés, sur les bords des rivières, à l'entrée des cavernes. Elle fleurit en automne, quelquefois aussi au printemps. Sa racine est grosse, noirâtre extérieurement, blanche à l'intérieur, charnue; ses feuilles sont grandes, les plus extérieures obtuses, les plus intérieures aigues; leur couleur est un vert bleuâtre, luisant en dessus, terne en dessous. Le pétiole est long; les hampes florales sont longues, rougeâtres, et un peu pentagonales.

plante étaient connues anciennement, et elle était douée de vertus magiques, aphrodisiaques et prolifiques. La racine prend souvent des formes singulières, rappelant plus ou moins le corps de l'homme. Le nom est dérivé du grec μανδραγόρας, mot dont l'étymologie est encore inconnue. D'après Littré, ce paraît être un nom d'homme appliqué à une plante, et contenir μάνδρος ou μάνδρα, nom d'une divinité locale de l'Asie Mineure. L'origine orientale de plusieurs croyances attachées à cette plante, comme nous verrons, paraît certaine. Assurément, le nom n'a rien à voir avec le persan *mardum-giyā* مردم گیا, comme supposent Wetzstein [1] et Schrader. [2]

Ce n'est pas le but de cette notice de retracer toutes les croyances touchant les vertus de la mandragore et accumulées pendant beaucoup de siècles. Un tel travail a été maintes fois tenté, mais, à vrai dire, aucun essai de ce genre n'est tout à fait satisfaisant ou complet dans l'emploi des sources. [3] Une œuvre d'ensemble et

La fleur se compose d'un calice à cinq divisions aiguës et lanceolées, d'une corolle trois fois plus longue que le calice, de couleur violette et découpée en cinq lobes oblongs, obovés" (A. Milne Edwards, *De la famille solanacées*, p. 56, Paris, 1864).

[1] *L. c.*

[2] *Reallexikon*, p. 36. Une nouvelle hypothèse sur l'affinité du nom grec se trouve à la conclusion de cet article.

[3] Il y a trois monographies que je n'ai pas eu l'occasion de voir, J. Schmidel, *Dissertatio de mandragora* (Lipsiae, 1671); Granier, *Dissertation botanique et historique sur la mandragore* (Paris, 1788); et Bartolomi, *Commentarii de mandragoris* (Bologna, 1835). Ce sont les traités suivants qui me sont connus: F. v. Luschan a illustré six racines de mandragore de l'Orient proche sculptées en figures humaines (*ZE*, XXIII, 1891, p. 726—728); sa brève notice est accompagnée de notes explicatives par Ascherson et Beyer (p. 729—746) et de notes additionnelles par Wetzstein (p. 890—892). — W. Hertz, *Sage vom Giftmädchen*, traite de la mandragore dans un appendice (*ABAW*, 1893, p. 164—166). — P. J. Veth, *De alruin en de heggerank* (*Archives internationales d'ethnographie*, VII, 1894, p. 81—88) et *De mandragora* (*ibid.*, p. 199—205). — C. B. Randolph, *The Mandragora of the Ancients in Folk-Lore and Medicine* (*Proceedings American Academy of Arts and Sciences*, XL, Boston, 1905, p. 487—537). — E. O. v. Lippmann, *Alraun und schwarzer Hund*, dans ses *Abhandlungen*, I, 1906, p. 190—204. — Comme on suppose qu'il s'agit de la mandragore dans l'Ancien Testament (דּוּדָאִים *dūda'īm*, "plante d'amour", dérivé de *dūd*, "aimer"; *Gen.*, XXX, 14—16, et *Cant.*, VII, 14), on trouve des articles à ce sujet dans les nombreux dictionnaires bibliques; le meilleur que j'aie vu est celui de E. Levesque

de critique reste à faire. Les notes suivantes ne doivent être regardées que comme un commentaire du texte de Čou Mi; toutefois rien d'important n'y est omis.

---

au *Dictionnaire de la Bible* par F. Vigouroux (IV, col. 653—655). Il ne faut pas oublier que cette interprétation du terme hébreux repose sur une hypothèse, d'ailleurs fort vraisemblable, suggérée par les traductions *μῆλα μανδραγόρου* des Septante, *mandragora* de la Vulgate, et *yăbruḥin* du Targum d'Onkelos et du syriaque; en outre, la plante est répandue en Palestine. — Le savant japonais Kumagusu Minakata (*Nature*, LI, 1895, p. 608; et LIV, 1896, p. 343—344; cf. *T'oung Pao*, 1895, p. 342) a contribué deux brèves notices à ce sujet en se servant de sources chinoises, mais sans méthode et critique. Je ne veux pas entrer dans une critique détaillée de ce travail, mais je voudrais remarquer seulement que ces rapprochements entre la mandragore et la plante *šaṅ-lu* 商陸 (*Phytolacca acinosa*) ne sont que des parallèles psychologiques, mais non historiques (voir *infra*). Minakata a aussi donné une traduction du conte de Čou Mi avec quelques contre-sens sans consulter le texte meilleur du *Kwei sin tsa ši*, et a fait allusion à Josèphe par des sources de seconde main. Je ne dois rien à cette étude; en effet, j'ai trouvé tous les textes indépendamment, et mon travail était achevé quand par hasard l'article de Minakata est tombé dans mes mains. — Niccolò Macchiavelli (1469—1527) est l'auteur d'une comédie, d'abord intitulée *Comedia di Callimaco et di Lucrezia* (1re édition, *s.l.n.d.*), puis *Mandragola* (1524, etc.; éd. sous mes yeux, Roma, 1688), en cinq actes, en prose, précédée d'un prologue; c'est une satire sur la croyance à la vertu de la mandragore pour féconder une femme. Callimaco dit a Mèsser Nicia (p. 63): "Voi havete a intendere questo, che nō è cosa piu certa a ingravidare d'une potione fatta di Mandragola, questa è una cosa esperimētata da me due para di volte, et trovata sempre vera: e se non era questo, la Reina di Francia sarebbe sterile, e infinite altre principesse di quello stato." La comédie de Machiavel a fourni à J. de la Fontaine le sujet d'un conte rimé qui est intitulé "La Mandragore, nouvelle tirée de Machiavel" (Œuvres de J. de la Fontaine par H. Regnier, tome V, 1889, p. 22, avec une introduction intéressante de l'éditeur).

"Cette recette est une médecine
Faite du jus de certaine racine,
Ayant pour nom mandragore; et ce jus
Pris par la femme opère beaucoup plus
Que ne fit onc nulle ombre monacale
D'aucun couvent de jeunes frères plein".

La *Mandragola* a été imitée par J.-B. Rousseau dans sa comédie *la Mandragore*, également en cinq actes, en prose, "tirée, dit le titre, de l'italien de Machiavel". Andrea Calmo écrivit *la Potione, comedia facetissima et dilettevole*, en quatre actes et un prologue, imitation de la *Mandragola*, écrite dans les dialectes vénitien, bergamasque, italo-grec, etc. (Venise, 1552, réimprimée en 1560, 1561, et 1600). Il y a une nouvelle de Charles Nodier, intitulée *la Fée aux miettes* (1832), dont le héros, pour posséder sa maîtresse, doit trouver "la mandragore qui chante". Une nouvelle allemande *Mandragora*, d'ailleurs assez faible, par de la Motte Fouqué, a paru en 1827.

L'historiette du chien déracinant la plante ne se trouve ni dans Pline ni dans Dioscoride qui l'un et l'autre ont écrit sur la mandragore. La version la plus ancienne que nous connaissions est due à Flavius Josèphe (37—93) qui dans son œuvre *De bello judaico* (VII, 6, § 3), écrit entre les années 75 et 79, s'exprime ainsi:[1] "Or dans ce palais croissait une espèce de rue[2] qui mérite notre admiration à cause de ses dimensions, car elle était aussi large qu'un figuier en ce qui concerne la hauteur et l'épaisseur; et, suivant une tradition, elle avait duré depuis le temps d'Hérode, et probablement elle aurait continué beaucoup plus longtemps si elle n'avait pas été tranchée par les Juifs qui occupaient la place plus tard. Et dans la ravine qui environne la cité [Machaerus] au côté du nord, il y a une certaine place nommée Baaras et produisant une racine du même nom. Sa couleur est semblable à celle du feu, et vers le soir, elle émet un rayon comme un éclair. Elle n'est pas prise aisément par ceux qui s'approchent d'elle et désirent l'enlever, mais elle se retire de leurs mains et n'est pas stationnaire jusqu'à ce que l'urine ou le sang menstrual d'une femme soient versés au-dessus d'elle. Même alors ceux qui la touchent rencontreront une mort certaine s'ils ne portent suspendue à la main une racine de la même espèce. Il y a aussi une autre méthode de l'ôter sans risque, et la voici. Les gens creusent le sol autour de la plante jusqu'à ce que la partie cachée de la racine devienne fort petite. Alors ils y lient un chien, et quand le chien suivra la personne qui l'a lié la racine est arrachée sans difficulté; mais le chien expire infailliblement, comme s'il était une victime au lieu de l'homme qui devait prendre la plante. Après cela, personne n'a besoin de craindre de la prendre dans ses mains. Cependant, après tous ces dangers qu'on court à

---

[1] *Flavii Josephi opera* graece et latine ed. G. Dindorfius, II, p. 316 (Parisiis, 1865).

[2] Une herbe de la famille *Rutaceae*, mentionnée par Luc (XI, 42). Plusieurs espèces sauvages croissent en Palestine, tandis qu'une espèce, *Ruta graveolens*, est cultivée.

l'obtenir, elle n'est recherchée qu'en considération d'une seule propriété qu'elle a, à savoir que, apportée à des malades, elle chassera vite les démons (qui ne sont autres que les esprits des méchants) qui entrent dans les hommes vivants et les tuent, s'ils ne peuvent pas obtenir de secours contre eux."[1]

La cité de Baaras était située en Syrie, sur le bord oriental de la mer Morte. Josèphe ne donne pas le nom de la plante, mais il n'y a pas de doute qu'il ait envisagé la mandragore qui existe en Palestine. Le motif de la racine arrachée par un chien paraît être d'origine orientale, et ensuite fut adopté par l'hellénisme lequel a absorbé tant d'idées orientales.[2]

Un conte semblable est raconté par Élien (*Hist. an.* XIV, 27) qui nomme la plante *cynospastus* (κυνόσπαστος, "déraciné par un chien")

---

[1] Ἐπεφύκαι δ' ἐν τοῖς βασιλείοις καὶ πήγανον ἄξιον τοῦ μεγέθους θαυμάσαι· συκῆς γὰρ οὐδεμιᾶς ὕψους καὶ πάχους ἀπελείπετο. Λόγος δ' ἦν ἀπὸ τῶν Ἡρώδου χρόνων αὐτὸ [illegible], καὶ ἔτι πλεῖστον ἴσως ἔμενεν· ἐξεκόπη δ' ὑπὸ τῶν παραλαβόντων τὸν τόπον Ἰουδαίων. Τῆς φάραγγος δὲ τῆς κατὰ τὴν ἄρκτον περιεχούσης τὴν πόλιν Βαάρας ὀνομάζεταί τις τόπος, φύει τε ῥίζαν ὁμωνύμως λεγομένην αὐτῷ. Αὕτη φλογὶ μὲν τὴν χροιὰν ἔοικε, περὶ δὲ τὰς ἑσπέρας σέλας ἀπαστράπτουσα τοῖς ἐπιοῦσι καὶ βουλομένοις λαβεῖν αὐτὴν οὐκ ἔστιν εὐχείρωτος, ἀλλ' ὑποφεύγει, καὶ οὐ πρότερον ἵσταται πρὶν ἄν τις οὖρον γυναικὸς ἢ τὸ ἔμμηνον αἷμα χέῃ κατ' αὐτῆς· οὐ μὴν ἀλλὰ καὶ τότε τοῖς ἁψαμένοις πρόδηλός ἐστι θάνατος, εἰ μὴ τύχοι τις αὐτὴν ἐκείνην ἐπενεγκάμενος τὴν ῥίζαν ἐκ τῆς χειρὸς ἀπηρτημένην. Ἁλίσκεται δὲ καὶ καθ' ἕτερον τρόπον ἀκινδύνως, ὅς ἐστι τοιόσδε. [illegible] περιορύσσουσιν, ὡς εἶναι τὸ κρυπτόμενον τῆς ῥίζης βραχύτατον, [illegible] συνακολουθεῖν ὁρμήσαντος, ἡ μὲν [illegible] ὥσπερ ἀντιδοθεὶς τοῦ μέλλοντος τὴν βοτάνην ἀναιρήσεσθαι. Φόβος γὰρ οὐδεὶς τοῖς μετὰ ταῦτα λαμβάνουσιν. Ἔστι δὲ μετὰ τοσούτων κινδύνων διὰ μίαν ἰσχὺν περισπούδαστος· τὰ γὰρ καλούμενα δαιμόνια (ταῦτα δὲ πονηρῶν ἐστιν ἀνθρώπων πνεύματα) τοῖς ζῶσιν εἰσδυόμενα καὶ κτείνοντα τοὺς βοηθείας μὴ τυγ-[illegible] προσενεχθῇ μόνον τοῖς νοσοῦσι.

[2] Je m'abstiens d'aborder le problème botanique. Dans la plupart des cas il est impossible d'insister sur une identification trop spécifique. *Mandragora officinalis*, *Atropa mandragora*, ou même *Atropa belladonna* ont été proposées comme les plantes comprises par les anciens à ce titre. Je ne crois pas cependant qu'une seule espèce y corresponde, car les mêmes idées pouvaient passer d'une plante à l'autre. On sait que la mandragore n'a jamais pénétré au-delà des Alpes sauf dans le midi de la France; néanmoins on a réussi à en trouver des substituts dans l'Europe centrale et septentrionale.

ou *aglaophotis* (ἀγλαόφωτις,[1] "lumière brillante"). Selon lui, la plante est cachée au-dessous parmi les autres herbes pendant le jour, tandis que de nuit elle devient visible et luisante comme une étoile, car elle rayonne et ressemble à du feu (φλογώδης γάρ ἐστι καὶ ἔοικε πυρί = 熿 ou 晃). Par conséquent les gens attachent un signe distinctif à la racine et s'éloignent. Sans cette précaution, ils ne peuvent pas se souvenir au jour de la couleur ni de la figure de la plante. Mais ils n'ont pas coutume d'extraire ce végétal eux-mêmes, car on dit que celui qui l'a touché par ignorance de sa nature meurt quelque temps après. On conduit donc un chien jeune et robuste qui n'a point reçu de nourriture pendant quelques jours et qui a une faim violente; on le lie à une corde forte aussi loin que possible, et l'on fait un nœud difficile a dénouer, autour du bas de la tige de l'aglaophotis. Un repas opulent de viande rôtie, d'une odeur suave, est présenté au chien qui, poussé par la faim et attiré forcément par la bonne odeur de la viande, arrache la plante avec la racine. Quand le soleil regarde la racine, le chien mourra aussitôt. Les gens l'ensevelissent à la même place, et ayant rempli quelques cérémonies mystérieuses en honorant le cadavre du chien, parce qu'il a laissé sa vie pour eux, ils osent toucher le végétal et le portent chez eux. Ils l'emploient pour beaucoup de choses utiles, et à ce qu'on dit, ceux qui souffrent de l'épilepsie en sont guéris; elle est bonne aussi pour la maladie des yeux.

Le conte d'Élien, sans doute un peu loquace, n'est pas localisé, et est un peu exagéré: il n'y a guère de lieu pour le repas, à moins que ce ne fût un acte de charité. Le texte d'Élien qui vécut à Praeneste en Italie sans jamais quitter ce pays démontre que le conte fit sa migration de l'Orient en Italie.

Pline, afin d'illustrer les mensonges des magiciens anciens, dit que dans sa jeunesse le grammairien Apion lui parla de la plante

---

[1] Cf. Pline XXIV, 102.

cynocephalia ("tête de chien"), connue en Egypte sous le nom d'*osiritis*, utile pour la divination et préservatif contre tous les mauvais effets de la magie; mais si quelqu'un l'arrache du sol dans sa totalité, il mourra aussitôt.[1] C'est la même superstition que nous avons trouvé dans Josèphe et Élien, et ici même l'Orient (l'Egypte et les magiciens) paraît en prendre la responsabilité. Si le nom *cynocephalia*, qui avant tout se rapporte à la forme de la plante, permet d'établir un rapprochement avec le chien de Josèphe et d'Élien, c'est ce que je n'ose décider.[2]

La légende occidentale reproduite par Cou Mi présuppose évidemment une version d'origine islamique qui doit s'être répandue en Chine à l'époque des Song. En consultant la vaste compilation d'Ibn al-Baiṭār dans l'excellente traduction de L. Leclerc,[3] nous n'en trouvons pas de trace. Malheureusement, Leclerc a cru bon d'éliminer quelque chose de cet article, car il ajoute: "Quelques passages de ce chapitre, qui tranche par son caractère sur le ton général de l'ouvrage d'Ibn al-Baiṭār, nous ont paru devoir être supprimés." J'ai donc recouru à la traduction de Sontheimer, laquelle, comme on sait, est bien inférieure à celle de Leclerc à tous égards, et j'attends, d'ailleurs, la confirmation de ce texte par un arabisant. Selon Sontheimer,[4] Ibn al-Baiṭār mentionnerait le procédé avec le chien et ajouterait que lui-même en a été témoin, mais qu'il a trouvé faux que le chien y perde sa vie.

[1] Quaerat aliquis, quae sint mentiti veteres Magi, cum adulescentibus nobis visus Apion grammaticae artis prodiderit cynocephalian herbam, quae in Aegypto vocaretur osiritis, divinam et contra omnia veneficia, sed si tota erueretur, statim eum, qui eruisset, mori (XXX, 6, § 18).

[2] Dans un autre passage de Pline (VIII, 27, § 101) les fruits de la mandragore sont nuisibles aux ours qui lèchent des fourmis comme antidote (Ursi cum mandragorae mala gustavere, formicas lambunt); cf. Solinus (XXVI, 8): Cum gustavere mandragorae mala, moriuntur: sed eunt obviam, ne malum in perniciem convalescat et formicas vorant ad recuperandam sanitatem.

[3] *Traité des simples*, II, p. 246—248.

[4] II, p. 14.

Dans la traduction de Leclerc l'auteur arabe fait dire à Hermès à propos de l'acquisition de la plante qu'on prétend que son extraction est difficile par la raison qu'il faut connaître le temps favorable à l'opération.[1] D'autre part, d'Herbelot[2] a révélé une version qui s'approche assez nettement du texte de l'écrivain chinois. "Luthf-Allah dit qu'il y a du danger d'arracher, ou de couper cette plante, et que pour éviter ce danger, quand on veut la tirer de terre, il faut attacher à sa tige un chien que l'on bat ensuite, afin que faisant des efforts pour s'enfuir, il la déracine." Voilà le trait de battre le chien, étranger à Josèphe et Élien, mais admis dans la version chinoise. Cependant un parallèle arabe plus complet et plus exact reste à chercher. D'ailleurs, autant que je sache, il n'y a pas beaucoup d'originalité dans les notices des Arabes sur la mandragore. Par exemple, tout ce qui est rapporté par Qazwini à ce sujet, comme l'a reconnu aussi G. Jacob,[3] n'est que l'écho des traditions hellénistiques. Qazwīnī a copié Avicenne (980—1037), et Avicenne a été répété par les historiographes européens des croisades et d'autres écrivains médiévaux. Enfin, les auteurs byzantins comme Théophane et Kedrenos ne font que reproduire les traditions des anciens.

Pour ce qui est des propriétés lumineuses de la plante, nous les avons vues accentuées par Josèphe et Élien. Le chérif el-Edrisy fait remarquer: "On donne à cette plante le nom de *siráj el-kotrob*, parce que le *kotrob* est cette petite bête qui luit la nuit comme du feu. Cette plante est bien connue en Syrie où elle croît surtout non loin du littoral. La partie interne de l'écorce de sa tige luit la nuit, tant qu'elle reste humide, au point qu'on la croirait embrasée. Une fois desséchée, elle perd cette propriété. Si on la met

[1] L. Leclerc, *Traité des simples*, II, p. 247.

[2] *Bibliothèque orientale*, I, p. 72.

[3] *Studien in arabischen Geographen*, p. 165.

dans un linge mouillé, l'humidité lui rend cette lueur qu'elle perd en se desséchant."[1]

La forme anthropomorphique de la plante (plus correctement de la racine) sur laquelle insiste Čou Mi n'est pas relevée par les auteurs classiques. Dioscoride décrit la racine[2] sans mentionner cette qualité. Cependant, nous apprenons par une citation du *Codex neapolitanus* de Dioscoride que la racine de la mandragore était intitulée ἀνθρωπόμορφος dans l'ouvrage perdu du Pseudo-Pythagore sur les effets des plantes. De même, Columella (*De re rustica* X, 19, 20) en parle au terme *planta semihominis.*

Hermès est cité par Ibn al-Baiṭār comme disant: "La racine souterraine de cette plante a la forme d'une idole debout, avec des pieds et des mains et tous les organes de l'homme. Sa tige et ses feuilles, issues de la tête de cette idole, apparaissent à l'extérieur, et les feuilles ressemblent à celles de la ronce. Elle s'attache aussi aux plantes qui l'avoisinent et s'étale par-dessus."[3]

La qualité soporifique de la plante est signalée par Aristote (*De somno et vigilia*), Théophraste (*Hist. plant.* IX, 9, 1) et Xénophon (*Symp.* II, 24). Dioscoride (IV, 76) dit qu'elle fournit un suc endormant, étourdissant ou même mortel, employé par les médecins comme anesthésique sous forme de vin pour les opérations chirurgicales et qu'elle s'atteste comme aphrodisiaque efficace.

Lucien fait deux allusions à cet effet du remède: "tu dors, comme assoupi par de la mandragore"; et Démosthène réveille, malgré eux, ses concitoyens assoupis comme s'ils avaient bu de la mandragore.[4]

[1] L. Leclerc, *Traité des simples*, II, p. 247.

[2] Les racines sont très longues, au nombre de deux ou trois, intriquées l'une dans l'autre, noires en dehors, blanches en dedans et recouvertes d'une écorce épaisse (L. Leclerc, *Traité des simples*, III, p. 419); mais Pline et Dioscoride sont d'accord pour rapporter que la plante se présente sous deux sexes, mâle et femelle.

[3] L. Leclerc, *Traité des simples*, II, p. 247.

[4] E. Talbot, *Oeuvres complètes de Lucien de Samosate*, I, p. 31; II, p. 474 (*Tim.* 2, *Dem. Enc.*, 36).

Pline aussi en signale la force soporifique, mais la dose devait être réglée proportionnellement à la vigueur du malade. De plus, on la buvait contre des morsures de serpents et pour assurer l'insensibilité avant des opérations; l'odeur en suffisait à quelqu'uns pour produire le sommeil. [1] Théosphraste [2] dit qu'elle induit en sommeil, mais que donnée en plus grande quantité, elle est mortelle (*οἱ δ' ὑπνωτικοὶ πλείους δὲ διδόμενοι καὶ θανατηφόροι καθάπερ ὁ μανδραγόρας*). D'après Celsus (III, 18), les anciens avaient l'habitude de mettre le fruit de la plante sous leurs oreillers pour hâter le sommeil.

Hermès, cité par Ibn al-Baiṭār, dit que c'est une plante bénie entre toutes et qu'elle est utile contre toutes les maladies qui affligent l'homme par le fait des génies, des démons (cf. Josèphe) et de Satan. Elle est salutaire aussi contre les graves affections internes, telles que la paralysie, le tic nerveux, l'épilepsie, l'éléphantiasis, l'aliénation mentale, les convulsions et la perte de la mémoire. [3]

Le vin mentionné par Čou Mi et Dioscoride, dans lequel on a fait infuser des racines de mandragores s'appelait mandragorite (Littré). En italien c'est *mandragolato*. L'usage de ce terme remonte jusqu'à Dioscoride (V, 81: *ὁ μανδραγορίτης οἶνος*). Théophraste [4] a déjà fait observer que la racine est administrée dans du vin ou du vinaigre (*διδόασι δ' ἐν οἴνῳ ἢ ὄξει*). Le médecin Galène (131—204) fait remarquer que l'extrait de mandragore, aussi bien que le vin qu'il servait à préparer, étaient chaque an apportés de Crète à Rome. Ajoutons le texte de l'évêque Isidore (Isidorus Hispalensis, ca. 570—636), inséré dans ses *Originum sive etymologiarum libri XX* (XVII, 9): "Mandragora dicta, quod habeat mala suaveolentia in

[1] Vis somnifica pro viribus bibentium; media potio cyathi unius. Bibitur et contra serpentes et ante sectiones punctionesque, ne sentiantur; ob haec satis est aliquis somnum odore quaesisse (XXV, 94, § 150).

[2] *De causis plantarum*, VI, 5.

[3] L. Leclerc, *Traité des simples*, II, p. 246.

[4] *Historia plantarum*, IX, 9, 1.

magnitudinem mali Martiani; unde et eam Latini malum terrae vocant. Hanc poetae ἀνθρωπόμορφον appellant, quod habeat radicem formam hominis simulantem. Ἄνθρωπος enim graece, latine dicitur homo. Cuius cortex vino mixtus ad bibendum datur iis quorum corpus propter curam secandum est, ut soporati dolorem non sentiant. Huius species duae: foemina, foliis lactucae similibus, mala generans in similitudinem prunorum; masculus vero folia betae similia habet." [1]

Nous devons tourner maintenant vers une autre idée attachée à la mandragore, qui ne se trouve pas chez Čou Mi, mais qui se manifeste dans un autre groupe de traditions chinoises. Maimonides (1135—1204) dit à propos du livre *L'Agriculture des Nabatéens* [2] que Adam dans son livre fit mention d'un arbre dans l'Inde, les branches duquel rampent comme un serpent, quand on les jette sur terre; et, de même, d'un autre arbre, la racine duquel a la forme d'un homme et une haute voix et prononce des paroles intelligibles. [3]

Nous lisons dans la matière médicale d'Ibn-al-Baiṭār (1197—1248) sur la plante *luf* لوف (*Arum dracunculus*): "Il y en a trois espèces. L'une s'appelle en grec *dracontion*, ce qui veut dire *arum serpentaire*, لحيه, à cause que sa tige tachetée ressemble à une peau de serpent. C'est l'arum long, مستطيل, le grand arum, لوف كبير. Nos compatriotes en Espagne lui donnent le nom de *gargantīa* غرغنتيه. D'autres l'appellent *sarrakha* صرّاخه, parce qu'ils prétendent qu'elle jette un cri, *sarkha*, que l'on entend le jour du Mihrijan, c'est-à-dire

[1] L'idée que la mandragore hâte la propagation émane pour la première fois du Physiologus (chap. XIX), où la plante est localisée près du paradis, étant cherchée et mangée par les éléphants avant de s'accoupler. Je ne poursuis pas cette piste ici, parce que cette notion ne joue pas de rôle dans la tradition chinoise.

[2] Cf. E. Renan, *An Essay on the Age and Antiquity of the Book of Nabathæan Agriculture* (London, 1862); A. v. Gutschmid, *ZDMG*, XV, p. 1, et Nöldeke, *ibid.*, XXIX, p. 445. On sait que ce livre (*Falāḥa nabaṭīya*) qui prétend d'être une traduction arabe d'une ancienne source nabatéenne est une forgerie du dixième siècle.

[3] D. Chwolson, *Ssabier*, II, p. 458.

le jour de la Pentecôte, et, de plus, que celui qui l'entend mourra dans l'année." [1] La même observation est aussi faite par Ibn el-'Awwām de Séville, qui écrivit dans la première moitié du VIe siècle de l'hégire le *Kitāb el-falāha* (Livre de l'agriculture). [2] L'analogie de ce cas avec la mandragore est frappante, et il s'agirait de savoir si le trait de la plante qui pousse un cri et cause la mort d'un homme était à l'origine propre à l'arum, c'est-à-dire, appartenait à un autre cycle de traditions, et a passé de là à la mandragore, ou inversement. En tout cas cette notion légendaire paraît bien être d'origine orientale. Autant que je sache, Maimonides ou plutôt l'œuvre apocryphe qu'il cite présente la source la plus ancienne qui contienne la combinaison de cette attribution avec la mandragore. Dès ce temps-là ce motif ne tarda pas d'être vulgarisé: le cri poussé par la racine de la mandragore au moment qu'elle est arrachée au sol devient fatal à l'auditeur. Le plus fameux passage de ce genre se trouve dans Shakespeare, *Romeo and Juliet* (IV. 3, 47):

And shrieks, like mandrake's torn out of the earth,
That living mortals, hearing them, run mad.

Dans *King Henry VI* (II. 3, 2) Suffolk dit à la reine:

Would curses kill: as doth the mandrake's groan. [3]

---

[1] L. Leclerc, *Traité des simples*, III, p. 248.

[2] C. Huart, *Littérature arabe*, p. 313. L'ouvrage d'Ibn el-'Awwam a été traduit en français par J.-J. Clément-Mullet (*Ibn al Awwâm, livre de l'agriculture*, 2 vols., Paris, 1864—1867). Malheureusement je n'ai pas accès à cette traduction; j'ai tiré le fait en question de I. Löw, *Aramäische Pflanzennamen*, p. 239.

[3] Dans plusieurs autres passages, Shakespeare fait allusion à la mandragore.

Not Poppy, nor Mandragora,
Nor all the drowsie Syrrups of the world
Shall ever medicine thee to that sweet sleep
Which thou owedst yesterday.
Othello, III. 3, 330.

Give me to drink mandragora...
That I might sleep out this great gap of time.
Anthony and Cleopatra, I. 5.

Dans *King Henry IV* (II. 1, 2), Falstaff appelle son petit page "whoreson mandrake"; le

Mais hâtons-nous d'ajouter que cette tradition est strictement médiévale. C'est par inadvertence que G. E. Post[1] fait observer, "The ancients also believed that this root gave a demoniacal shriek as it was pulled up." Il n'en est rien: rien de pareil dans aucun document de l'antiquité.

Cette idée bizarre, d'où vient-elle? Nous avons vu que Čou Mi compara la mandragore avec le ginseng (*Panax ginseng*), fameuse panacée de sa patrie. D'autre part, le nouveau dictionnaire anglais d'Oxford régistre le terme "Chinese mandragoras" au sens de ginseng, et le dictionnaire persan-anglais de Steingass donne cette définition de l'expression *mardum-giyā* مردم گیا: "a plant, the produce of China, said to resemble a man and woman, and to which many wonderful effects are attributed; mandrake, colocynth." De cette manière, le mot persan désigne la mandragore aussi bien que le ginseng d'origine chinoise. C'était le P. Martini (1655) qui rapprocha le dernier à la mandragore: "Je ne sçaurois mieux representer cette racine qu'en disant qu'elle est presque semblable à nostre Mandragore; hormis que celle-là est un peu plus petite quoyqu'elle soit de quelcune de ses especes. Pour moy je ne doute point du tout, qu'elle n'ayt ces mesmes qualités et une pareille vertu; puisqu'elle luy ressemble si fort et qu'elles ont toutes deux la mesme figure" [suit une assez longue description de la racine et de ses propriétés].[2] De même

juge Shallow recevait dans sa jeunesse le sobriquet "mandrake" ("when he was naked, he was...like a forked radish with a head fantastically carved upon it with a knife"; *ibid.*, III. 2). Enfin le passage dans *Macbeth* (I. 3, 84)

Or have we eaten of the insane root
That takes the reason prisoner?

parait contenir une allusion à la mandragore.

[1] Dans le *Dictionary of the Bible* de J. Hastings, III, p. 234.

[2] A. Kircher, *La Chine illustrée*, p. 241 (Amsterdam, 1670). On voit ainsi que le ginseng était connu en Europe au XVIIe siècle. Je ne m'arrête pas à cette matière sur laquelle tant a été écrit. Il suffit de renvoyer le lecteur à Bretschneider, *Botanicon sinicum*, 3e partie, no. 3; Du Halde, *Description de l'empire de la Chine*, II, p. 150 (ce mémoire est dû au P. Jartoux); *Mémoires concernant les Chinois*, II, p. 428; et voir la bibliographie

que la mandragore, le ginseng est anthropomorphisé et doué de langage par les Chinois. L'ouvrage ancien *Pie lu* 別錄 dit que sa racine est comme la figure de l'homme et a des qualités divines (根如人形者有神); et le *Wu pu p'en ts'ao* 吳普本草, écrit au troisième siècle, attribue à la racine des mains, des pieds et des yeux, tout comme chez l'homme, et la range parmi les choses spirituelles (根有手足而目如人者神).[1] Ensuite le ginseng est capable de crier. Le document le plus ancien à cet égard qui me soit connu est contenu dans les Annales de la dynastie Soui, où nous lisons: "Au temps de Kao Tsu (ou Wen Ti, 590—604)

---

dans H. Cordier, *Bibliotheca sinica*, col. 2969, 3085—6. — L'observation du P. Martini fut relevée par J. F. Lafitau (*Mémoire presenté à son altesse royale Monseigneur le Duc d'Orleans, regent du royaume de France; concernant la précieuse plante du ginseng de Tartarie, découverte en Canada*, 88 p., petit 8°, Paris, chez J. Monge', 1718), missionnaire Jésuite parmi les Iroquois, qui, après avoir lu le mémoire de Jartoux sur le ginseng chinois, découvrit une semblable espèce au Canada. Il dit (p. 71): "Quand j'eus découvert le ginseng, il me vint en pensée que ce pouvoit être une espece de mandragore. J'eus le plaisir de voir que je m'étois rencontré sur cela avec le Pere Martini, qui dans l'endroit que j'ai cité, et qui est rapporté par le Pere Kirker [sic], parle en ces termes. Je ne sçaurois mieux representer cette racine, qu'en disant qu'elle est presque semblable à notre mandragore, hormis que celle-là est un peu plus petite, quoi qu'elle soit de quelqu'une de ses especes. Pour moi, ajoute-t-il, je ne doute point du tout qu'elle n'ait les mêmes qualitez et une pareille vertu, puisqu'elle lui ressemble si fort, et qu'elles ont toutes deux la même figure." Lafitau a raison dans sa critique qui suit: "Si le Pere Martini a eu raison de l'appeller une espece de mandragore à cause de sa figure, il a eu tort de l'appeller ainsi à cause de ses proprietez. Nos especes de mandragore sont narcotiques, rafraîchissantes, et stupéfiantes. Ces qualitez ne conviennent point du tout au ginseng." Alors Lafitau s'efforce de démontrer que la mandragore des anciens n'est pas identique à notre mandragore d'aujourd'hui. Une autre curiosité de l'opuscule de Lafitau c'est qu'il rapproche le nom iroquois du ginseng canadien, *garent oguen* (qu'on dit signifier "cuisses, jambes" + "deux choses séparées") au mot chinois traduit par lui "ressemblance de l'homme". Il en conclut que "la même signification n'avoit pû être appliquée au mot Chinois et au mot Iroquois sans une communication d'idées, et par consequent de personnes. Par là je fus confirmé dans l'opinion que j'avois déja, et qui est fondée sur d'autres préjugez que l'Amerique ne faisoit qu'un même continent avec l'Asie, à qui elle s'unit par la Tartarie au nord de la Chine." Tout cela est excusable et intelligible, eu égard à l'état de la science au temps où vivait l'auteur.

[1] Je ne crois pas que la traduction de Bretschneider ("has hands, feet, a face and eyes like a man possessed of a god") soit correcte: le mot 神 ne se rapporte qu'à la racine même.

il y eut un homme à Šaṅ-taṅ [1] derrière la maison duquel on entendait chaque nuit la voix d'un homme. On le cherchait, mais sans le trouver. En s'écartant un *li* de la maison, tout ce qu'on aperçut fut une plante de ginseng avec les branches et les feuilles hautes et bien développées. On la déracina et on trouva que la racine avait plus de cinq pieds de long, et que toute sa forme imitait le corps d'un homme. Depuis ce moment les cris cessèrent." [2] A en croire le *P'ei wen ċai kwaṅ k'ün faṅ p'u* 佩文齋廣羣芳譜 (chap. 93, p. 5 b) il y a encore un texte plus ancien à relever ce trait, le *I yüan* 異苑, attribué à Liu King-šu 劉敬叔 du cinquième siècle; mais n'ayant pas à ma disposition une édition de cet ouvrage, je laisse de côté la question chronologique. Liu Kiṅ-šu dit: "Anciennement il y eut un homme qui, en fouillant le sol, y introduisit sa bêche. Puis il entendit dans la terre des soupirs, et en recherchant le son, obtint de fait un ginseng." [3] Rappelons aussi le fait que les Chinois se servent de ginseng comme aphrodisiaque.

Ces coincidences étant constatées, les ressemblances entre les traditions de la mandragore et du ginseng sont épuisées, et les différences, au contraire, sont plus nombreuses et plus fondamentales. Le ginseng n'est pas une plante vénéneuse, elle rétablit la vie et ne donne jamais la mort comme la mandragore. Il n'est pas dangereux ou fatal de recueillir du ginseng qui n'est point devenu objet de magie. Son cri paraît comme un développement logique

[1] La partie du Šan-si sud-est, toujours fameuse pour son excellent ginseng.

[2] 高祖時上黨有人宅後每夜有人呼聲。求之不得。去宅一里所但見人參一本。枝葉峻茂。因掘去之。其根五尺餘。具體人狀。呼聲遂絕。 — *Sui šu*, chap. 32, p. 1. Le *Pen ts'ao kaṅ mu* (chap. 12 A, p. 4 b) a tiré le même texte du *Kwaṅ wu hiṅ ki* 廣五行記, ouvrage du temps des Song.

[3] 昔有人掘之始下鍤便聞土中呻吟聲尋音而取果得人參。

de sa caractéristique anthropomorphe, et qui plus est, n'envoie pas un homme à la tombe. En effet, les Chinois n'ont rien emprunté de cela aux peuples occidentaux; une telle théorie se heurterait sérieusement contre la chronologie. L'anthropomorphisme et la faculté de parler du ginseng sont d'une date plus ancienne en Chine que les notions analogues de la mandragore à l'ouest; et selon toute apparence, la connaissance de la mandragore n'y est pas arrivée avant l'époque des Song. Mais s'il est vrai que le ginseng était un objet de commerce de la Chine à la Perse, la question se pose si le cri de la mandragore qui fait son début au moyen âge n'est pas le résultat direct des contes chinois concernant le ginseng. [1]

Le fait rapporté par Čou Mi que des racines de mandragore étaient importées en Chine aux temps des Song et effectivement employées n'est pas moins intéressant. Cependant il est frappant que ni Čou K'ü-fei ni Čao Žu-kwa ne paraissent connaître ce commerce. [2]

Mais Čou K'ü-fei 周去非 nous a laissé une anecdote sur une autre plante apparentée à la mandragore quant à la composition et à l'effet de son poison et qui pour cela ne manque pas de piquer notre curiosité. Aussi nous donnera-t-elle occasion de formuler

---

[1] Il y a d'autres plantes les racines desquelles sont conçues par les Chinois comme anthropomorphes, par exemple, *Phytolacca acinosa*, *šaṅ lu* 商陸 (cf. Bretschneider, *Chinese Recorder*, III, 1871, p. 219; *Bot. sin.*, II, no. 112, III, no. 131), décrite par le *Pie lu* avec les mêmes expressions que le ginseng (如人形者有神) et appelée aussi *ye hu* 夜呼 ("criant de nuit"). Mais le *Pen ts'ao kaṅ mu* ne contient pas de texte qui fasse allusion à la faculté de crier qu'aurait la racine. Minakata (voir *supra*) ne donne à cet effet qu'un texte écrit en 1610, le *Wu tsa tsu* 五雜組.

[2] La plante *laṅ-tu* 狼毒 a été identifiée avec une mandragore par Bretschneider (*Bot. sin.*, III, no. 132), qui fonda cette opinion sur un dessein japonais, mais Stuart (*Chinese Materia Medica*, p. 257) regarde cette identification comme douteuse et la description dans les sources chinoises comme insuffisante; à l'avis du même auteur (p. 58) il est douteux aussi que le genre *Atropa* se trouve en Chine. Forbes et Hemsley (*Journal Linnean Society*, XXVI, p. 175) en registrent une *Mandragora caulescens* au Yun-nan d'après Franchet (*Bull. Soc. Bot. de France*, XXXII, p. 26). Quoi qu'il en soit, il est certain qu'aucune mandragore n'est connue à la pharmacopée chinoise.

quelque conclusion à propos du nom *mandragore* lui-même. Dans son *Liṅ wai tai ta* 嶺外代荅, écrit en 1178, l'auteur chinois rapporte ainsi: "La fleur *man-t'o-lo* de la province de Kwang-si croit partout dans l'état sauvage. Ses feuilles sont larges, les fleurs blanches, et la formation des fruits est comme chez l'aubergine ou la mélongène (*Solanum melongena*). Elle forme partout des petits piquants, et c'est une plante qui sert de remède aux hommes.[1] Des voleurs cueillent la plante, la sèchent et broient. Ils la placent de manière que des hommes la boivent ou mangent; et en ce cas ils en deviennent ivres. Pendant qu'ils sont dans cet état de torpeur, les brigands enlèvent leurs cassettes et prennent la fuite. Les hommes au midi de la Chine se servent de ce remède aussi pour les petits enfants et en amassent de grandes quantités."[2]

Le nom *man-t'o-lo* 曼陀羅 est contenu dans le *Fan yi miṅ i tsi* (chap. 8, p. 6) et équivaut au sanskrit *mandara*, *mandāra*, *mandaraka*.[3] Il est assez étonnant qu'une plante non-cultivée, qui d'après Li Ši-čen croit aussi au nord de la Chine, soit appelée d'un terme sanskrit. Elle n'apparait pas dans les documents avant l'époque des Song,[4]

[1] Le mot 藥 a ici la fonction verbale. Cf. 益人草 "une herbe qui fait du bien à l'homme"; 毒人草 "une herbe qui empoisonne l'homme".

[2] 廣西曼陀羅花徧生原野大葉白花結實如茄子而徧生小刺乃藥人草也。盜賊採乾而末之以置人飲食使之醉悶則挈篋而趍。南人或用爲小兒食藥去積甚峻。 — *Liṅ wai tai ta*, chap. 8, p. 14 b; éd. du *Či pu tsu čai ts'uṅ šu*.

[3] Voir aussi Eitel, *Handbook of Chinese Buddhism*, p. 94.

[4] Du moins pas de texte d'une date plus ancienne m'est-il connu. Le *T'u šu tsi č'eṅ* (section botanique, chap. 124), sous le titre *man-t'o-lo*, ne fait que citer la notice du *Pen ts'ao kaṅ mu*, puis une brève remarque de Č'en Yü-i 陳與義 des Song, un conte tiré du *T'an Yüan* 談苑 par Yaṅ I 楊億, qui vécut au commencement de l'onzième siècle et collabora au *Ts'e fu yüan kwei*, et une note très courte du *Lo yaṅ hwa mu ki* 洛陽花木記 "Mémoires des plantes de Lo-yaṅ", écrit par Čou Šü 周叙 dans la seconde moitié de l'onzième siècle. Le texte le plus important du *Liṅ wai tai ta*

et pour cela est suspecte d'avoir été importée de l'Inde, quoique le fait d'une telle importation ne soit pas relevé par les textes. La plante se rapporte au genre *Datura*, mais il n'est pas certain si c'est l'espèce *alba* ou *stramonium.*[1] C'est une solanée comme la

---

y est omis. Le *T'u šu tsi č'eŭ* contient aussi un dessin de la plante. Č'en Hao-tse 陳淏子, dans son *Pi fu hwa kiŭ* 秘傳花鏡 (chap. 5, p. 37 b) de l'an 1688, décrit le *man-t'o-lo* comme une fleur du nord de la Chine et dit que le nom est sanskrit.

[1] Stuart, *Chinese Materia Medica*, p. 145—147. "Le Datura stramonium, ou Pomme épineuse [anglais *thorn-apple*], appelé aussi stramoine, endormie, herbe aux sorciers, herbe aux diables, croît communément en France, mais il se rencontre également dans presque toutes les parties du monde, à l'exception de l'Australie; on pense qu'il est originaire de l'Amérique et qu'il s'est propagé de là en Europe. Cependant on le trouve depuis des siècles, en France, en Grèce, dans la région caucasique, dans la Syrie" (A. Milne Edwards, *De la famille des solanacées*, p. 87, Paris, 1864). — Les auteurs chinois de l'*English and Chinese Standard Dictionary* étaient conduits par un sentiment juste, en se servant du mot *man-t'o-lo* pour traduire l'anglais *mandrake*. S. Couvreur (*Dictionnaire français-chinois*, p. 369) donne deux termes *su-hwa* pour *Datura*: *šan ma-tse* 山麻子 ("chanvre sauvage") et *la-pa hwa* 喇叭花 ("fleur à trompette"). Le datura est connu aux Čams sous le nom *salak* et aux Khmers sous le nom *slak* (Aymonier et Cabaton, *Dictionnaire čam-français*, p. 481). Notre mot *datura* est ramené au sanskrit *dhattūra* par Yule (*Hobson-Jobson*, p. 298); Hindī et Hindustānī *dhatūra*, persan *dātūra* داتوره. La mention la plus ancienne du datura qui me soit connue dans la littérature européenne vient de Pierre Belon du Mans, qui dit dans son œuvre *Les Observations de plusieurs singularitez et choses memorables, trouuées en Grece, Asie, Iudée*, etc., fol. 369 (Anvers, 1555) [cf. *T'oung Pao*, 1916, p. 362]: "Les Turcs ont des merueilleuses experiences de plusieurs choses, comme pour faire dormir soudainement. Voudroit on chose plus singulière que de trouurer drogue pour faire incontinent dormir qu'elqu'vn qui ne peut reposer? Ils vont chez vn droguiste (car ils n'ont point d'Apoticaires) auquel demandent pour demie aspre de la semence de Tatoula. Puis la baillent à celuy qui ne peut dormir. Tatoula n'est autre chose que ce que les Arabes appellent Nux metel, et les Grecs Solanum somniferum: de laquelle nous en trouuasmes de sauuage en la plaine de Iericho, prés la fontaine d'Helisee." Le mot *tatoula* est Osmanli *dadula* طاطوره (néo-grec τάτουλας), évidemment dérivé du persan. Cette forme du nom n'est pas notée par Littré qui ne donne que datura et le dérive de l'arabe *datora* et du persan *tatula*, en ajoutant "du radical *tal*, piquer, par allusion à l'enveloppe épineuse du fruit." Vu le mot sanskrit, cette étymologie semble être caduque. Christoual Acosta (*Tractado delas drogas y medicinas de las Indias Orientales*, p. 87, Burgos, 1576) s'exprime ainsi: "Lhamase esta planta en el Malabar, Vnmata [Sanskrit *unmatta*] caya: en Canarin, Datyro: los Arabes, Nux Methel, y Marana: los Portugueses, Datura, y la Burladora: los Parsios, y Turcos, Datula: los medicos Indianos graduan esta planta fria, enel grado tercero, y seca enel fin del segundo." Acosta donne une gravure de la plante et contribue des observations intéressantes sur son emploi dans l'Inde et l'Espagne. Le mot *metel* du terme botanique *Datura metel*, originaire de

mandragore, et comme toutes les solanées, contient l'alcaloïde daturine ou atropine, $C_{17}H_{23}O_3$. L'analogie des contes de Čou Mi et de Čou K'ü-fei, bien qu'ils se rapportent à des plantes différentes, est due à la composition chimique analogue et à la même action des deux poisons. Encore de nos jours, les Chinois ont employé cette substance funeste pour des buts artificieux. Crawfurd [1] nous informe que *kučubuṅ* (le mot soundanais pour *Datura ferox*) [2] est donné par les Malais pour produire la plus complète stupeur et "is a powerful engine in the hands of the Chinese for effecting various artifices and tricks in trade." On dit que dans quelques parties de la Chine *Datura alba* s'emploie pour stupéfier et saisir des poissons. [3] La désignation propre de la dernière espèce est *nao-yaṅ* 鬧羊; d'autrui identifient ce terme avec *Datura metel*. Les fleurs, digérées dans le vin, servent d'anesthésique et sont indiquées dans la chorée des enfants; on en fait aussi des lotions contre les éruptions de la face, l'enflure des pieds et la chute du rectum. [4]

---

l'Inde, est dérivé du sanskrit *mātula*, peut-être apparenté à *matta* et *unmatta* ("enivré, insensé", et aussi "datura"). Cette espèce est notée par Loureiro (*Flora Cochinchinensis*, p. 135) pour l'Indochine sous le nom *nao yaṅ hwa* 鬧陽花. *Datura ferox* était connu à Linné comme une plante chinoise; elle est commune dans la Chine septentrionale (Bretschneider, *Early European Researches into the Flora of China*, p. 104). Une autre espèce, *Datura meteloides*, connue en Amérique, est employée par les Indiens Zuñi et Mohave (M. C. Stevenson, *Ethnobotany of the Zuñi Indians, Thirteenth Annual Report Bureau of American Ethnology*, 1908—09, p. 46; W. E. Safford, *Proceedings of the Nineteenth Internat. Congress of Americanists*, p. 28, Washington, 1917).

[1] *History of the Indian Archipelago*, I, p. 466.

[2] Javanais *kačubuṅ*, malais *kečubuṅ*. D'après l'*Encyclopædie van Nederlandsch-Indië* (II, p. 204) ce mot se rapporterait au *Datura alba*.

[3] C. Ford, *Flora of Hainan* (*China Review*, XX, p. 161). Le même auteur fait remarquer que cette plante s'appelle à Hoihow *man-t'a-lo* 門山羅, évidemment une tentative dialectale de reproduire le mot étranger *man-t'o-lo*. Forbes et Hemsley (*Journal Linnean Society*, XXVI, p. 175) disent que *Datura alba* se trouve dans la Chine méridionale et à Formose, et est cultivée à Peking.

[4] J. L. Soubeiran et Dabry de Thiersant, *La Matière médicale chez les Chinois*, p. 190 (Paris, 1874). Dans *An Epitome of the Reports of the Medical Officers to the Chinese Imperial Maritime Customs Service, from 1871 to 1882*, compilé par C. A. Gordon

E. Perrot et P. Hurrier,[1] deux pharmaciens français qui ajoutent à la nomenclature chinoise le nom japonais *mondarague*, donnent les renseignements suivants: "Les grains de ce *Datura*, irrégulièrement triangulaires et dont la forme a été comparée à celle de l'oreille humaine, sont d'un brun jaunâtre clair, rugueuses, déprimées au centre. Dans l'Inde, elles servent à préparer un extrait et une teinture très estimés comme narcotiques et sédatifs. Les feuilles s'emploient topiquement comme calmantes. Les fleurs, digérées dans le vin, jouissent d'une grande réputation dans l'épilepsie et l'hydropisie." En effet, plusieurs espèces de *Datura* (*fastuosa*, *metel*, et *stramonium*) croissent dans l'Inde.[2]

C'est dans l'Inde que nous rencontrons aussi le prototype des brigands de Čou K'ü-fei. Nous savons par Garcia da Orta (1563) que les thugs indiens mettaient cette drogue dans la nourriture de leurs victimes, et que l'effet en durait vingt-quatre heures; ceux qui prennent cette médecine perdent leurs sens, rient toujours et sont très généreux, car ils laissent les gens enlever quelconque joaillerie qu'ils choisissent, et ne font que rire ou parlent très peu, et seulement des absurdités.[3] Les cas d'empoisonnement avec le *Datura* sont encore très fréquents dans l'Inde. Mais les fripons

(London, 1884), il est dit (p. 231): "The *datura* or *man-t'o-lo* of the Buddhist classics is foreign to China, having, it is said, been introduced from India. When eaten, unconscious laughter is set up, and the person acts as if intoxicated. It may be used as an anæsthetic. It is used in infusion to wash the feet; it is also applied to ulcers of the face, in convulsions of children, and in *prolapsus ani*." Voir aussi G. A. Stuart. *Chinese Materia Medica*, p. 145—147.

[1] *Matière médicale et pharmacopée sino-annamites*, p. 174 (Paris, 1907).

[2] W. Ainslee, *Materia Indica*, I, p. 442—446 (London, 1826); W. Roxburgh, *Flora Indica*, p. 188; G. Watt, *Commercial Products of India*, p. 487—489; Flückiger et Hanbury, *Pharmacographia*, p. 459—463. *Datura alba* est indigène dans l'Inde; il n'est pas certain si ceci est le cas pour *Datura stramonium* (A. de Candolle, *Géographie botanique*, II, p. 731). Toutefois cette espèce se trouve dans l'état sauvage à l'Himalaya de Kachmir à Sikkim.

[3] C. Markham, *Colloquies on the Simples and Drugs of India by Garcia da Orta*, p. 175.

chinois et indiens qui apparaissent si modernes et civilisés dans leurs méthodes et assez congéniaux à nos *chloroform burglars* ne peuvent se vanter d'une grande originalité. La ruse est vieille, hors que les anciens préparaient l'extrait non du *Datura*, mais de la mandragore; c'est toute la même chose. Frontin qui vécut sous les règnes de Vespasien et de ses fils, et mourut dans les premières années du règne de Trajan, raconte dans ses *Stratagèmes* l'anecdote suivante: "Maharbal, envoyé par Carthage contre les Africains révoltés, sachant cette nation très-portée pour le vin, en fit mêler une grande quantité avec de la mandragore, substance qui tient le milieu entre un poison et un soporifique; puis, après une escarmouche, il se retira. Vers le milieu de la nuit il fit semblant de prendre la fuite, laissant quelque bagage et tout le vin empoisonné. L'ennemi se jeta dans le camp; et là, dans la joie de la victoire, ayant bu avec excès de cette mixtion, tandis qu'ils étaient étendus par terre comme des corps morts, Maharbal revint sur ses pas, et en fit un grand massacre".[1] Polyen (Polyainos) de la Macédoine, qui vécut à Rome sous les règnes de Marc Aurel et L. Verus, dit dans son *Strategika* (VIII, chap. XXIII, 1) que le jeune César, en voyage pour l'Orient, tomba dans les mains de pirates ciliciens pas loin du cap Malea. Il fit venir la rançon demandée de Milet et au même temps un pot rempli d'épées et une quantité de vin empoisonné avec de la mandragore. Il en régala les pirates et ordonna qu'ils fussent massacrés dans leur assoupissement. Dans un autre passage du même ouvrage (V, chap. X, 1) Polyen rapporte un conte sem-

[1] Maharbal, missus a Carthaginiensibus adversus Afros rebellantes, quum sciret, gentem avidam esse vini, magnum eius modum mandragora permiscuit, cuius inter venenum ac soporem media vis est. Tunc, proelio levi commisso, ex industria cessit: nocte deinde intempesta, relictis intra castra quibusdam sarcinis, et omni vino infecto, fugam simulavit: quumque barbari occupatis castris, in gaudium effusi, medicatum avide merum hausissent, et in modum defunctorum strati jacerent, reversus aut cepit eos, aut trucidavit (*Strategematicon* II, chap. V, 12). J'ai reproduit la traduction de Th. Baudement dans l'édition d'*Ammien Marcellin, Jornandès, Frontin*, etc., par M. Nisard, p. 536 (Paris, 1851).

blable à celui de Frontin à propos du général carthaginien Himilco.

Mais retournons à l'Inde. La connaissance du *dhattūra* y remonte à une époque reculée, car la plante est plusieurs fois mentionnée par Suçruta. Je dois à l'obligeance du Dr. A. F. R. Hoernle d'Oxford les renseignements suivants:

"There are the following references to *dhattūra* in the text-book of Suçruta:—

1. *Cikitsāsthana*, ch. XVII, verse 35, p. 435 (Jīvānanda, 5th ed.), where pounded seeds of *dhattūra* and other drugs (*madana*, *kodrava*, etc.) are recommended in the treatment of a sinus (*nāḍī*).

2. *Kalpasthāna*, ch. VI, verse 49, p. 589, roots (or, according to others, seeds) of *dhattūra*, made up, with other drugs, into a paste, is recommended as a *çirovirecana* ('clearing of the head') in the case of hydrophobia.

3. *Ibidem*, verses 51, 52, root of *dhattūra*, made, with other drugs, into a paste, wrapped in leaves of *unmattaka* (synonyme of *dhattūra*), and baked into a cake (*apupaka*), is recommended in the case of bite by a rabid dog.

"In the text-book of Caraka, *dhattūra* does not occur at all. For the occurrence of *dhattūra* in medical text-books and later authors, such as Cakrapāṇidatta, c. A.D. 1060, and Bhāva Miçra (*Bhāvaprakāça*), 16. cent. A.D., see U. C. Dutt's *Materia Medica*, pp. 207—8.

"The Sanskrit word is spelled variously *dhattūra*, *dhuttūra*, *dhūsstūra*, etc.

"You identify *dhattūra* with *Datura stramonium*; but, as you know, our botanical books mention other varieties also. Sanskrit medical text-books distinguish two varieties, black, or rather dark, flowered, and white flowered (see *Mat. Med.*, p. 202); and they have also two names, *dhattūra* and *unmatta* (or *unmattaka*). The former is expressly called *kṛṣṇa-puṣpa*, 'dark-flowered' (see *Rāja Nighaṇṭu*, 10. varga, p. 135), and appears to be the one usually intended to

be used. But *unmatta* seems to be the proper name of the white variety, indicated by a prescription of Cakrapaṇidatta (*Mat. Med.*, p. 207, note 2), where the name *çvetonmatta*, or 'white *dhattūra*' occurs. *D. stramonium* has white flowers, while *D. metel* and *D. fastuosa* have darker flowers. Accordingly the Sanskrit name *dhattūra* would seem to refer to the latter two varieties, while *unmatta* would seem to indicate the variety *D. stramonium*." [1]

[1] Le Dr. T. Tanaka au Bureau of Plant Industry, Department of Agriculture, Washington, a eu l'extrême obligeance de traduire pour moi les renseignements suivants sur *Mandara-kwa* (ou *Mandara-ge* selon la prononciation bouddhiste) 曼陀羅花, contenus dans le *Honzō-komoku-keimō* 本草綱目啓蒙 by Ono Ranzan 小野蘭山 (revue par Iguči Bosi 井口望之, 1847, chap. 13, p. 28—29):

"*Japanese Nomenclature:*	*In Provinces:*
Čōsen-asagao (Korean morning glory).	
Yama-nasubi (mountain egg-plant).	
Namban-asagao (morning glory of the Southern Barbarians).	
Hari-nasubi (spiny egg-plant).	Iyo.
Tō-nasubi (Chinese egg-plant).	Iyo.
Gekwa-korosi (sergeon killer).	Sanuki.
Gekwa-dausi (sergeon thrower).	Hōki, Iwami, Iyo.
Tenjiku-nasubi (Indian egg-plant).	Awa.
Iga-nasubi (prickly egg-plant).	Awa.
Giba-sō (meaning uncertain).	Buzen.
Čamera-so (meaning uncertain).	Edo (Tokyō).
Kičigai-nasubi (insane egg-plant).	Iwami.
Awisu (meaning uncertain).	Bingo.
Iga-nasu (prickly egg-plant).	Nagato.
Ki-asagao (tree [or yellow?] morning glory).	Simoosa.
Čosen-tabako (Korean tobacco).	Tōtomi.
Tō-asagao (Chinese morning glory).	
Baramon-sō (herb of the Baramon 波羅門, that is, Brāhmaṇa).	

Chinese synonymes:		*quoted from*
佛花	*Fu hwa* ('Buddha's flower').	和幼新書
顛茄	*Tien kie.*	香山縣志
悶陀羅草	*Men t'o lo ts'ao.*	名山勝概
天茄彌陀花	*T'ien k'ie mi t'o hwa.*	花曆百詠

"Spontaneous in the provinces Hōki, Buzen, and Suwō, but not grown in the prefectures

Ainsi l'histoire du genre *Datura* dans l'Inde est assez claire. Quant au mot *mandara*, nous avons noté que les Chinois et les Japonais le rapportent exclusivement au datura. En consultant le dictionnaire sanskrit de Boehtlingk, nous trouvons que *mandara*, *mandāra* ou *mandāraka* signifient en premier lieu *Erythrina indica*, [1] l'arbre de corail, un des cinq arbres du ciel d'Indra, appelé aussi *pārijāta*, puis une variété blanche de *Calotropis gigantea*, et enfin la pomme épineuse, c'est-à-dire le genre *Datura*. A l'égard de ces identifications, il est évident que le terme *mandara*, quand il est mentionné dans les textes bouddhistes chinois où la plante tombe des cieux comme une pluie au temps où le Bouddha prêche la loi, est l'*Erythrina* à l'exclusion du *Datura*. [2] D'autre part, l'usage du mot *mandara* chez Čou K'ü-fei à l'époque des Song prouve assez bien que dans l'Inde aussi *mandara* servait d'expression pour le *Datura*.

---

near Kyōto. The seed is planted in the spring. The form of the leaves is like that of the egg-plant (*Solanum melongena*), without spines, green, and alternate. The plant is 2—3 feet high, the way of branching being also similar to that of the egg-plant; it blooms in the summer and autumn. Flower standing in axil of leaves, white, resembling the blossom of the morning glory (*Pharbitis nil*) with elongated tube and united petal. There are five edges on the outer margin of a flower, gradually narrowed into a tube, about 3 *sun* (1 *sun* = 1.193 inch) long. Fruit, about 1 *sun* long, is round and spiny, hence the name *hari-nasubi* is derived; it contains flat, brownish-black seeds. The plant dies out in the autumn, and no part of it thrives until next year.

"If one happens to eat the flower and leaves by mistake, a nervous condition of the nature of insanity will be the consequence, but with the removal of the virus which caused the effect, this condition is gradually overcome, the result being a complete cure without leaving any mental disorder."

[1] W. Roxburgh, *Flora Indica*, p. 541.

[2] Contrairement à ce que Stuart (*Chinese Materia Medica*, p. 145) dit à ce sujet. C'est d'ailleurs Li Ši-čen lui-même qui est responsable pour cette erreur, en introduisant sa notice sur le *man-t'o-lo* avec les mots: "Il est dit dans le *Fa hwa kiň* (Saddharma-puṇḍarīka-sūtra) qu'au temps où le Buddha prêcha la loi, le ciel fit pleuvoir des fleurs de *man-t'o-lo*." Il ne savait pas que *mandara* se rapporte dans l'Inde à des plantes différentes.

Voici enfin une question que je me demande et que je voudrais proposer aux étudiants des langues indo-européennes pour leur considération: serait-il possible que le terme sanskrit *mandāraka* et le terme gréco-latin *mandragora(s)* soient anciennement apparentés et descendent d'une racine commune? L'accord est éclatant, et si c'est un accident, l'accident serait extraordinaire.

LE SYSTÈME MUSICAL[1])

PAR

G. MATHIEU.

MÉTRIQUE.

Le système musical, en se développant selon sa voie, m'amène à traiter aujourd'hui de la métrique. C'est lui en effet qui a servi à régler les ordonnances de durées qui charment nos oreilles, comme le suggère la tradition. "Rhythmus .... est compositio quaedam ex sensibilibus, collata temporibus, ad aliquem habitum ordinemque connexa" [2]), "*χρόνων τάξις ἀφωρισμένη*" [3]), "Cujus rei cognitio non arte, sed historia traditur" [4]).

C. 1. Hexamètre et Pentamètre.

1. HEXAMÈTRE.

Dans le 2e Article il m'a fallu exposer [5]) comment l'octave medium de la voix de ténor avait été choisie pour mesurer métri-

1) Au *T'oung-pao,* N° de Juillet 1914, p. 339; N° d'Octobre 1915, p. 489. Pour les références,

G., G. GRUMBACH et A. WALTZ, *Prosodie et métrique latines*, 5e éd., Paris, Garnier, 1886.

P., *La poésie de Pindare*, par A. CROISET. Paris, Hachette, 1880.

P.L., *Patrologie latine* de MIGNE.

2) Martianus CAPELLA, dans P.L. 131, 949. A.

3) ARISTOXÈNE cité dans P. 31, Note 1.

4) S. AUGUSTIN, P.L. 32, 1143, N. 30.

5) p. 494.

quement les durées. Nous avons vu alors que l'unité de mesure avait été prise, — lorsque l'on va de la hauteur acoustique D à la hauteur acoustique d, — la durée correspondante à un tânine. En conséquence l'octave se présentait comme une échelle de 6 temps, dont les valeurs naissaient des espaces acoustiques parcourus en allant d'un temps à un autre.

Il s'agit en métrique de proportions; ces temps sont donc à considérer comme des durées à prendre en bloc: et comme elles n'existent qu'à la fin du mouvement qui les produit, elles doivent être attribuées, — comme temps métrique, — à la hauteur qu'elles atteignent à l'aigu; et toutefois, comme le temps métrique commence, par ex. quand il s'agit du 1er temps, l'instant qui suit D, il faut concevoir le temps métrique comme noté en son commencement d'un accent imaginaire.

Hauteurs acoustiques,	D	E	F♯	G♯	♭	c	d
intervalles, [1]		1 + a,	1 + a,	1 + a,	1 + 1,	a + 1,	1 + a
Temps métriques,		E	F♯	G♯	♭	c	d
Valeurs métriques,		1 + a,	1 + a,	1 + a,	1 + 1,	a + 1,	1 + a.

L'échelle ne pouvait être admise en cet état en Système Musical, on y accorde en effet à la hauteur G♯ qui ne correspond qu'à des notes de 2de espèce, une importance de temps métrique que n'ont pas des hauteurs à notes Diatoniques: F, G, a, ♮.

On étendit donc aux 12 demi-tons de l'octave l'épithète de temps métrique ("*σημεῖον*"); mais comme le commencement du "*πρῶτος χρόνος*" portait un accent métrique, le 1er "*σημεῖον*" fut dit temps fort, le 2^d, temps faible; et on leur attribua comme valeur métrique une longue pour les temps forts, un groupe de 2 brèves pour les temps faibles. Ainsi fut créée une échelle de 6 dactyles.

---

1) a, l, c, i, logarithmes des intervalles d'apotome, de limma, de comma, d'irkha. Cfr. Art. Ier, p. 363, Note 4

Pour en faire un mètre, je veux dire pour lui donner une unité vivante, il fallait la rattacher comme telle, au Système Musical. En fait, l'échelle aboutissait à la hauteur initiale d; on le souligna en la sectionnant d'après la loi 2e, qui fait descendre d'une quinte pour remonter d'une quarte, et on eut l'Hexamètre à césure penthémimère [1]), avec ses 2 parties égales et le 6e pied comme écho,

E♭	E	F	♯	G	♯	a	♭	♮	c	♭	d
1	a	1	a	1	a	1	1	a	1	1	a
Sic	mea	per	petu	is	lique	fi	unt	pec	tora	cu	ris. (Ovide)

Les pieds de l'hexamètre sont par nature des dactyles: cependant quand on les oppose les uns aux autres, le 5e pied réclame le dactyle à un titre particulier, car son temps faible, comme terminaison de la quarte à l'aigu, doit être un tchaì métrique. Et semblablement le 1er pied doit porter dans sa constitution l'opposition de l'arsis et de la thésis, afin que dès le début du vers soit indiquée la nature de l'hexamètre [2]). — Par contre le 4e pied s'accommodera bien du spondée, pour la valeur égale de son arsis et de sa thesis [3]).

Hexamètre de 2e forme.

Cependant on s'avisa que G♯ ne correspond qu'à des notes Chromatiques, alors que les autres temps faibles correspondent à des notes Enharmoniques: pour avoir une collection musicalement homogène, on troqua G♯ contre a♭, ce qui amenait au 3e pied un spondée,

Incipe, parve puer, risu cognoscere matrem. (Virgile)

— Il eut été mieux de donner au 4e pied devenu un pied a 1, un dactyle.

1) dite à bon droit par les latins la grande césure: "Rarissime omnino si non hoc ita est" (S. Augustin, P.L. 32, 1148, N. 3).

2) Ovide y est fidèle.

3) "On préfère le spondée au 4e pied sans exclure le dactyle", P. J. Bainvel, *Métrique latine.* Paris, Poussielgue, 1893, p. 12.

Hexamètre de 3e forme.

Le débit de longues périodes amena, à cause des bornes du souffle humain, une transformation plus grave. Quand on arrive à la fin d'un vers, l'appréhension de l'effort qu'il faudra donner pour suffire au vers suivant rend impérieux le besoin de respirer. Les poètes le reconnurent et écrivirent en conséquence parfois, leur dernier pied comme trochée. [1])

C'était métriquement parlant une véritable innovation. On scindait en effet le signe unique des 2 brèves.

Mais on avait admis dans le Système conçu pour les sons de voix de poitrine les sons de voix de tête; on se crut autorisé à créer un temps métrique nouveau, la brève [2]), avec le silence à compter dans la mesure, contrairement au repos, qui après la coupe la suspendait seulement. — Cette scission des 2 brèves répondait d'ailleurs à une correction que l'on souhaitait parfois à la césure. Dans sa forme première l'hexamètre n'était pas sans une certaine rudesse: l'élan dont le mouvement s'amorçait au 1er pied où l'on partait d'un p'ing pour aller à un tchaì [3]), se trouvait par le fait de la césure, brusquement suivi d'une chute, avec le 2e mouvement qui partait d'un tchaì pour aller à un p'ing. En terminant le 1er mouvement avec une césure trochaïque, on avait un vers plus doux, [4])

Daphnin ad astra feremus: amavit nos quoque Daphnis. (Virg.)

1) "Trochaeus.....ab eo dictus est, quod conversionem faciat cantilenae, et quasi rota currat in metris, τροχός enim Graece rota dicitur". (S. Isidore, P.L. 82. 90. 3).

2) Troisième temps métrique qui a fait dire "Dactyli Hexametri regulas.... in pleno versu, 24 tempora". (S. Aldhelmus, P.L. 89. 173. D; 174. A).

3) Gemis *Plithon* définit l'arsis, un son aigu après un son grave; et la thesis, un son grave après un son aigu". (D'Ortigue, Dict. de Plain Chant). — "Aristoxène, au lieu du mot θέσις emploie..... ὁ κάτω χρόνος, et il appelle quelquefois l'ἄρσις par une locution analogue, ὁ ἄνω χρόνος". (P. 31. Note 2).

4) fréquent chez Homère, G. p. 51.

Dernier Hexamètre.

Enfin on eut une dernière forme d'Hexamètre par la division de l'octave en une quinte au grave et une quarte à l'aigu: césure hephthémimère,

Formosam resonare doces Amaryllida silvas. (Virg.)

On pourrait croire à une interprétation erronée de la 2e loi; ou bien c'est une liberté qu'on se sera accordée pour un développement en vue, dès la 2e forme de l'Hexamètre, et qui devait donner d'abord le Pentamètre.

2. Pentamètre.

Avec l'attention à la nature des notes situées aux différentes hauteurs acoustiques, on pouvait en effet observer, dès la 2e forme de l'hexamètre, que la hauteur E♭ ne porte que des notes de 2de espèce. Le signe métrique qui lui convient de ce chef, est par suite, celui de la faiblesse relative, le groupe des 2 brèves; et le 1er pied de l'hexamètre ne signale plus dans sa figure métrique l'opposition du temps fort et du temps faible, il n'est pour l'hexamètre qu'un prélude, un pes proceleusmaticus (πρὸ κέλευσμα); le mètre est réduit à 5 pieds,

F	♯	G	♯	a	♭	♮	c	♭	d
1	a	1	1	a	1	a	1	1	a

Ce n'était plus un mètre. Mais la césure du dernier hexamètre lui donnait de l'équilibre: on l'examina.

Tout d'abord une scansion nouvelle s'imposait. Dans la considération nouvelle, Ré♭, au dernier pied, avec ses seules notes de 2de espèce ne pouvait plus jouer le rôle de thesis; on le joignit à c, en changeant, — comme il était loisible de le faire, — les signes de d et de c. Et la correction se poursuivit, avec ♯ et ♭, jusqu'à son arrêt par la césure,

F	♯	G	♯	a	♭	♮	c	♭	d
l	a	l	l	a	l	a	l	l	a

Cette 1ère correction en entraînait une 2e. La hauteur ♮ n'a en fait de notes de 2de espèce que des notes Chromatiques: pour avoir une collection musicalement homogène, on dut troquer La♭ et Ré♭ contre G♯ et c♯.

Enfin, pour donner au nouveau mètre la vie, on le rattacha au Système Musical par l'intermédiaire obligé de l'Hexamètre, en signalant parmi ses pieds celui qui, dans l'hexamètre, comptait la grande césure; et on eut le Pentamètre

Et subi | to ca | su | quae valu | ere ru | unt. (Ovide)

Vers de nature faible, et qui pour subsister a besoin de l'appui de l'Hexamètre dont il dérive. Le Distique vient de naître avec son second vers, résonnance en mineur du premier, "μέτρον ἐλεγεῖον".

C. 2. Mètres lyriques.

1. DÉFINITION DES MÈTRES LYRIQUES.

La Métrique dont la conception première avait donné l'harmonieuse beauté de l'Hexamètre, venait de prendre avec le Pentamètre, une orientation nouvelle. Alors que le temps métrique était né de distances remarquées entre des hauteurs acoustiques appartenant au Système musical, on venait de le considérer dans une relation différente et plus intime au Système, je veux dire, en observant la nature musicale des notes situées en ces mêmes hauteurs. Après le Pentamètre on alla donc plus outre: et on convint que toute hauteur acoustique comprise dans l'Octave medium de la voix de ténor porterait un temps métrique, si elle avait des notes de voix de poitrine. Ce temps était un temps métrique fort ou faible, selon que les notes étaient des notes Diatoniques ou des notes de 2de espèce. En conséquence, comme on avait 16 de ces hauteurs,

on dit que le plus long des mètres en vue ne pouvait dépasser 16 longues ou groupes de 2 brèves, en d'autres termes $16 \times 2 = 32$ "tempora". — "Nonne manifestum est, — dira S. Augustin, qui cherche à en rendre raison, — metrum 32 tempora excedere non oportere" [1]).

Cette conception nouvelle du temps métrique qui avait l'avantage d'honorer 2 hauteurs de voix de poitrine jusque là négligées, Sol♭ et Ut♭, reconstituait en même temps la collection qui avait servi pour les Hirmus. Le rattachement des mètres en vue avec le Système musical était dès lors tout indiqué. On aurait des mètres en relisant les hirmus dans la conception métrique nouvelle, les pieds étant à mesurer par les tânines à partir de la tonique au grave. E♭ à ce compte tombait de la collection, et le plus long mètre fut dit ne pouvoir dépasser 30 brèves, "30 tempora", qui est la tradition rapportée par Ephestion.

2. RELEVÉ DES MÈTRES LYRIQUES.

On relut donc les Hirmus, — ceux en notes Diatoniques comme ceux en genre majeur et en genre mineur, — et pour les hauteurs acoustiques que l'on rencontrait, on signala par une longue la présence en cette hauteur, de notes Diatoniques, et par le groupe des 2 brèves les notes de 2[de] espèce, sans que l'étagement des signes fut significatif. — Pour la clarté graphique je dessine les 2 brèves sous la longue. — Les tânines, ai-je dit, se comptent à partir de la tonique au grave [2]); le dernier pied à l'aigu peut être un tânine incomplet.

Avec ces notes de poitrine, on admit les notes de voix de tête: on les avait acceptées dans la mélodie, il était convenable de leur

1) P.L. 32. 1128. N. 21.

2) Aucun tânine ne contient 3 hauteurs à notes Diatoniques: il n'y a donc pas de pieds de 3 longues, comme l'a deviné W. Christ. — Dans son éd. classique de Pindare, Lipsiae, Teubner. 1873. p. XII.

donner asile en métrique. Mais comme les sons de voix de tête n'entrent pas dans l'ossature de la mélodie, on ne pouvait leur donner en métrique l'importance des notes de 2de espèce: on leur attribua, — sans rappel de la nature des notes de poitrine dont ces notes de tête tiraient leur origine, — la brève métrique, selon que l'établit pour nous l'usage des poètes.

Le ton 5e n'apparaissait pas en métrique; on hospitalisa ses notes quand elles se rencontraient dans l'ambitus d'un autre mètre en leur accordant, comme note non constitutive de l'Hirmus relevé, la valeur d'une brève, ainsi que le prouve les mètres débutant par une brève [1]).

Enfin, pour garder un témoin de la parenté qu'ont entre eux dans un même ton les différents modes, on signala par des silences les hauteurs acoustiques, qui dans le même ton portaient dans d'autres modes, des notes de voix de poitrine. Ces silences ne peuvent être que d'une brève, car ils se réfèrent à des notes d'un mode différent. Au temps de S. Augustin les poètes en avaient encore la science d'usage [2]).

J'ai donc constitué, en me servant de la collection des 5 claviers aux 5 tons, le tableau métrique de l'octave medium de la voix de ténor; puis en le lisant comme j'ai dit [3]), j'ai obtenu les mètres lyriques, en nombre 75.

---

1) Ces apports successifs ont donné aux grammairiens 3 sortes de pieds: le *ποὺς σύνθετος κατὰ συζυγίαν* composé du mariage de notes de ton 5e avec les notes de l'Hirmus relevé; le *ποὺς σύνθετος κατὰ περίοδον*, ainsi dénommé du mélange des notes de 1ère et de 2de espèce, comme il est requis pour la mélodie; le *ποὺς ἁπλοῦς*, pied où il ne se rencontre que des notes Diatoniques.

2) P.L. 32. 1082, Epist. 101.

3) Il est bon d'avoir sous les yeux, pour la détermination des pieds, la suite des tànines à partir des toniques graves, comme on le trouvera au tableau suivant.

. E, F E♯ ♭. ♯, G ♭. ♯, a ♭. ♯ Ut♭, ♯ c. Si♯ ♭, ♯ d
l c i c l l c l l c i c l c i c l
,c Si♯ ♭ ♯, d

Je désignerai par D, E, C, les notes Diatoniques, Enharmoniques, Chromatiques du mode relevé; je primerai les notes de voix de tête; j'emploierai les mêmes signes, mais en italique, quand ce seront des notes de ton 5e.

Tableau métrique de l'Octave medium de la voix de Ténor.

	E	F	E#	b	#	G	b	#	a	b	#	ut#	♮	c	si#	b	#	d	
ton 1. Cl 5														E			C		5
4										E			C	D		E			4
3						E		C	D	E			E'CD	E	C'		D'C	E' D	3
2						D	E		E'CD	E	C'		D'C	E' D		E	C'D'	E'CD	2
1							E	C'	D'C	E' D		E	C'D'	E'CD		E	C'	D'CD	1
ton 2. Cl 5										E			CD	E			C		5
4							E		CD	E			C	E' D		E	C'D'		4
3		E			CD	E		C	E' D	E	C'D'		E'CD	E	C'		D'C	E' D	3
2	D	E			C	E' D	E	C'D'	E'CD	E	C'		D'C	E' D		E	C'D'	E'CD	2
1		E'D		E	C' D'	E'CD	E	C'	D'C	E'D		E	C'D'	E'CD					1
ton 3, Cl 5							E		CD	E			CD	E'E			C'D'C		5
4				E		CD	E		CD	E'E			C'D'C	E' D		E	C'D'		4
3	CD	E			CD	E' E		C'D'C	E' D	E	C'D'		E'CD	E	C'		D' C	E'D	3
2	D	E'E			C'D'C	E' D	E	C'D'	E'CD	E	C'		D'C	E' D					2
1		E'D		E	C'D'	E'CD	E	C'	D'C	E'D									1
ton 4, Cl 5		E			C	D	E		E'CD	E	C'								5
4	C	D		E		E'CD	E	C'	D'CD	E'E									4
3	E'CD	E	C'		D'CD	E'E		C'D'C	E'D	E	C'D'		E'CD						3
2	D	E'E			C'D'C	E' D	E	C'D'	E'CD										2
1		E'D		E	C'D'	E'CD													1
ton 5, Cl 5	CD	E			C	E' D	E	C'D'	E'CD	E	C'		D'CD	E' E			C'D'C		5
4	C	E'D		E	C'D'	E'CD	E	C'	D'CD	E'E			C'D'C	E' D			C'D'		4
3	E'CD	E	C'		D'CD	E' E		C'D'C	E'D		C'D'		E'		C'		D'		3
2		E'E			C'D'C	E' D		C'D'	E'		C'		D'						2
1		E'D			C'D'	E'		C'	D'										1

au ton 5e les indications doivent être en italique.

OBSERVATIONS SUR LES PIEDS MÉTRIQUES.

1) La sommation des notes qui peuvent se trouver réunies dans un mode à une même hauteur acoustique, a été curieusement remarquée par les grammairiens; et ils ont signalé un *πούς σύνθετος κατὰ περίοδον* de 10 notes, le *παιὼν ἐπίβατος* (Cfr. P. 37 et 49).

Ce pied se rencontre au 3e tânine du mètre *α* 1 E, que j'indiquerai ici:

Hauteurs acoustiques,	♮	c	Si♯	Ré♭
Distances acoustiques,	1	c	i	c
Notes au clavier 4,		D		E
2,	D′	E′ D		E
1,	D′	E′ D		E
Pied	⏑	⏒		⏑⏑

Totalisation des notes, $2 + 5 + 3 = 10$

($1 + c + i + c =$ un tânine).

Le pied est donné par les métriciens sous la forme, ⏑–⏑⏑.

Ce même pied, lorsqu'il est devenu avec les notes de ton 5e un *πούς σύνθετος κατὰ συζυγίαν* compte 14 notes. J'ai rencontré de ces pieds qui avaient 16 et même 18 notes, je n'ai pas recherché si c'était un maximum.

2) L'admission des notes de voix de tête et des notes de ton 5e a donné le trochée lyrique dit de 4 temps, et le dactyle cyclique de 3 temps. Voici comment:

Le 1er tânine du mètre x 2 C se présente sous la forme,

Hauteurs acoustiques,	E	F ♮	E♯	G♭
Distances acoustiques,	1	c	1	c
Notes au clavier 3,	*C D*		*C*	
2,	D			
1,		*D* D		
Pied,	⏒	⏒	⏑	

Le dernier signe à droite, note en voix de tête au ton 5e, est en toute hypothèse ad libitum: en le négligeant on a le pied ⏓ ⏓, qu'on peut lire – –, ou bien – ⏑.

De même, comme le 1er pied du mètre η 3 E est – ⏑̆⏑ ⏑̆⏑, on a 6 "tempora", ou 3 "σημεῖα", apparents dans la lecture – ⏑⏑ ⏑⏑, et voilés dans la lecture – ⏑ ⏑, dactyle cyclique.

3) La collection des pieds métriques, comme on le verra dans les exemples que je citerai, contient, — tânines entiers, — tous les pieds de 1, de 2, de 3 syllabes, sauf le molossus; parmi les pieds de 4 syllabes un ionicus, deux péons, le procéleusmatique. La collection donne l'autre ionicus, les autres péons, le choriambus; mais non l'antipastus, le diiambus, le dichoreus.

Ces 2 derniers pieds, comme aussi le dispondeus, sont des mètres entiers de 2 pieds: mètre 72, ⏑ – | ⏑ – ou encore – – | – –; mètre 67, – ⏑ | – ⏑. L'épitrite et le dochmius sont dus à la même confusion: pour l'épitrite, vraisemblablement en suite des répétitions que peut offrir le mètre 9 et des mètres semblables,

– – | ⏑ – | Λ̄ – – | ⏑ – | mètres 9 et 10,
– – | ⏑ – Λ̄ | – – | ⏑ – | mètres 11, 12, 19, 20,
– – | ⏑ – | Λ̄ ⏑ – | – – | mètre 9.

Ces apparences se retrouvent dans des mètres entiers,

72, – – | ⏑ – et ⏑ – | – –; 73, – ⏑ | – –. L'épitrite 4e manque.

Le dochmius, ⏑ | – – | Λ̄ ⏑ | –, est une lecture du mètre 34, α 1 D:

⏓ ⏑ | ⏓ – | Λ̄ ⏓ | ⏑ ⏓ | [1]).

---

1) Prière de faire sauter à l'Article 2e, p. 503, le § "Les péons ...", avec les notes qui s'y rapportent. J'aurai à revenir sur ce paragraphe dans un 4e et dernier Article.

A l'Article 1er, p. 348, Note, lire "Le marchand de Boulogne débite un mètre, le mètre 54, ⏑⏑⏑⏑ | – ⏑ ⏑ | –; le Chinois une phrase musicale δ 1 E, dite sur le mètre (probablement 40. — Je n'en pourrai décider qu'à la fin de l'Article 4e, après avoir reconnu en quelle manière les mètres règlent le choix des notes de la mélodie.)" L'incise "Ce rythme D ... que donne la musicalité des notes du rythme" est à supprimer.

A l'Article 1er, p. 363, au § "Les muances ... mode β 1 E ...", l'affirmation "Un Ut de nuance f., etc." n'est qu'une hypothèse à examiner et à corriger dans l'Article 4e.

3. CLASSIFICATION PROPOSÉE.

Pour reconnaître rapidement le mètre employé par un poète, j'ai classé les 75 mètres lyriques en le façon suivante. J'ai d'abord groupé les mètres d'après leur ambitus, 4 tânines (1—21), plus de 3 (22—36), 3 (37—48), plus de 2 (49—63), plus d'un tânine (64—75). Dans chacun de ces 5 groupes, j'ai classé les mètres selon la progression descendante de leurs signes, en comptant cette fois toutes les brèves sans attention à la distinction des brèves isolées et des groupes de 2 brèves.

Ainsi fut constitué un catalogue, dont la 1ère colonne indique la totalisation maximum, la 2e colonne la totalisation minimum que peut présenter le mètre, la 3e colonne la dénomination du mètre en Système Musical, la 4e le N° d'ordre dans la collection : les pieds suivent, et le tableau se termine à droite par l'indication des hauteurs extrêmes de l'Hirmus.

19	14	γ 2 E	1	⏓ ⏓/⏑⏑ ⏑⏑	⏓ ⏓/⏑⏑ ⏑⏑	⏑ ⏓ ⏓/⏑⏑	⏑ ⏑⏑ ⏓ ⏓	E c
17	12	δ 2 E	2	⏓ ⏓/⏑⏑ ⏑⏑	⏑/—/Λ ⏓ ⏑⏑	⏑ ⏓ ⏓/⏑⏑	⏑⏑ ⏓ ⏓	
etc.								

Le résultat de ce classement est inscrit au tableau suivant, où les lettres D, E, C, indiquent l'Hirmus dont est venu le mètre : Hirmus en notes Diatoniques, Hirmus de genre majeur, Hirmus de genre mineur.

Distribution des mètres lyriques.

Tons		1			2			3			4		
Genres		D	E	C	D	E	C	D	E	C	D	E	C
Modes, cl. 3 4 5	ι							35	26	29	36	27	31
								G		d	F		♮
2 4 5	β				61	53	56	62	55	58	63	54	57
					a		d	G		c	F		a
1 4 5	θ	74	66	69	72	64	65	73	67	70	75	68	71
		c		d	a		c	G		♭	F		G
2 3 5	γ				20	6	12	21	8	14			
					♯		d	E		c			
2 3 4	η				19	5	11	18	4	13			
					♯		d	E		c			
1 3 5	ζ	60	50	52	46	38	42	48	39	44			
		a		d	♯		c	E		♭			
1 3 4	ε	59	49	51	45	37	41	47	40	43			
		a		d	♯		c	E		♭			
1 2 5	δ	33	23	28	16	2	9						
		G		d	E		c						
1 2 4	α	34	25	30	17	3	10						
		G		d	E		c						
1 2 3	x	32	22	24	15	1	7						
		G		d	E		c						

4. RECHERCHE DU MÈTRE SUIVI PAR UN POÈTE.

Je procéderai par exemples. Soit ce vers de Septimius Serenus (G. p. 56)

– ⏓ ⏑ – ⏑ ⏑ – ⏑⏑ – ⏑
Quando flagella jugas, ita juga

Il a 11 signes métriques: le mètre auquel il appartient est un mètre dont le maximum est au moins 11, ou dont le minimum ne

dépasse pas 11. Je descends, au catalogue, la 1ère colonne, l'oeil sur la 2e. Au mètre numéroté 3, le minimum en tombant de 12 à 10 m'avertit que ce mètre et les mètres qui suivent, sont à confronter avec la suite des signes du vers. Au mètre 15 le chiffre maximum en tombant à 10 m'avertit que je n'ai pas à aller plus loin dans ce groupe. — Je saute donc au 2e groupe, que je parcours en la même manière; et je vais jusqu'au bout de la collection, notant les mètres dont les signes concordent avec le vers proposé.

Je trouve ainsi pour le vers examiné, 3 mètres: le mètre 7, ϰ 2 C (aux claviers 1, 2, 3), le mètre 9, δ 2 C (cl. 1, 2, 5), le mètre 10, ϰ 2 C (cl. 1, 2, 4), qui tous les trois scandent le vers en la même manière. Un choix reste à faire qui ne peut plus dépendre que de la convenance des nuances groupées par le mode, avec les idées exprimées par le vers. Parmi les 3 modes possibles, j'incline pour ϰ (cl. 1, 2, 4), aux nuances pp. p. f., ce qui arrête la scansion,

– ⏑̄ | ⏑ – | ⏑ ⏑ – | ⏑⏑ ⏑ –
Quando | flagel | la jugas | ita juga, [1])
Mètre 10, ϰ 2 C (cl. 1, 2, 4).

Comme 2e exemple, je prendrai un vers de Livius Andronicus (G. p. 35)

Balteus et revocet volucres in pectore sinus.

Essai tenté, ce vers ne répond à aucun mètre: c'est "le vers" opposé au membre; d'ailleurs il suit la règle d'Ephestion, "πᾶν μέτρον ἐς τελείαν περατοῦται λέξιν" [2]), je recherche son dernier membre (mètre). Pour cela, en parcourant à rebours la collection, je remarque les concordances qui détacheraient un sens. Je trouve ainsi,

– – ⏑ ⏑ | ⏑ –
in pectore | sinus, Mètre 64, θ 2 E (cl. 1, 4, 5)

– – | ⏑ ⏑ | ⏑ | –
in pec | tore | si | nus, 31, ι 4 C (cl. 3, 4, 5)
36, ι 4 D (cl. 3, 4, 5)

1) Sur l'essai de scansion de S. Augustin, Cfr. P.L. 32. 1144. N. 30.

2) Cité dans P. 55. Note 1.

∪ ∪ | – ⩚ | – – ∪ | ∪ ∪ –
volu | cres | in pecto | re sinus, Mètre 29, ι 3 C (cl. 3, 4, 5).

— Nous venons de rencontrer l'origine de l'inutile théorie des mètres dérivés. —

Cependant avec la 2e coupe, le commencement du vers ne répond à aucun mètre: il reste la 1ère coupe, qui permet pour la 1ère partie du vers 4 groupes de mètres, — à considérer leur convenance avec la phrase et avec les idées exprimées, — 27; 4; 26; 7, 9, 10, 15, 24. Le vers est 27 avec 64

Balteus | et revo | cet volu | cres || in pectore sinus
27, ι 4 E (cl. 3, 4, 5) 64, θ 3 E (cl. 1, 4, 5)

ce que les grammairiens ont interprété à tort, comme un Hexamètre à coupe hephthémimère.

On le voit, l'hypothèse de H. Schiller rapportée ci-dessus (Art. 2, p. 491), est exacte, mais doit se comprendre d'une association d'idées qui rappelle les mélodies écrites dans le mode que signale le mètre, avec un certain cachet de fermeté pour les mètres à notes Diatoniques; en sorte que la collection des mètres lyriques est comme un de ces albums aux feuillets diversement colorés que le dessinateur parcourt des yeux jusqu'à la rencontre de la teinte qui s'harmonise le mieux avec sa pensée.

La concordance est parfois frappante; dans le "Phasellus" de Catulle, par exemple, le mètre devient calme, pour finir, au dernier vers, dans une suavité dévotieuse:

∪ – | ∪ – | ∪ || – | ∪ – | ∪ – | ∪ ⏓
Senet | quie | te || se | que de | dicat | tibi
59, ε 1 D (cl. 1, 3, 4) 34, α 1 D (cl. 1, 2, 4)

∪ – | ∪ – | ∪ || – | ∪ – | ∪ – | ∪ ⏓
Gemel | le Cas | tor || et | Gemel | le Cas | toris. [1])
59, ε 1 D (cl. 1, 3, 4) 32, κ 1 D (cl. 1, 2, 3)

1) Les signes métriques permettraient pour la 1ère partie du vers le mètre 60, ζ 1 D (cl. 1, 3, 5), et pour la 2e partie 33, δ 1 C (cl. 1, 2, 5) qui doivent, — ce me semble, — être écartés.

Parmi d'autres exemples intéressants [1]), je citerai Pindare et la colométrie de ses manuscrits. J'ai examiné plusieurs pièces, toutes suivent la collection des mètres que j'ai relevée. Je citerai la 1ère Olympique, en signalant par le signe ° la colométrie des mss.

Je m'en écarte pour les 2 premiers vers, je me rencontre ensuite avec elle les 5 vers suivants, et ainsi de suite.

Les grammairiens débutent en détachant, — mètre 13, ou mètre 14, —

⏑ Λ̄ | – – | ⏑ ⏑ – Λ̄ | ⏑ –
Ἄ | ριστον | μὲν ὕδωρ | ὁ δὲ

peut-être sur la raison qu'un silence sépare ὕδωρ de ὁ δὲ, et qu'on n'a point de mètre correspondant à ὁδὲ . . . πῦρ. Je serai davantage, ce me semble, avec le bon sens et la règle d'Ephestion, et avec la pensée de Pindare, en finissant le 1er vers avec ὕδωρ, et en rejetant πῦρ au 3e vers, ainsi:

	⏑ –	– Λ̄	⏑ ⏑	–	
19, η 2 D (cl. 2 3 4)	Ἄρισ	τον	μὲν ὕ	δωρ	4 pieds

	⏑ Λ̄	– ° –	⏑ –	⏑ ⏑ –	
28, δ 1 C (cl. 1 2 5)	ὁ	δὲ χρυ	σὸς αἰ	θόμενον	4 „

	– Λ̄ °	⏑ ⏑	⏑ – Λ̄	⏑ – °	
13, η 3 C (cl. 2 3 4)	πῦρ	ἅτε	δια	πρέπει	4 „

	– ⏑ Λ̄	⏑ – ⏑ ⏑	– ⏑ ⏑	– – °	
8, γ 3 E (cl. 2 3 5)	νυκτὶ	μεγάνορος	ἔξοχα	πλούτου·	4 „

	– ⏑	⏑ –	⏑ –	⏑ – °	
15, κ 2 D (cl. 1 2 3)	εἰ δε	ἄε	θλα γα	ρύειν	4 „

	– ⏑	– ⏑ ⏑	– ⏒ °	
55, β 3 E (cl. 2 4 5)	ἔλδε	αι, φίλον	ἦτορ,	3 „

	– ⏑	⏑ –	⏑ –	⏑ – °	
24, κ 1 C (cl. 1 2 3)	μηκέ	τι ἀε	λίου	σκόπει	4 „

1) Le "Pange lingua" de Fortunat et celui de S. Thomas d'Aquin, sont parfois opposés l'un à l'autre; ils sont cependant écrits tous les deux en mètres lyriques.

– ⏑ | – ⏑ | ⏑ Λ̄ | ⏑ – – || ⏑ – | – – | ⏑ ⏑ ⏒
Sangui | nisque | pre | tiosi || quem in | mundi | pretium (S. Th.)
18, η 3 E (cl. 2 3 4) — 51, ε 1 C (cl. 1 3 4)

– Λ | ⏑ – | ⏑ – Λ̄ | ⏑ – – || – | ⏑ – | – – | ⏑ ⏒
Et | super | Crucis | tropaeo || dic | trium | phum no | bilem (Fort.)
13, η 3 C (cl. 2 3 4) — 32, κ 1 D (cl. 1 2 3)

51 étant préféré à 52, 13 à 14, et 32 à 16—19 et 29.

27, ι 4 E (cl. 3 4 5)	– ⏑ – ἄλλο θαλ.	⏑ ⏑ ⏑ ⏑ πνότερον ἐν	– ⏑ o ἁμέ	– ρα	4 pieds
60, ζ 1 D (cl. 1 3 5)	⏑ – Φαεν	⏑ – νὸν ἄσ	⏑ τρον		3 „
28, δ 1 C (cl. 1 2 5)	⏑ Λ̄ ἐ	– o – ρή μας	⏑⏑ – δια αἰ	⏑ ⏑ o θέρος	4 „
46, ζ 2 D (cl. 1 3 5)	– ⏑ μηδὲ	⏑ – 'Ολυμ	⏑ – πίας		3 „
9, δ 2 C (cl. 1 2 5)	⏑ – ἀγῶ	⏑ – να Φέρ.	⏑ ⏑ – o τερον αὐ	– ⏑ ⏑ δάσομεν.	4 „

etc.

La régularité harmonieuse qui frappait H. Schmidt [1]) ne serait elle pas la proportion qui semble recherchée dans le nombre des pieds des vers qui se suivent?

5. CONCLUSION.

La Métrique est donc venue de l'Asie, elle est une application du Système Musical, et comme lui, elle s'est étendue par le monde. En Chine la science d'usage des Mètres Lyriques subsiste encore; elle fait le pittoresque des chansons populaires, et leurs p'îng tchaì donnent nos Mètres. Le P. Joseph Siao à Hien-hien le pensait, et je l'ai vérifié sur "Wâng ta niâng", que M. van Aalst cite dans son "Chinese Music" (p. 38).

47, ε 3 D (cl. 1 3 4)	– – Chā tch'oang,	– – chā tch'oang	⏑ – waí ah!		3 p.
58, β 3 C (cl. 2 4 5)	⏑ ⏑ Kie pí	– Λ̄ ⏑ eull hiàng	– – tīng tang.		3 „
45, ε 2 D (cl. 1 3 4)	⏑ – Tsiē eull	⏑ – wênn cheng:	– – choêi ah!		3 „
48, ζ 3 D (cl. 1 3 5)	⏑ ⏑ Kie pí	– – eull, "Wâng	⏑ – ta niang".		3 „
36, ι 4 D (cl. 3 4 5)	– ⏑ Wâng ta	– niang	⏑ tsínn	– menn,	4 „
54, β 4 E (cl. 2 4 5)	⏑ ⏑ ⏑ Tsouo tsaí leao	– ⏑ kao táng	⏑ chang;		3 „
52, ζ 1 C (cl. 1 3 5)	⏑ – ⏑ Tsínn menn tsouo	⏑ ⏑ – tsaí leao kao	⏑ ⏑ táng chang:		3 „
68, θ 4 E (cl. 1 4 5)	⏑ ⏑ ⏑ ⏑ Λ̄ "Ī heue, ī heue,	– aīh!"			2 „

1) Cfr. P. 55—56.

Les "Batteries de tambour à l'exercice du tir à l'arc" (P. S. Couvreur, Li-Ki, 2, p. 599) ne répondent à rien de ce que nous avons vu: or, en interprétant le coup sur le grand tambour comme une longue métrique, et le coup sur le petit tambour comme une brève, la 4e batterie répond à un mètre unique, le mètre 18, ϰ 3 D, et les autres semblent former avec elle un jeu des 5 mètres, 15, ϰ 2 D (cl. 1 2 3); 18, ϰ 3 D (cl. 2 3 4); 32, ϰ 1 D (cl. 1 2 3); 59, ε 1 D (cl. 1 3 4); 74, ϑ 1 D (cl. 1 4 5), que voici.

32, 74 — – ⏑ | – – ⏑ | ⏑ – | ⏑ – ‖ – | ⏑ — pieds, 4, 2
74, 15 — – ⏑ | – ‖ ⏑ – | – – | ⏑ ⏑ – | ⏑ – | — 2, 4
32, 32, 59 — – | ⏑ – | – – | ⏑ ⏑ ‖ – ⏑ | – – ⏑ | ⏑ – | ⏑ ‖ – – | ⏑ ⏑ | – — 4, 4,
18 — – ⏑ | – – | – ⊼ | ⏑ ⏑ – | — 4
18 — – ⏑ | – – | ⏑ ⏑ ⊼ | – – | — 4
32, 59 — – ⏑ | – – | ⏑ – | – ‖ – – | ⏑ – | ⏑ – — 4, 3
32, 59, 59 — – ⏑ | – – | – – | ⏑ – ‖ ⏑ – ⏑ | – – | – ‖ ⏑ – ⏑ | – – | ⏑ – — 4, 3,
32, 74 — – | ⏑ – ⏑ | – – | – ‖ – ⏑ | – — 4, 2.

Ces batteries ne paraissent pas, à cause de leur longueur, être une introduction à l'exercice lui-même. Elles doivent le diriger, comme il m'a été donné de le voir à un exercice de flexions d'un poste d'impériaux, au pied de la colline de Zo-sé, près Chang-Hai, fin Octobre 1891. Il n'y avait pas de grand ni de petit tambour; mais des coups frappés sur un tambour plat [1]) et sur le rebord de sa caisse réglaient les mouvements. L'impression que j'en ai conservé est bien celle du débit d'un mètre, des pieds séparés, — sans accent.

Vraisemblablement les petits pas des danses Malgaches suivent les mètres lyriques, et je croirais bien que "le langage des tambours" n'est qu'une lecture arrêtée des mêmes mètres.

1) un Pang-koû, cfr. Van Aalst, *Chinese Music*, p. 79.

LE CHRISTIANISME EN CHINE ET EN ASIE CENTRALE SOUS LES MONGOLS

PAR

M. HENRI CORDIER,
Membre de l'Institut.

Concile de Lyon, 1245.

Le grand mouvement de missions à travers l'Asie à l'époque mongole date du Concile réuni à Lyon à la St. Jean de 1245 par le Pape Innocent IV, alors dans le feu de sa querelle avec l'empereur Frédéric II contre lequel il avait renouvelé l'excommunication le 1er mars par toute la France. Outre cent quarante prélats, assistaient au Concile: Raymond, comte de Toulouse, et l'empereur latin de Constantinople, Baudouin II, qui, couronné en 1239, luttait depuis lors sans succès contre les Grecs faute d'argent, et venait solliciter des secours; Frédéric II était représenté par des ambassadeurs. Dans la première séance solennelle le mercredi 28 juin 1245, le pape accusa Frédéric d'hérésie et de sacrilége, d'entretenir des concubines infidèles, de faire commerce d'amitié avec le Soudan d'Egypte, d'avoir fait construire une ville nouvelle qu'il avait peuplée de Musulmans; [1]) les griefs ne lui manquaient pas; le 17 juillet, Innocent IV prononçait contre Frédéric, parjure et félon, une sentence de déposition, approuvée par St. Louis qui continua d'ailleurs ses relations avec l'empereur. Frédéric, alors à Turin,

1) Fleury, *Hist. eccl.*, XVII.

entra dans une terrible colère à la nouvelle de sa déposition, mais nous n'avons pas à raconter ici le détail de cette grande guerre entre l'Empire et la Papauté.

Situation de l'Eglise.

L'invasion de l'Europe [1]) par les Mongols causait à Rome aussi bien que dans tous les pays Chrétiens la plus vive anxiété. Les intérêts politiques et spirituels de l'Eglise réclamaient beaucoup de diplomatie et surtout de zèle. Innocent IV s'adressa pour accomplir son œuvre de propagande aux deux grands ordres mendiants qui se partageaient la Chrétienté et qui, malgré leur origine relativement récente, répandaient déjà au loin la gloire du nom chrétien.

Au XII[e] siècle, l'Eglise passait par une crise redoutable; toujours puissante, mais menacée par l'hérésie et le schisme, déconsidérée par un clergé corrompu, elle était mûre pour une réforme. ABAILARD [2]) discutait avec SAINT BERNARD; son disciple, ARNAUD de Brescia,

1) *Brevis nota.*

Oremus ...... "quod multiplex erat dolor suus, quia quinque dolores circumdederant eum. Primus erat de difformitate praelatorum & subditorum. Secundus erat de insolentia Saracenorum. Tertius de schismate Graecorum. Quartus de saevitia Tartarorum. Quintus de persecutione Friderici imperatoris."

"Rediens ad primum articulum ...... Postea de insolentia Saracenorum, referens rumores de iis quae tunc acciderant ultra mare, quando Jerusalem occupaverant, & everterant sepulcrum Domini, & cetera sacra loca de partibus illis, & Christianos interficerant infinitos, & quaecumque ibi per eos fuerant perpetrata.... Quarto de saevitia Tartarorum, quomodo terram Christianorum intraverant, & Hungariam occupaverant, non parcentes, quin omnes interficerent, sexui vel aetati......"

Institutiones factae in Concilio generali apud Lugdunum. XVI. *De Tartaris.*

....

"Sane Tartarorum gens impia, Christianum populum subjugare sibi, vel potius perimere, appetens, collectis jamdudum suarum viribus nationum, Poloniam, Rusciam, Hungariam, aliasque Christianorum regiones ingressa, sic in eas depopulatrix insaevit, ut gladio ejus nec aetati parcente nec sexui, sed in omnes indifferenter crudelitate horribili debacchante, inaudito ipsas exterminio devastarit, ac aliorum regna continuato progressu, illa sibi, eodem in vagina otiari gladio nesciente, incessabili persecutione substernit; ut subsequenter in robore fortiores exercitus Christianos invadens, suam plenius in ipso possit saevitiam exercere, sicque orbato, quod absit, fidelibus orbe, fides exorbitet, dum sublatos sibi gemuerit ipsius gentis feritate cultores...... (MANSI, col. 610—611, 627).

2) Né en 1079 à Palais, bourg à quelques lieues de Nantes; † 2 avril 1142.

brûlé à Rome en 1155, voulait ramener l'Eglise à sa forme primitive et réclamait la suppression des biens temporels du clergé; le Lyonnais Pierre VALDO [1]), professait que tout laïque, homme de bien, avait le même droit que les prêtres d'enseigner et d'administrer les sacrements; la vieille hérésie des Manichéens ressuscitait dans les Albigeois dirigés par RAYMOND VI, comte de Toulouse.

Deux hommes surgirent au moment opportun pour endiguer le flot qui ébranlait les assises de l'Eglise; l'un, sorti du peuple, FRANÇOIS, d'Assise; l'autre, noble d'origine, DOMINIQUE de GUZMAN.

François, né à Assise, dans l'Ombrie, en 1182, créa l'ordre des Frères Mineurs appelés d'abord les pauvres Pénitents d'Assise, dont la règle fut approuvée à Rome par INNOCENT III en août 1209, disent les uns, mais plus probablement en 1210. Le Concile de Latran, tenu du 11 novembre, jour de St. Martin, au 30 novembre 1215, jour de St. André, ayant décidé que pour éviter les inconvénients qui résultaient de la multiplicité des ordres monastiques, il n'en serait pas créé de nouveaux, et que quiconque voudrait entrer en religion embrasserait un de ceux qui avait été approuvés [2]), Innocent III, ayant fait connaître qu'il avait approuvé le nouvel ordre, on chercha à faire choisir par François une des règles déjà adoptées par l'Eglise, par exemple celle de Saint Benoît; François, moins faible que Dominique, refusa toute concession, et garda sa règle, qui fut approuvée définitivement par HONORIUS III, le 29 novembre 1223. On sait que ce grand Saint, épuisé par ses austérités, mourut dans sa quarante cinquième année le 3 octobre 1226. Saint François.

1) Chef des hérétiques Vaudois, né à Vaux sur les bords du Rhône.

2) XIII. *De novis religionibus prohibitis.* Ne nimia religionum diversitas gravem in ecclesia Dei confusionem inducat, firmiter prohibemus, ne quis de cetero novam religionem inveniat: sed quicumque voluerit ad religionem converti, unam de approbatis assumat. Similiter qui voluerit religiosam domum fundare de novo, regulam & institutionem accipiat de religionibus approbatis." (J. D. MANSI, *Sac. Conciliorum...Collectio*, T. XXII, col. 1002).

St. Dominique. Dominique, né en 1170, à Calaruega ou Calagora, dans la Vieille Castille, de Félix de Guzman et Juana de Aza, entreprit de consolider l'Eglise par la prédication et créa l'Ordre des Frères Prêcheurs, qui reçut l'approbation provisoire d'Innocent III, mais à la suite de la décision du Concile de Latran où il avait été amené par Foulques de Marseille, évêque de Toulouse, Dominique, sur le conseil du Pape, tourna la difficulté en embrassant la règle de Saint Augustin et en y ajoutant quelques pratiques plus austères d'après les statuts des Prémontrés, sans exiger encore le voeu de pauvreté; enfin Honorius III approuva le nouvel ordre sous le nom de Frères Prêcheurs par deux bulles du 26 décembre 1216, lors du second voyage de Dominique à Rome. C'est dans la Ville éternelle que se rencontrèrent les fondateurs des deux nouveaux ordres, le Franciscain, plus grand que le Dominicain, parce que plus humble. Dominique mourut à Bologne le 26 août 1221.

Le Prêtre Jean. Le bruit courait dans la Chrétienté qu'un potentat de l'Asie Centrale désigné sous le nom de Prêtre Jean était chrétien. Il semblait tout désigné pour servir d'intermédiaire entre les Chrétiens d'Occident et ceux d'Extrême-Orient.

La légende du Prêtre Jean est née au XIIe siècle au moment des Croisades. Les guerriers occidentaux recueillirent avec empressement le bruit qu'un souverain chrétien, mais nestorien, s'était rendu maître de l'Asie Centrale et qu'il se portait au secours de ses coreligionnaires contre les musulmans. Otto de Freising est le premier auteur qui nous marque l'existence de ce prince asiatique dans une lettre de 1145 adressée de Syrie, par l'évêque de Gabala au pape Eugène III. "Quelques années auparavant, dit l'évêque, un prince appelé Jean, qui habitait, derrière l'Arménie et la Perse, à l'extrémité de l'Orient, professant, ainsi que son peuple, le nestorianisme, et réunissant en ses mains l'empire et le sacerdoce,

était venu porter la guerre dans la Médie et la Perse, s'était emparé d'Ecbatane, et avait taillé en pièces les armées ennemies". En réalité dans cette lettre, il s'agissait du fondateur de la dynastie des Kara K'itaï. Jacques de Vitry, mort en 1243, Albéric des Trois Fontaines (1232—1252), qui sous la date de 1165 rapporte que des lettres de ce souverain arrivèrent au Pape et aux empereurs d'Orient et d'Occident, Vincent de Beauvais, Sempad l'Arménien, Ricold de Monte Croce, mentionnent le Prêtre Jean. Marco Polo parle longuement de ce personnage résidant au Tenduc qu'il appelle Georges et de ses relations avec Tchinguis Khan; il nous raconte la bataille dans laquelle le Prêtre Jean perdit la vie: "Et après ce deus jors s'armarent andeus les parties et se conbatirent ensenble duremant et fu la grangnor bataille que fust jamès veue. Il hi oit gran maus et d'une part et d'autre; mès au dereant venqui la bataille Cinchins Can, et fu en celle bataille hocis le Prestre Johan, et de celui jor avant parde sa tere que Cinchin Can la ala conquistant tout jor, et si voz di que Cinchin Chan puis celle bataille regna six anz, et ala conquistant maint castiaus et mant provinces" [1]). Odoric nous dit qu'entre "lui et le grant Caan de Cathay a telles convenances et aliances que Prestre Jehan a tousdis à femme la fille du grant Caan et ainsi leurs prédécesseurs a tousjours mais" [2]).

Après Marco Polo et Odoric, — nous abandonnons complètement la relation, apocryphe, disons le mot, de Mandeville, et les fables de Jean de Hesse, — dès le XIVe siècle, un nouveau Prêtre Jean surgit en Afrique; nous nous trouvons en présence de deux mythes, l'un asiatique, l'autre africain, dont les héros résident dans des pays aussi éloignés l'un de l'autre que le Tenduc et l'Abyssinie. Le mythe africain ne tardera pas à faire oublier l'autre et les carto-

1) Ed. *Soc. de Géog.*, p. 65.

2) Ed. Cordier, p. 434.

graphes placeront le Prêtre Jean dans les pays gouvernés par le Négus. Sir H. Yule parait croire que le titre de Prêtre Jean a appartenu d'abord à un prince abyssin; il lui parait presque certain que la lettre du Pape ALEXANDRE III conservée par R. HOVEDEN, et écrite en 1177 au *Magnificus Rex Indorum, Sacerdotum sanctissimus*, était destinée au Roi d'Abyssinie. [1])

Prêtre Jean devenu personnage légendaire, ne tarda pas à servir de prétexte à des auteurs facétieux ou satiriques. Au XVe et au XVIe siècles circula une lettre datée de l'an *cinq cens et sept* de notre Nativité dans laquelle étaient relatées les merveilles que l'on rencontre dans les Etats du Prêtre Jean, le tout assaisonné d'allusions politiques et religieuses.

Les voyageurs occidentaux qui nous ont parlé du Prêtre Jean ont furieusement embrouillé la question. RUBROUCK nous dit qu'il était le chef des Naïmans et qu'il avait pour frère UNC, prince des Merkites et des Kéraïtes qui lui succéda:

«Du tems que les François prirent la ville d'Antioche, il y avoit pour Monarque en ces parties septentrionales, un Prince nommé CON CHAM, ou KEN CHAM, *Ken* étoit son nom propre, et *Cham* un titre de dignité, qui signifie le même que *Devin*, car ils apellent tous les Devins *Cham*; de là leurs Princes ont pris ce nom, parce que leur charge est de gouverner les peuples par le moien des augures: de sorte qu'on lit aux Histoires d'Antioche, que les Turks envoièrent demander secours à Con-Cham contre les Francs, d'autant que les Turks sont eux mêmes venus de ces Païs-là. Ce Ken Cham étoit aussi apellé *Cara-Cathay*, c'est-à-dire *Noir Cathay*; *Cara* signifie noir, et *Cathay* est un nom de Pais, pour le distinguer d'un autre *Cathay*, qui est vers l'Orient, le long de la mer, dont parlerai aussi ci-après. Ce Cathay là est au dedans de certaines montagnes par où j'ai passé; avec une grande campagne, où étoit autrefois un grand Prêtre Nestorien, qui étoit Seigneur d'un Peuple nommé Nayman, tous Chrétiens Nestoriens. Ce Ken Cham étant mort, ce Prêtre Nestorien, s'éleva et se fit Roi, tous les Nestoriens l'apelloient le Roi Prestre-Jean, et disoient de lui des choses merveilleuses, mais beaucoup plus qu'il n'y avoit en effet: Car c'est la coûtume des Nestoriens venant de ces Païs-là de faire un grand bruit de peu de chose, ainsi qu'ils ont fait courir par tout que Sartach étoit Chrétien, aussi bien que Mangu Cham, et Ken Cham, à cause

1) *Marco Polo*, I, p. 231.

seulement qu'ils font plus d'honneur aux Chrétiens qu'à tous les autres; toutefois il est très-certain qu'ils ne sont pas Chrétiens.

«Ce Prestre Jean étoit fort renommé par tout, quoique, quand je passaî par son Païs, personne ne savoit qui il étoit, sinon quelque peu de Nestoriens. En ces pâcages habitoit Ken Cham, en la Cour duquel Frere André a été et j'y ai passé aussi à mon retour. Ce Prestre-Jean avoit un Frere fort puissant, Prêtre comme lui, nommé Unc, ou Vut, qui habitoit au delà des montagnes de Cara-Cathay; il y avoit entre ces deux Cours environ troîs semaines de chemin. Ce Frere étoit Seigneur d'une habitation ou logement, nommé Caracarum, et avoit sous sa domination une Nation apellée Krit-Merkit, qui étoit de Nestoriens. Mais leur Prince aiant abandonné la Foi de Christ, devint Idolatre tenant près de soi des Prêtres des Idoles; qui sont tous sorciers & qui invoquent des diables. Au delà de ce Païs, à environ douze ou quinze journées, étoient les pâturages des Moals, pauvres & misérables gens, sans chef, sans loi, ni religion aucune, si non celle des Augures & Sortileges; à quoi tous les Peuples de ces quartiers-là sont fort adonnez. Proche de ces Moals habitoient d'autres Peuples aussi miserables, apellez Tartares. Ce Roi Prestre-Jean étant mort sans enfans, son frere Unc lui succéda, & se fit appeler Cham, auquel tems il se trouva un certain homme de Moal, nommé Cingis, Maréchal de son métier, qui se mit à courir sur les terres du Unc-Cham, & en enmena force troupeaux de Bêtes; si bien que les Pastres allerent s'en plaindre à leur maître, qui aussitôt assembla une grande armée, & entra dans les terres de Moal pour attraper Cingis, mais le galand s'enfuit parmi les Tartares, où il demeura caché quelque tems. Mais Vut fit un grand butin sur les terres de Moal & des Tartares, puis s'en retourna chez soi. En ces entrefaites Cingis, homme adroit, parla souvent à ceux de Moal aux Tartares, leur remontrant, comme étant sans chef, leurs voisins en venoient aisément à bout, & les opprimoient. Ces Peuples considerant cela, & y prenant goût, l'élurent pour leur Capitaine, qui amassa aussitôt quelques troupes, & s'alla jetter sur les terres de Vut, qu'il vainquit en bataille, & contraignit de se retirer au Cathay. Cingis entre autres prit une de ses Filles, qu'il donna pour femme à un de ses Fils, qui en a eu entr'autres le grand Cham Mangu, qui regne aujourd'hui. Ce Cingis donc envoia de tous côtez ses Tartares pour faire la guerre; ce qui a rendu leur nom si célebre par tout, mais la plus-part enfin y perirent; de sorte que maintenant ceux de Moal veulent faire perdre la memoire de ce nom-là, & élever le leur au lieu. Le Païs où ils parurent premièrement, & où est encores maintenant la principale Cour de Cingis-Cham, s'apelle Mancherule; mais parceque la Tartarie, est proprement le Païs d'où ils commencèrent à faire leurs conquête, par tout aux environs, ils tiennent maintenant cette Région-là pour la plus considérable de leur Domination; & c'est là où ils font l'élection de leur grand Cham.» [1])

1) Bergeron, col. 35—37.

Marco Polo nous donne AUNG KHAN (Unc Khan) contre Prêtre Jean. Les sources chinoises jettent quelque lumière sur le personnage: A l'avènement des Kin, une famille WANG KOU ou ONGUT était la principale des tribus CHA T'O qui sous le nom de HEOU T'ANG avaient régné en Chine de 923 à 936 et qui avaient été dispersées par les K'i Tan; ces Ongut s'étaient divisés en deux branches: les Ongut ou Wang Kou du Yin Chan et les Wang Kou de Lin T'ao (Ouest du Kan Sou); au début du XIIe siècle, ces derniers furent transférés au Leao Toung par les Kin qui les ramenèrent près des autres Wang Kou chargés de protéger le nouveau rempart construit depuis le royaume de Tangout jusqu'à la Mandchourie. A l'époque de la puissance de Tchinguis Khan le chef des Ongut était ALAQUCH, l'ancêtre du prince GEORGES. On voit la confusion: Wang Khan pris pour Wang Kou, et pour tout compliquer Wang ou Aung Khan fait tantôt chef des Naïmans, tantôt chef des Keraïtes. Nous savons par les historiens persans des Mongols que TAI YANG, Khan des Naïmans fut défait par Tchinghuis et que son fils KOUTCHLOUK s'enfuit chez TCHE-LOU-KOU, Khan des Kara K'i Tai dont il épousa la fille et qu'il détrôna ensuite. Marco Polo consacre à cet événement un chapitre intitulé: *Comment le Prestre Joan fist prendre le roi Dor*; dans ce cas c'est le Naïman Koutchlouk qui joue le rôle de Prêtre Jean; dans Rubrouck nous avons vu que c'est un Keraïte qui est Ung. En réalité c'est donc le chef des Ongut qui était le Prêtre Jean. [1])

Les Ongut du Kan Sou étaient chrétiens. «Une «vision» de T'ai Tsoung des Kin, expliquée par une de leurs images, leur valut d'être libérés et installés au nord du Fleuve Jaune, à Tsing Tcheou. Au début du XIIIe siècle, leur principale famille était représentée par un certain MA K'ING-SIANG, de son nom de baptême SÄRGIS, qui nous est connu tant par sa biographie insérée dans *l'Histoire*

1) Voir MARCO POLO, pass. et citations de Palladius et Wylie.

Alaquch-tegin-quli
chef des Ongüt à l'époque de Tchinguis Khan

Buyan Chiban — Po-yao-ho

Po-yao-ho
épouse Alagaï begi, fille de Tchinguis Khan qui resta sans enfants;
d'une concubine il eût trois fils

Kün buqa (Kiun pou houa)
épouse la princesse Yelmich
fille de Kouyouk

Aï buqa
épouse la princesse Yurek
fille de K'oublaï

Tcholig buqa

Fils de Kün buqa: Nang kia daï — Kulintchak — Ngan T'oung

Fils de Tcholig buqa: Houo-se-tan

Fils de Aï buqa:

K'ou-li-ki-se
(Georges), † 1298
épouse 1° Qutadmïch, fille de Tchen kin (Tchin kim de Rachid ed-Din)
2° Ngai-ya-mi-che (Ayamïch), fille de Temür Oldjaitou

Äsen-qaïmïch — Albadai — Djuhanan (Yohanan, Jean)

Fils de K'ou-li-ki-se: Chou-ngan (Giovanni, Jean)[1]

1) Cf. Palladius, dans Marco Polo, 1, p. 289, et Pelliot, *T'oung Pao*, Déc. 1914, p. 631.

des Kin que par son inscription funéraire rédigée par le grand écrivain Youen Hao-wen. Särgis était le petit-fils de Tämür-ügä et le fils de Bar Çauma Elišo'. Un des plus célèbres écrivains «chinois» du XIVe siècle, Ma Tsou-tch'ang, était en réalité un Öngut, arrière-petit-fils de ce Särgis, et il nous est parvenu de lui une inscription funéraire d'un haut intérêt qu'il avait composée pour son grand-père Yohanan, le fils de Särgis. Nous y retrouvons toute une série des noms chrétiens en usage chez les Nestoriens: Chen-wen (Siméon), K'ouo-li-ki-se (Georges), Pao-lou-se (Paulus), Yo-nan (Johanan, Jean), Ya-kou (Yakub, Jacques), T'ien-ho (Den-ha), Yi-cho (Yišo, Jésus), Lou-ho (Luc); Ya-kou est d'ailleurs signalé comme un chrétien dans l'*Histoire des Youen.*» [1])

Le Prince Georges.

Le prince Georges, appartenant à la tribu des Öngut, est considéré par Marco Polo qui en fait le roi de Tenduc comme le descendant du Prestre Jean ainsi d'ailleurs que par Jean de Monte Corvino qui en parle longuement dans sa lettre de janvier 1305; l'évêque de Khan Baliq nous dit que Georges était nestorien et qu'il s'attacha à lui l'année même de son arrivée. Jean convertit au catholicisme Georges qui servait la messe dans son costume officiel, et fit construire une église dédiée à Dieu, à la Sainte Trinité et à Notre Seigneur à laquelle le Pape donna le nom d'Eglise de Rome. Georges prit part à la lutte de K'oublai contre Kaidou en 1266; il fut tué en 1298, laissant un fils de neuf ans Chou-ngan; il devait traduire le Rituel latin avec Jean; après la mort de ce chef, au grand chagrin de Monte Corvino, ses frères retombèrent dans l'hérésie nestorienne; son inscription funéraire fut rédigée au début du XIVe siècle par Yen fou.

Les Nestoriens.

C'était sous forme nestorienne que nous trouvons maintenant le christianisme en Chine; après l'édit de prescription de 845, les

1) P. Pelliot, *T'oung Pao*, déc. 1914, p. 630.

Nestoriens, s'ils subsistent en Asie Centrale, où l'on trouve de nombreuses sépultures dans le Semiretchie et l'Ili, disparaissent de la Chine proprement dite et dès l'an 1000 on n'y trouve aucune de leurs églises; sous les T'ang, on connait encore un monastère nestorien à Tch'eng Tou dans le Se Tch'ouan. Ils reparaissent plus tard.

On trouve des Nestoriens sur toute la route de Chine par terre aussi bien que par mer. Marco Polo les signale à Mosoul où ils ont un Patriarche qu'ils appellent *Catholicos* et ainsi qu'Odoric à Tauris. A Cailac (Kayalik), Guillaume de Rubrouck a trouvé un mélange de Sarrasins, de Nestoriens et de Ouighours; dans cette ville où il s'arrêta environ quinze jours, il nous dit que «ce païs-là étoit apellé Organum en la Cour de Mangu, & a un language & des lettres particulières, mais il étoit tout occupé par les Contomans. Les Nestoriens de ces quartiers se servent de cette langue & de ces caractères pour leur service ecclésiastique» [1]). Rubrouck nous dit encore que les Nestoriens et les Sarrasins sont mêlés aux Mongols jusqu'au Cathay, «et sont tenus par eux comme étrangers, & venus d'ailleurs. Ces Nestoriens habitent en quinze villes du Cathay, où ils ont un évêché en la ville de Segin (Si Ngan), mais plus avant, ce sont de vrais Idolâtres» [2]).

Avec Marco Polo nous rencontrons des Nestoriens à Kachgar, à Yarkand, à Chingintalas, à Sou Tcheou, à Kan Tcheou, à Si Ning; à Alachan où ils ont de belles églises; au Tenduc:

«Et de ceste provence en est rois un dou legnages au Prestre Johan, et encore est Prestre Johan, son nom est Giorgie. Il tient la tere por lo grant Chan, mès nos pas tout celle que tenoit le Prestre Joan, mès aucune partie de celle. Mès si vos di que les grant Kaan toutes foies ont donée de lor files et de lor parens à les rois que reingnent qui sunt dou lingnajes au Prestre Johan. . . . La segnorie est à Cristiens ensi con je voz ai dit: mès hil i a ydres asez et homes que adorent Maomet. Hil hi a

1) BERGERON, col. 52.

2) *ibid.*, col. 60.

une jenerasion de jens que sunt appellés *Argon*, qe vaut à dire en françois *Guasmul*, ce est à dire qu'il sunt né del deus générasions de la longnée des celz Argon Tenduc, et des celz reduc, et des celz que aorent Maomet. Il sunt biaus homes plus que le autre dou païs et plus sajes et plus mercaant. Et sachiés que en ceste provence estoit le mestre seje dou Prestre Johan quant il seingnorioit les Tartars, et toute celles provences et reingnes environ, et encore hi demorent le sien descendens, et cestui Jor que je voz ai només est dou lingnages dou Prestre Johan, si con je vos ai en conte dit, et est le soime seingnor depuis le Prestre Johan, et ce est le leu qe nos apellon de se enostre pais Gogo et Magogo; mès il l'apellent Ung et Mungul, et en cascune de ceste provence avoit une generasion de jens, en Ung estoient les Gog, et en Mungul demoroit les Tartars. Et quant l'en chevauche por cest provence sept jornée por Levant ver le Catai, l'en treuve maintes cités et castiaus, là où il ont jens que orent Maumet, et ydres et Cristienz nestori auques. Il vivent de mercandies et d'ars, car il se laborent dras dorés que l'en apelle nascici fin et nach et dras de soie de maintes maineres; ausint con nos avons les dras de laine de maintes maineres, ausint il ont dras dorés et de soie de maintes maineres. Il sunt au grant Kaan.» [1])

En se rendant à la Cour de Mangkou, Rubrouck rencontra des Nestoriens, dont il nous trace un portrait peu flatteur:

... Les Nestoriens qui sont [au Cathay] là ne savent rien du tout; ils disent bien le Service, & ont les livres sacrés en langue Syriaque, mais ils n'y entendent chose quelconque. Ils chantent comme nos Moines ignorans, & qui ne savent pas le latin, de là vient qu'ils sont tous corrompus & méchans, sur tout fort grands usuriers & yvrognes; quelques uns d'eux aussi qui vivent parmi les Tartares ont plusieurs femmes comme eux. Quand ils veulent entrer en l'Eglise, ils lavent leurs parties secrettes, ainsi que les Sarasins, & mangent de la chair le Vendredi, auquel jour ils célèbrent leurs Fêtes à la façon des Mahométans. Leur Evêque ne vient gueres en ces Païs-là, à peine en cinquante ans une fois; alors ils font faire Prêtres tous leurs enfans mâles, même étant encores au berceau. Si bien que les Hommes sont presque tous Prêtres; ils se marient ensuite & la bigamie a lieu chez eux: ce qui est directement contre la doctrine de Peres, & les Decrets de l'Eglise. Ils sont aussi tous simoniaques, car ils ne donnent aucun Sacrement sans argent. Ils prennent un grand soin de leurs femmes & enfants, d'où vient qu'ils s'adonnent plus aux moiens de gagner, qu'à la propagation de la Foi & de leur créance. De là vient aussi que quelques uns d'entr'eux ayant l'éducation & instruction des enfans de la Noblesse de Moal, encore qu'ils leur enseignent l'Evangile, & les articles de la foi, toutefois leur

1) Marco Polo, Soc. Géog., pp. 74—5.

mauvaise vie & leur insatiable avarice, donne plus d'horreur & d'aversion que de révérence de la loi Chrétienne, parce que la vie des Moalles & Tuinians, bien qu'idolatres, est beaucoup plus honnête, & de meilleur exmple, que celle de ces gens là.» [1])

L'existence des Nestoriens à Khan Baliq nous est signalée dans les lettres de Monte Corvino auquel ils causèrent de grands ennuis ainsi que par une description de la Chine attribuée au dominicain Jean de Cora nommé par Jean XXII le 9 août 1329 au siège de Sulthanyeh en Perse devenu vacant par le transfert de Guillaume à l'archevêché d'Antivari; cet ouvrage est intitulé *L'Estat du Grant Caan* [2]) et il renferme le chapitre suivant consacré aux Nestoriens de la capitale mongole:

Des Nestorins crestiens scismas qui la demeurent.

En la ditte cite de cambalech a une manière de crestiens scismas que on dist nestorins. ilz tiennent la maniere et la guise des grieux et point ne sont obeissant a la sainte eglise de romme. mais ilz sont de une autre secte. et trop grant enuie ont sur tous les crestiens catholiques qui la sont obeissant loyaument a la sainte église dessus ditte. et quant cilz arceuesques dont par cy deuant avons parle ediffia ces abbaies des freres meneurs dessus dittes. cil nestorin de nuit le destruisoient. et y faisoient tout le mal que ilz pouoient. car ilz ne osoient audit arceuesque ne a ses freres ne aux autres fiables crestiens mal faire en publique ne en appert pour ce que ly empereres les amoit et leur monstroit signe damour. ces nestorins sont plus de trente mille demourans ou dit empire de cathay. et sont tres riche gent. mais moult doubtent et crieinent les crestiens. ilz ont eglises tres belles et tres devotes auec croix et ymaiges en lonneur de dieu et des sains. ilz ont dudit empereur pluseurs offices. et de lui ont ilz grandes procuracions dont on croit que se ilz se voulsissent accorder et estre tout a un auec ces freres meneurs. et auec ces autres bons crestiens qui la demeurent en ce pays. ilz conuertiroient tout ce pays et ces empereres a la uraie foy. [3])

Il y avait à Tchen Kiang deux églises de chrétiens nestoriens, grâce à l'envoi en 1278 d'un gouverneur de cette religion, Mar

---

1) Bergeron, col. 60—61.

2) Le Livre du Grant Caan, extrait d'un manuscrit de la Bibliothèque du Roi, par M. Jacquet. (*Nouveau Journal Asiatique*, VI, 1830, pp. 57—72).

3) *N. Journ. Asiat.*, VI, 1830, pp. 69—70.

Sergius, nommé pour trois ans, qui fit bâter ces édifices; avant lui, il n'y avait ni églises, ni Chrétiens. Marco Polo nous dit:

«Il hi a deus eglise de cristiens nestorin, et ce avint dès 1278 anz de l'ancarnasionz de Crist en ça; e voz dirai comant il avint. Il fu voir qe unques ne i avoit eu moistier de cristienz, ne neis en Dieu cristienz jusque à 1278 anz, hi fu seingnor por le grant Kaan trois anz Marsachis qui estoit cristienz nestorin. Et cestui Marsachis hi fist faire celle deus eglise, et de celes tens en cha, hi a englise que devant ne i avoit eglise ne cristienz.» [1])

Un temple ou monastère chrétien est mentionné dans le *Tche choun Tchen-Kiang tche* de Yu Hi-lou [2]) cité par l'archimandrite Palladius: «le temple *Ta Hing Kouo Se* s'élève dans Tchen Kiang Fou dans le quartier appelé Kia T'ao H'iang. Il fut construit dans la 18e année de Tche Youen (1281) par le Sub-darugatche, Sie-li-ki-ze (Sergius). Liang Siang, professeur dans l'école de Confucius, écrivit pour lui une inscription commémorative. » D'après ce document nous voyons que » Sie-mi-se-hien (Samarkand) est à une distance de la Chine de 100 000 li (probablement pour 10 000) au nord-ouest. C'est un pays où domine la religion de Ye-li k'o weu. Le fondateur de cette religion était nommé Ma-rh Ye-li-ya (Mar Elisée). Il vécut et opéra des miracles il y a 1500 ans. Ma Sie-li-ki-se (Mar Sergius) est un de ces sectateurs. [3])

Ce Mar Sergius a fondé sept monastères ou *humra* (*hou-mou-la*) dans le bassin du bas Yang Tseu. [4]) Odoric de Pordenone nous dit qu'à Yang Tcheou il y «a une maison et couvent de nos frères meneurs; et si y a pluseurs autres Eglises de religieux, mais ceulz sont nestorins.» [5]) M. Pelliot a découvert un texte de 1317 dans

1) Marco Polo, éd. Soc. Géog., p. 165; dans le texte latin, p. 423, on lit: «sunt tres ecclesiae christianorum nestorinorum».

2) Pelliot, *T'oung Pao*, Déc. 1914, p. 637.

3) *Chinese Recorder*, VI, p. 108. — Cf. A. C. Moule and Lionel Giles, *Christians at Chên chiang fu*, *T'oung Pao*, Déc. 1915

4) Pelliot, *l. c.*, p. 638.

5) P. 357.

le *Youen tin tchang* qui mentionne un certain NGAO-LA-HAN (Abraham) vivant à cette époque à Yang Tcheou, qui aurait été, suivant ce texte, le fils du fondateur de «l'Eglise de la Croix des ärkägün *(Ye-li-ko-wen che-tse-se)* de Yang Tcheou[1]). Ce nom de *ärkägün*, transcrit en chinois *Ye-li-ko-wen*, dont Marco Polo fait *argon*, s'appliquait aux Chrétiens à l'époque mongole. En réalité il désignait ou désigne des métis; d'après Ramusio, les argons étaient des métis de bouddhistes du Tenduc et de colons musulmans; de nos jours, le capitaine Wellby *(Unknown Tibet*, p. 32) en fait des métis de marchands du Turkestan et de femmes du Ladakh.[2])

Marco Polo ne signale à Hang Tcheou qu'une église, et elle est nestorienne: «Il hi a une gliese à cristienz nestorin solement»[3]).

L'ouvrage chinois *Neng kai tchai man lou* (vers 1125) cite un passage du *Chou kiun kou che* (seconde moitié du onzième siècle) dans lequel il est fait mention d'un «temple de Ta Ts'in *(Ta Ts'in Se)*, très probablement un temple nestorien qui avait été *jadis* (sans doute sous les T'ang) construit à Tch'eng Tou, dans le Se Tch'ouan par des gens venus de l'Asie Centrale *(Hou Jen)*.[4]) Il est intéressant aussi que dans la province de Karajan (Yun Nan), M. Polo note la présence de quelques Nestoriens: «Il hi a mercheanz et homes d'ars asez, les sunt des plosors maineres, car il hi a jens qe aorent Maomet et ydres et pou cristienz qe sunt nestorin.»[5])

On rencontre ces Nestoriens non seulement par la route de terre mais aussi par celle de mer. C'était justement chez des Nestoriens qu'étaient logés à Tana THOMAS DE TOLENTINO et ses trois compagnons martyrs: A Tana il y «a XV manieres de Crestiens mes-

1) PELLIOT, *l. c.*, p. 638. — *Cathay*, II, p. 210 *n*.
2) Cf. MARCO POLO, I, pp. 289—292.
3) *Soc. de Géog.*, p. 172.
4) PELLIOT, dans *Cathay*, I, p. 116.
5) *Soc. de Géog.*, pp. 131—132.

creans et scismas et tous Nestorins. Cilz freres furent hostellé en la maison d'un de ces Nestorins.»[1])

Evêchés. Vers le milieu du quatorzième siècle, suivant la liste d'AMROU[2]) il y avait vingt-cinq Métropolites reconnaissant le Patriarche chaldéen comme chef de l'Eglise d'Orient: 1° Elam ou Gandisapor (Susiane); 2° Nisibe; 3° Basra; 4° Mosoul et Athur (Ninive); 5° Arbèle et Haza (Adiabène); 6° Beth Garma (en Assyrie); 7° Halavan (moderne Zohab); 8° Perse (avec Ormouz, Van); 9° Marou (Merv); 10° Hara (Herat); 11° Kotroba; 12° Chine; 13° Hind (Inde); 14° Barda (Azerbaidjan); 15° Damas; 16° Raja et Tabrestan (Ray, et partie de Ghilanet de Mazanderan); 17° Dilumites (sud de la Caspienne): 18° Samarkande; 19° Turkestan; 20° Halaha; 21 Segestan (Seistan); 22° Jérusalem; 23° Khan Baliq; 24° Tanchet (Tangout); 25° Chasemgara et Nuacheta.

Sept de ces métropolites, ceux de Gandisapor, Basra, Mosoul, Arbèle, Beth Garma, Halavan et Nisibe prenaient part à l'élection et l'ordination du Patriarche.

La liste d'ELIE,[3]) Métropolite de Damas plus ancienne (893 ap. J. C.) nous donne les nons suivants: Gandisapor, Nisibe, Basra, Mosoul, Beth Garma, Damas, Raja, Hara, Marou, Arménie, Samarkande, Perse, Barda, Halavan.

La relation de Guillaume de Rubrouck est extrêmement précieuse pour les renseignements qu'elle nous fournit sur les Nestoriens dont quelques uns comme BULGAY, qui occupait le poste de premier secrétaire à la Cour de Mangkou. Ils priaient en regardant vers l'est, tandis que les bouddhistes *(tuins)* se tournaient vers le nord; ils se couchaient en terre, la touchant du front, ne joignaient

1) ODORIC, p. 72.
2) ASSEMANI, *Bib. Orientalis*, II, p. 458; cf. III, p. DCXXX.
3) *L. c.*, pp. 459—460.

jamais les mains en priant, mais les étendaient sur leur poitrine; ils touchaient toutes les images, avec la main droite, qu'ils baisaient après; ils touchaient aussi les mains de tous ceux qui étaient présents quand ils entraient dans l'Eglise.[1]) Rubrouck remarque «que les Chrétiens nestoriens et arméniens ne mettent jamais de figure de Crucifix sur leurs croix, & il semble par là qu'ils ne croient pas bien la Passion du Fils de Dieu, ou qu'ils en aient honte.» [2]) «Devant le premier Dimanche de Carême, les Nestoriens jeûnent trois jours, et apellent cela le jeûne de JONAS, qu'il avoit prêché aux Ninivites. Mais les Arméniens en jeûnent cinq, qu'ils apellent le jeûne de S. Serkis, qui est un de leurs plus grands Saints, que les Grecs apellent autrement. Les Nestoriens commencent le leur le mardi, & finissent le jeudi, & ainsi mangent de la chair le Vendredi.» [3]) Ils se livrent à des pratiques de sorcellerie, récitent des versets du Psautier sur deux verges jointes ensemble que tiennent deux hommes.[4]) Nestoriens et Arméniens ne mangeaient pas de poisson en Carême.[5])

Rubrouck a une médiocre opinion des Nestoriens ainsi que nous l'avons vu plus haut.

On peut juger de l'influence qu'exerçait la Chine par l'histoire de deux nestoriens ouighours venus de Khan Baliq chez les Mongols de Perse: RABBAN ÇAUMA et MARCOS, plus tard JABALAHA III. Çauma était né à Khan Baliq tandis que Marcos était né en 1245, le plus jeune des quatre fils de l'archidiacre BAINIEL de Ko Chang, Rabban Çauma et Jabalaha III

1) BERGERON, col. 53 et 80.
2) *L. c.*, col. 33.
3) *L. c.*, col. 82.
4) *L. c.*, col. 88.
5) *L. c*, col. 94.

ville située à quinze jours de la capitale sur la route du Tangout; de bonne heure sa vocation religieuse le conduisit vers Çauma qui, après avoir reçu une bonne éducation, avait distribué ses biens aux pauvres, prit l'habit monastique et avait reçu la tonsure des mains de *Mar Guiwarguis* (GEORGES), Métropolite de Khan Baliq; à son tour MARCOS était tonsuré par MAR NESTORIOS, sans doute successeur du Métropolite Georges. Les deux moines s'étant décidés à faire le pèlerinage de Jérusalem se mirent en route (1278), passant à Khotan, Kachgar, chez KAIDOU à Talas, traversèrent le Khoraçan, passèrent par l'Azerbaïdjan pour se rendre à Baghdad près du Catholicos ou Patriarche MAR DENHA élu en 1266 à la place de MAKIKA, mort le 18 avril 1265; nos voyageurs eurent la bonne fortune de rencontrer Denha à Maragha dans l'Azerbaidjan, ancienne capitale de Houlagou; le catholicos, à la suite d'une émeute, avait été obligé de quitter Baghdad en 1268 et il avait fixé sa résidence à Ochnou dans l'Azerbaïdjan; il reçut fort bien les pèlerins qui continuèrent leur route à Baghdad, Arbèle, Mosoul, Singar (Sindjar), Nisibe et Mardin. Ils furent ensuite envoyés par Denha au camp d'Abaka († à Hamadan, le 18 mars 1282; remplacé par Ahmed, 6 mai 1282), puis ils se rendirent à Ani, une des anciennes capitales de l'Arménie, puis en Géorgie et retournèrent près du Patriarche qui en 1280 nomma Marcos sous le nom de Jabalaha Métropolite de Cathay, et Rabban Çauma Visiteur général. Denha mourut peu après à Baghdad le 24 février 1281 et fut remplacé comme Patriarche par Jabalaha [1]) sacré la même année au mois de novembre; nous ne retracerons pas sa carrière mouvementée; il mourut le 13 novembre

1) «Jaballaha ex genere Turcorum in regione Catajac natus, metropolita Tanchet» (ASSEMANI, II, p. 456).

1317 à Maragha sous Abou Saïd, successeur d'Oldjaïtou. Son ami Rabban Çauma mourut à Baghdad, dès le 10 janvier 1294, mais il eut le temps de servir d'agent à Arghoun Khan dans les missions que ce prince envoya en Occident et dont nous allons parler.

Arghoun avait le plus vif désir de rentrer en possession de la Syrie jadis conquise par Houlagou, tombée entre les mains des Arabes à la suite de la bataille de Yarmouk (20 août 636); de là son intérêt à entrer en relations et à rechercher l'alliance des Princes chrétiens qui détenaient encore quelques forteresses en Palestine contre les conquérants musulmans. Il est possible qu'une première ambassade ait été envoyée par le souverain de Perse au Pape ainsi qu'il apparaîtrait par une lettre datée du 18 mai 1285 adressée par Arghoun à Honorius IV; il est question dans cette lettre d'un certain «Ise terchiman,» autrement dit l'interprète *(terdjuman)* Isa qui ne serait autre que le Ngai-sie des Chinois arrivé en Perse avec le Bolod (Pulad) Tchingsang, qui fournit à Rachid ed-Din des renseignements sur les affaires mongoles. Ngai-sie dont il est parlé dans les textes chinois parait avoir été un chrétien de langue arabe, originaire de la Syrie occidentale.[1]) Il me semble plus probable que les premières relations d'Arghoun qui avait succédé à AHMED au mois d'août 1284 remontent à la mission du moine Rabban Çauma qui se rendit en occident par Byzance (mars 1287); il débarqua à Naples, se rendit à Rome, où le Pape HONORIUS IV étant mort le 3 avril 1287, il fut reçu par les Cardinaux, en Toscane, à Gênes, puis en France où, accueilli à Paris par le roi PHILIPPE LE BEL, il passa en Gascogne, probablement à Bordeaux,

---

1) Cf. PELLIOT, *T'oung Pao,* Déc. 1914, pp. 638—640.

séjour du roi EDOUARD Ier d'Angleterre; il retourna à Gênes, où il passa l'hiver, et à Rome; le Cardinal JÉRÔME D'ASCOLI, évêque de Palestrina, Général des Frères Mineurs, élu le 20 février 1288 Pape sous le nom de NICOLAS IV, reçut Rabban Çauma auquel il administra la Communion; l'ambassadeur retourna ensuite en Perse.

Une nouvelle mission d'Arghoun (1287—1288) passa les fêtes de Pâques à Rome et repartit en Avril 1288 avec des lettres du Pape pour le Khan de Perse, le Catholicos, la veuve d'Abaka, mère de Kaikhatou, la princesse ELAGAG, l'évêque de Tauris, DENYS, et d'autres personnages. En 1289—1290, Arghoun renouvelait sa tentative: cette mission fut confiée au Génois BUSCAREL qui partit de Perse après les fêtes de Pâques de 1289 et arriva à Rome à l'automne; il remit les lettres du Khan à Nicolas IV qui lui donna une lettre de recommandation datée de Rieti, 30 septembre 1289, pour le roi d'Angleterre Edouard Ier. En passant par Paris, Buscarel présenta à Philippe le Bel la lettre d'Arghoun en langue mongole et en écriture ouighoure conservée aujourd'hui aux Archives nationales; elle porte la date de 1289; le souverain de Perse s'engage à camper l'année suivante devant Damas, pour joindre ses troupes à celles des croisés, et, s'il contribue à prendre Jérusalem, à remettre cette ville au Roi de France. Buscarel arriva à Londres le 5 janvier 1290; Edouard Ier était occupé à régler la succession au trône d'Ecosse vacant par la mort de MARGUERITE de Norvège et à choisir parmi les seize prétendants; le roi d'Angleterre en décide en faveur de John BALIOL, lord de Galloway, descendant du comte de Huntingdon, DAVID, père du roi GUILLAUME LE LION, par sa fille ainée MARGUERITE (19 nov. 1292). Il ne pouvait donc être question pour le roi d'Angleterre de profiter des bonnes dispositions des Mongols de Perse pour entre-

prendre une Croisade et délivrer la Terre Sainte du joug des infidèles. Un dernier effort fut fait par Arghoun en 1290-1291; il envoya, accompagné de Buscarel, un Chrétien converti nommé CHAGAN ou ZAGAN avec des lettres pour Nicolas IV qui expédia à Edouard I[er] les lettres qui lui étaient destinées pour stimuler son zèle en faveur d'une expédition en Syrie. Comme on le voit, toutes ces missions, sous le couvert religieux, avaient un caractère politique. La mort d'Arghoun le 7 mars 1291 n'arrêta pas les relations des Ilkhans de l'Iran avec les Princes chrétiens. Nos archives nationales renferment une lettre datée de mai 1305, adressée à Philippe le Bel par Oldjaïtou dans laquelle ce souverain, quoique devenu musulman, annonce la réconciliation des princes de la maison de Tchinguis Khan après quarante cinq ans de guerres intestines, et l'envoi de deux ambassadeurs [1]).

«Ce n'est qu'en 1289 que K'oublai institua un office spécial, le *Tch'ong fou sseu*, qui dirigeait dans tout l'empire l'administration du culte chrétien. La phrase initiale du texte relatif à cette institution a été mal restituée jusqu'ici; il faut comprendre que cette administration a la charge des sacrifices offerts dans les Temples de la Croix par les *mār-hasiā* et les *rabban-ärkägün*. Les *rabban-ärkägün* sont les prêtres et les moines. Quant aux *mār-hasiā*, ce sont les évêques» [2]).

Le 5 mars 1245 (Datum Lugduni, III nonas martii, anno 2), le Pape Innocent IV remettait des lettres aux frères mineurs LAURENT de Portugal et JEAN DU PLAN CARPIN adressées au roi et au peuple Envoyés du Pape.

1) Voir ABEL RÉMUSAT, *Relat. polit. des Princes chrétiens.* — J. B. CHABOT, *Mar Jabalaha.*

2) P. PELLIOT, *T'oung Pao,* Déc. 1914, p. 637.

des Tartares. Laurent ne semble pas avoir pu accomplir sa mission, car en 1247, il est envoyé comme légat en Asie Mineure.

Jean du Plan Carpin

Jean du Plan de Carpine, en latin *Plano Carpinis* ou *de Carpine*, d'après Planum Carpinis ou Planum Carpi, d'après l'italien Pian di Carpina, aujourd'hui Pian la Magione, près de Pérouse.

Jean du Plan de Carpin avait connu le fondateur de son Ordre; il fut pris comme compagnon en 1221 par Césaire de Spire choisi par St. François d'Assise comme Provincial d'Allemagne; plus tard (1228) Jean, après avoir été le premier custode de Saxe, fut lui même désigné comme Provincial de ce pays par Elie de Cortone à la place de Simon d'Angleterre; il succéda en 1230 comme Provincial d'Espagne à Jean Parente de Florence qui remplaça comme général des Franciscains Elie de Cortone. Jean rentré en 1241 dirigeait la province de Cologne lorsqu'Innocent IV fit appel à son expérience et à son zèle pour remplir une mission en Tartarie.

Plan Carpin muni de lettres du Pape et accompagné d'Etienne de Bohême quitta Lyon le jour de Pâques, 16 avril 1245, traversa l'Allemagne, où le dominicain, le cardinal légat Hugues de Santocaro leur donna quelques uns de ses propres serviteurs, arriva en Bohême dont le roi Wenceslas I (1240—1253) leur conseilla de passer par la Pologne et la Russie, leur donna des lettres pour son neveu Boleslas, duc de Silésie, qui résidait à Liegnitz, et paya leurs dépenses pour s'y rendre; à Breslau, ils trouvèrent le frère Benoit de Pologne qui devait faire partie de la mission, et fut martyrisé le 20 juin 1248 à Al Maliq. Boleslas à son tour les envoya à Cracovie chez Conrad, duc de Lenczy, où ils rencontrèrent le prince russe Vasilko, duc de Vladimir de Volhynie, dont le frère Daniel, duc de Galitch était alors en Tartarie. Vasilko emmena les voyageurs

dans ses domaines puis leur donna un guide pour les conduire à Kiev chez les Tartares dont le chef leur fournit des guides le 4 février 1246 pour se rendre à Kaniev sur le Dnieper, au sud de Kiev, le premier village tartare où s'arrêta Etienne de Bohême malade; les deux autres moines continuèrent leur route et arrivèrent le 23 février à un camp de 8.000 Tartares; de là ils se rendirent «auprès du général Corenza, qui commandait en chef, au nom de Batou Khan, à toutes les garnisons tartares de la frontière, échelonnées sur la rive droite du Dnieper, et formant ensemble, disait-on, une armée de 60.000 hommes. Sur la rive gauche commandait un autre général plus puissant, appelé Maucy, second fils de Djagatai; plus loin sur le Don, était campé un prince nommé Kartan, époux d'une soeur de Batou; et enfin, ce dernier tenait son quartier général sur la Volga» [1]). Les voyageurs arrivèrent chez ce dernier le 4 avril; leurs lettres furent traduites «en langue esclavonne, arabique et tartare» [2]) et remise à Batou. «Ce prince Batou, dit Plan Carpin, tient une grande et magnifique Cour, et a tous ses officiers, ainsi que l'Empereur même. Il est assis en un lieu élevé comme un trône, avec une de ses femmes; et tous ses frères, enfans, et autres grands Seigneurs sont assis sur un banc au milieu, et le reste est assis par terre derrière eux, les hommes à droit, et les femmes à gauche. Ses tentes sont de fine toile de lin, et fort grandes, elles avoient été autrefois au Roi de Hongrie. Personne n'a la hardiesse d'entrer en sa tente, excepté sa famille, s'il n'y est apellé, quelque grand et puissant qu'il soit, à moins qu'on sçache qu'il le vueille. Nous fumes assis à la gauche, comme sont tous les Ambassadeurs, en allant; mais quand nous retournâmes de la Cour de leur Empereur, on nous mit toujours à la droite» [3]).

1) D'Avezac, pp. 483—4.

2) Bergeron, col. 6.

3) *L. c.*

Batou, conservant quelques-uns de leurs gens, fit partir Plan Carpin et Benoit de Pologne le 8 avril pour se rendre à la Sira Ordo, où demeurait le Grand Khan Kouyouk; ils mirent huit jours pour atteindre le fleuve Jaïc; ils se rendirent au Kara K'itaï où résidait Hordou, frere aîné de Batou, passèrent à Omil, pénétrèrent chez les Naïmans (28 juin), entrèrent le 3 juillet en Mongolie et arrivèrent le 22 juillet à la Sira Ordo (Ormektua), à une demi-journée de Karakoroum que ne visitèrent pas nos voyageurs. Kouyouk qui n'avait pas encore été reconnu comme successeur du Grand Khan Ogotai se borna à défrayer les dépenses de l'ambassade et à la renvoyer après un repos de quelques jours à la régente, l'impératrice sa mère Tourakina; de là la Cour fut conduite à la Horde d'Or où furent reçus en audience les voyageurs qui remirent la lettre du pape; ils reçurent leur congé le 13 novembre avec une réponse du Khan; ils étaient de retour au camp de Batou (9 mai 1247) et à Kiev le 9 juin; ils furent reçus avec joie par les ducs Vasilko et Daniel qui firent leur soumission à Rome; ils repassèrent par la Russie, la Pologne, la Bohême, l'Allemagne, traversèrent le Rhin à Cologne, et par Liége et la Champagne rentrèrent à Lyon où frère Jean remit à Innocent IV la réponse du Grand Khan.

Pour le récompenser de son zèle, le Pape nomma frère Jean archevêque d'Antivari en Albanie où il mourut le 1er août 1252; il eut pour successeurs sur son siége archiépiscopal les franciscains Goffridus (1253) et Laurent de Portugal (1255) qui avait aussi été envoyé en mission en Tartarie ainsi que nous l'avons vu.

Asselin, Simon de Saint Quentin, Alberic, Alexandre

Une autre mission, composée de quatre Dominicains, Ascelin ou Anselme de Lombardie, Simon de Saint Quentin, Albéric et Alexandre, ne fut pas heureuse; elle fut rejointe à Tiflis par André de Longjumeau ou Lonjumel et par Guichard de Crémone et elle arriva au mois d'août 1247 au camp du général mongol Baidjou qui avait

remplacé à la tête de l'armée de Géorgie et de Perse en 1242, Tcharmaghan qui commandait depuis 1232. Il y avait soixante jours d'Acre à ce camp. N'apportant pas de présents, se refusant à faire le *Ko t'eou*, la lettre du Pape étant conçue dans des termes jugées insuffisamment respectueux, le général mongol voulait faire mettre à mort les malencontreux ambassadeurs qui n'eurent la vie sauve que par l'intervention d'une des six femmes de Baidjou. Ils furent d'ailleurs abreuvés d'humiliations et à peine nourris; l'attitude pleine de raideur d'Ascelin ne pouvait au reste faciliter les négociations. Finalement les missionnaires furent congédiés avec une lettre fort impertinente du général pour le Pape dont voici le début: «Par la divine disposition du Grand Khan, la parole de Baidjounoy est envoyée; Vous Pape, sachez que vos messagers sont venus vers nous, et nous ont aporté vos Lettres, ils nous ont fait d'étranges discours, et ne savons pas si vous leur avez donné charge de parler de la sorte, ou si d'eux-mêmes ils en ont usé ainsi. Vos lettres portoient ces mots entr'autres: «Vous tuez et perdez beaucoup d'hommes»; mais le Commandement de Dieu ferme et stable, et qui s'estend sur toute la face de la terre, nous est tel. Quiconque entendra cette ordonnance, qu'il demeure assis en sa propre terre, eau et héritage, et mette toute sa force et puissance entre les mains de celui qui contient toute la face de la terre.» [1])

Un passage de Guillaume de Rubrouck permettrait de croire qu'il y a eu des missions au fleuve Oural antérieurement à celles envoyées par Innocent IV: «Ce que j'ai dit de cette terre de Pascatir, je l'ai appris des Frères Prêcheurs, qui ont été en ce païs-là avant que les Tartares y vinssent, et dès lors ils avoient été subjugués par leurs voisins les Bulgares et Sarasins; et plusieurs d'entr'eux s'étoient rendus Mahometans» [2]). Rockhill (*Rubrouck* p. 131, *note*)

1) *Recueil* de BERGERON, col. 79—80.

2) BERGERON, col. 48.

fait remarquer que cette mission semble être passée inaperçue des historiens dominicains. La seule référence qu'il ait trouvée est dans ALBÉRIC DES TROIS FONTAINES (*Chronicon*, 564) où à la date de 1237 il marque qu'à l'étranger, c'est-à-dire dans l'Europe occidentale, des rumeurs ayant circulé que les Tartares désiraient envahir la Comanie et la Hongrie, quatre Frères Prêcheurs voyagèrent cent jours jusqu'à la Vieille Hongrie, et qu'à leur retour ils racontèrent que les Tartares avaient déjà envahi la Vieille Hongrie et l'avait soumise à leur domination.

Ambassade mongole.

ST. LOUIS se trouvait en Chypre où il avait débarqué le 21 septembre 1248 à Nicosie, préparant la Croisade lorsque, le lundi après la Sainte Luce, c'est-à-dire le 14 décembre 1248[1]) arrivèrent de la part d'ILTCHIGATAI[2]), nommé par Kouyouk gouverneur de la Turquie, de la Géorgie, de l'Irak et de la Cilicie, successeur de Baïdjou dans le commandement des troupes mongoles de Perse, deux ambassadeurs Sabeddin Moriffat DAVID et MARC, porteurs d'une lettre écrite en persan et en arabe adressée par leur maitre au roi de France. Justement se trouvait à la Cour le frère André de Longjumeau, ancien compagnon d'Ascelin qui reconnut David pour l'avoir vu chez les Tartares; il fut chargé de traduire la lettre ainsi conçue:

«Par la puissance du tres-hault roy de Tharse et prince de plusieurs provinces, le plus noble combateur du monde, glayve de la crestienté et deffendeur de la religion des appostres, au noble roy de France, seigneur et maistre des crestiens, salut. Nostre seigneur croisse ta seigneurie et ton royaulme; ta voulenté accomplisse en sa loy, et te doint par la vertu divine ton peuple garder par les prieres des prophetes et des appostres, et moy cent mil benedictions et cent mil salus te mande par ses lettres, et te prie que tu recepves en gre ses salus. Car c'est moult grant chose que tel seigneur te mande salut.

1) FLEURY, *Hist. Eccl.*, XVII, 1722, p. 436. — Suivant ODON ou EUDES, évêque de Tusculum, le débarquement des ambassadeurs eut lieu le 19 décembre 1248; ils arrivèrent à Nicosie le samedi avant Noel et le lendemain ils présentèrent leurs lettres au Roi. Cf. ABEL RÉMUSAT, p. 46.

2) NANGIS, p. 359, l'appelle ERCHALTAY.

Nostre entention est de faire le proffit de la crestienté. Je prie et requier a Dieu qu'il doinst victoire a lost des crestiens, et surmonte et abesse tous ceulx qui desprisent la vraye croix. Dieu exauce le roy de France et accroisse sa hautesse, si que chascun le voye. Nous voulons que par toutes nos seigneuries et nos places, que tous crestiens soient francs et dehors de servage, et voulons qu'ilz soyent tous quittes, et voulons que les eglises destruites soient refaittes, et que len sonne les cloches, et que tous crestiens puissent aller et venir parmy notre royaulme. Et pour ce, Dieu nous a donné grant grace de garder la crestienté. Nous avons envoye ces lettres par nos loyaulx messagers lesquelz et auxquelz nous adjoustons foy, Marc et Alphac, pour ce que ilz nous apportent de bouche comment les choses se portent envers vous. Recepvez nos lettres et nos paroles, car elles sont vrayes. Celuy qui est roy du ciel vueille que bonne paix et bonne concorde soit entre les Latins et les Grecs, et entre les communs victorieux Jacobins et entre trestous ceulx qui aourent la croix! ce averons a Dieu que il ne face division entre nous et les crestiens.» [1])

D'après les conversations des ambassadeurs d'Iltchigatai, celui-çi aurait été chrétien depuis plusieurs années; les ambassadeurs eux-mêmes appartenaient à des familles chrétiennes; ils avisaient St. Louis de la part de leur chef que les Mongols avaient l'intention d'attaquer l'été suivant le khalife de Baghdad et que pour empêcher ce dernier d'être secouru, ils priaient le roi de France de faire une diversion en Egypte. Ces ambassadeurs prétendaient que le Grand Khan Kouyouk était «fils d'une Chrétienne, fille du Prêtre Jean; par les exhortations de sa mère et d'un saint évêque nommé Malassias, il a reçu le baptême le jour de l'Epiphanie, avec dix-huit fils de rois et plusieurs capitaines.» [2])

Les ambassadeurs «prirent congé du roi le 25e de janvier 1249 et partirent de Nicosie deux jours après, accompagnés de trois frères Prêcheurs André, Jean et Guillaume, que Louis envoyait au roi des Tartares avec des présens; savoir une croix faite du bois de la vraye croix, une tente d'écarlate où était représentée en broderie la vie de J. C., et quelques autres curiositez qui pouvaient attirer ce prince à la religion. Louis écrivit à même fin au Khan et à Iltchigatai;

1) *Chronique de St. Denis*, Saint Louis, ch. XLIII, citée par Abel Rémusat, pp. 165—6.
2) Fleury, *l. c.*

et le légat leur écrivit aussi, et aux prélats qui étaient sous leur obéissance, exhortant ces princes à reconnaître la primauté de l'église romaine, & l'autorité du Pape; et les prélats à être unis entre eux, et conserver la foi des premiers conciles.» [1])

L'authenticité de la lettre apportée à St. Louis par les envoyés d'Iltchigatai a été niée par De Guignes, Mangkou Khan dans la lettre qu'il remit à Guillaume de Rubrouck pour le roi de France, ayant déclaré que: «Un certain nommé David vous a été trouver comme Ambassadeur des Moalles, mais c'était un menteur, et un imposteur.» [2]) C. d'Ohsson déclare que «cette lettre qui, sous tous les rapports, aurait dû paraître supposée, n'inspira aucun soupçon à Louis IX.» [3]) Abel Rémusat, dont Rockhill accepte la théorie, me semble plus près de la vérité quand il écrit: [4]) «On peut croire que David et ses compagnons étaient en effet envoyés par Ilchi-khataï, pour concerter avec les Francs des mesures contre les musulmans; mais on ne leur avoit remis aucune pièce écrite, ou bien on s'était contenté de leur donner un de ces ordres fastueux que les lieutenans du Grand Khan devaient faire passer à tous les princes avec qui ils étaient en relation. Une pareille pièce ne promettait pas un grand succès à leur négociation: les envoyés en forgèrent une autre, où ils glissèrent toutes les assurances qui pouvaient séduire les Chrétiens et les prévenir en faveur des Tartares.»

Mission de St. Louis.

La mission de St. Louis composée d'André de Longjumeau, de Jean de Carcassonne et de Guillaume, de deux clercs séculiers et de deux officiers du roi [5]), quitta Nicosie le 27 janvier 1248 (le 10

1) Fleury, *l. c.*, p. 436.

2) Bergeron, *Rubruquis*, col. 130.

3) *Hist. des Mongols*, II, p. 237.

4) *Mémoires sur les relat. des Princes chrétiens*, p. 51.

5) Le nombre des membres de la mission varie suivant les auteurs. Nangis écrit: «frères Audrieus de Longemel, et II. autres frères de son ordre, et II. clers et II. serjans darmes». Le *Chronique de St. Denis*, St. Louis, XLVI, dit: «deux frères meneur et deux prescheurs, et deux clers, et deux lais: et fu la chose commandée à frere Audrieu de Longjumel, comme maistre et chevetaine d'eux tous».

février 1249 dit d'Ohsson) avec les ambassadeurs mongols, traversa la Perse, arriva au camp d'Iltchi-gataï d'où elle se rendit à la Cour du Grand Khan: Kouyouk venait de mourir âgé de quarante trois ans en avril 1248 et la régence était exercée par sa veuve Oghoul Gaïmisch. Dans la lettre déjà citée, Mangkou écrivait à St. Louis. «Vous avez envoyé avec lui [David] vos Ambassadeurs à Ken Cham [Kouyouk], après la mort duquel ils sont arrivés à la Cour, et sa veuve Charmis vous envoya par eux une pièce de drap de soie de Nasic, avec des Lettres. Mais pour ce qui est des affaires de la guerre, ou de la paix, et du bien de cet Etat, comment est-ce que cette méchantes femme, plus vile et abjecte qu'une Chienne en eut peu savoir quelque chose? [1])»

Les frères étaient de retour à Acre deux ans plus tard (1251). «La cour mongole, écrit C. d'Ohsson avec beaucoup d'apparence de raison,[2]) considéra cette ambassade et les présents qu'elle apportait, comme un acte d'hommage de la part du roi de France, et sa réponse qu'elle envoya par des messagers qui accompagnèrent les deux dominicains, ne contenait que la sommation accoutumée de prêter obéissance, de payer tribut et de venir en personne rendre hommage au chef de l'empire mongol; en sorte que le roi de France, selon l'expression de Joinville, *se repentit fort, quand il y envoya.*»

«Quant li grans roys des Tartarins ot receu les messaiges et les presens, il envoia querre par asseurement plusours roys qui n'estoient pas encore venu à sa merci; et lour fist tendre la chapelle, et lour dist en tel manière: «Signour, li roys de France est venus en nostre merci et sugestion, et vezci le tréu que il nous envoie, et se vous ne venez en nostre merci, nous l'envoierons querre pour vous confondre.» Assés en y ot de ceus qui, pour la poour dou roy de France, se mistrent en la merci de celi roy.

«Avec les messaiges le roy vindrent li lour, et aportèrent lettres de lour grant roy au roy de France, qui disoient ainsi: «Bone chose est de pais; quar en terre de pais manguent cil qui vont à quatre piez, l'erbe pesiblement. Cil

1) Bergeron, *l. c.*, col. 130.

2) *Mongols*, II, p. 243.

qui vont à dous, labourent la terre (dont li bien viennent) paisiblement. Et ceste chose te mandons-nous pour toy avisier; car tu ne peus avoir pais se tu ne l'as à nous. Car prestres Jehans se leva encontre nous, et tex roys et tex (et mout en nommoient); et touz les avons mis à l'espée. Si te mandons que tu nous envoies tant de ton or et de ton argent chascun an, que tu nous reticignes à amis; et se tu ne le fais, nous destruirons toy et ta gent aussi comme nous avons fait ceus que nous avons devant nommez.» Et sachiez qu'il se repenti fort quant il y envoia.» [1])

Les Frères Prêcheurs qui s'étaient embarqués à Chypre, passèrent par Antioche et mirent un an pour se rendre chez le grand Khan, Kouyouk étant mort et ils assistèrent à l'élection de Mangkou Khan; ils furent d'ailleurs bien traités.

Le roi de France ne pouvait rester sur cet insuccès et il résolut d'envoyer aux Mongols une nouvelle mission dont il confia la direction au frère GUILLAUME de RUBROUCK, latinisé en RUBRUQUIS, qui devait l'accompagner à la Croisade.

Guillaume de Rubrouck [2])

Nous ne savons, en dehors de la relation de son voyage, presque rien du franciscain GUILLAUME, né à Ruysbroek ou Rubrouck dans la Flandre française et non en Belgique, mais il nous semble avoir été un homme pieux et un remarquable observateur: il est le premier écrivain d'occident qui identifie la Sérique avec le Cathay, qui nous parle de l'écriture chinoise, qui mentionne les Buddhas vivants et la Corée, qui indique le *Koulan* ou âne sauvage et l'*Ovis Poli*, etc. Nous ignorons la date de sa naissance et de sa mort, mais nous savons qu'il a rencontré en France Roger BACON qui incorpora ses découvertes géographiques dans son *Opus Majus*.

Guillaume partit de Constantinople le 7 mai 1253 et par la mer Noire se rendit en Gazaria (Crimée) et à Soldaia (Soudak), grand entrepôt des commerçants venant de Turquie et de Russie où il

1) JOINVILLE, *Saint Louis*, éd. Natalis de Wailly, 1868, p. 175.

2) Voir RECUEIL de Bergeron et *William of Rubruck* by W. W. ROCKHILL, Hakluyt Soc., 1900.

arriva le 21 Mai; le premier juin il se mettait en route pour porter les lettres du roi à SARTACH, avec ses compagnons, frère BARTHÉLEMY DE CRÉMONE, GOZET, porteur des présents, un turkmène interprète, un garçon nommé NICOLAS qu'il avait acheté à Constantinople, et deux hommes pour conduire les chariots, les boeufs et les chevaux; trois jours après avoir quitté Soldaia, il rencontre les Tartares dont il décrit les moeurs:

«Les Tartares, nous dit-il, n'ont point de demeure permanente, et ne savent où ils doivent habiter le lendemain: car ils ont partagé entr'eux toute la Scythie, qui s'étend depuis le Danube jusqu'au dernier Orient, et chaque Capitaine, selon qu'il a plus ou moins d'hommes sous soi, sait les bornes de ses pâturages, et où il doit s'arrêter selon les saisons de l'année. L'Hiver approchant, ils descendent aux païs plus chauds vers le Midi; l'Eté ils montent aux régions froides vers le Nord. En Hiver ils se tiennent aux pacages destitués d'eaux, quand il y a des neiges, à cause que la neige leur sert d'eau. Les maisons où ils habitent pour dormir sont fondées sur des rouës, et des pièces de bois entrelassées, et aboutissent en haut à une ouverture comme une cheminée, faite de feutre blanc, qu'ils enduisent de chaux ou terre blanche, ou de poudre d'ossemens, pour la faire reluire; quelquefois aussi de couleur noire: cette couverture de feutre par le haut, est embellie de diverses couleurs de peinture. Au devant de la porte ils pendent aussi un feutre tissu de diverses couleurs, qui représentent des seps de vignes, des arbres, des oiseaux, et autres bêtes. Ils ont de ces maisons-là de telle grandeur, qu'elles ont bien trente pieds de long: j'ai pris la peine quelquefois d'en mesurer une qui avoit bien vingt pieds d'une rouë à l'autre: et quand cette maison était posée dessus, elle passait au delà des rouës.» [1])

Leur boissons est l'été le «cosmos» (Koumis) ou lait de jument dont Guillaume nous indique le mode de fabrication, tandis que l'hiver ils composent une très bonne boisson de riz, de mil et de miel, qui est claire comme du vin; le vin vient de loin; ils mangent indifféremment de toutes sortes de chairs mortes ou tuées; «les hommes se rasent un petit quarré sur le haut de la tête, et font descendre leurs cheveux du haut jusques sur les temples de part et d'autre. Ils se rasent aussi les temples, et le col, puis le front jusqu'à la nuque, et laissent une touffe de cheveux, qui leur descend jusques sur les sourcils; au côté du derrière de la tête ils laissent des cheveux, dont ils font des tresses, qu'ils laissent pendre jusques sur les oreilles.» [2])

---

1) BERGERON, col. 6.

2) *L. c.*, col. 15.

Guillaume nous donne encore une foule de renseignements sur les moeurs et les coutumes des Tartares qui l'accueillirent d'abord assez mal, mais comme il était muni de lettres de l'Empereur de Constantinople pour leur chef SKAKATAY, parent de Batou, ils lui fournirent des guides. Guillaume ne mit pas moins de deux mois pour se rendre de Soldaia au camp de Sartach à trois journées du fleuve Etilia (Volga) et pendant ce temps il coucha toujours à l'air ou sous ses chariots, et ne rencontra que des sépultures de Comans; au cours de ce voyage, il reçut la visite la veille de la Pentecôte d'Alains, que les Tartares appellent Acias, ou Akas, qui sont «Chrétiens à la Grecque, ont le language Grec, et des Prêtres Grecs, et cependant ne sont point schismatiques, comme les Grecs, mais sans acception de personne, ils honorent toutes sortes de gens, faisant profession du Christianisme.» [1]) Nous aurons l'occasion de reparler des Alains. Guillaume franchit le grand fleuve de Tanais, «qui fait la borne de l'Europe et de l'Asie, comme le Nil est celle de l'Asie et de l'Afrique,» [2]) et qui est large comme la Seine à Paris.

Au camp de Sartach, où il arriva le 31 juillet, interrogé par un haut fonctionnaire nestorien nommé COYAT qui lui demande quel était le plus grand Seigneur entre les Francs, ou Chrétiens occidentaux, Guillaume répondit que c'était l'Empereur; son interlocuteur lui rétorqua que non, que c'était plutôt le roi de France dont il avait entendu parler par BAUDOUIN DE HAINAUT, chevalier au service de l'empereur BAUDOUIN de Constantinople, qui avait épousé une princesse comane et était venu à Karakoroum et par un Templier qui avait été à Chypre, qui se trouvait à la Cour et entendait le syriaque, le turk et l'arabe. Les moines revêtus de leurs ornemens sacerdotaux furent reçus le 1er août 1253 jour de S. Pierre aux Liens par Sartach qui passait pour Chrétien; dans

1) BERGERON, col. 24.

2) *L. c.*, col. 28.

tous les cas il tenait après de lui, nous dit le voyageur, «des Prêtres Nestoriens, qui chantaient leur office, et faisaient autres dévotions à leur mode;» ils lui présentèrent les lettres dont ils étaient porteurs; ils furent dispensés des génuflexions qu'eurent à accomplir le clerc et l'interprète; pendant les quatre jours que nos voyageurs demeurèrent à la Cour de Sartach, on ne leur donna ni à manger et à boire qu'un peu de koumis. Sartach n'ayant pas les pouvoirs nécessaires pour répondre au message de St. Louis ordonna à Guillaume de se rendre à la Cour de son père Batou. Guillaume fut reçu en audience par ce dernier qui lui déclara qu'il n'avait pas le pouvoir de lui accorder ce que demandait le Roi, c'est-à-dire de résider parmi les Tartares et qu'il était nécessaire qu'il se rendit à la Cour du Grand Khan Mangkou; les voyageurs suivirent Batou quelques jours le long de la Volga; ils rencontrèrent «certains Hongrois qui avoient été Clercs, et dont l'un d'eux savoit encores beaucoup de chants d'Eglise par coeur, et les autres Hongrois le prenoient pour un Prêtre, et le faisoient venir au service de leurs morts: un autre étoit assez bien instruit en la Grammaire, et entendoit tout ce que nous disions en Latin, mais il ne savoit pas bien répondre. Ces bonnes gens nous furent d'une grande consolation, nous donnant du Cosmos à boire, et quelquefois de la chair à manger. Ils nous demandèrent quelques livres, mais nous n'en avions point à donner, car il ne nous étoit resté que notre Bible et notre Bréviaire; de sorte que je fus fort contristé de ne pouvoir satisfaire à leur desir; je leur dis, que s'ils me vouloient donner du papier, je leur écrirois beaucoup de choses tant que nous serions là; ce qu'ils firent, et je leur écrivis tout l'Office de la Vierge, et celui des morts. Un certain jour un Coman, se joignit à nous qui nous salua en paroles latines. Je lui rendis son salut, m'étonnant fort de cette rencontre, et lui demandai de qui il avoit appris cette langue; il me répondit qu'il avait été bâtisé en Hongrie par un de nos Freres,

qui lui avoit appris le latin. Il nous dit aussi, que Batou s'étoit fort enquis de lui qui nous étions, et qu'il le lui avoit comté au long tout ce qui regardoit notre Ordre, et nos Statuts» [1]). On leur donna un guide et ils se mirent en route pour se rendre chez Mangkou; au cours du voyage, les voyageurs souffrirent cruellement de la faim, de la soif, du froid et de la fatigue. Ils passèrent par Cailac qu'ils quittèrent le 30 novembre et ils arrivèrent le 27 décembre 1253 à la Cour de Mangkou, successeur de Kouyouk, où ils rencontrèrent des ambassadeurs de VASTACE, c'est-à-dire Jean Ducas Vataces, ou Jean III, empereur à Nicée de 1222 à 1255. Guillaume et ses compagnons furent reçus le 4 janvier 1254 en audience par le Grand Khan dont notre voyageur trace le portrait suivant:

«Le grand Cham étoit assis sur un petit lit, vêtu d'une riche Robe fourrée, et fort lustrée, comme la peau d'un veau marin. C'étoit un homme de moyenne stature, d'un nez un peu plat et rabatu, agé d'environ 45 ans. Sa femme, qui étoit jeune, et assez belle, étoit assise auprès de lui, avec une de ses filles, nommée CYRINA, prête à marier, et assez laide, avec plusieurs autres petits enfans, qui se reposoient sur un autre lit proche de là. Ce Palais où ils étoient, appartenoit à une Dame chrétienne, que Mangkou avoit fort aimée, et dont il avoit eu cette grande fille, et l'avoit épousée, nonobstant qu'il eut cette autre jeune femme: tellement que cette fille étoit Dame et Maitresse de ce Palais, et commandoit à tous ceux de ce Palais, qui avoit appartenu à sa Mère.» [2])

Guillaume rencontra à la Cour une femme de Metz, en Lorraine, nommée PASCA ou PAQUETTE, qui avait été prise en Hongrie, s'était mariée à un Russe, bon architecte, dont elle avait eu trois enfants; il apprit par elle qu'il y avait à Karakoroum

«un Orfèvre Parisien, nommé GUILLAUME BOUCHER, dont le Pere s'apelloit LAURENS, et qu'elle croyoit qu'il avoit encore un frère nommé ROGER, qui demeuroit sur le grand Pont à Paris. Elle nous dit de plus, que cet Orfèvre avoit amené avec lui un jeune Garçon qu'il tenoit comme son fils, et qui étoit un très bon Interprète. Que Mangkou Khan avoit donné une grande quantité d'argent à cet Orfèvre, savoir quelque trois cents *Jascots* en leur manière de parler, qui valent trois mille marcs, avec cinquante ouvriers,

1) BERGERON, col. 45—6. 2) *L. c.*, col. 71.

pour lui faire une grande pièce d'ouvrage: qu'elle craignoit à cause de cela qu'il ne lui pût envoyer son fils; d'autant qu'elle avoit oui dire à quelques-uns de la Cour, que ceux qui venoient de notre pays étoient tenus gens de bien, et que Mangkou Khan se plaisoit fort de parler avec eux, mais qu'ils manquoient d'un bon truchement; ce qui la mettoit en peine à nous en trouver un qui fut tel qu'il falloit. Sur cela j'écrivis à cet Orfèvre pour lui faire savoir notre arrivée en ce Païs là, et que si sa commodité le lui permettoit, il nous voulut faire le plaisir de nous envoyer son fils, qui entendoit fort bien la langue du pays. Mais il nous manda qu'il ne pouvoit encore nous l'envoyer de cette Lune là, et que ce seroit à la suivante, que son ouvrage seroit achevé.» [1])

Guillaume rencontre aussi un Chrétien de Damas «qui se disoit avoir été envoyé par le Soudan de Montreal, et de Crac, qui désiroit se rendre ami et tributaire des Tartares» [2]). L'année précédente un certain Clerc d'Acre, Raimond ou Théodolus qui avait voyagé avec le frère André depuis Chypre jusqu'à la Perse, intrigua près du Khan qui l'envoya en mission vers le Roi de France et le Pape mais Vastace ayant démasqué l'imposteur, celui-ci fut jeté en prison; un moine arménien Sergius annonça à Guillaume qu'il devait baptiser Mangkou à l'Epiphanie et notre moine ne manqua pas de lui demander de faire en sorte qu'il put être présent à la cérémonie. Les aventuriers ne manquaient pas à la Cour du Grand Khan.

Guillaume recueille les renseignements suivants sur la Chine: «le grand Cathay, où habitoient anciennement, comme je croi, ceux que l'on apelloit *Seres*» [3]), remarque importante, car Guillaume est ainsi le premier voyageur d'occident qui identifie l'ancienne Sérique avec le Cathay.

«Un jour je fus acosté, dit-il, par un certain Prêtre du Cathay, vêtu de rouge [sans doute un lama tibétain], et lui ayant demandé d'où venoit la belle couleur qu'il portoit, il me dit qu'aux parties orientales du Cathay, il y avoit de grands rochers creux, où se retiroient certaines créatures, qui avoient en toutes choses la forme et les façons des hommes, si non qu'elles ne pouvoient plier les genoux, mais elles marchoient ça et là, et alloient je ne sai comment en sautant; qu'ils n'étoient pas plus hauts qu'une coudée, et tous couverts de poil, habitant dans des cavernes, dont personne ne pouvoit appro-

1) Bergeron, col. 75. 2) *L. c.*, col. 75. 3) *L. c.*, col. 59.

cher; que ceux qui vont pour les prendre portent des boissons les plus fortes et enyvrantes qu'ils peuvent trouver; font des trous dans les rochers en façon de coupes ou bassins, où ils en versent pour les attirer. Car au Cathay il ne se trouvoit point encore de vin, mais aujourd'hui ils commencent à y planter des vignes, et font leur ordinaire boisson de ris.

«Ces chasseurs donc demeurant cachez, ces animaux ne voyant personne sortoient de leurs trous, et venoient tous ensemble goûter de ce breuvage, en criant *Chin-Chin* (dont on leur a donné le nom de *Chin-Chin*) et en devenoient si ivres, qu'ils s'endormoient; les chasseurs survenants là dessus, les attachoient pieds et mains ensemble, leur tirant trois ou quatre gouttes de sang de dessous la gorge, puis les laissoient aller. C'est de ce sang-là, dont il me dit, qu'ils teignoient cette écarlate, ou pourpre si précieux. Ce même Prêtre m'assuroit aussi une chose, que je ne croyois pas toutefois volontiers, qu'au de là et bien plus avant que le Cathay, il y a une Province où les Hommes en quelque âge qu'ils soient, demeurent toujours en ce même âge qu'ils y entrent jusqu'à ce qu'ils en sortent.

«Le Cathay aboutit au grand Océan, et Guillaume Parisien me contoit de certains Peuples, nommez *Taule*, et *Manse*, qui habitent dans des Isles, et dont la Mer d'alentour est gelée en Hiver, si bien qu'alors les Tartares les peuvent aller envahir aisément par le moyen des glaces. Qu'ils avoient envoyé des Ambassadeurs au Khan lui offrir 2.000 tumen de Jascots de tribut par an, pour les laisser vivre en paix. [1])

«La monnoie commune de Cathay est faite de papier de coton, grande comme la main, et sur laquelle ils impriment certaines lignes et marques faites comme le seau du Khan. Ils écrivent avec un pinceau fait comme celui des Peintres, et dans une figure ils font plusieurs Lettres et Caractères, comprenant un mot chacun [c'est la plus ancienne mention de l'écriture chinoise par un écrivain occidental]. Ceux du Pays de Thébeth écrivent comme nous, de la gauche à la droite, et usent de caractères à peu près semblables aux nôtres. Ceux de Tanguth écrivent de la droite à la gauche, comme les Arabes, et en montant en haut multiplient leurs lignes. Les Jugures écrivent de haut en bas. Pour les Russiens, la monnaie qui a cours entr'eux, est de petites pièces de cuir, marquetée de couleurs» [2]).

Guillaume nous décrit les usages des Tartares; par le fils de Guillaume l'Orfèvre il apprend que ce dernier avait fait pour Mangkou, «un grand arbre d'argent, au pied duquel étoient quatre lions aussi d'argent, ayant chacun un canal d'où sortoit du lait de jument. Les quatre pipes étaient cachées dans l'arbre, montant jusqu'au

1) Voir Rockhill, *Rubruck*, p. 200. 2) Bergeron, col. 90—91.

sommet, et de là s'écoulans en bas. Sur chacun de ces muids ou canaux il y avoit des serpens dorés, dont les queues venoient à environner le corps de l'arbre. De l'une de ces pipes couloit du vin, de l'autre du *Caracosmos*, ou Lait de jument purifié, de la troisième du *Ball*, ou boisson faite de miel, et de la dernière de la *Teracine* faite de ris [*tarassoun*, cervoise de riz]. Au pied de l'arbre, chaque boisson avoit son vase d'argent pour la recevoir. Entre ces quatre canaux tout au haut étoit un Ange d'argent, tenant une trompette; et au-dessous de l'arbre il y avoit un grand trou, où un Homme se pouvoit cacher, avec un conduit assez large qui montoit par le milieu de l'arbre jusqu'à l'Ange. Ce Guillaume y avoit fait au commencement des soufflets pour faire sonner la trompette, mais cela ne donnoit pas assez de vent»[1]). Arrivé quelque temps après à Karakoroum le 5 avril 1254, notre voyageur fut invité à souper par l'orfèvre dont la femme était sarrazine, née en Hongrie qui parlait bon français et coman; lui même avait été capturé par les Tartares à Belgrade où était aussi un évêque normand de Belleville, près de Rouen, avec un neveu que Rubrouck vit à Karakoroum; l'orfèvre prisonnier avait été demandé par la mère de Mangkou et à la mort de cette princesse était passé au service de Ara Buqa, frère utérin du Grand Khan qui le réclama lorsqu'il connut ses talents d'orfèvre. Rubrouck rencontre aussi un nommé Basile, né en Hongrie, mais fils d'un Anglais, parlant également ces deux langues. L'orfèvre fit un fer à hosties pour notre moine. Naturellement des conférences furent tenues au cours desquelles Rubrouck et les représentants des autres sectes religieuses, en particulier les *Tuiniens*[2]) discutèrent les mérites respectifs de leur doctrine. Enfin reçu en audience par le Grand Khan le 24 Mai, porteur des lettres de Mangkou pour St. Louis «écrites en langue mongole, mais en caractères ouighours», Rubrouck partit de Karakoroum le 18 août 1254, laissant Barthélemy de Crémone

1) Bergeron, col. 97. 2) Voir *Cathay and the Way thither*, III, p. 93.

chez les Mongols, pour aller chez Batou (16 sept 1254) où il retrouva ses gens et de là à Sarai, Derbent (17 novembre), Ani etc., traversa l'Euphrate, passa à Sébaste (Sivas), Césarée de Cappadoce, Konieh, se rendit en Chypre (16 juin 1255), à Antioche (29 juin 1255), puis à Tripoli (août 1255), et ayant reçu de son Supérieur l'ordre de résider à son couvent d'Acre, ne lui permettant pas d'aller saluer le Roi de France, Guillaume adressa à ce dernier la relation de son voyage (1253) qu'il fait porter par Goset.

Le Connétable Sempad.

A l'époque de la visite des ambassadeurs d'Iltchigatai à Nicosie, le roi de Chypre, Henri de Lusignan, et le comte de Joppé présentèrent à Saint Louis une lettre écrite par Sempad, Connétable d'Arménie, de la famille des princes héthoumiens de Lampron. «A l'avènement de Kouyouk, Grand Khan des Mongols (1246), le roi Héthoum envoya en ambassade son frère aîné Sempad vers ce prince, pour le complimenter, renouveler son hommage et solliciter la restitution de plusieurs villes que les sultans d'Iconium avaient enlevées aux Arméniens. Kouyouk accueillit Sempad avec bienveillance, lui remit un diplôme par lequel il assurait le roi d'Arménie de sa protection et de son amitié, et donnait à Sempad le gouvernement des villes réclamées. A son retour, le Connétable s'arrêta auprès de Batchou-Noyan, général en chef des Tartares, dans la Perse et l'Arménie, et auquel était adressé le rescrit de Kouyouk, et confié la mission de le faire exécuter. Cet officier reçut Sempad avec empressement et distinction, et le congédia après lui avoir donné toute satisfaction.» [1])

«A très haut et puissant homme monseigneur Henry, par la grace de Die roy de Chipre, et a sa chiere suer Enmeline la royne, et a noble houme Jehan de Hibelin son frere, li connoitables de Ermenie salut et amour. Sachiés que aussi comme je me esmui la ou vous savés pour Dieu et pour le profit de la foy crestienne, tout aussinc Nostre Sires ma conduit sain et sauf jusques a une ville que on appelle Sautequant: mout terres estranges ay veues en la voie.

1) *Hist. des Croisades, Doc. Arméniens*, I, p. 605.

Ynde lessames derrier nous: par le royaume de Baudas passames, et meimes II. moys a passer toute la terre de ce royaume; moult de citez veimes que li Tartarin avoient gastees, desqueles nus ne pourroit dire la grandesse ne la richesse dont eles estoient plainnes. Nous veimes aucunes villes grans par lespasse de III. journees, et plus de c. monciaus grans et mervellieus des os de ceus que li Tartarin avoient ocis et tué; et se la grace de Dieu neust amené les Tartarins pour ocirre les paiens, il eussent destruit, si comme nous pouons veoir, la terre toute deça la mer. Nous trespassames I. grant fleuve qui vient de paradis terrestre, ca non Gyon, duquel les arenes durent dune part et dautre part lespasse dune grant journee. Si sachiés que des Tartarins est si grant plentez, que il ne pueent estre nombrez par homme; il sont bon archier, et ont laides faces et diverses; ne je ne vous pourroie dire ne descrire la maniere dont il sont. Bien a passé VIII. moys que nous ne finames derrer par nuit, et encore ne soumes pas ou milieu de la terre Cham le grant roi des Tartarins. Si avons entendu pour certaine choze, que puisque Cham li roys des Tartarins, peres dicelui Cham qui regne maintenant, fu trespassez, que li baron et les chevaliers des Tartarins qui estoient par divers lieus, mistrent bien par lespasse de V. ans a assambler pour couronner le roy Cham qui maintenant regne, et apainnes porent estre assamblé en I. lieu. Aucuns de eulz estoient en Inde et en Chatha, et li autre en Roussie et en la terre de Cascat, qui est la terre dont li roy furent qui vindrent en Jherusalem aourer Nostre Seigneur; et sont les gens de celle terre crestiens. Je fui en leur eglizes, et vi la figure de Jhesu Crist paint, comment li troy roy li offrirent or, mirre et encens. Par ces trois roys tindrent et orent prumierement cil de Tangat la foy crestienne, et par aulz sont maintenant Cham li roys des Tartarins et sa gent. Devant leur portes sont les eglizes, la ou on sonne les cloches selonc les Latins, et tables selonc la maniere des Grieus: et va on prumierement saluer Nostre Seigneur au matin, puis après Cham en son palais. Nous avons trouvé moult de crestiens dispers et espandus par la terre dOrient, et moult de eglizes hautes et beles, anciennes, qui ont esté gastees par les Tartarins avant quil feussent crestien: dont il est avené que li crestien dOrient, qui estoient espandu par divers lieus, sont venu au roy Cham des Tartarins qui maintenant regne, et a painnes porent estre assamblé en un lieu, lesquels il a receu a grant honneur et leur a donné franchize, et fait crier partout que nulz ne soit si hardis qui les courouce, ne de fait, ne de paroles. Et pourceque Nostres Sires Jhesu Christ navoit en ces parties qui prestast pour lui son non, il meismes par ces saintes vertus que il a demonstré et preschié en tele maniere que les gens croient en lui. En la terre dInde que saint Thoumas converti a la foy crestienne, avoit I. roy crestien entre les autres Sarrasins, que li Sarrasin avoient moult de maus fays et de griés, jusques a tant que Tartarin vindrent qui pristrent sa terre en leur main, et en fu leur hons; il assambla son ost avec lost des Tartarins, et entra en Inde contre les Sarrasins, et conquit tant que toute sa terre est

plainne desclaves et de gens indes; et de ces esclaves je vis plus de V. C. mil, que li roys commanda a vendre. Si sachiés que li papes a envoié au roy Cham des Tartarins, messages pour savoir se il estoit crestiens, et pourquoy il avoit envoié sa gent pour ocirre et tuer les crestiens et le peuple. A ce respondi li roys Cham, que nostre Sires Diex avoit mandé a ses devanciers ayeulz et bezaieulz, quil envoiassent leur gens pour occirre et pour destruire les mauvaizes gens. Et a ce qui li papes li manda se il estoit crestiens, il respondi que ce savoit Diex; et se li papes le vouloit savoir, se vient en sa terre et veit et seut comment il est des Tartarins.» [1])

Dans sa *Chronique*, Sempad écrit à la date 697 de l'ère arménienne (19 janvier 1248—17 janvier 1249): «Moi, le connétable Sempad, je me rendis chez les Tartares»; et à la date de 699 (18 janvier 1250—17 janvier 1251): «Je revins auprès de mon frère le roi Hethoum.» Sa lettre est de Samarkande, 7 février 1248. Sempad mourut âgé de 68 ans, en 1276, à Sis, d'une blessure au pied qu'il avait reçue en poursuivant les Turkmènes qui avaient envahi la Cilicie près de Marach.

Le roi Hethoum.

Le frère de Sempad, Hethoum 1er, fils de Constantin, seigneur de Padserpert, descendant de Roupen, était roi de la Petite Arménie (Cilicie) depuis 1224, résidant à Sis; il était monté sur le trône par son mariage avec Isabelle (Zabel), fille du roi Léon II, mort sans autre enfant. Lorque Mangkou fut proclamé Grand Khan, avec l'appui de Batou, sur l'invitation de ce dernier, Hethoum se décida à rendre visite aux Mongols. Sans entrer dans le détail de son voyage, disons que, ayant passé par les camps de Sartach et de Batou, traversé les pays des Kara K'itaï et des Naïmans, le 13 septembre 1254 le roi de la Petite Arménie vit dans son camp, près de Kara-Koroum, où il arriva un mois après le départ de Guillaume de Rubrouck, Mangkou «siégeant brillant de gloire, et lui offrit ses présents. Le roi fut honoré de lui selon son rang, et il resta dix jours chez son fils. On lui donna un diplôme revêtu d'un sceau pour que

1) *Vie de Saint Louis* par Guillaume de Nangis, *Hist. des Gaules et de la France*, XX, pp. 361—3. Dans les *Doc. Arméniens* du T. 1 des *Hist. des Croisades*, il est dit, p. 606, qu'elle porte la date de 1243.

personne ne pût l'inquiéter, ni lui ni son pays; on lui donna aussi une lettre d'affranchissement pour les églises de son royaume.»[1]) Hethoum quitta la cour mongole le 1er novembre; il passa à Bich Baliq «et dans un pays désert où l'on trouve des hommes sauvages nus, n'ayant que du crin sur la tête; les mamelles de leurs femmes sont extrêmement amples et pendantes. Ce sont de véritables brutes. On y trouve aussi des chevaux sauvages de couleur jaune et noire; ils sont plus grands que les chevaux ordinaires et les ânes; il y a également des chameaux sauvages qui ont deux bosses.»[2]) De là Hethoum passa à Al Maliq et à Ili Baliq qui n'existe plus; il est à notre connaissance le seul voyageur du moyen-âge qui cite ces deux villes à la fois; il traversa le Djihoun et «huit mois après avoir quitté Mangkou Khan, Hethoum revint aux limites de l'Arménie, l'an 704 des Arméniens, ou [juillet] 1255 de J. C.» Le roi abdiqua en 1269, en faveur de son fils Léon III, puis peu de temps après il se fit moine sous le nom de Macaire. La relation du voyage du roi Hethoum a été écrite en arménien par Kirakos Gansaketsi.[3]) Un autre Hethoum, prince de Gorigos, fut exilé de la Petite Arménie en 1305, se retira à Chypre et devint moine prémontré à l'abbaye de Lapaïs; arrivé en France probablement à la fin de 1306, sur l'ordre de Clément V il dicta en français à Poitiers en août 1307 à Nicolas Falcon de Toul son ouvrage *Fleurs des Histoires d'Orient* qui contient un chapitre intéressant sur le royaume de Cathay: «tenu por le plus noble roiaume e por le plus riche qui soit eu monde, e est sur le rivage de la mer Occeane.» Hethoum retourna à Chypre le 6 Mai 1308 avec une lettre du Pape au Prince de Tyr au sujet des Templiers, rentra dans son pays où il mourut après 1314, après avoir été nommé connétable.

Le Moine Hethoum.

1) *J. As.*, Oct. 1833, p. 279. 2) *J. As.*, *l. c.*, pp. 280—281.

3) Voir les traductions dans la *Bib. Sinica.*

Jean de Monte-Corvino.

En réalité le fondateur de la mission de Chine fut Jean de Monte-Corvino, né dans le petit village de ce nom, soit près de Salerne, soit près de Lucera, vers 1247; on le trouve mentionné pour la première fois comme envoyé, déjà franciscain, en 1272, par l'Empereur Michel Paléologue au pape Grégoire X, pour porter une communication relative à l'union de l'église grecque avec celle de Rome. En 1289, Nicolas IV (1288—1292) l'envoya en Chine avec des lettres pour Arghoun Khan en Perse, le Roi et la Reine de Petite Arménie, le Patriarche des Jacobites et évêque de Tauris, le Grand Khan K'oublai lui même, et l'adversaire de ce dernier, Kaidou du Turkestan. Nous apprenons par une lettre de Monte-Corvino, datée de Khan baliq, 8 janvier 1305, qu'il était resté seul au Cathay pendant onze ans; et que deux ans avant sa lettre, un frère Arnold, de Cologne, était venu le rejoindre; il serait donc arrivé en Chine en 1292, c'est-à-dire avant la mort de K'oublai. Ces chiffres ne concordent pas tout à fait avec le reste de sa lettre, puisqu'il nous dit qu'il quitta Tauris en 1291, qu'il séjourna treize mois aux Indes dans l'église de Saint Thomas (Méliapour) où il perdit son compagnon de voyage le dominicain Nicolas de Pistoie. Jean nous dit qu'il présenta la lettre du Pape au Grand Khan qui lui fit bon accueil quoiqu'il l'eut invité à embrasser la foi catholique. Il eut beaucoup à souffrir des mauvais procédés des Nestoriens; surmontant néanmoins toutes les difficultés, en six ans il construisit une église à Khan baliq, y ajouta une tour dans laquelle il plaça trois cloches; il avait baptisé à cette date environ 6000 personnes; il en aurait baptisé plus de 30.000 sans l'hostilité des Nestoriens; il avait acheté cent cinquante petits païens qu'il baptisa et auxquels il enseigna le grec et le latin; il écrivit pour eux des psautiers, trente recueils d'hymnes et deux bréviaires; onze de ces enfants purent former un choeur que l'Empereur aimait à entendre. Il croit que s'il avait eu deux ou trois compagnons le Grand Khan serait

déjà baptisé! Il y avait douze ans qu'il était sans nouvelles d'Occident; deux ans auparavant était arrivé un médecin lombard qui avait dit tout le mal possible de la Cour de Rome, des Franciscains et de la situation en Europe en général; il demande au Général de son ordre de lui envoyer avec un Antiphonaire, la Vie des Saints, un Graduel et un Psautier avec la musique; car il n'avait qu'un Bréviaire de poche avec la *lectio brevis* et un petit missel; il dit que quoiqu'il n'eut que cinquante huit ans, il était vieux et grisonnant, fatigué par les labeurs plus que par l'âge; il connaissait la langue et les caractères des Tartares et avait traduit dans cette langue le Nouveau Testament et le Psautier; de plus il avait un arrangement avec le roi Georges pour traduire tout le Rituel latin.

Malheureusement ce prince était mort, laissant un fils nommé Jean que l'on espérait voir suivre les traces de son père. Jean de Monte-Corvino ajoute qu'il ne croit pas qu'il y ait dans le monde de roi ou de prince qu'on puisse comparer à Sa Majesté le Khan quant à l'étendue de ses possessions, le nombre de leur population, et la somme de ses richesses.

Dans une seconde lettre datée de Khan baliq, le dimanche de quinquagésime en février 1306 (13 février) et adressée à ses Supérieurs et à ses frères de la Province de Perse, Jean de Montecorvino exprime son étonnement que depuis le temps qu'il réside en Chine on n'ait pas reçu de lettre de lui et que lui-même n'ait pas eu de nouvelles de ses frères; il était d'autant plus attristé qu'on avait fait courir le bruit de sa mort. Il raconte qu'au mois de janvier de l'année précédente, il avait écrit à ses frères de Gazaria et qu'il a appris qu'une copie de cette lettre qui donnait la situation de sa mission avait été transmise à son supérieur. Il avait fait fabriquer six images représentant des scènes de l'Ancien et du Nouveau Testament destinées à l'instruction des ignorants avec des explications en caractères latins, tarsiques et persans; les auteurs varient

sur la signification donnée au mot *tarsique*; je pense qu'il s'agit de caractères en estranghelo.[1]) Il annonce que depuis son arrivée en Tartarie, il avait baptisé plus de 5000 âmes, chiffre moindre que celui qu'il avait donné dans sa première lettre. En 1305, il avait commencé, vis à vis la porte du palais du Grand Khan, dont elle était séparée par la largeur de la rue, une nouvelle église sur un terrain dont lui avait fait don le marchand chrétien Pierre de Lucalongo qui avait été son compagnon de voyage depuis Tauris; il y avait près d'une lieue entre ses deux églises.

Enfin copie d'une troisième lettre de Monte Corvino fut envoyée de Maabar le 22 décembre 1292 ou 1293 par le dominicain Menentillus de Spolète, au dominicain pisan Barthélemy de Santo Concordio.

Le succès de la mission de Monte Corvino avait été si grand qu'en 1307, le pape Clément V lui envoya sept frères mineurs, ayant rang d'évêques, qui devaient sacrer Monte Corvino comme archevêque de Khan baliq et primat de tout l'Extrême-Orient, et être ses suffragants. Trois de ces missionnaires, Nicolas de Bantra, Pietro de Castello et Andruzio d'Assise moururent aux Indes; un quatrième, Guillaume de Villeneuve, retourna en Europe, où il devint en 1325 évêque en Corse et mourut en 1331. Les trois derniers seuls, André de Pérouse, Gérard et Peregrin arrivèrent à Pe King, en 1308, où ils consacrèrent en grande pompe Monte Corvino. Ces missionnaires restèrent cinq ans à Pe King après la consécration de l'archevêque, vivant d'un *alafa*, subvention de l'empereur pour leur nourriture et leur habillement. Dans le Fou Kien où ils se rendirent à Zaitoun (Ts'iouen Tcheou), une dame arménienne éleva à ses frais une grande et belle église qui fut transformée par Monte Corvino en une cathédrale dont la généreuse donatrice pourvut

Évêché de Zaitoun.

à tous les frais et Gérard en fut le premier évêque; quand il mourut,

1) Cf. *Cathay*, III, p. 53.

Monte Corvino offrit sa succession à André qui la déclina; l'évêché échut alors à Peregrin qui mourut le 7 juillet 1322; cette fois, André de Pérouse qui avait quitté quatre années auparavant, avec huit cavaliers fournis par l'empereur, Khan baliq où il se trouvait mal pour s'établir à Zaitoun fut bien obligé d'accepter l'évêché. Une lettre d'André datée de Zaïtoun, janvier 1326, nous donne l'historique de cette mission. Du vivant de Peregrin, il avait fait construire une belle église à une petite distance de la ville, avec les bureaux nécessaires à vingt deux frères et quatre appartements suffisant pour un ecclésiastique de n'importe quel rang. André y vivait avec l'*alafa* impérial qui l'avait suivi à Zaitoun et qui lui servit en partie pour la construction de son église; quand il fut nommé évêque il passa une partie de l'année dans la résidence urbaine de la mission. Il était libre de prêcher; il avoue dans sa lettre qu'il n'avait réussi à convertir ni juifs ni musulmans et que parmi le grand nombre d'idolâtres qu'il avait baptisés, beaucoup ne suivaient pas le sentier de la vertu chrétienne; il parle des quatre martyrs de la Tana et il constate que des évêques envoyés par Clément V, il était le seul survivant.

André mourut en 1326; il n'eut qu'un successeur, Jacques de Florence qui fut martyrisé en 1362 avec frère Guillaume de Campanie; une troisième église avait été construite à Zaitoun ainsi que le constata plus tard Marignolli.

Archevêché de Sultanyeh.

Ce n'est pas seulement dans l'Extrême-Orient que prospéraient les missions; leur importance en Perse détermina Jean XXII à créer le 1er mai 1318 un archevêché à Sulthanyeh dont le premier titulaire fut François de Pérouse auquel on donna six suffragants: Gérard de Calvi, Barthélemy de Podio, Bernardin de Plaisance, Bernard Moreti, Barthélemy Abaliati et Guillaume Adam, successeur de François de Pérouse, le 1er juin 1323. Adam ayant été transféré à Antivari, son siége fut donné le 9 août 1329 à un

Jean de Cora. dominicain Jean de Cora, nommé ainsi d'après une ville à peu de distance de Velletri, qui mourut vers 1346; il y eut à Sulthanyeh quatre archevêques du nom de Jean dont le second du nom également dominicain, fut transféré le 26 août 1398 de l'évêché de Nakhschiwan et fut envoyé en 1403 par Timour comme ambassadeur à la Cour de Charles VI roi de France. A Jean de Cora est attribué un *Estat et la Gouvernance du Grand Khan de Cathay, souverain empereur des Tartres* que nous mentionnons plus haut écrit vers 1330; il nous parle ainsi de Jean de Monte Corvino:

«En la ditte cite de Cambalech, fut uns archeuesques qui auoit nom frere iehan du mont curuin de lordre des freres meneurs. et y estoit legas enuoiez du pappe Clement. Cilz arceuesques fist en celle cite dessus ditte trois lieux de freres meneurs et sont bien deux lieues loings ly uns de lautre. il en fist aussy deux autres en la cité de Racon qui est bien loings de Cambalech. le voiaige de trois mois et est d'en costé la mer, esquelz deux lieux furent deux freres meneurs euesques. Ly uns eut nom frere Andrieu de paris. et ly autres ot nom frere pierre de Florense. Cilz freres iehans larceuesque conuerty là moult de gens a la foy ihesuscrist. Il est homs de tres honneste vie et agreable a Dieu et au monde, et tres bien auoit la grace de lempereur. Ly empereres lui faisoit tousiours et a toute sa gent aministrer toutes leurs neccessitez et moult le amoient tous crestiens et paiens. Et certes, il eust tout ce pays converty a la foy crestienne et catholique, se ly Nestorin faulx crestiens et mescreans ne le eussent empechiet et nuist. Ly dis arceuesques ot grant paine pour ces nestorins ramener a la obedience de nostre mere sainte eglise de romme. sans laquelle obedience il disoit que ilz ne pouuoient estre sauue. et pout ceste cause ces nestorin scismat auoient grant enuie sur lui. Cilz arceuesques comme il plot a Dieu est nouuellement trespassez de ce siecle. A son obseque et a son sepulture vinrent tres grant multitude de gens crestiens et de païens. Et desciroient ces paiens leurs robes de dueil, ainsi que leur guise est. Et ces gens crestiens et paiens pristrent en grant deuocion des draps de larceuesque, et le tinrent a grant reuerence et pour relique. La fu il enseuelis moult honnourablement a la guise des fiable crestiens. Encore uisete on le lieu de sa sepulture a moult grant deuocion» [1]).

Jourdain de Séverac. Il n'est rien moins que certain que Jean de Cora soit allé en Chine. Jourdain Cathala ou de Séverac appartenait à cette mission

1) *Nouv. J. As.*, 1830, VI, pp. 68—69.

de Sulthanyeh et allait se rendre en Chine lorsqu'il fut nommé évêque de Columbum. Il était en route pour le Cathay lorsqu'il rencontra à Tauris les quatre frères mineurs Thomas de Tolentino, Jacques de Padoue, Pierre de Sienne et Démétrius de Tiflis, ce dernier frère lai; ils furent poussés par le vent à Tana de Salsette au lieu de Quilon (Columbum); Jourdain se rendit à Supera et pendant son absence les quatre frères mineurs furent martyrisés à Tana le premier le 3 avril 1321; Jourdain de Séverac retourné dans cette ville, recueillit les ossements des martyrs et les porta à Supera (Sofala) dans l'église de St. Thomas; un peu plus tard le frère mineur Odoric de Pordenone transporta les ossements en Chine à Ts'ioueu Tcheou (Zaitoun). Jourdain fut nommé évêque de Columbum le 21 août 1329 par bulle de Jean XXII du 9 août 1329. On a deux lettres de lui; la première datée de Caga, Gogo dans le Gujarat, en face de Supera, du 12 octobre 1321 dans laquelle il raconte le martyre des frères mineurs et ses succès évangéliques à Parocco (Broach, Gujarat); la seconde de Thana de Janvier (le 20) 1324. Il est l'auteur de l'ouvrage intitulé *Mirabilia Descripta*, Merveilles d'une partie de l'Asie, dans lequel il nous dit que «le Cathay est un très grand empire qui s'étend sur un voyage de plus de cent jours; il n'a qu'un seul Seigneur, ce qui est le contraire des Indes, où il y a beaucoup de rois, beaucoup de princes, dont pas un seul ne se reconnait tributaire d'un autre». Et encore: «Les vaisseaux qui font la navigation en Chine sont très grands, et ils ont sur leur coque plus de cent cabines, et avec un bon vent, ils portent X voiles, et ils sont très gros, étant faits de trois [épaisseurs] de planches, en sorte que la première est semblable à celle de nos grands navires; la seconde est transversale par rapport à la première; la troisième est de nouveau dans le sens de la longueur; et c'est une très forte affaire; il est vrai qu'ils ne s'aventurent pas beaucoup en mer; l'océan Indien est jamais ou rarement agité, et

quand il s'élève assez pour être considéré par eux très périlleux, nos marins le considéreraient comme très beau. Car un des hommes de notre pays serait là, sans mentir, compté en mer pour cent et plus d'entre eux» [1]).

ODORIC est désigné tantôt par le lieu de sa naissance en 1286, Pordenone (Portu Naonis), sur le Noncello, dans la province d'Udine, entre Conegliano et Codroipo, sur la ligne du chemin de fer qui, de Trieste à Venise, contourne le nord de l'Adriatique, Pordenone, dont nos vieux auteurs ont fait Portenau, d'ailleurs le nom allemand de Pordenone, tantôt par celui de sa mort, Udine, enfin par celui du pays dans lequel sont situées ces villes, le Frioul, en latin Forum Julii qui s'applique en particulier à Cividale. Son nom de famille aurait été MATTIUSSI. Il est probable qu'il fit profession de bonne heure, vers 1300, dans sa quinzième année, chez les Franciscains d'Udine. Soit sur sa demande, soit sur le choix de ses supérieurs, Odoric fut l'un des franciscains désignés pour se rendre en Asie, et contribuer aux succès obtenus par Monte Corvino et ses collaborateurs. Odoric eut pendant ses voyages, tout au moins pendant une partie, comme compagnon, un frère irlandais, JACQUES, qui lui survécut. Il y avait alors deux routes pour se rendre dans l'Asie orientale: l'une plus courte et moins sûre par terre, celle de Marco Polo; l'autre, par terre et par mer, par la Perse et l'Océan Indien, plus longue, mais offrant plus de ressources avec de nombreuses et florissantes chrétientés sur le parcours. Odoric partit de Padoue en avril 1318, et s'embarqua à Constantinople, à Pera, disent quelques textes, traversa la mer Noire, et arriva à Trébizonde, d'où il suivit la route d'Arménie par Erzeroum et le Mont Ararat jusqu'à Tauris, en Perse. La route de Perse était alors prise de préférence à celle d'Egypte, grâce au contraste qu'offrait

1) *Rec. de Voy. et de Mém. publié par la Soc. de Géog.*, IV, 1839, pp. 61—62; et YULE, *Mirabilia Descripta*, Hakluyt Soc., Lond., 1863, pp. 54 et 55.

la tolérance des Ilkhans mongols avec les vexations des sultans mamelouks d'Egypte. Les sultans mamelouks qui, par Suez, le Caire et Alexandrie, servaient d'intermédiaires entre les marchands musulmans qui leur apportaient les produits de l'Inde, de la Chine, de l'Archipel Indien et des Moluques, et les Vénitiens, les Génois, les Catalans qui remportaient ces mêmes marchandises dans l'Europe et dans l'Asie mineure, voyaient vers l'époque du passage d'Odoric une grande partie du trafic leur échapper. L'importance de Baghdad, à la suite des guerres mongoles, avait singulièrement diminué, et Tauris était devenu le principal entrepôt de l'Asie occidentale. D'autre part, la route de Perse abrégeait beaucoup le parcours par mer pour certaines épices délicates; ainsi d'un côté, la bonne volonté des Khans mongols, d'un autre une route plus courte, l'avantage d'échapper aux exigences des sultans mamelouks d'Egypte, enfin les persécutions suscitées contre les Chrétiens par Melik en Nassir Mohammed (1310—1341) qui éloignèrent les voyageurs et les pèlerins de contrées ravagées par la guerre et dans lesquelles leur sécurité était sans cesse menacée par le fanatisme des musulmans, faisaient prendre de préférence aux voyageurs venant d'Europe et se rendant aux Indes et en Extrême-Orient, la grande route de Tauris, Sulthanyeh, Yezd, Ormouz où l'on s'embarquait.

Odoric traverse la Perse, par la route ordinaire de Tauris, Sulthanyeh, Qaschan, Yezd, Persépolis, puis il fait un crochet par le Fars et le Khouzistan jusqu'en Chaldée, revient au Golfe Persique et s'embarque à Ormouz pour les Indes. Après vingt-huit jours de traversée, il arrive aux Indes à Tana de Salsette, peu de temps après le martyre des quatre franciscains (avril 1321) ce qui nous donne une date de l'itinéraire. Odoric recueille les ossements de ses confrères et les transporte en Chine à Zaitoûn. Odoric constate à Tana la présence de Chrétiens nestoriens. C'était un gros crève-coeur pour l'excellent moine de rencontrer partout sa religion

enseignée par des gens condamnés par l'Eglise; cependant schismatiques et orthodoxes paraissaient fréquemment faire bon ménage, car nous avons vu que c'était justement chez un nestorien qu'étaient logés à Tana Thomas de Tolentino et ses compagnons. Sur toute sa route, Odoric trouva sa doctrine enseignée, mais sous la forme d'hérésie nestorienne, qui faisait la plus sérieuse concurrence à la doctrine de l'Eglise romaine. Lorsqu'Odoric arriva aux Indes, il y avait grande lutte dans la presqu'île pour la prépondérance religieuse, partant pour la prépondérance politique. Le brahmanisme avait chassé devant lui le bouddhisme; le christianisme, sous forme nestorienne, faisait de nombreux prosélytes sur le littoral indien et particulièrement sur la côte de Malabar. L'islam, de bonne heure, avait cherché à s'implanter dans la presqu'île hindoustane et dès le milieu du VIIe siècle et le commencement du VIIIe siècle, le Croissant avait fait son apparition soit par mer, du côté de Bombay, soit par terre, vers l'Indus. A la dynastie de Mahmoud de Ghazni (XIe—XIIe siècles) avaient succédé différentes dynasties musulmanes, et quand Odoric débarqua aux Indes, c'était la cinquième dynastie mahométane qui cherchait à imposer son joug sur le nord de l'Hindoustan. La dynastie de Tughlak qui dura de 1320 à 1414, avait pour fondateur un ancien esclave d'origine turke, devenu gouverneur du Pendjab, GHIYÁS UD-DIN TUGHLAK, qui régna jusqu'en 1324, et qui était le potentat musulman dont les agents firent martyriser les franciscains à Tana de Salsette.

Odoric parcourt ensuite la côte de Malabar, décrit la manière de récolter le poivre, visite Fandaraïna, Cranganore, Coulam, remonte la côte de Coromandel, s'arrête à Meliapour au tombeau de Saint Thomas, à Ceylan, se rend à Sumatra dont il visite quelques royaumes, puis à Java, touche au S. de Borneo à Bandjermasin, de là, se

rend au royaume de Tchampa et parvient enfin en Chine, à Canton. Il visite successivement les ports du Fou Kien, entre autres Zaitoûn, et du Tche Kiang, où il arrive à la capitale, Hang Tcheou, la Quinsay de Marco Polo; de là, il se dirige dans l'intérieur, visite Nan King, puis Yang Tcheou et se rend par la voie du Grand Canal par Lin Tsing et Tsi Ning jusqu'à Khan bâliq, la capitale du Grand Khan. Monte Corvino était encore archevêque de cette ville; Odoric y séjourna trois ans; il nous décrit la résidence d'été du Grand Khan, la manière de voyager de ce prince, les postes, les chasses, etc., et comme les Mongols étaient gens fort tolérants, il voyait à leur Cour aussi bien des bouddhistes que des musulmans, des nestoriens que des catholiques.

Odoric revient en Europe, par le Chan Si, le Chen Si, le Se Tch'ouan et le Tibet, quoique ce dernier point ait été discuté; il était de retour en 1330. Ainsi donc nous n'avons que deux dates sûres pour cet itinéraire, celle du départ (1318), et celle du retour (1330). Nous savons également qu'Odoric a séjourné trois ans à Khan bâliq et nous pouvons supposer qu'il est passé en 1321 à Tana de Salsette C'est donc un voyage de douze ans; tout le reste n'est qu'hypothèses, qu'aucun fait ne vient justifier.

Rentré en Italie, Odoric, sur les instructions de son supérieur, le frère Guidotto, ministre de la province de Saint-Antoine, dans la Marche Trévisane, dicta au mois de mai 1330, dans le couvent de son ordre, à Padoue, le récit de ses voyages au frère Guillaume de Solagna. Odoric était en route pour Avignon se rendant auprès de Jean XXII pour lui faire le récit de ses voyages, lui demander son aide, et l'envoi de cinquante nouveaux missionnaires dans l'Extrême Orient, lorsqu'arrivé près de Pise, Saint François, sous la forme d'un vieillard, apparut à Odoric et lui ordonna de retourner

sur ses pas, car il devait mourir dix jours plus tard. En conséquence, Odoric rebroussa chemin et retourna à son couvent d'Udine, où il mourut, âgé d'environ quarante cinq ans, le 14 janvier 1331. Il fut béatifié par Benoit XIV le 2 juillet 1755. La relation d'Odoric est remarquable, non par la manière dont elle est rédigée, ou par les idées élevées qu'elle renferme, les aperçus nouveaux qu'elle fournit, mais par la quantité considérable de renseignements exacts, personnels, qui en font une contribution importante à l'histoire des relations de l'Europe avec l'Asie au XIVe siècle. [1])

Ambassade des Alains.

En 1338, le Pape reçut à Avignon une ambassade du Grand Khan de Cathay comprenant ANDRÉ et GUILLAUME «de Nassio» et THOGAY, Alain de Cathay et treize autre compagnons [2]) qui apportaient au Pape deux lettres, l'une écrite, disait-on, au nom du Grand Khan lui-même, datée de Cambalu, l'année du Rat (1336), l'autre adressée par des chefs Alains à son service. C. d'Ohsson regarde cette ambassade comme une supercherie et doute de l'authencité des lettres [3]); peut-être a-t-il raison pour la lettre du Grand Khan qui demande sa bénédiction au Saint Père et lui recommande les Alains porteurs de sa lettre, mais il y a des raisons de croire à l'authenticité de celle adressée par les chefs alains FODIM JOVENS, CHYANSAM, TONGI, CENBOGA, VENSY, JOHANNES JOCHOY et RUBEUS PINZANUS datée de Cambalu, l'année du Rat, le 6e mois, le 3e jour de la lune (juillet 1336); ces noms qui, à première vue, ont une allure quelque peu burlesque ne sont cependant pas imaginaires; ils se retrouvent dans le *Youen Che*, l'histoire chinoise des Mongols, dans la-

1) Henri CORDIER. — *Les Voyages en Asie au XIVe siècle du Bienheureux Frère Odoric de Pordenone.* Paris, 1891, in-8. — YULE-CORDIER, *Cathay and the Way thither*, II, London, 1913, in-8.

2) LA RONCIÈRE et DOREZ, *Bib. de l'Ecole des Chartes*, LVI, 1895, p. 29.

3) *Mongols*, II, 608.

quelle M. Pelliot a découvert [1]) Fou Ting = Fodim, Hiang Chan = Chyausam, Tche-yen-p'ou-houa = Cenboga (Jayanbogha). Peut-être est-il utile de dire ici quelques mots sur les Alains.

Saint-Martin dans son édition de Lebeau (IV, pp. 63 seq.) nous rappelle qu'au témoignage d'Ammien Marcellin (L. XXXI, c. 2) les Alains étaient les mêmes que les anciens Massagètes; les Huns vainquirent les Alains et s'emparèrent de leur pays. Lebeau (IV, p. 77) nous dit que: «Les Alains tirent leur nom du mot *alin*, qui en langue tartare signifie montagne, parce qu'ils habitaient les montagnes situées au nord de la Sarmatie asiatique. C'était un peuple nomade, ainsi que les autres Tartares. Environ 40 ans avant J.C., ils furent obligés de céder les contrées du nord à une colonie de Huns révoltés, qui s'étaient séparés du corps de la nation, et de se retirer vers le Palus Meotides. Ils s'étaient depuis longtemps rendus formidables. Tous les peuples barbares, jusqu'aux sources du Gange, furent soumis aux Alains, et prirent leur nom. Procope les appelle une nation gothique; les Chinois les confondent avec les Huns».

Au sujet du mot *alin*, Saint-Martin fait les remarques suivantes (p. 77): «*Alin* est manchou; comment supposer que ce soit là l'origine du nom d'une nation séparée des Mandchoux par toute la largeur de l'Asie... On s'est trompé en interprétant le passage d'Ammien Marcellin, où il est question de cette origine, il doit se traduire d'une manière différente. Cet historien s'exprime ainsi, L. XXXI, c. 2, *Alani, ex montium appellatione cognominati*. Ce passage dit qu'ils tiraient leur nom des *montagnes qu'ils habitaient* mais non pas d'un mot qui signifie montagne. Eusthathe dit effectivement, dans son Commentaire sur Denys le Periégète, que ce nom venait d'une montagne de Sarmatie appelée *Alanus*». Quant

1) *Cathay and the Way Thither*, III, pp. 180—183.

au Palus Méotides, Saint-Martin ajoute qu'il « est fort probable que les contrées voisines de l'Altaï ou des montagnes appelées *Alaniques* par Ptolémée, Liv. VI, c. 14, furent les premières que les Alains abandonnèrent aux Huns».

Lors de la ruée des Huns au IVe siècle, un grand nombre d'Alains joignirent l'envahisseur; plus tard ils grossirent les rangs des Goths, des Vandales et des Suèves; mais une partie du peuple était après l'invasion des Huns restée en arrière dans les régions du Caucase, ce qui a conduit Klaproth à les identifier avec les Ossètes; c'est là que les soumirent les Mongols d'Ogotai; à partir de cette époque une troupe de mille Alains servit de garde du corps du Grand Khan; nous voyons que Mangkou enrôla dans cette garde la moitié des troupes du prince alain ARSLAN, dont le plus jeune fils NICOLAS prit part à l'expédition des Mongols contre le Yun Nan; ce corps formait deux troupes dont le quartier général se trouvait dans la province de Ling Pei (Karakoroum). Nous voyons par la lettre de 1336 que les Alains étaient chrétiens; le fait nous est confirmé par Marco Polo. Lors de la campagne de Bayan contre les Soung (1275), les Alains chrétiens furent chargés de prendre Tchen Tch'ao au nord du Kiang; le général Soung, Houng Fou, qui défendait la ville, feignit de vouloir se rendre, grisa les Alains pendant la nuit, et les massacra. «Nous avons, dit Pelliot [1]), les noms de plusieurs des chefs qui périrent dans ce guet-apens. Tchen Tch'ao déchut alors de son rang de préfecture et les revenus de la ville furent donnés en apanage aux familles d'Alains dont les chefs étaient tombés victimes de Houng Fou». Connus sous le nom de An ts'aï (Asii, Asiani) par les Chinois, sous les Han Postérieurs,

1) *T'oung Pao*, Déc. 1914, pp. 641—2.

les Alains changèrent leur nom en celui de A-lan-na; sous les seconds Wei, ils s'appelèrent Sou t'o et Wen-na-cha.

Les envoyés des Alains furent bien reçus par le Pape qui répondit aux lettres qu'il avait reçues et ils repartirent d'Avignon en juillet 1338 munis de lettres du Saint-Père pour les Khans de Kiptchak et de Djagataï et de recommandations pour le Doge et le Sénat de Venise, et les rois de Hongrie et de Sicile.

Un peu plus tard, le Pape désignait des légats pour se rendre à Khan baliq avec une lettre datée du II kal. Novemb. de la quatrième année de son règne (31 octobre 1338): c'étaient les quatre franciscains, NICOLAS BONET, professeur de théologie, NICOLAS DE MOLANO, JEAN DE FLORENCE et GRÉGOIRE DE HONGRIE qui seraient arrivés à destination en 1342. Nicolas Bonet alla-t-il jusqu'à Khan baliq? Nous le retrouvons le 27 novembre 1342 élu par CLÉMENT VI à l'évêché de Malte; il mourut en 1360. Jean de Florence revint à Avignon en 1353. Nous sommes un peu mieux renseignés sur Jean de Marignolli: né probablement avant 1290, de la noble famille florentine des MARIGNOLLI DE SAN LORENZO, il appartenait au couvent franciscain de Santa Croce; c'est par lui que nous avons, enfouis dans les Annales de Bohême, des renseignements sur la mission de 1338 [1]); les légats quittèrent Avignon en décembre 1338, et par Naples, arrivèrent à Constantinople le 1er mai 1339; ils traversèrent le Kiptchak et parvinrent à Al Maliq qu'ils ne quittèrent qu'en 1341; ils passèrent à Hami et atteignirent au milieu de 1342 Khan baliq où ils restèrent trois ou quatre ans; Marignolli fut reçu en audience le 19 août 1342 et présenta au Grand Khan qui en fut enchanté des chevaux de Fou Lang (Farang, Europe); l'un était fort grand, noir, avec les pieds de derrière blancs. Pelliot [2]) nous dit que sur l'ordre du

Légats à Khan baliq.

Marignolli.

1) Voir *Cathay and the Way thither*, Vol. III.

2) *T'oung Pao*, Déc. 1914, pp. 642—3.

Grand Khan, des lettrés firent des «éloges» de cet animal et qu'il les a retrouvés. D'autre part, un peintre de la Cour, TCHEOU LANG, peignit l'empereur monté sur ce destrier. Au XVIIIe siècle, le P. Gaubil vit ce tableau dans les collections du palais. Pelliot a pu «suivre la trace du cheval de Tcheou Lang jusqu'en 1815; cette année-là, l'inventaire des collections impériales mentionne encore le tableau peint en 1342. Il est possible que ce curieux document ait péri dans l'incendie du Palais d'Eté en 1860. Mais peut-être aussi se trouvait-il dans les collections du Palais d'hiver à Pe King, et y est-il encore». Mailla nous dit (IX, pp. 579—580): «Cette année [1342], on offrit à l'empereur des chevaux du royaume des Foulang (des Francs), d'une race jusque là inconnue à la Chine. Ils avaient onze grands pieds six pouces de long sur six pieds huit pouces de hauteur; leur poil était noir partout le corps, excepté aux deux pieds de derrière où il était blanc». Le 26 décembre 1347, Jean s'embarqua à Zaitoun pour l'Inde, passa à Columbum où il séjourna plus d'un an, visita le tombeau de St. Thomas, se rendit à Saba (Java?), retourna à Ceylan; sans doute il s'embarqua à Ormouz pour revenir par les ruines de Babylone, Baghdad, Mossoul, Edesse, Alep, Damas, Jérusalem; il toucha probablement à Chypre et de retour à Avignon en 1353 il remettait une lettre du Grand Khan au Pape Innocent VI; le 12 mai l'année suivante il était nommé à l'évêché de Bisignano en Calabre; il parait avoir accompagné à Prague l'empereur CHARLES IV, fils de JEAN DE LUXEMBOURG, lorsque celui-ci retourna dans sa capitale après avoir été couronné à Rome. On ignore la date de la mort de notre voyageur.

Mission de l'Asie centrale.

De grands efforts avaient été faits aussi dans l'Asie centrale; une mission franciscaine fut établie dans le territoire d'Ili, et son chef RICHARD DE BOURGOGNE fut élu en 1338, évêque d'Al Maliq

(Armalech) sous le pontificat de Benoit XII. Nous avons une lettre d'un de ses moines, un espagnol, nommé Pascal, datée d'Armalech, fête de St. Laurent, 10 août 1338, adressée à ses confrères du couvent de Vittoria; il s'était rendu de cette ville avec le frère Gonsalvo Transtorna à Avignon; il s'embarqua à Venise, débarqua à Galata où, prenant un autre navire, il traversa la Mer Noire, alla dans la Gazaria (Crimée) et débarqua à Tana; il se rendit à Saraï, à Ourghanj sur l'ancien lit de l'Oxus, dans le pays de Khiva, à Saratchik sur le Jaïc (Oural) et à Al Maliq; il nous dit que depuis Ourghanj qui est la dernière ville des Persans et des Tartares, il a voyagé parmi des musulmans. Pascal ne devait pas survivre longtemps. Ses compagnons à Al Maliq étaient outre l'évêque Richard, les frères François d'Alexandrie et Raymond Ruffi de Provence, plus deux frères lais, Laurent d'Alexandrie et Pierre Martel, de Narbonne, et un nègre de l'Inde, Jean converti par les frères et appartenant au tiers ordre de St. François; ils étaient bien traités par le chef djagatai qui régnait à Al Maliq et avait été guéri d'un cancer grâce aux prières plutôt qu'aux drogues de François d'Alexandrie; mais un usurpateur nommé Alisolda empoisonna son chef et ses quatre fils, fit massacrer les Chrétiens y compris tous nos missionnaires, ruinant ainsi définitivement une Chrétienté florissante. Alisolda fut lui-même tué peu de temps après. Wadding ou plutôt Barthélemy de Pise place le martyre vers la fête de St. Jean Baptiste, alors que Gerard Odo était général de l'Ordre; Yule donne 1339 comme année et Gams 1342.

Successeurs de Monte-Corvino

Vers 1328, Monte-Corvino mourait à Khan bâliq: ce fut un Français, ancien professeur de théologie à la Faculté de Paris, Nicolas, qui le remplaça le 18 sept. 1333; il était arrivé en Chine avec vingt-six moines et six frères laïques. Gams, *Series Episcoporum*,

donne comme successeur de Nicolas comme archevêque de Khan baliq, mort en 1338, COSMAS qui n'a pas résidé dans cette ville non plus que ses successeurs: GUILLAUME DE PRATO (11 mars 1370), JOSEPH, DOMINIQUE (9 août 1403), CONRAD (environ de 1408), JACQUES (1427), LÉONARD, BARTHÉLEMY (15 avril 1448), BERNARD, JEAN DE PELLETZ (1456), BARTHÉLEMY II, et enfin, le quatorzième, ALEXANDRE DE CAFFA, franciscain, pris par les Turks en 1475, gardé sept ans en captivité, mort en Italie en 1483.

Cependant le Saint Siège pourvoyait avec ardeur aux besoins sans cesse renouvelés de la mission de Pe King. En 1370, Urbain V envoyait de nouveaux missionnaires: GUILLAUME DE PRATO, professeur à l'Université de Paris, était nommé archevêque de Pe King. Ces religieux furent bientôt suivis de soixante autres; en 1371, FRANÇOIS DE PODIO, surnommé CATALAN, fut envoyé en Chine comme légat apostolique avec douze compagnons, mais on n'entendit jamais plus parler d'eux. Aux Mongols tolérants, avait succédé la dynastie chinoise des Ming et les progrès du Christianisme furent arrêtés pendant près de deux cents ans; la mission de Zaïtoun et les autres Chrétientés du Fou Kien et du Tche Kiang n'avaient pas plus que celles de Khan bâliq et d'Ili bâliq, échappé à la destruction; en 1362, Jacques de Florence, cinquième évêque de Zaïtoun, probablement successeur de Pierre de Florence, fut massacré par les Chinois.

Les Franciscains observantins, avec le P. PEDRO D'ALFARO, Gardien des Philippines, de la province de Saint Joseph, né à Séville, et les PP. JEAN BAPTISTE DE PESARO en Italie, SÉBASTIEN DE SAINT FRANCISQUE et AUGUSTIN DE TORDESILLAS, ne revisitèrent la Chine qu'en 1579. Mais à la vérité les missions catholiques de Chine ne reprirent de leur importance, pour mieux dire, ne furent définitivement établies que par les Jésuites, successeurs de Saint FRANÇOIS-XAVIER, et par-

ticulièrement par le célèbre MATTEO RICCI, à la fin du XVI[e] siècle.

Nous avons déjà signalé quelques uns de ces voyageurs laïques, tels l'orfèvre Guillaume de Paris rencontré à Karakoroum par Rubrouck, Pietro de Lucalongo, bienfaiteur de Monte Corvino; Guillaume de Rubrouck mentionne aussi à la Cour du Khan une esclave allemande et un Hongrois, une femme de Metz en Lorraine, nommée Pasca ou Paquette capturée en Hongrie, un clerc d'Acre, nommé Theodolus; certainement ces étrangers étaient les victimes de raids opérés par les Tartares en Europe orientale; le guide de Rubrouck au palais de Mangkou était un garçon hongrois; parmi les artilleurs employés au siége de Siang Yang, Marco Polo indique un allemand et un chrétien nestorien; plus tard, nous trouverons le Génois ANDALÒ DE SAVIGNONE qui entra dans les bonnes grâces du Grand Khan et entreprit en 1338 un second voyage en Chine. Mais de beaucoup le plus célèbre est le Vénitien Marco Polo, dont nous allons essayer de retracer brièvement la carrière. Marco Polo.

ANDREA POLO DE S. FELICE eut trois fils MARCO, NICOLO et MAFFEO, notables commerçants: Marco l'aîné parait avoir été établi quelque temps à Constantinople et avoir possédé un comptoir à Soldaia en Crimée; son homonyme neveu, MARCO le grand voyageur, fils de Nicolo est né en 1254. Nous trouvons en 1260, Nicolo et Maffeo à Constantinople; leurs affaires leur font remonter la Volga, les entraine à Bokhara, puis à la Cour du Grand Khan qui les reçoit bien. K'oublaï les renvoie avec un de ses officiers comme ambassadeurs au Pape porteurs de lettres demandant au Souverain Pontife un grand nombre de missionnaires pour évangéliser ses sujets, non pas que le chef mongol eût comme on l'a cru un penchant pour le christianisme mais bien parce qu'il le trouvait une religion propre à adoucir les moeurs encore frustes de ses peuples.

Les frères Polo, de retour à Acre, en avril 1269, apprirent la mort de CLÉMENT IV survenue l'année précédente; l'élection de son successeur n'avait pas encore eu lieu et Nicolo et Maffeo se rendirent à Venise. Nicolo eût le chagrin d'apprendre la mort de sa femme et la joie de retrouver son fils Marco, alors âgé de quinze ans.

Accompagnés de ce dernier, les deux frères se remirent en route pour accomplir la mission que leur avait confiée le Grand Khan; à Acre, ils consultèrent le légat du Pape en Syrie, Tedaldo VISCONTI, archidiacre de Liége, qui leur remit des lettres pour K'oublai expliquant les circonstances causes de l'insuccès de leur mission; les Vénitiens se mirent en route, mais ils étaient encore au port d'Aias, lorsqu'ils apprirent l'élection au Saint-Siége de leur ami Tedaldo lui-même qui règna sous le nom de GRÉGOIRE X; ils s'empressèrent de revenir sur leurs pas; mais le personnel faisait défaut et le nouveau Pape, outre des paroles d'encouragement, ne put que leur donner deux Dominicains qui, effrayés de la durée et des difficultés de ce lointain voyage, se hâtèrent de rentrer en Europe à la première occasion qui se présenta de le faire. Il est probable que le second départ de la famille Polo eut lieu en novembre 1271.

Partis d'Aias, les Polo passèrent par Sivas, Mardin, Mosoul, Baghdad, Ormouz où au lieu de prendre la mer, ils remontèrent à Kirman, au Khorassan, à Balkh, traversèrent le Badakhchan, franchirent les Pamir, passèrent à Kachgar, Yarkand, Khotan, atteignirent le Lob Nor, pénétrèrent au Tangout et parvinrent enfin à la Cour du Grand Khan en mai 1275.

Les voyageurs furent bien accueillis par K'oublai qui prit en amitié le jeune Marco à cause de sa bonne humeur, de son talent à raconter des anecdotes et de son intelligence et il ne tarda pas à utiliser ses talents dans différentes missions dont la première

sans doute conduisit le jeune Vénitien au Chan Si, Chen Si, Se Tch'ouan, Yun Nan, probablement entre 1277 et 1280; dans son récit, Marco nous décrit la bataille livrée à Young Tch'ang qu'il appelle Vochan par le roi de Mien (Birmanie) battu malgré ses éléphants par les troupes mongoles. Il est probable que Marco occupa aussi différents postes; lui-même nous dit que pendant trois années il fut gouverneur de la grande ville de Yang Tcheou.

Cependant les Vénitiens, fatigués de leur long exil, craignant d'autre part les complications qui pouvaient surgir à la mort du Grand Khan âgé, auraient bien voulu regagner leur patrie, mais K'oublai faisait la sourde oreille à leurs discrètes allusions à ce désir de quitter la Cour. Il fallut une circonstance fortuite pour qu'il leur fut permis de réaliser leurs désirs. Le souverain de Perse, Arghoun, petit-neveu de K'oublai, perdit en 1286 sa femme favorite, la khatoun Boulougham, et suivant le voeu de celle-çi, il envoya des ambassadeurs chercher une nouvelle épouse dans la famille du Grand Khan qui fit choix de la princesse Kokatchin, âgée de dix-sept ans. Les Polo ayant gagné les bonnes grâces des ambassadeurs, ceux-ci demandèrent à être accompagnés par eux dans le voyage de retour; le vieux Khan accorda son consentement à grand'peine, mais il stipula que les Vénitiens reviendraient après avoir accompli leur mission.

Le long voyage par mer entrepris pour conduire la princesse mongole à son fiancé nous a valu quelques uns des plus importants chapitres du récit de Marco. Il fut d'ailleurs accidenté; embarqués à Zaitoun, au commencement de 1292, la princesse, les trois envoyés de Perse et la famille Polo, furent obligés par le mauvais temps de faire un long séjour à Sumatra; ils passent au sud de l'Inde; deux des ambassadeurs meurent en cours de route et lorsque la princesse

arrive en Perse, elle apprend la mort d'Arghoun le 7 mars 1291 et l'avènement de son frère Kaikhatou; Kokatchin épousa le fils de son fiancé: Ghazan, de physique assez ordinaire, tandis qu'Arghoun passait pour un des plus beaux hommes de son temps, mais en revanche fort intelligent. La princesse se sépara avec tristesse de ses compagnons de voyage qui poursuivant leur route arrivèrent à Tabriz et enfin, par Constantinople, à Venise en 1295.

Nos voyageurs après leur longue absence eurent quelque peine à se faire reconnaître de leurs parents qui ne furent convaincus de leur identité qu'en présence des énormes richesses qu'ils rapportaient de leurs lointaines pérégrinations. Marco Polo rentrait à Venise à ce moment dans des conditions défavorables. En effet, Venise et Gênes, rivales qui se partageaient le commerce de la Méditerranée, étaient en grande lutte qui se termina à l'avantage de la première à la fin du XIVe siècle: à l'époque qui nous occupe, les Génois, qui avaient atteint l'apogée de leur puissance, s'apercevaient que la rivalité de la Reine de l'Adriatique allait leur devenir fort préjudiciable: aussi résolurent-ils d'obtenir coûte que coûte la suprématie sur mer. Ce fut à ce dessein qu'une flotte considérable fut équipée sous les ordres d'un marin entre tous illustre, Lamba DORIA. Le Procurateur de Saint Marc, qui était alors Andrea DANDOLO il *Calvo*, s'empressa de convoquer tous les hommes valides pour repousser l'envahisseur, et Marco Polo fut un des premiers à se présenter pour défendre sa patrie. La rencontre des deux flottes eut lieu à Curzola, île des côtes de la Dalmatie, non loin de Lissa. La défaite des Vénitiens fut terrible; il y eut plusieurs milliers d'hommes tués ou prisonniers (7 septembre 1298). Dandolo périt et Marco Polo fait prisonnier fut conduit à Gênes avec ses compagnons de défaite.

A Gênes, Marco Polo fut enfermé au Palazzo del Capitano del Popolo alors Gugliemo Boccanegra, depuis le Palazzo delle Compere di San Giorgio, à la Piazza Caricamento, qui servit de douane pendant fort longtemps. Ce palais fut donné en 1407 par la République à la Banque de Saint Georges qui joua un rôle considérable dans l'histoire de Gênes jusqu'au XVIII[e] siècle. Parmi les compagnons de captivité de Marco Polo, se trouvait un homme de Pise appelé Rusticien auquel il dicta en français ses souvenirs de voyage. Marco Polo rentra à Venise en août 1299; il se maria et mourut en 1325 probablement.

En 1765—66 paraissait à Florence, quoique le titre de l'ouvrage porte Lisbonne et Lucques, un livre en quatre volumes intitulé *Della Decima e di varie gravezze imposte dal Comune di Firenze Della Moneta e della Mercatura de' Fiorentini fino al Secolo* XVI dont l'auteur était Gian Francesco Pagnini del Ventura de Volterra. Le Volume III contient un traité de *la Pratica della Mercatura* par Francesco Balducci Pegolotti publié d'après un manuscrit de la Bibliothèque Riccardi à Florence. Pegolotti était au service des Bardi de Florence; nous savons qu'il était à Anvers de 1315 à 1317; il fut transféré à Londres; nous le trouvons à Chypre de mai 1324 à août 1327, puis encore en 1335, époque à laquelle il obtient du roi de la Petite Arménie pour sa Compagnie des priviléges commerciaux à Aias, port du golfe de Scanderoun. Les Bardi firent faillite en 1339. Le premier chapitre du livre de Pegolotti nous donne des renseignements au sujet du voyage de Cathay depuis Tana, aller et retour avec des marchandises. Il fallait compter de Tana à Astrakhan 25 jours avec un chariot à boeufs et de 10 à 12 jours avec un chariot à chevaux. D'Astrakhan à Saraï, il y avait un jour par eau et de Saraï à Saraitchik sur le Jaïc ou Oural, aussi

Pegolotti.

par eau, il fallait huit jours; jusqu'à Ourghandj, ou Khwarezm, sur les deux rives de l'ancien lit de l'Oxus, on mettait vingt jours en chariot à chameaux; d'Ourghandj à Otrar de trente cinq à quarante jours en chariot à chameaux; directement de Saraitchik à Otrar il ne fallait que cinquante jours; d'Otrar à Al Maliq, quarante cinq jours avec des ânes de somme; d'Al Maliq à Kan Tcheou, 70 jours avec des ânes; on se rend à une rivière non nommée, probablement le Grand Canal, en 45 jours à cheval; on descend cette rivière à Cassai (Hang Tcheou) d'où il faut 30 jours pour remonter à Khan baliq. A Hang Tcheou on échange ses lingots d'argent pour du papier-monnaie appelé *balish*; quatre balish valent un lingot (*sommo*) d'argent. Le second chapitre du traité de Pegolotti renferme des conseils au sujet du voyage de Cathay, par exemple: laisser pousser sa barbe et éviter de se raser; ne pas faire d'économie sur les gages du drogman; il est utile de se procurer au moins deux bons domestiques parlant la langue de Couman; le voyageur sera mieux soigné s'il emmène avec lui une femme de Tana parlant également le Coumanien. Pour aller de Tana à Astrakhan, il faut emporter vingt-cinq jours de provisions; la route est parfaitement sûre de Tana au Cathay; seulement si le voyageur meurt en route, tout ce qui lui appartient devient la propriété du seigneur du lieu, à moins qu'il n'ait avec lui un frère ou un ami intime; toutefois on peut courir quelque danger dans l'intervalle de la mort d'un chef à l'élection de son successeur. «Cathay, nous dit Pegolotti, est une Province contenant beaucoup de terres et de villes; parmi elles il y en a une, c'est-à-dire la Ville capitale, où se rendent les marchands, et où se fait beaucoup de commerce, laquelle ville se nomme Cambalec. Et la dite ville mesure cent milles de tour, et est toute pleine de gens, de maisons et d'habitants». On peut calculer qu'un marchand

avec un drogman (*Turcimanno*) et deux domestiques, et avec des marchandises de la valeur de 25000 florins d'or, dépensera au cours de son voyage au Cathay de 60 à 80 *sommi* d'argent et pour le voyage de retour à Tana, y compris la nourriture et les gages des domestiques et tous les autres frais, cinq sommi par bête de somme, ou moins; et on peut évaluer le sommo à cinq florins d'or, disons à peu près treize francs par florin. Parmi d'autres conseils, notons que tout l'argent apporté au Cathay est changé pour du papier monnaie, jaune, portant le cachet du Seigneur, appelé *balishi* qui a cours forcé; il y a trois espèces de valeur différente de ce papier monnaie. On peut calculer que l'on peut avoir au Cathay de 19 à 20 livres poids de Gênes de soie pour un sommo d'argent pesant $8\frac{1}{2}$ onces de Gênes, l'alliage devant être de 11 onces 17 deniers par livre; on peut aussi calculer que l'on peut obtenir au Cathay trois ou trois pièces $\frac{1}{2}$ de soie damassée (*cammocca*) pour un sommo; et pour un sommo d'argent de $3\frac{1}{2}$ à 5 pièces de *nacchetti* de soie et d'or.

NÉCROLOGIE.

ÉDOUARD CHAVANNES.

Édouard Chavannes est mort le mardi 29 janvier 1918, enlevé dans la force de l'âge, en pleine activité scientifique; sa perte est la plus cruelle que pouvaient subir les études chinoises dans lesquelles il occupait le premier rang aussi bien à l'étranger qu'en France.

Emmanuel-Édouard Chavannes est né le 5 octobre 1865, à Lyon, d'une excellente famille originaire de Charmoisy, hameau de la paroisse d'Orsier, situé à deux lieues au sud de Thonon, dans le Chablais. La religion réformée fut introduite dans cette région, en 1536, par les Bernois; à la fin du XVIe siècle, Charles-Emmanuel de Savoie expulsa les protestants et il est probable que parmi eux se trouvait Bernard Chavannes, qui aborda à Territet, dans la paroisse de Montreux, en 1602 et fut admis à la naturalisation le 3 décembre 1618 par Niclaus Manuel, bailli de Vevey et capitaine de Chillon; Bernard, ancêtre de la famille, périt misérablement écrasé par une avalanche; il avait épousé Suzanne Prost de Genève, qui lui donna un fils André, dont descendent les membres actuels de la famille. Le grand-père de notre collègue, Édouard L., était un botaniste distingué, auquel on doit une *Monographie des antirrhinées*, publiée à Paris en 1833; né en 1805, il mourut le 30 août 1861, dans sa campagne du Jardin, au-dessus de Lausanne; par sa femme Marianne-Françoise, dite Fanny Dutoit, il eut un fils, F.-Émile, né le 6 août 1836, qui, après de brillantes études d'ingénieur à Lausanne et à Paris, devint directeur technique des ateliers de la Buire, à Lyon; c'est là que naquit son second fils Emmanuel-Édouard Chavannes, dont la naissance paraît avoir coûté la vie à sa mère, Blanche Dapples, qui mourut un mois plus tard le 22 novembre 1865. Émile Chavannes s'étant remarié avec Laure Poy, eut huit autres enfants; il est mort le 14 mars 1909.

Chavannes passa quelques années de son enfance chez sa grand-mère, à Lausanne, puis étudia au lycée de sa ville natale, d'où il vint à Paris suivre les cours du lycée Louis-le-Grand pour préparer les examens d'entrée à l'École Normale supérieure où il fut reçu (1885).

Georges Perrot, alors directeur, qui le prit en grande affection, l'engagea



EMMANUEL-ÉDOUARD CHAVANNES.
5 octobre 1865—29 janvier 1918.

à orienter ses études vers la Chine, et lorsque Chavannes sortit de l'établissement de la rue d'Ulm et eut passé son agrégation de philosophie (1888) [1]), il vint me voir de la part de Gabriel Monod pour me demander conseil; il songeait à faire de la philosophie chinoise l'objet de ses principales recherches; je lui fis remarquer que le champ était vaste, mais que le D[r] James Legge y avait déjà marqué sa forte empreinte avec ses *Chinese Classics*, et qu'il serait préférable, avec sa grande préparation scientifique, d'aborder les études historiques, assez négligées alors, de choisir par exemple une des vingt-quatre grandes histoires dynastiques, de la traduire et de la commenter en entier; le conseil, comme on le verra, ne fut pas perdu. Affecté au lycée de Lorient, à la sortie de l'École Normale, Chavannes, sur la recommandation de Perrot, et avec l'appui de René Goblet, ministre de l'Instruction Publique, obtint d'être envoyé à Pe King en qualité d'attaché libre à la Légation de France. Il avait suivi les cours de chinois de Maurice Jametel, à l'École des Langues Orientales vivantes dont il obtint le diplôme, et du marquis d'Hervey de Saint-Denys au Collège de France, mais c'est pendant son séjour dans la capitale de la Chine qu'il acquit sa profonde connaissance de la langue et qu'il accumula les matériaux qui devaient lui servir à édifier ses travaux ultérieurs. Le 24 janvier 1889, Chavannes partait pour la Chine avec un jeune élève interprète Georges Lallemant-Dumoutier, fraîchement sorti de l'École des Langues Orientales, qui devait mourir prématurément à Chang Hai neuf ans plus tard. Arrivé à Pe King le 21 mars, il m'écrivait le 12 juillet 1889: «On éprouve, en arrivant à Pe King, une impression d'ahurissement dont je commence seulement à me remettre. Les trois mois et demi qui se sont écoulés depuis notre arrivée ont passé avec une rapidité dont je suis étonné. J'ai un peu hésité dans le début sur le travail que je voulais entreprendre. J'ai abordé le *Yi Li*, dont je vous avais parlé à Paris; mais cette traduction présente des difficultés si sérieuses que j'ai dû y renoncer. Je me suis rabattu sur Se-ma Ts'ien et je me propose de faire une traduction de la première partie de l'ouvrage, celle qui présente une histoire des dynasties chinoises depuis Chen Noung jusqu'aux Han. Ne croyez-vous pas que ce travail pourrait avoir quelque intérêt?».

Chavannes avait ainsi trouvé un point de départ solide; il avait d'autant plus raison d'abandonner le *Yi Li* qu'à ce moment même M[gr] de Harlez préparait à Louvain une traduction de ce rituel. En même temps, pour ne pas perdre l'habitude d'écrire, il envoyait une correspondance mensuelle au *Temps* sur des questions d'Extrême-Orient [2]).

Plus tard, il précisait le but de ses recherches (10 novembre 1889): «Je continue à lire Se-ma Ts'ien; mais je vois mieux maintenant ce que j'en veux faire; j'ai l'intention de faire un livre sur Sse-ma Ts'ien lui-même, de raconter sa vie et de retracer son caractère, de fixer quels sont les livres qui ne sont pas de lui dans le *Che Ki*, enfin de montrer le plan et la valeur historique de cet ouvrage; si rien ne vient m'empêcher dans mes études, je pense pouvoir

réaliser ce projet avant deux ans». Dès 1890, il put donner au *Journal of the Peking Oriental Society* la traduction de l'un des huit Traités (*Pa Chou*) formant le vingt-huitième chapitre des *Mémoires historiques* de Se-ma Ts'ien consacré aux sacrifices *foung* et *chan* qui furent institués par les Ts'in et les Han [3]).

En 1891, Chavannes fit un court séjour en France et épousa la fille du docteur Henri Dor, le distingué oculiste de Lyon; elle fut pour lui la compagne dévouée des heures pénibles où l'état de sa santé précaire réclamait des soins incessants. En même temps qu'il préparait son Se-ma Ts'ien, Chavannes réunissait les éléments d'un ouvrage d'un tout autre caractère sur la *Sculpture sur pierre en Chine* [4]), consacré à l'explication des bas-reliefs des deux dynasties Han, conservés dans la province de Chan Toung; cet ouvrage se compose de deux chapitres; le premier, plus considérable, décrit les sépultures de la famille Wou, le second, les bas-reliefs du Hiao T'ang chan et la pierre du village de Lieou. Une introduction précède les explications et une série de planches donnent le fac-similé des estampages pris sur les monuments. Les sépultures de la famille Wou, qui datent de l'an 147 de notre ère, se trouvent dans la province de Chan Toung; elles ont été découvertes en 1786, dans la période K'ien Loung, par un nommé Houang Yi; ces sculptures ont été représentées dans l'ouvrage chinois intitulé *Kin Che souo*, qui date du commencement du XIX siècle. Comme Commissaire du Comité des Travaux historiques et scientifiques, j'ai eu l'honneur de suivre l'impression du livre de Chavannes qui parut de la manière la plus opportune en 1893.

Le marquis d'Hervey de Saint-Denys mourut le 3 novembre 1892; il était le troisième titulaire de la chaire du Collège de France: *Langues et littératures chinoises et tartares mandchoues*, inaugurée le 16 janvier 1815, par Abel Rémusat, qui eut Stanislas Julien pour successeur. On pouvait penser que Gabriel Devéria serait candidat à cette chaire, mais le Ministère des Affaires Étrangères ne lui permit pas de quitter son cours de l'École des Langues orientales vivantes. Les candidats ne manquèrent d'ailleurs pas; il y en eut huit à ma connaissance. Le maintien de la chaire étant décidé, le dimanche 12 mars 1893, à la réunion des professeurs au Collège de France, Chavannes, alors à Pe King, fut présenté en première ligne, et Ed. Specht, en seconde ligne; ces choix furent ratifiés le 29 mars par 29 voix sur 33 votants par l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. En conséquence, Chavannes fut nommé professeur de la chaire de chinois le 29 avril 1893 par un décret rendu sur la proposition du Ministre de l'Instruction publique: il avait 28 ans. Il débuta le 5 décembre 1893 par une leçon qui obtint le plus vif succès [5]).

Cependant Chavannes poursuivait la publication de son Se-ma Ts'ien qui devait comprendre dix volumes; dans sa séance du 11 mai 1894, la Société Asiatique lui accordait une subvention, et dans la séance du 20 juin 1895, Barbier de Meynard présentait le premier volume de ce grand ouvrage.

Ce fut le grand astrologue Se-ma T'an, mort en 110 avant J.-C., à Lo Yang, qui eut l'idée du *Che Ki* et commença de réunir les matériaux nécessaires qu'il légua, sur son lit de mort, à son fils Se-ma Ts'ien, qui lui succéda dans sa charge; il avait, par des voyages, acquis une grande expérience. La date de sa naissance à Loung Men, sur la rive droite du Houang Ho, est inconnue; quelques uns la placent en 163 av. J.-C. Pour avoir défendu le général malheureux Li Ling, il fut condamné à la castration (98 av. J.-C.). Il mourut probablement au commencement du règne de l'empereur Tchao (86—74 av. J.-C.). Il avait, après son malheur, continué d'amasser les matériaux, à les mettre en œuvre et donna la rédaction définitive du *Che Ki*. «Le mérite, dit Chavannes, qu'on ne saurait dénier à Se-ma T'an et à Se-ma Ts'ien, c'est d'avoir les premiers conçu le plan d'une histoire générale. Jusqu'à eux, on n'avait eu que des chroniques locales.» Se-ma Ts'ien a su mériter le surnom de *Père de l'Histoire*, comme Hérodote, et son œuvre a servi de modèle à celle de ses successeurs.

Les «Mémoires Historiques» (*Che Ki*) s'étendent depuis Houang Ti, Tchouen Hiu, K'ou, Yao et Chouen jusqu'à 122 avant notre ère. Ils comprennent 130 chapitres divisés en 5 sections. I. *Annales principales* (*Ti-Ki*), 12 chapitres, depuis les Cinq Empereurs jusqu'à l'empereur Hiao Wou; II. *Tableaux chronologiques* (*Nien piaou*), 10 chapitres; III. *Les huit traités* (*Pa Chou*), 8 chapitres (rites, musique, harmonie, calendrier, astrologie, sacrifices *foung* et *chan*, le fleuve et les canaux, poids et mesures); IV. *Les maisons héréditaires* (*Che Kiao*), 30 chapitres; V. *Monographies* (*Li Tchouen*), 70 chapitres. On voit quelle partie importante de l'histoire de la Chine embrasse l'ouvrage de Se-ma Ts'ien. Elle couvre une période de trois mille années qui remonte au-delà des temps historiques, au-delà même de la première dynastie, la dynastie Hia, pour continuer sous les Chang, les Tcheou, les Ts'in, et se terminer sous les Han. Sous la dynastie des T'ang, Se-ma Tcheng écrivit les *Annales des Trois Souverains* (P'ao Hi, Niu Koua, Chen Noung ou Yen Ti) que l'on place en tête du *Che-Ki*.

Successivement parurent, de 1895 à 1901, cinq tomes sur dix[6]) (dont l'un en deux parties) de cette grande œuvre dont le second volume obtint, en 1897, le prix Stanislas Julien à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. Nous écrivions en 1898: «C'est un véritable monument que M. Chavannes élève à la mémoire du célèbre historien Se-ma Ts'ien; les volumes paraissent à intervalles suffisamment rapprochés pour nous permettre de voir achevée une œuvre dont l'ampleur nous faisait craindre qu'il ne fût pas permis à un seul homme de la mener à bonne fin.» * Hélas! nos craintes n'étaient que trop justifiées; Chavannes, sollicité par tant de travaux nouveaux et intéressants, n'a pas vu la fin de sa tâche, qui sera, je l'espère, terminée quelque jour. Sur les 130 chapitres qui composent le *Che Ki*, il en a publié 47; il reste à donner les chapitres 48—60 de la quatrième section (Maisons héréditaires) et toutes les

* *T'oung Pao.*

Monographies (chap. 61—130); nous avons en entier les Annales principales (chap. 1—12), les Tableaux chronologiques (chap. 13—22), les huit Traités (chap. 23—30). A sa traduction, Chavannes a ajouté des dissertations du plus vif intérêt, par exemple: Les Chants du Bureau de la Musique. Des rapports de la musique grecque avec la musique chinoise, dans le tome III, 2e partie. Il se livra également à des recherches approfondies sur l'ancienne chronologie chinoise [7]); c'est un sujet qui l'a toujours intéressé et nous le verrons plus tard s'occuper du Cycle turc des Douze Animaux [8]).

Une autre branche importante d'étude avait sollicité l'attention de Chavannes: les voyages des pélerins bouddhistes. Il est probable que le bouddhisme fut introduit en Chine par les Ta Yue-Tche sous l'empereur Ngai (2 av. J.-C.). Dans le but de rechercher les écritures saintes de cette religion, des religieux chinois, dont le plus célèbre est Hiouen Tsang, entreprirent la longue route qui devait les conduire aux sanctuaires sacrés de l'Inde, particulièrement dans les pays de Gandhara et d'Udyâna. En dehors de la religion, on sait quelle vive lumière ont projetée ces voyages sur la géographie du nord de l'Inde, de l'Asie centrale et des Iles de la Sonde. Abel Rémusat est le véritable initiateur de ces études par la publication posthume, en 1836, de sa traduction du *Fo Kouo Ki*, relation du voyage exécuté à la fin du IVe siècle par Fa Hian; il fut suivi par Stanislas Julien avec sa traduction de Hiouen Tsang. Chavannes, suivant les traces de ses devanciers, donna, dès 1894 [9]), la traduction de l'ouvrage de Yi Tsing, qui lui valut la même année le prix Stanislas Julien, qu'il partagea avec De Groot pour son *Code du Mâhâyana*.

Quatre ans après le retour (645) de Hiouen Tsang, un jeune religieux de quinze ans, enthousiasmé par les résultats du voyage du célèbre pélerin, se promit d'imiter son exemple: il se nommait Tchang Wen-ming, en religion Yi Tsing, né en 634, à Fan Yang, dans le Tche Li. Il était entré au couvent à sept ans; grâce à un fonctionnaire éclairé de Yang Tcheou, Foung Hiao-ts'iouen, dont il fit la connaissance en 671, Yi Tsing trouva les ressources nécessaires à l'accomplissement du voyage qu'il projetait depuis 649. Il s'embarqua avec un seul compagnon sur un bateau persan à Canton, et vingt jours plus tard, il abordait à Çri Bhōja, le Zabedj des Arabes que Chavannes place au Sud de Sumatra; il y séjourna six mois et se rendit en bateau au pays de Mouo louo yu, Palembang, où il resta deux mois; passa à Kie Tcha (Atjeh), aux Nicobar (672), et l'année suivante débarqua à Tanralipti, à l'embouchure de l'Hoogly, où il résida et fit la connaissance d'un religieux chinois, Ta-tch'eng teng, qui avait longtemps habité Ceylan, d'où il s'était rendu aux Indes il y avait une douzaine d'années; ils formèrent le projet de joindre une caravane pour visiter l'Inde centrale et en particulier le Bihar, dont la partie au sud du Gange formait l'ancien royaume de Magadha, célèbre dans l'histoire du Buddha comme le pays où il commença sa prédication. A dix jours de marche du temple de Mahābodhi (Boddh Gaya), Yi Tsing tomba malade, resta en arrière, fut complètement dé-

pouillé par des brigands, réussit néanmoins à leur échapper et à rejoindre ses amis. Il visita divers lieux de pèlerinage, en particulier Kapilavastu; il séjourna dix ans au célèbre temple de Nālanda. En 685, il prit la résolution de rentrer en Chine et, par la même route, revint à Canton, chercher de l'aide pour ses travaux; après quatre mois de séjour, il repartit avec ses aides pour Çri Bhōja, où il rédigea ses notes. Il rentra définitivement en Chine en 695 et arriva l'été à Lo Yang; l'impératrice Wou, ancienne concubine de T'ai Tsoung et femme de Kao Tsoung, gouvernait alors. Yi Tsing continua ses nombreux travaux et mourut en 713 à 79 ans. Après Yi Tsing, Chavannes étudie successivement Wou K'oung [10]), Soung Yun [11]), Ki Ye [12]), Gunavarman [13]), et Jinagupta [14]).

Wou K'oung est loin d'avoir la valeur de la plupart de ses coreligionnaires; né en 730, à Yun Yang, dans le Chen Si, il fit partie d'une mission d'inspection envoyée par l'empereur Hiouen Tsoung en 751, sur la demande du roi de Kipin; le Kipin et le Cachemire (*Kia che mi lo*) étaient à l'origine identiques, mais sous les T'ang, ils semblent avoir été séparés; en effet, Wou K'oung, après avoir passé par Ngan Si, Kachgar (Sou Lei), traversé les montagnes et divers royaumes, arriva en 753 au royaume de K'ien-tolo, prononciation correcte du sanscrit Gandhara. « C'est là qu'est la capitale orientale du Kipin ». Wou K'oung distingue bien le Cachemire du Kipin (Gandhara et région environnante); notre çramana rentra en Chine par Kachgar, Khotan, Kou Tcha, Ngan Si, après une absence de quarante années et était de retour à Tch'ang Ngan en 790.

Ce fut l'impératrice Hou qui, dans son zèle religieux, envoya en mission dans les régions de l'Ouest (*Si Yu*), en 518, pour y recueillir des livres et étudier la discipline, le çramana Houei Cheng, accompagné de Soung Yun, originaire de Touen Houang, et d'autres bonzes qui rentrèrent à Lo Yang, dans l'hiver de 522, rapportant 170 volumes de sūtrās et de çāstrās traitant tous de l'enseignement du Grand Véhicule (*Mâhâyana*).

Ki Ye faisait partie d'un groupe de trois cents çramanas envoyés en 964 ou 966 aux Indes; il partit de Kiai (Kan Sou) sur la rive gauche du He Chouei, se rendit à Ling Wou, près de Ning Hia, d'où il se mit en route pour sa destination par Leang Tcheou, Kan Tcheou, Sou Tcheou, Cha Tcheou, Hami, Tourfan, Karachahr, Aqsou, Kachgar, Khotan, arrivant au royaume de Poulou (Gilghīt), Cachemire, Gandhara, Magadha. Il rentra en Chine par le Nepal. Ayant présenté les livres et les reliques qu'il avait recueillis à l'Empereur T'ai Tsoung (976), il se fixa au temple de Nieou Sin (Cœur de Bœuf) au nord du mont Omei, au Se Tch'ouan, consacré au culte de Samantabhadra; il s'y construisit une hutte dans laquelle il mourut à l'âge de 84 ans. Il avait pris des notes de voyages à la fin de chacun des 42 livres d'un exemplaire du Nirvâna Sutra qui furent recueillies au XIIe siècle par Fan Tch'eng-ta et insérées dans son ouvrage *Wou tch'ouan lou*. La relation de Ki Ye a été traduite par G. Schlegel puis par Ed. Huber.

Gunavarman (367—431 ap. J.-C.), de la caste des Kṣatriyas, descendait des

rois héréditaires de Ki Pin (Cachemire); il dédaigna ce haut titre qui lui avait été offert, quitta le monde et se mit en route; il se rendit à Ceylan, puis à Che P'o (Java?) dont le roi se convertit et fit construire un monastère pour Gunavarman dont la réputation se répandit au loin: les çramanas Houei Kouan et Houei Ts'oung vantèrent les vertus du pélerin auprès de l'empereur Wen, des Soung (424—454) et lui demandèrent de le faire venir à la capitale Kien Ye (Nan King). L'empereur accéda à leur désir et ordonna au préfet de Kiao Tcheou (Hanoï) de conduire les çramanas à Che P'o: mais Gunavarman avait déjà quitté ce pays pour Canton, d'où il se rendit à Chao Tcheou, puis à Nan King où il fixa sa résidence, terminant sa vie dans la prédication et la traduction des livres saints; il mourut âgé de 65 ans.

Jinagupta qui a vécu quatre-vingts ans (525—605 ap. J.-C.) était originaire du royaume de Gandhara et demeurait à Peshawar; il se rendit de Kapiça à Tch'ang Ngan où il arriva en 559 ou 560, allant du Lob Nor au Kou kou Nor (Si Ning) sans passer par Touen Houang; il est connu comme l'un des religieux hindous qui ont le plus travaillé à faire connaître le bouddhisme à l'étranger par ses traductions en chinois d'ouvrages bouddhistes, en particulier de la vie du Bouddha intitulé *Buddhačaritra*. Des pélerins bouddhistes, Chavannes passe à d'autres voyageurs chinois.

Il nous révèle les noms de voyageurs chinois qui, du Xe au XIIe siècle de notre ère, se rendirent, les uns à la cour des souverains Khitan de la dynastie Leao (937—1119 ap. J.-C.), les autres à la résidence des empereurs Jou tchen de la dynastie Kin (1115—1234 ap. J.-C.); nous avons ainsi la relation de Hiu K'ang-tsoung, originaire de Lo P'ing dans le Kiang Si, qui, chargé de féliciter le second empereur de la dynastie Kin de son accession au trône, partit le 2 mars 1125 et revint le 4 septembre 1125 [15]). Dans les *Guides Madrolle* [16]) il parlera de divers voyageurs chinois à l'étranger et il nous fera le récit d'un voyage fait dans le nord sous les Soung par Tcheou Chan [17]). M. Sylvain Lévi a raconté les Missions dans l'Inde de Wang Hiuen-ts'e [18]), «ce personnage, nous dit-il, contemporain de Hiouen Tsang, qui partit en simple porteur de présents officiels avec une escorte de trente cavaliers, vint se heurter à une armée entière, s'improvisa diplomate et général, coalisa le Tibet et le Népal contre l'Hindoustan, et ramena prisonnier à son empereur un roi du Magadha». Chavannes a ajouté au récit une traduction des deux inscriptions élevées, l'une le 28 février 645 sur le Gṛdhrakûṭa, l'autre au pied du Bodhidruma le 14 mars 645 par Li I-piao et Wang Hiuen-ts'e [19]).

Le 9 novembre 1888, Chavannes entrait à la Société asiatique sous le patronage de MM. Cordier et Barbier de Meynard et dès le 11 janvier 1895 il devenait secrétaire à la place de James Darmesteter. Se conformant à la coutume établie par ses devanciers, Chavannes lisait un rapport annuel à la séance du 20 juin 1895 [20]), plein de faits, rempli d'aperçus nouveaux; ce fut le dernier des rapports annuels lu à la Société; l'étendue toujours grandissante du champ des recherches, la

difficulté de se procurer des renseignements à l'étranger, la multiplicité des rapports spéciaux à chaque branche de l'orientalisme, semblaient rendre inutile la continuation d'une tradition établie par Jules Mohl et Ernest Renan. Outre un grand nombre d'articles que je cite à leur place et de comptes-rendus d'ouvrages [21]), Chavannes a donné au *Journal* de la Société une Notice sur Gabriel Devéria [22]). Le 8 janvier 1904, il était nommé membre de la Commission du *Journal*; il représenta la Société au XIVe Congrès des Orientalistes tenu à Alger et au 350e anniversaire de la fondation de l'Université de Genève (1909). Enfin le 11 novembre 1910, il était élu Vice-Président à la place du regretté Rubens Duval. En 1916 il fut élu membre d'honneur de la Royal Asiatic Society; il était déjà membre d'honneur de la Société finno-ougrienne d'Helsingfors (1908), de la Société asiatique de Chang Haï (1906) et membre correspondant de l'Académie des Sciences de Pétrograd (1913).

M. A. Foucher, chargé d'une mission scientifique en Inde, envoya à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres les estampages et les photographies de cinq inscriptions chinoises découvertes à Bodh Gayā sur l'emplacement du célèbre temple Mahābodhi dont quatre sont conservées dans l'Indian Museum à Calcutta: la cinquième était restée à Bodh Gayā dans la résidence du Mahant ou supérieur des prêtres çivaïtes. Elles représentent à quelques fragments près, la totalité des textes lapidaires chinois trouvés en Inde; elles furent érigées, l'une par des religieux de la petite dynastie Han qui ne purent guère revenir en Chine qu'au commencement des Soung, et les quatre autres par des religieux qui vivaient sous les règnes du troisième et du quatrième Soung. Les estampages ayant été confiés à Chavannes, il publia le premier une traduction des cinq inscriptions, devançant ainsi Schlegel qui publia la sienne dans le *T'oung Pao* et suscita une polémique dans laquelle le savant de Leyde apporta son âpreté coutumière [23]). Elle causa de grands ennuis à Chavannes souffrant déjà du mal qui devait le tenir absent de Paris pendant deux ans.

En 1894, Chavannes présentait au Congrès des Orientalistes de Genève des estampages de la célèbre inscription hexaglotte (sanscrit, tibétain, mongol en caractères Phags pa, Ouighour, Chinois et Si Hia) de l'année 1345 qui orne les deux parois de la porte voûtée sous laquelle passe la route de Pe King à Kalgan au village de Kiu Young Kouan, dépendant de la préfecture secondaire de Tch'ang p'ing, province de Tche Li [24]); grâce à la munificence du Prince Roland Bonaparte, ces inscriptions ainsi que les divers documents de l'époque mongole sont rendus accessibles aux investigations des savants de tous les pays [25]). Chavannes a traduit les inscriptions chinoises et mongoles, M. Sylvain Lévi, les inscriptions tibétaines, M. W. Radloff, les inscriptions ouighoures, le docteur G. Huth, les inscriptions mongoles et M. Drouin a étudié les monnaies mongoles du Recueil. L'épigraphie fut l'objet constant des études de Chavannes.

Il étudia dix inscriptions chinoises de l'Asie centrale d'après les estampages recueillis par M. Ch. E. Bonin au cours de la mission scientifique dont il avait

été chargé de 1898 à 1900[26]); elles représentent la presque totalité des inscriptions anciennes de l'Asie centrale connues des érudits chinois et en ajoutent d'autres qui étaient jusqu'ici complètement inédites; c'était tout un chapitre de l'épigraphie chinoise qu'elles permettaient de reconstituer. Ces monuments peuvent être répartis en trois groupes: I. Le lac Barkoul et Koutcha; II. Le temple du Grand Nuage à Leang Tcheou; III. Les grottes de Mille Buddhas, près de Cha Tcheou. Nous le verrons étudier successivement les inscriptions des Ts'in[27]), une inscription du royaume de Nan Tchao[28]), trois inscriptions relevées par M. Sylvain Charria[29]), l'inscription joutchen de K'ien Tcheou[30]), quatre inscriptions du Yun Nan rapportées par le Commandant d'Ollone[31]); nous avons vu qu'il avait traduit celles qui se rapportaient à Wang Hiuen-ts'e.

Son activité inlassable lui permettait de collaborer à la *Revue de Paris*[32]), à la *Revue critique*[33]), à la *Revue de Synthèse historique*[34]), à la *Revue de l'Histoire des Religions*[35]), à la *Grande Encyclopédie*[36]), aux *Annales de Géographie*[36 bis]).

Un nouveau champ d'études s'ouvrait aux Orientalistes. En 1890, Nicolas Yadrintsev découvrait dans le voisinage de l'Orkhon, affluent de la Selenga, qui se jette dans le lac Baïkal, des inscriptions qui furent l'objet de missions considérables, finlandaises et russes, dans les régions de l'Iénissei et de l'Orkhon, dont les principaux résultats furent le déchiffrement des inscriptions Kök-turques de cette région par l'illustre philologue de Copenhague, Vilh. Thomsen, et l'établissement de l'emplacement exact de Kara Koroum. D'autre part l'exploration des oasis de l'immense désert de sable mouvant (*Liou Cha*) à l'ouest de la Grande Muraille dans le Kan Sou allait nous révéler les documents qui permettraient de dévoiler le secret du passé historique de la vaste région occidentale que les Chinois appelaient le *Si Yu*. Parmi les voyageurs qui ont exploré ces contrées difficiles se place au premier rang Sir Aurel Stein dont nous avons retracé les travaux dans deux articles du *Journal des Savants*. Il devait trouver en Chavannes le plus zélé des collaborateurs. Jadis Stanislas Julien avait recueilli un certain nombre de renseignements sur les peuples du Si Yu et en particulier sur les Tou Kioue (Turcs) *). Chavannes reprit la question en entier et dans un remarquable travail édité par l'Académie des Sciences de Saint-Pétersbourg, il nous fit connaître tout ce que, d'après les sources chinoises, on savait de ces Tou Kioue occidentaux qui après avoir été la grande puissance de l'Asie centrale de la première moitié du VIe siècle au milieu du VIIe siècle furent subjugués par les Chinois en 659[37]).

Le docteur (depuis Sir) Aurel Stein à la suite de son voyage en Asie centrale au cours des années 1900—1901 avait confié à Chavannes le déchiffrement des nombreux documents chinois qu'il avait rapportés de son exploration; ceux qui furent trouvés à Dandán-Uiliq, dont les dates s'échelonnent de 768 à 790,

* *Journal asiatique*, 1864.

se rapportent à la période où l'influence chinoise subsistait encore dans tout le Turkestan oriental, bien qu'il n'eût déjà presque plus de communications avec le Gouvernement central; un certain nombre de documents chinois écrits sur des fiches minces et étroites de bois trouvées à Niya, se rattachent au début de la dynastie Tsin, qui commença de régner en 265 ap. J.-C.; enfin quelques sgraffitti et documents chinois de bien moindre importance furent trouvés au Fort d'Endere. Les traductions et les notes de Chavannes ont été insérées dans le grand ouvrage publié par Stein sous le titre de: *Ancient Khotan* [38]). L'étude de ces fiches lui suggéra sans doute le sujet de son curieux mémoire sur *Les Livres chinois avant l'invention du papier* [39]).

A la suite de ses explorations en 1906—1908, Stein confia naturellement à Chavannes l'examen des documents chinois trouvés dans cette nouvelle campagne et le résultat en a été publié en 1913 à Oxford [40]) en un gros volume. C'était sans doute un grand honneur pour notre compatriote, mais il était redoutable: «Je n'ai pas tardé à m'en apercevoir, écrit Chavannes dans son avant-propos, lorsque je me suis trouvé en présence de 2,000 pièces environ qu'il a fallu d'abord examiner à la loupe une à une pour faire le départ entre celles qui étaient inutilisables et celles qui étaient susceptibles d'être déchiffrées. Une moitié des fiches qui constituent la grosse masse de ces textes ayant été ainsi éliminées, j'ai dû lire celles qui restaient, les classer et les traduire».

Les documents qui vont de 98 av. J.-C. à 137 ap. J.-C. sont les plus anciens manuscrits chinois qu'on connaisse jusqu'à ce jour; les fiches en bambou du *Tchou chou ki nien* qui devaient remonter à l'an 300 av. J.-C. et furent exhumées en 281 ap. J.-C. ont maintenant complètement disparu; l'importance paléographique de ces fiches est donc considérable; elles donnent des renseignements sur l'origine des Chinois de garnison, moitié du Chan Si et du Ho Nan, moitié recrutés sur les lieux, qui gardaient la barrière; sur les signaux de feu; les soldats de garnison entretenaient les feux, assuraient le ravitaillement des ambassades chinoises se rendant vers l'Ouest et faisaient par conséquent des approvisionnements; des colonies militaires mentionnées pour la première fois en 101 av. J.-C. avaient été établies dans l'Ouest; les soldats qui les composaient devaient fabriquer des briques non cuites, pour construire ou réparer les bâtiments; ils étaient armés d'épées et d'arbalètes. Deux fiches sont consacrées à des traités de divination; sur d'autres sont écrites des recettes médicales; des débris renferment des fragments du *Ki tsieou chang*, petit vocabulaire où les mots sont rangés par catégories, sans d'ailleurs qu'aucune explication de leur sens soit donnée. On trouve également des fragments de calendriers qui permettent d'établir avec une certitude absolue le calendrier des années 63, 59, 57, 39 av. J.-C.; 94 et 153 ap. J.-C. On voit donc la richesse d'information que nous apportent ces documents dont l'examen fatigua grandement la vue de Chavannes.

D'autre part, les documents trouvés dans l'Asie centrale ouvraient égale-

ment à Chavannes un nouveau champ de recherches. En effet un mémoire de Chavannes inséré au *Journal asiatique* de 1897 sur le Nestorianisme et l'inscription de Kara Balgasoun [41]) est l'origine des recherches de Devéria sur les *Mo ni* [42]) dont il fit très ingénieusement des Manichéens et non des Musulmans. Chavannes devait reprendre avec M. Pelliot cette question du manichéisme en traduisant un fragment d'un ouvrage manichéen chinois recueilli en 1908 dans les grottes de Touen Houang par le second et publié à Pe King en 1909 dans le *Touen Houang che che yi chou*; les deux savants ont joint à leur travail un commentaire qui jette un nouveau jour sur cette religion à laquelle Saint-Augustin n'a pas peu contribué à donner de l'intérêt [43]).

Moni est la transcription de Mani, appelé aussi Manès, le fondateur chaldéen de la religion qui porte son nom empruntée à celle des Chaldéens et des Perses, ou tout simplement au mazdéisme avec un bien faible apport, et encore est-il douteux, de christianisme. Mani fut mis à mort vers 274, mais sa doctrine se répandit rapidement non seulement en Perse mais aussi en Asie centrale. La découverte de documents à Idiqut Chahri par von Lecoq et à Touen Houang par Pelliot a jeté un jour nouveau sur l'expansion du manichéisme de l'Asie orientale et a permis de juger de la beauté d'un art qu'on croyait perdu. Le savant chinois Tsiang Fou pense que le Manichéisme a commencé de pénétrer en Chine sous les Tcheou du Nord (558—581) et sous les Souei, pendant la période K'ai houang (581—609), mais il semble que cette doctrine n'est mentionnée pour la première fois qu'au VIIe siècle par le célèbre pélerin Hiouen Tsang. En 631, un mage nommé Ho lou ou Ha lou arriva en Chine, et il est alors question des Moni, mais il paraîtrait que les allusions faites alors à une religion étrangère s'appliquent plutôt au mazdéisme, qui florissait au Chen Si dès le premier siècle de notre ère, qu'au manichéisme. En tous cas la première mention certaine du manichéisme se rapporte à l'arrivée d'un *fou-to-tan* persan qui, en 694, fait connaître à la capitale le *Eul Tsoung King* ou *Livre des Deux Principes*. Nous notons l'arrivée d'un astronome manichéen en Chine en 719 et sa science eut certainement une grande influence sur le développement de sa religion qui ne paraît pas avoir souffert d'un édit de Hiouen Tsoung en 732 qui déclarait perverse la doctrine de Moni se dissimulant sous le nom de bouddhisme. Les Ouighours connurent le manichéisme lors de leur occupation de Lo Yang en 762—763.

Obligé de renoncer à la publication de la *Revue de l'Extrême-Orient*, faute de caractères chinois, dès que je me fus assuré le concours de l'imprimerie orientale de E.-J. Brill de Leyde, je créai un nouveau périodique consacré à l'Extrême-Orient et je m'associai, comme co-directeur, le docteur Gustave Schlegel, professeur de chinois à l'Université de cette ville: ce fut le *T'oung Pao*, dont le premier numéro parut le 1er avril 1890. Schlegel mourut le 15 octobre 1903 et je restai seul à la tête du *T'oung Pao*. Spontanément, Chavannes, oubliant la controverse qu'il avait soutenue contre Schlegel me proposa sa collaboration

comme co-directeur que j'acceptai avec empressement: « Je ne doute pas, m'écrivait-il, le 22 février 1904, que nous ne puissions faire, en réunissant nos efforts, une œuvre fort utile, et je crois qu'avec le *Bulletin* de l'École d'une part et le *T'oung Pao* de l'autre, la sinologie française tiendra une place honorable dans le monde scientifique. Je ferai tout ce qui dépendra de moi pour que vous n'ayez jamais à regretter de m'avoir associé à l'œuvre dont vous êtes le fondateur». Depuis le 1er janvier 1904, Chavannes a donc travaillé avec moi à la rédaction d'une revue dont la guerre même n'a pas interrompu la publication; pendant près de quinze ans nous avons collaboré à l'œuvre commune sans que jamais la moindre divergence d'opinion causât le moindre arrêt dans l'unité de nos efforts. Les débuts furent durs, car le caractère agressif, personnel, autoritaire de Schlegel avait éloigné du *T'oung Pao* tous ses collaborateurs; pendant quelques mois le labeur fut incessant, mais, à force de travail et de persévérance, nous avons surmonté les difficultés de la première heure. Ce que fut la collaboration de Chavannes, on en jugera par les nombreux et importants articles que j'ai cités au cours de cette notice [44]); ses nécrologies [45]), ses 170 comptes rendus de livres [46]).

Tant de travaux méritaient une récompense; d'ailleurs, depuis la mort de Devéria, aucun sinologue n'appartenait à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, qui, le 20 février 1903, élut Chavannes membre ordinaire à la place d'Alexandre Bertrand. Le 29 avril 1904 il lisait une notice sur la vie et les travaux de son prédécesseur [47]), et la même année, le 18 novembre, il obtenait à la séance publique annuelle de l'Académie un véritable succès avec un intéressant travail sur les Prix de Vertu en Chine [48]). Lorsqu'il devint, en 1915, Président de l'Académie, il sut parler le langage patriotique qui convenait aux circonstances graves que traversait la France et ses confrères garderont toujours le souvenir des paroles vibrantes qu'il prononça à diverses reprises [49]). Comme membre de la Commission du Prix Stanislas Julien et de l'Ecole d'Extrême-Orient et du Comité du *Journal des Savants*, il apporta à l'Académie une précieuse collaboration; il portait à l'Ecole fondée à Hanoï par M. Paul Doumer le plus vif intérêt qu'il lui témoigna en collaborant à son excellent *Bulletin*.

Outre l'itinéraire de Soung Yun et ses notes sur Ki Ye, Chavannes a donné au *Bulletin de l'Ecole française d'Extrême-Orient* deux curieux mémoires sur des estampages de monuments conservés à Si-Ngan Fou, dans le musée épigraphique connu sous le nom de «la Forêt des Stèles», *Pei Lin*. Le premier est consacré à deux cartes géographiques dont les originaux sont gravés sur pierre et remonteraient à l'année 1137, ils seraient les deux plus anciens spécimens de la cartographie chinoise [50]); l'autre sont les Instructions de l'Empereur Houng Wou (1368—1398) publiées en 1537 et illustrées par Tchoung Houa-min, contrôleur du thé et des chevaux dans le Chan Si et autres lieux, renfermant six maximes du premier empereur Ming, prototype des seize maximes du *Saint Edit* publié en 1671 par l'empereur K'ang Hi et paraphrasé en 1724 par son fils

l'empereur Young Tcheng[51]). Au même recueil il a donné, d'après une stèle de 1488, un troisième article sur les *neuf neuvaines de la diminution du froid*[52]).

Le 15 janvier 1903, paraissait sous les auspices de l'Institut le premier numéro d'une nouvelle série du *Journal des Savants* auquel l'Etat cessait de s'intéresser. Chavannes y débutait cette même année par un compte rendu de la *Geschichte der Chinesischen Litteratur* de Wilh. Grube et une note bibliographique sur le Compte rendu analytique des séances du Premier Congrès international des Etudes d'Extrême-Orient tenu à Hanoï en 1902. A partir de janvier 1909, le *Journal des Savants* passant sous la direction exclusive de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, Chavannes fut un des six puis des cinq membres du Comité qui, avec le Bureau assurèrent sa publication. Toutefois, ses multiples travaux ne lui permirent pas d'apporter une active collaboration au *Journal* dans lequel je ne relève de lui que deux notes bibliographiques en 1909 et 1913[53]).

Ce fut grâce à l'initiative de Chavannes que l'Académie entreprit, en 1913, cette belle série de *Mémoires concernant l'Asie Orientale*[54]) dont le troisième volume est sous presse avec un article de lui heureusement terminé; le quatrième volume devait contenir un mémoire de Petrucci revisé par Chavannes sur les grandes peintures de la Collection Aurel Stein; espèrons que cette publication arrêtée deux fois par la mort, sera reprise.

Son désir de reprendre et de compléter les recherches qu'il avait jadis commencées en Chine le détermina à entreprendre un grand voyage archéologique dans le nord de la Chine. Ce ne fut pas sans une grande appréhension que je le vis partir; un plein succès a couronné ce que je considérais comme un acte de témérité.

Chavannes quitta Paris le mercredi 27 mars 1907 à 10 heures du soir, et par le chemin de fer sibérien il arriva à Moukden le 14 avril; il resta dans cette ville jusqu'au 22; il y visita le palais impérial et y prit les moulages de plus de soixante miroirs métalliques qui y sont conservés; ces moulages sont aujourd'hui au Musée Guimet; il se rendit à la tombe impériale du Nord (*pe ling*) et en allant à la frontière à coréenne à la sépulture impériale de l'Est (*toung ling*)[55]), il profita en effet de son séjour dans cette région pour étudier à T'oung Keou sur le Yalou une stèle du Ve siècle[56]) dont l'inscription a été publiée par M. Courant (*J. As.*, 1898, I, p. 210—238) sur l'emplacement de la capitale de l'ancien royaume de Kao-Keou-li, un groupe important de tombes et le vieux rempart nommé Chang tch'eng seu, «le rempart dans la montagne». De Mandchourie il se rendit à Pe King qu'il quitta le 29 mai avec un jeune privat-docent de l'Université de Saint-Pétersbourg, M. Alexeieff[57]), dont il avait fait la connaissance à Paris. Ils visitèrent ensemble le Chan Toung, puis se rendirent au Ho Nan. A Koung Hien ils visitèrent les sépultures des empereurs de la dynastie Soung, Jen Tsoung et Houei Tsoung; de Ho Nan fou ils allèrent à Loung men où ils restèrent douze jours, du 24 juillet au 4 août, mais où

Chavannes, en nettoyant les grottes, eut un panaris malencontreux à l'index de la main droite; le 30 août il était, à Si Ngan fou, qu'il quitta le 6 septembre pour visiter à K'ien Tchéou, la sépulture de l'empereur T'ang Kao Tsoung; à Li Ts'iuan, celle de T'ang Taï Tsoung, où il photographia les six chevaux en bas-relief qui sont un des monuments les plus importants de l'art des T'ang, et à Pou Tcheng les tombes de Jouei Tsoung et de Hien Tsoung des T'ang. Il se rendit ensuite à Han Tch'eng hien, au lieu de naissance de Se-ma Ts'ien, puis, ayant traversé le Houang Ho arriva à T'ai Youen fou; il visita le massif du Wou T'ai Chan, où sont les temples consacrés au culte de Manjuçri; il revenait par Siouen houa fou à Pe King où il était de retour le 4 novembre. Au cours de son voyage, Chavannes avait visité le T'ai chan [58]), la montagne sacrée du Chan Toung, dont il devait étudier le culte dans une savante monographie; le temple funéraire de Confucius et celui de Mencius; la forêt des stèles à Si Ngan fou, etc. Les deux points extrêmes du voyage que Chavannes a accompli du 29 mai au 4 novembre 1907 ont été T'oung Keou, sur le haut Yalou, le fleuve qui sépare la Corée de la Mandchourie, à l'est, et K'ien Tcheou à l'ouest, à trois jours de marche au delà de Si Ngan, capitale de la province du Chen Si; il a donc parcouru la province mandchourienne de Cheng King et les provinces chinoises de Chan Toung, de Ho Nan, de Chen Si et de Chan Si. Il était de retour à Paris le 5 février 1908 [59]). Un volume en deux parties et deux cartables renfermant 488 planches nous donnent les premiers résultats de cette mission fructueuse dont les résultats ont été chaudement accueillis dans le monde savant [60]); je reviendrai sur ce volume, consacré à la sculpture. Que de regrets ne devons-nous pas exprimer de ce que le commentaire entier de ce grand voyage archéologique n'ait pu paraître.

Chavannes avait débuté en 1893 par un ouvrage sur la sculpture sur pierre en Chine dans lequel il avait étudié les monuments du Chan Toung qu'il visita le 27 janvier 1891. Ce fut toujours pour lui un sujet de prédilection. Il retourna dans cette province en 1907 et put ainsi compléter ses premières recherches. L'ensemble des monuments formant le groupe de Wou Leang ts'ou est le plus considérable des sculptures de l'époque des empereurs Han; ils sont situés dans l'ouest de la province de Chan Toung, au pied d'une colline, au sud de Kia siang hien. Le temps et les hommes, les hommes surtout, ont détruit les chambrettes funéraires dont l'emplacement est signalé par des piliers existant encore aujourd'hui, érigés en 147 de notre ère par quatre frères Wou en l'honneur de leur père et de Wou Pan, mort prématurément, fils de Wou K'ai-ming, le dernier d'entre eux. Cinq inscriptions appartiennent à ces tombes et sont datées 11 et 21 avril 147, 14 décembre 148, 4 juillet 151, et 167. Chavannes allait pouvoir étudier cette sculpture dans une autre partie de la Chine, où l'on retrouva le chaînon qui reliait l'art du Gandhara, l'Inde, à l'Extrême-Orient: les sculptures bouddhiques qui ornent les grottes de Yun Kang à une quinzaine de kilomètres de la ville de Ta T'oung, dans la partie septen-

trionale de la province du Chan Si. D'un texte historique, signalé par Chavannes dès 1902, il appert que ces monuments ont été exécutés au Ve siècle de notre ère, sous la dynastie des Wei du Nord, de race toba, c'est-à-dire non chinoise, qui emprunta très probablement ses modèles à Tourfan. En 494, l'empereur Wei, Kao Tsou, transféra sa capitale plus au sud, à Lo Yang, dans la province de Ho Nan. Avec ce déplacement de capitale, il y eut un déplacement de l'art, et le défilé de Loung Men (Porte du Dragon) remplaça les grottes de Yun Kang, comme dépositaire de l'art des Wei qui avait atteint son apogée et devait désormais décliner. Le défilé de Loung Men ou I-K'iue «Piliers du I» est formé par deux montagnes entre lesquelles coule la petite rivière I, affluent de la rivière Lo, qui elle-même se jette dans le Houang Ho; cette localité se trouve à une trentaine de li au sud de Ho Nan fou; en 1899, l'ingénieur des mines Leprince-Ringuet prit des photographies des excavations creusées dans les parois rocheuses du défilé et Chavannes étudia l'âge des excavations et des hauts reliefs [61]). Depuis il a visité Loung Men et nous en a rapporté la description détaillée; on y comptait, à l'époque des Wei, huit temples dont les deux premiers furent construits en 500 par l'empereur Che Tsoung en l'honneur de son père Kao Tsou et de sa mère. Peut-être pensera-t-on toutefois que les plus beaux spécimens de l'art sculptural chinois sont les grandes dalles sur lesquelles sont sculptés en relief de dix centimètres d'épaisseur, à plus de demi-grandeur naturelle, les six coursiers favoris de T'ai Tsoung, le célèbre empereur des T'ang (627—649), dont ils ornent la tombe à Li ts'iuan hien, province de Chen Si; Chavannes nous en a rapporté de fidèles reproductions photographiques d'autant plus précieuses que ce monument paraît avoir été endommagé depuis.

Le plus ancien monument de la sculpture chinoise date de 117 av. J.-C.; c'est l'un des chevaux de pierre qui ornaient la tombe d'un général chinois. En dehors de sa valeur comme document d'histoire, il faut avouer que la sculpture sur pierre en Chine, sauf quelques exemples, n'offre vraiment qu'un intérêt de curiosité, et fort peu de satisfaction artistique. Certes la peinture de la Chine et de l'Asie centrale a infiniment plus de valeur au point de vue de l'art. Chavannes n'eut garde de négliger cette branche de l'art chinois qu'il a étudiée depuis Kou K'ai-tche, le célèbre peintre de la seconde moitié du IVe siècle de notre ère dont on conserve une œuvre au British Museum, jusqu'à l'époque éclectique et décadente, de la période K'ien Loung [62]).

Nous avons dit quel intérêt Chavannes prenait à l'étude du bouddhisme lorsqu'il racontait les pérégrinations des pèlerins en quête des livres sacrés. Du Tripiṭaka chinois, dès 1905, il tirait quelques fables et contes dont il donnait communication au Congrès des Orientalistes de Genève [63]); quatre ans plus tard, il donnait une notice sur le Sogdien Seng houei [64]) qui avait traduit en chinois vers le milieu du IIIe siècle de notre ère deux recueils de contes bouddhiques et était un de ceux qui, les premiers, ont répandu en Extrême-Orient le folk-

lore de l'Inde. En 1910—1911, parut, puisé à la même source, son grand recueil de cinq cents contes formant trois volumes[65]) dont le quatrième comprenant les notes et les tables terminé en manuscrit sera imprimé par les soins de ses amis dévoués MM. Sylvain Lévi et A. Foucher; le 13 novembre 1908, la Société asiatique avait accordé une subvention pour l'impression de ce grand ouvrage; enfin il donnait la version chinoise du conte bouddhique de Kalyâṇamkara et Pâpaṃkara[66]). Il avait été précédé dans ce champ d'études par Stanislas Julien qui, en 1859, sous le titre de *Les Avadânas*, avait donné en trois petits volumes une collection de contes et apologues indiens. Jusqu'au dernier moment peut-on dire, Chavannes s'occupa du bouddhisme[67]), et il laisse à son ami M. Sylvain Lévi le soin de terminer deux mémoires qu'ils avaient commencés ensemble.

Un heureux hasard — la découverte en 1899, dans le Ho Nan, dans le löss, de milliers de fragments d'écailles de tortue et d'os d'animaux couverts de caractères — a jeté une petite lueur sur l'histoire ancienne de la Chine. Ce qui fait le grand intérêt de cette découverte, c'est que, au dire de Chavannes, on retrouve sur certaines de ces écailles des noms tels que Ta Kia, Tsou Sin, Tsou Ting, P'an Keng, Tsou Keng, etc., qui sont ceux d'empereurs de la dynastie des Yin. « Ces documents, écrit Chavannes, malgré leur aspect fragmentaire, présentent un grand intérêt. Tout d'abord, ils paraissent bien être les plus anciens monuments écrits de la Chine et ils permettent de remonter à une étude de l'écriture que nous ne pouvions atteindre jusqu'ici; pour suivre les évolutions des formes graphiques des caractères, ils apportent des indications toutes nouvelles » [68]).

Nous donnons les titres[69]) de quelques mémoires qui n'ont pas été signalés dans ces pages en attirant particulièrement l'attention sur l'important travail sur la Chancellerie chinoise à l'époque des empereurs mongols de la dynastie des Youen, travail capital pour l'histoire du XIIIe et la première moitié du XIVe siècles[70]).

S'intéressant également aux recherches des savants et des voyageurs, l'exploration de M. Jacques Bacot chez les populations Mo-sos du Yun Nan lui donne l'occasion de reconstituer l'histoire de Li Kiang, leur ancienne capitale[71]), tandis qu'une mission archéologique au Tche Kiang de M. Henri Maspero lui fait écrire la chronique du royaume de Wou et de Yue fondé près de Hang Tcheou par un certain Tsien Lieou, né en 852[72]). Il ne négligeait pas non plus les questions d'actualité et nous le verrons consacrer des articles à l'empereur Kouang Siu[73]), lors des graves événements de 1900, ainsi qu'aux Boxeurs[74]), et plus tard aux chemins de fer en Chine[75]).

Au sujet des Boxeurs ou plutôt de la Société *I ho k'iuen* 義和拳 « le poing de la concorde publique », Chavannes publia deux documents officiels insérés dans le journal chinois *Houei Pao* 滙報, imprimé par les PP. Jésuites de Zi-Ka-wei (nos 185—188, des 11, 14, 18 et 21 juin 1900) qui prouvent que cette association existait dès le commencement du XIXe siècle. — Dans un autre mémoire, Chavannes nous montre par des exemples que « le décor dans l'art

populaire chinois est presque toujours symbolique; il exprime des vœux». Il a consacré un travail à l'histoire du royaume Chan, appelé par les Chinois *Nan Tchao* 南詔 qui a existé au Yun Nan depuis 738 et qui a été détruit en 1252 par les Mongols.

Chavannes avait accompli en vingt-cinq ans une tâche qui aurait demandé une longue vie d'homme ordinaire. Il était surmené. Lorsque la guerre éclata, à sa lassitude s'ajoutèrent ses angoisses patriotiques. Il avait au plus haut degré le sentiment du devoir, craignant toujours de ne l'avoir pas accompli entièrement. Il se privait du lait nécessaire à sa santé sous prétexte qu'il devait être exclusivement réservé aux vieillards, aux enfants et aux malades, comme si lui-même n'était pas un malade. Trois fois par semaine il venait à Paris pour s'entretenir en chinois avec de jeunes indigènes, cherchant ainsi à se rendre utile à son pays d'une autre manière. Dès la première heure de la guerre, avec le concours dévoué de Mme Chavannes, il s'occupa à Fontenay-aux-Roses, où il avait établi sa résidence depuis son retour de Suisse, d'un refuge pour les Belges et les réfugiés du Nord de la France qui fut pour les deux époux une source de fatigues et de grands ennuis. En 1915, sa présidence de l'Académie des Inscriptions à laquelle il apporta le plus grand zèle fut pour lui une nouvelle période de fatigue. La mort de son ami Petrucci, le 17 février 1916, fut un nouveau coup; il dépensa ses forces à classer les papiers du regretté savant avec une ardeur et un dévouement qui achevèrent de l'épuiser. Il faut joindre à tous ces motifs de préoccupation ou de chagrin l'anxiété que lui causait un fils unique, faisant bravement sur le front son métier périlleux d'aviateur. Quand la maladie le frappa, la mort le guettait et saisit avec brutalité une proie trop facile, hélas!

Depuis vingt ans les études chinoises ont subi de profondes transformations. Bossuet a pu oublier la Chine tout en parlant longuement des Scythes dans son *Discours sur l'Histoire Universelle*. Tout en s'étonnant qu'un esprit aussi ouvert que l'était celui de Renan ait pu croire qu'on pouvait écrire l'histoire de l'humanité en laissant de côté un bon tiers de la population du globe, on a pu lire encore dans la préface de l'*Histoire du peuple d'Israël*: «Pour un esprit philosophique, c'est-à-dire pour un esprit préoccupé des origines, il n'y a vraiment dans le passé de l'humanité que trois histoires de premier intérêt: l'histoire grecque, l'histoire d'Israël, l'histoire romaine. Ces trois histoires réunies constituent ce qu'on peut appeler l'histoire de la civilisation, la civilisation étant le résultat de la collaboration alternative de la Grèce, de la Judée et de Rome». Renan ne pourrait écrire cette phrase aujourd'hui. Les découvertes des inscriptions de l'Orkhon et de l'Ienessei, les fouilles dans l'Asie centrale, l'ouverture des grottes de Touen Houang, l'étude de la sculpture sur pierre, des textes chinois plus nombreux rendus accessibles aux savants, ont donné à la Chine sa place dans l'histoire du monde qui comprend désormais l'universalité du globe et non plus quelques territoires de l'Europe et de l'Asie antérieure

dont les habitants avaient confisqué à leur profit tout le passé de l'humanité. Beaucoup de sinologues, prisonniers de leur spécialité, faute d'une culture générale suffisante, doués de peu de curiosité scientifique, manquent de points de comparaison et ont par suite une tendance à restreindre le champ de leurs investigations. Chavannes, grâce à une forte instruction première, grâce à l'éducation classique indispensable pour aborder sérieusement toute étude scientifique, a pu donner à ses recherches l'ampleur qu'elles comportaient, tout en se renfermant volontairement dans son domaine des études chinoises dans lequel il était sans rival. Sauf la linguistique, il en a cultivé les diverses branches, mais c'est surtout dans l'histoire et dans l'archéologie qu'il a laissé sa trace profonde. La réputation de Chavannes, déjà grande à l'étranger aussi bien qu'en France, ira en augmentant avec le temps et il laissera le nom du premier sinologue de son temps. H. C.

1) Premiers principes métaphysiques de la science de la nature... accompagnés d'une introduction sur la philosophie de la nature dans Kant, par Ch. Andler et Éd. Chavannes. . Paris, 1891, in-8.

2) Les articles de Chavannes ont paru dans les numéros du *Temps* des 4—25 juillet, 12—22 septembre et 2 novembre 1889.

3) Le Traité sur les sacrifices Fong et Chan de Se ma Ts'ien traduit en français par Edouard Chavannes. — Extrait du *Journal of the Peking Oriental Society*. — Péking, Typographie du Pei-T'ang, 1890, in-8, pp. xxxi—95.

4) La Sculpture sur pierre en Chine au temps des deux dynasties Han par Édouard Chavannes. Ouvrage publié sous les auspices du Ministère de l'Instruction Publique et des Beaux-Arts (Comité des Travaux historiques et scientifiques, section de Géographie historique et descriptive). Paris, Ernest Leroux, 1893, in-4, pp. xl—88, pl.

5) Edouard Chavannes. — Du rôle social de la Littérature chinoise. (*Revue Bleue*, LII, 1893, II, 16 décembre 1893, pp. 774—782).

Leçon d'ouverture faite au Collège de France le 5 décembre 1893.
Tirage à part: Paris, aux bureaux de la *Revue Bleue*, 1893, br. in-8, pp. 31.

6) Les Mémoires historiques de Se-ma Ts'ien traduits et annotés par Edouard Chavannes, Professeur au Collége de France. Publication encouragée par la Société asiatique. — Tome premier. — Paris, Ernest Leroux, 1895, in-8, pp. ccxlix—367.

— — Tome second (Chapitres v—xii). *Ibid.*, 1897, in-8, pp. 621.

— — Tome troisième. Première Partie. (Chapitres xiii—xxii). *Ibid.*, 1898, pp. 200.

— — — Deuxième Partie. (Chapitres xxiii—xxx). *Ibid.*, 1899, pp. 201 à 710.

— — Tome quatrième. (Chapitres xxxi—xlii). *Ibid.*, 1901, in-8, pp. 559.

— — Tome cinquième. (Chapitres xliii—xlvii). Paris, Ernest Leroux, 1905, in-8, pp. 544 + 1 f. n. ch. p. l. tab.

— M. Chavannes' edition of Ssŭ-ma ch'ien. By Rev. G. G. Warren. (*Journ. North China B. R. As. Soc.*, XLVII, 1916, pp. 12—38).

7) Le Calendrier des Yn. — Extrait du *Journal Asiatique*. Paris, Imp. nationale, MDCCCXC, br. in-8, pp. 52.

J. As, 8e sér., XVI, 1890, pp. 463—510.

— La Chronologie chinoise de l'an 238 à l'an 87 avant J.-C. (*T'oung Pao*, VII, No. 1, mars 1896, pp. 1—38).

— Note rectificative. (*Ibid.*, VII, No. 5, déc. 1896, pp. 509—525).

— Dates chinoises. (*Ibid.*, VII, 1896, pp. 108—109).

— Conversion des dates cycliques (années et jours) en dates juliennes, par le Père Henri Havret. (*Ibid.*, IX, No. 2, Mai 1898, pp. 142—150).

— De l'an 238 à l'an 87 av. J.-C., par le Père Henri Havret. (*Ibid.*, IX, No. 4, oct. 1898, pp. 328—330).

— Nouvelle note sur la Chronologie chinoise de l'an 238 à l'an 87 av. J.-C. (*J. As.*, IXe Sér., X, 1897, pp. 539—544).

8) Le Cycle turc des Douze Animaux. (*T'oung Pao*, Série II, Vol. VII, mars 1906, pp. 51—122.

Tirage à part: Leide, 1906, in-8, pp. 74 + 21 fig.

— Der Cyclus der zwölf Tiere auf einem alttürkistanischen Teppich von Berthold Laufer. (*T'oung Pao*, mars 1909, pp. 71—73).

Avec note additionnelle par Ed. Chavannes, pp. 73—5, et 2 gravures.

9) Voyages des pèlerins bouddhistes. — Les Religieux éminents qui allèrent chercher la loi dans les Pays d'Occident, mémoire composé à l'époque de la grande dynastie T'ang par I-tsing, traduit en français. Paris, Ernest Leroux, 1894, in-8, pp. XXI—218.

10) Voyage des Pèlerins bouddhistes — L'itinéraire d'Ou-K'ong (751—790), traduit et annoté par MM. Sylvain Lévi et Ed. Chavannes. (*J. As.*, IXe Sér., VI, 1895, pp. 341—384).

11) Voyage de Song Yun dans l'Udyāna et le Gandhāra (518—522 p. C.). Traduit par M. E. Chavannes... (*Bull. Ecole franç. Ext. Orient*, III, No. 3, juillet-sept. 1903, pp. 379—441).

Tirage à part: Hanoï, F.-H. Schneider, 1903, gr. in-8, pp. 63.

12) Extrait du *Bulletin de l'École française d'Extrême-Orient* (Janvier-mars 1904). — Notes sinologiques. — I. L'itinéraire de Ki-ye. — II. Un passage d'un édit de Bouiantu-Khan. — Hanoï, F.-H. Schneider, 1904, gr. in-8, pp. 8.

13) Gunavarman (367—431 p. C.). (*T'oung Pao*, IIe Série, V, No. 2, mai 1904, pp. 193—206).

Tirage à part, in-8, pp. 14.

14) Jinagupta (528—605 apr. J. C.). (*Ibid.*, juillet 1905, pp. 332—356).

Tirage à part: 1905, in-8, pp. 26.

15) Voyageurs chinois, chez les Khitan et les Jou-tchen. (*Journal Asiatique*, mai-juin 1897, pp. 377—442; mai-juin 1898, pp. 361—439).

16) Les Voyageurs chinois, par Ed. Chavannes. — Extrait des *Guides Madrolle: Chine du Sud*. Paris, Comité de l'Asie française, 1904, in-18, pp. 23 carte.

17) *Pei Yuan lou* 北轅錄. Récit d'un voyage dans le Nord. — Ecrit sous les Song 宋 par Tcheou Chan 周煇. Traduit par Ed. Chavannes. (*T'oung Pao*, IIe Sér., V, No. 2, mai 1904, pp. 163—192).

18) Les Missions de Wang Hiuen-ts'e dans l'Inde, par M. Sylvain Lévi. (*Journ. As.*, IXe Sér., XV, 1900, pp. 297—341, 401—468).

19) Les Inscriptions de Wang Hiuen-ts'e traduites par M. Chavannes. (*Journ. As.*, IXe Sér., XV, 1900, pp. 332—341).

20) Rapport annuel fait à la Société asiatique dans la séance du 20 juin 1895 par M. Edouard Chavannes. — Extrait du *Journal Asiatique.* — Paris, Imprimerie nationale, MDCCCXCV, in-8, pp. 182.

J. As., IXe Sér., VI, 1895, pp. 40—217.

21) Compte rendu de: A. Pozdnéief, *Sur un Monument nouvellement découvert de la littérature mongole au temps de la dynastie des Ming*, 1895. (*J. As*, IXe Sér., VII, 1896, pp. 173—179).

— Compte rendu de: W. Grube, *Die Sprache und Schrift der Jučen*, 1896. (*Ibid.*, IXe Sér., VII, 1896, pp. 554—559).

— Compte rendu de: F. Hirth, *Ueber fremden Einfluss in der chinesischen Kunst*, 1896. (*Ibid.*, IXe Sér., VIII, 1896, pp. 529—536).

— Compte rendu de: Désiré Lacroix, *Numismatique annamite*, 1900. (*Ibid.*, IXe Sér., XVII, 1901, pp. 361—371).

— Compte rendu de: *Ērānšahr*, von Dr. J. Marquart. (*Ibid.*, IXe Sér, XVIII, 1901, pp. 550—558).

— Compte rendu de: P. Pelliot, *Le Fou-Nan*, 1903. (*Ibid.*, Xe Sér., II, 1903, pp. 528—532).

22) Notice sur Gabriel Devéria. (*J. As.*, IXe Sér., XIV, 1899, pp. 375—387).

Tirage à part: Paris, Imp. nat., MDCCC, in-8, pp. 17, portr.

23) Ed. Chavannes. — Les Inscriptions chinoises de Bodh-Gayâ. — Extrait de la *Revue de l'Histoire des Religions.* — T. XXXIV, No. 1, 1896. — Paris, Ernest Leroux, 1896, in-8, pp. 58.

— Les Inscriptions chinoises de Bouddha-Gayâ, par Gustave Schlegel. — Extrait du «T'oung-pao», vol. VII, No. 5. — E. J. Brill, Leide, 1896, in-8, pp. 19.

— Edouard Chavannes — La première inscription chinoise de Bodh-Gayâ (Réponse à M. Schlegel). (Extrait de la *Revue de l'Histoire des Religions.* — Tome XXXV, No. 1, 1897). — Paris, Ernest Leroux, 1897, in-8, pp. 26, 1 pl. [pp. 88—112].

— La première Inscription chinoise de Bouddha-Gayâ (Réplique à la réponse de M. E. Chavannes), par Gustave Schlegel. — Extrait du «T'oung-pao», vol. VIII, No. 5. — E. J. Brill, Leide, 1897, in-8, pp. 27.

— Les Inscriptions chinoises de Bouddha-Gayâ par Gustave Schlegel... II. Première partie. — Extrait du «T'oung-pao», vol. VIII, No. 1. — E. J. Brill, Leide — 1897, in-8, pp. 21 à 47.

— Les Inscriptions chinoises de Bouddha-Gayâ, par Gustave Schlegel... II. Deuxième partie. — Extrait du «T'oung-pao», vol. VIII, No. 2. — E. J. Brill, Leide. — 1897, in-8, pp. 49 à 86.

— Les Inscriptions chinoises de Bouddha-Gayâ, par Gustave Schlegel... III—V. — Extrait du «T'oung-pao», vol. VIII, No. 3. — E. J. Brill, Leide. — 1897, in-8, pp. 87 à 105.

Les cinq brochures de Schlegel ont paru dans les numéros suivants du *T'oung Pao:*

— Les Inscriptions de Bouddha-Gayâ, par G. Schlegel. (*T'oung Pao*, VII, No. 5, déc. 1896, pp. 562—580; *ibid.*, VIII, No. 1, mars 1897, pp. 79—105; *ibid.*, VIII, No. 2, mai 1897, pp. 181—218; *ibid.*, VIII, No. 3, juillet 1827, pp. 322—340).

— La première Inscription chinoise de Bouddha-Gayâ (Réplique à la réponse de M. E. Chavannes), par G. Schlegel. (*T'oung pao*, VIII, No. 5, déc. 1879, pp. 487—513).

— A. Barth. — *Journal des Savants*, juillet 1898, pp. 436—437, note.

24) Communication sur l'inscription de Kiu yong koan. (*Actes Cong. Orient.*, Genève, Ve Sect., pp. 89—93).

— Note préliminaire sur l'inscription de Kiu yong koan. Première partie. Les inscriptions chinoises et mongoles, par Ed. Chavannes. — Deuxième Partie. Les inscriptions tibétaines, par M. Sylvain Lévi. (*Jour. As.*, IXe Sér., IV, sept.-oct. 1894, pp. 354—373). — Troisième partie. Les Inscriptions Ouïgoures, par M. l'Académicien W. Radloff. (*Ibid.*, nov.-déc. 1894, pp. 546—550). — Quatrième partie. Les Inscriptions mongoles par M. le Dr. Georges Huth. (*Ibid.*, mars-avril 1895, pp. 351—360).

— Le Sûtra de la paroi occidentale de l'inscription de Kiu-yong-koan. Par E. Chavannes. (*Mélanges Ch. de Harlez*, Leyde, 1896, pp. 60—81).

25) Prince Roland Bonaparte. — Documents de l'époque mongole des XIIIe et XIVe siècles. Inscriptions en six langues de la porte de Kiu-yong-koan, près Pékin; lettres, stèles et monnaies en écritures ouïgoure et ᶜPhags-pa dont les originaux ou les estampages existent en France. — Paris, gravé et imprimé pour l'auteur. — 1895, gr. in-fol., pp. II—5 + 15 pl.

26) Dix Inscriptions chinoises de l'Asie centrale d'après les estampages de M. Ch.-E. Bonin, par M. Ed. Chavannes. — Extrait des Mémoires présentés par divers Savants à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, Ire Série, Tome XI, IIe Partie. Paris, Imprimerie nationale, MDCCCCII, in-4, pp. 103.

27) Les Inscriptions des Ts'in. — Extrait du *Journal asiatique*. Paris, Imprimerie nationale, MDCCCXCIII, in-8, pp. 51.

J. As., IXe Sér., I, 1893, pp. 473—521.

28) Une inscription du royaume de Nan-Tchao. (*Journ. As.*, IXe Sér., XVI, 1900, pp. 381—450).

29) Trois inscriptions relevées par M. Sylvain Charria: Note par M. Edouard Chavannes. (*T'oung Pao*, déc. 1906, pp. 671—701).

Tirage à part: Leide, 1906, in-8, pp. 33, 3 pl.

30) Note sur l'inscription joutchen de K'ien tcheou. (*T'oung Pao*, 1908, pp. 263—265).

31) Quatre Inscriptions du Yun-nan (Mission du Commandant d'Ollone). — Extrait du *Journal Asiatique* (juillet-août 1909). Paris, Imprimerie nationale, MDCCCCIX, in-8, pp. 48, 8 pl.

J. As., Xe Sér., XIV, 1909, pp. 5—46.

— Note additionnelle sur l'inscription de Che-tch'eng (971 p. C.). (*Ibid.*, nov.-déc. 1909, pp. 511—514).

— Une inscription du Yunnan (Mission d'Ollone) traduite par M. Chavannes. Étude critique par Fernand Farjenel. (*Journ. Roy. As. Soc.*, oct. 1910, pp. 1077—1102).

— L'inscription funéraire de Ts'ouan Pao-tseu. Réponse à M. Farjenel, par Edouard Chavannes. (*Ibid.*, janv. 1911, pp. 75—108).

Tirage à part: in-8, pp. 34.

32) Ed. Chavannes — La Guerre de Corée. (*Revue de Paris*, No. 14, 15 août 1894, pp. 753—768).

— Ed. Chavannes. — Confucius. (*Ibid.*, 15 février 1903, pp. 827—844).

33) Compte rendu de: *Einfuehrung in die Nordchinesische Umgangssprache*, von Prof. Carl Arendt, 1894. (*Revue critique*, 16—23 juillet 1894, pp. 25—27).

— Compte rendu de: A. Bottu, *Grammaire française à l'usage des élèves chinois*, 1894. (*Ibid.*, 11 mars 1895, pp. 181—182).

— Compte rendu de: *La loi du parallélisme en style chinois*, par G. Schlegel, 1896. (*Revue critique*, 6 avril 1896, pp. 261—266).

— Compte rendu de: Rev. J. Macgowan, *A History of China*, 1897. (*Ibid.*, 28 nov. 1898, pp. 377—379).

— Compte rendu de: W. G. Aston, *A History of Japanese Literature*, 1899. (*Ibid.*, 8 mai 1899, pp. 361—364).

— Compte rendu de: *La Mission lyonnaise d'exploration commerciale en Chine*, 1895—1897. Lyon, 1898. (*Ibid.*, 13 février 1899, pp. 121—124).

— Compte rendu de: G. Devéria, *L'écriture du royaume de Si-hia ou Tangout*. (*Ibid.*, 27 nov. 1899, p. 441).

— Compte rendu de: Alabaster, *Chinese Criminal Law*, 1899. (*Ibid.*, 4 juin 1900, pp. 441—3).

— Compte rendu de: Maurice Courant, *Catalogue des livres chinois, etc., conservés à la Bibliothèque nationale*. Premier fascicule, 1900. (*Ibid.*, 5 nov. 1900, pp. 343—344).

— Compte rendu de: Wolfgang-Heine, *Die Belagerung der Pekinger Gesandtschaften*, 1901. (*Ibid.*, 4 nov. 1901, pp. 341—2).

— Compte rendu de: Mis de la Mazelière, *Quelques Notes sur l'Histoire de Chine*, 1901. (*Ibid.*, 27 janvier 1902, pp. 61—63).

— Compte rendu de: G. Weulersse, *Chine ancienne et nouvelle*. (*Ibid.*, 7 avril 1902, pp. 276—277).

— Compte rendu de: Gaston Donnet, *En Chine, 1900—1901*. (*Ibid.*, 7 avril 1902, pp. 277—8).

— Compte rendu de: Wilh. Grube, *Chinesische Litteratur*, 1902. (*Ibid.*, 20 avril 1903, pp. 301—303).

— Compte rendu de: M. Courant, *Okoubo*, 1903. (*Ibid.*, 14 mars 1904, pp. 221—2).

— Compte rendu de: Henri Borel, *Lao Tse*. (*Ibid*, 17 octobre 1904, pp. 261—262).

— Compte rendu de: G. Morisse, *Ecriture et langue Si-hia*. (*Ibid*, 17 octobre 1904, pp. 262—264).

34) Histoire générale: Chine — Les Origines — La Chine avant l'ère chrétienne — Les religions étrangères. (*Revue de Synthèse historique*, déc. 1900, pp. 273—299).

35) Compte rendu de: C. de Harlez, *Cérémonial de la Chine antique*, 1890. (*Revue de l'Hist. des Religions*, XXIII, 1891, pp. 354—360).

— Compte rendu de: I-Tsing, *A Record of the Buddhist Religion,... translated by* J. Takakusu, 1896. (*Ibid.*, XXXV, 1897, pp. 350—353).

— Compte rendu de: J. J. M. de Groot, *Religious System of China*. (*Ibid.*, XXXVII, 1898, pp. 81—89).

— Compte rendu de: W. Barthold, *Geschichte des Christentums* in Mittel-Asien, 1891. (*Ibid.*, XLV, 1902, p. 123).

— Compte rendu de: Wilhelm Grube, *Zur Pekinger Volkskunde*, 1901. (*Ibid.*, XLVI, 1902, pp. 124—125).

— Compte rendu de: R. Dvořák, *Chinas Religionen*, 1895. (*Ibid.*, XXXII, 1895, pp. 303—307; XLVIII, 1903, pp. 71—74).

— Ed. Chavannes. — Le Dieu du Sol dans l'ancienne religion chinoise. — Mémoire lu au Congrès international d'Histoire des Religions dans la section des religions de l'Extrême-Orient, le 5 sept. 1900. (*Ibid.*, XLIII, 1901, pp. 125—146).

Tirage à part: Paris, E. Leroux, 1901, in-8, pp. 22.

36) Kai Fong fou, Kai P'ing*, Kalgan, Kan Sou, Kao Tong-kia, Kao Tsong, Kao Tsou, Kang Hi, Kathay*, Kéraïtes, Khaichan, Khitans, Kia K'ing, Kiang Nan, Kiang Ning, Kiang Si, Kiang Sou, Kia Se-tao*, Ki Chan, Kien Long, Kin, Kin Cha kiang*, King te tchen, King Ti*, Kiong tcheou fou, Ki tse, Ki Ying, Kong, Kong Ti, Kouan Han K'ing*, Kouldja, Lao Kay, Lao Tse, Lei Tcheou, Luang Prabang. — Tous ces articles ont paru dans le vol. XXI de la *Grande Encyclopédie* sauf le dernier imprimé dans le vol. XXII; les articles accompagnés d'un * ne sont pas signés; les articles suivants ont été écrits mais n'ont pas été insérés dans la *Grande Encyclopédie*: Ladrones, Koang Si, Kouang Ou Ti, Koei Tcheou.

36*bis*) Ed. Chavannes. — Les résultats de la guerre entre la Chine et le Japon. (*Annales de Géographie*, V, 15 janvier 1896, pp. 216—233).

37) Сборникъ трудовъ Орхонской экспедиціи. — VI. Documents sur les Tou-Kiue (Turcs) occidentaux. — Recueillis et commentés par Edouard Chavannes... — Avec une carte. — (Présenté à l'Académie Impériale des Sciences de St.-Pétersbourg le 23 août 1900). St.-Pétersbourg, 1903, gr. in-8, pp. IV—378.

— Notes additionnelles sur les Tou-Kiue (Turcs) occidentaux. (*T'oung Pao*, 1904, pp. 1—110).

Tirage à part, in-8, pp. 110.

38) Ancient Khotan Detailed Report of Archaeological Explorations in Chinese Turkestan carried out and described under the orders of H. M. Indian Government by M. Aurel Stein... Oxford, at the Clarendon Press, gr. in-4, pp. XXIV—621.

Appendix A. Chinese Documents from the sites of Dandān-Uiliq, Niya and Endere Translated and annoted by Edouard Chavannes, pp. 521 à 547.

39) Les livres chinois avant l'invention du papier. — Extrait du *Journal asiatique* (Janvier-Février 1905). — Paris, Imprimerie nationale, MDCCCCV, in-8, pp. 75.

J. As., Xe Sér., V, 1905, pp. 5—75.

40) Les Documents chinois découverts par Aurel Stein dans les sables du Turkestan oriental, publiés et traduits par Edouard Chavannes... Oxford, Imprimerie de l'Université, 1913, gr. in-4, pp. XXIII—232, 37 pl.

41) Le Nestorianisme et l'inscription de Kara-Balgassoun. (*J. As.*, IXe Sér., IX, 1897, pp. 43—85).

42) Musulmans et Manichéens chinois par M. G. Devéria. — Extrait du *Journ. As.* Paris, Imp. nat., MDCCCXCVIII, in-8, pp. 46.

Tirage à part à 50 ex. revu et *augmenté* de l'article paru dans le *J. As.*, nov.-déc. 1897, pp. 445—484.

43) Un traité manichéen retrouvé en Chine traduit et annoté par MM. Ed. Chavannes et P. Pelliot. — Extrait du *Journal asiatique* (Novembre-Décembre 1911). Paris, Imprimerie Nationale, MDCCCCXII, in-8, pp. 121. — Deuxième Partie. Extrait du *Journal asiatique* (Janvier-Février et Mars-Avril 1913). Paris, Imprimerie Nationale, MDCCCCXIII, in-8, pp. ch. 123—360.

J. As., Xe Sér., XVIII, 1911, pp. 499—617; XIe Sér., I, 1913, pp. 99—199, 261—394.

44) Nous citerons encore:

— Les Pays d'Occident d'après le *Wei-lio*. — Extrait du «T'oung-pao», Série II, vol. VI, No. 5. — E. J. Brill, Leide, 1905, in-8, pp. 55.

T'oung Pao, 1905, in-8, pp. 519—571.

— Trois généraux chinois de la dynastie des Han Orientaux. Pan Tch'ao (32—102 p. C.); — son fils Pan Yong; — Leang K'in († 112 p. C.). Chapitre LXXVII du *Heou Han Chou*. (*T'oung Pao*, mai 1906, pp. 210—269).

Tirage à part: E.-J. Brill, Leide, 1906, in-8, pp. 61.

— Les pays d'Occident d'après le *Heou Han Chou*. (*Ibid.*, 1907, pp. 149—234, 5 ff. de texte).

Tirage à part: Leide, 1907, in-8, pp. 88 + pp. 19 de texte.

45) Nécrologie. — Prosper Marie Odend'hal. (*Ibid.*, 1904, pp. 227—238).

— Le professeur Wilhelm Grube. (*Ibid.*, 1908, pp. 593—595).

— Edouard Huber. (*Ibid.*, mai 1914, p. 282).

— Le Dr. Palmyr Cordier. (*Ibid.*, oct. 1914, pp. 551—3).

— Raphaël Petrucci. (*Ibid.*, juillet 1916, pp. 391—393).

46) Compte rendu de: *Ein Kinesisk Väldskarta frän 17: Århundert*, de K. Ahlenius. (*Ibid.*, 1903, pp. 418—419).

— Compte rendu de: Hans Virchow: *Das Skelett eines verkrüppelten Chinesinnen-Fusses*. (*Ibid.*, 1903, pp. 419—421).

— Compte rendu de: J. S. Speyer: *Ueber den Bodhisattva als Elephant*. (*Ibid.*, 1903, pp. 421—422).

— Compte rendu de: A. Henry: *The Lolos*. (*Ibid.*, 1903, pp. 422—424).

— Compte rendu de: Captain C. H. D. Ryder: *Exploration in Western China*. (*Ibid.*, 1903, pp. 424—425).

— Compte rendu de: Dr Sven Hedin: *Three Years' Exploration in Central Asia*, 1899—1902. — George Macartney, *Lau-lan*. (*Ibid.*, 1903, pp. 425—427).

— Compte rendu de: *Autographes de* Siu Wen-ting [Siu Kouang-k'i]. (*Ibid.*, 1904, pp. 207—208).

— Compte rendu de: Franz Boll, *Sphaera*, 1903. (*Ibid.*, 1904, pp. 208—212).

— Compte rendu de: Dr Jules Regnault, *Médecine et pharmacie chez les Chinois et les Annamites*, 1903. (*Ibid.*, 1904, pp. 212—3).

— Compte rendu de: Wilhelm Filchner, *Ein Ritt über den Pamir*, 1903. (*Ibid.*, 1904, pp. 213—214).

— Compte rendu de: J. Marquart, *Osteuropäische und ostasiatische Streifzüge*, 1903. (*Ibid.*, 1904, pp. 214—216).

— Compte rendu de: Dr. K. Vogelsang, *Reisen im nördlichen und mittlern China*, 1904. (*Ibid.*, 1904, pp. 216—217).

— Compte rendu de: F. W. Müller, *Handschriften — Reste in Estrangelo — Schrift aus Turfan*, 1904. (*Ibid.*, 1904, pp. 217—218).

— Carte chinoise des chemins de fer en Mandchourie. (*Ibid.*, 1904, pp. 218—225, 336—338).

— Compte rendu de: Paul Pelliot, *Deux Itinéraires en Chine*, 1904. (*Ibid.*, 1904, pp. 468—473).

— Compte rendu de: Camille Sainson, *Nantchao ye che*, 1904. (*Ibid.*, 1904, pp. 473—581).

— Compte rendu de: L. Wieger, *Textes historiques*, 1re partie, 1903; 2e partie, 1904. (*Ibid.*, 1904, pp. 481—483).

— Compte rendu de: Gabriel Ferrand, *Madagascar et les îles Uâq-uâq*, 1904. (*Ibid.*, 1904, pp. 484—487).

— Compte rendu de: O. FRANKE, *Beiträge aus Chinesischen Quellen zur Kenntniss der Türkvölker*, 1904. (*T'oung Pao*, 1904, pp. 487—490).

— Compte rendu de: *La légende de Koei tseu mou chen; Peinture de Li Long-mien*, 1904. (*Ibid.*, 1904, pp. 490—499).

— Compte rendu de: J. BEAUVAIS, *Les lamas du Yun Nan*. (*Ibid.*, 1904, p. 500).

— Compte rendu de: Maurice COURANT, *Les clans japonais sous les Tokougawa*, 1903. (*Ibid.*, 1904, pp. 500 - 501).

— Compte rendu de: Maurice COURANT, *Un établissement japonais en Corée*, 1904. (*Ibid.*, 1904, p. 501).

— Compte rendu de: T. A. JOYCE, *Physical Anthropology of the oases of Khotan and Keriya*. (*Ibid.*, 1904, pp. 501—502).

— Compte rendu de: ANZ (Walter), *Eine Winterreise durch Schantung und das nördliche Kiang-su*, 1904. (*Ibid.*, 1904, pp. 502—503).

— Compte rendu — avec Sylvain Lévi — de: H. STÖNNER, *Zentral-asiatische Sanskrittexte*, 1904. (*Ibid.*, 1905, pp. 115—117).

— Compte rendu de: S. W. BUSHELL, *Chinese Art*, Vol. I. (*Ibid.*, 1905, pp. 118—122).

— Compte rendu de: W. W. ROCKHILL, *Population of China*, 1904. (*Ibid.*, 1905, pp. 122—124).

— Compte rendu de: G. MERZBACHER, *Reise in den Zentralen Tianschan*, 1904. (*Ibid.*, 1905, pp. 124—5).

— Compte rendu de: CECIL CLEMENTI, *Cantonese Love-Songs*, 1904. (*Ibid.*, 1905, pp. 240—2).

— Compte rendu de: F.-S. COUVREUR, *Dictionnaire classique de la Langue chinoise*, Deuxième édition, 1904. (*Ibid.*, 1905, pp. 242—249).

— Compte rendu de: C. PÉTILLON, *Petit Dictionnaire Français-Chinois* (*Dialecte de Chang Hai*), 1905. (*Ibid.*, 1905, pp. 249—250).

— Compte rendu de: Ernest LUDWIG, *The Visit of the Teshoo Lama to Peking*, 1904. (*Ibid.*, 1905, pp. 250—251).

— Compte rendu de: H. A. GILES, *An Introduction to the history of Chinese Pictorial Art*. (*Ibid.*, 1905, p. 251).

— Compte rendu de: B. LAUFER, *Chinesische Altertümer in der römischen Epoche der Rheinlande*, 1905. (*Ibid.*, 1905, pp. 511—512).

— Compte rendu de: J. MARQUART, *Untersuchungen zur Geschichte von Eran*, Zweites Heft, 1905. (*Ibid.*, 1905, pp. 512—515).

— Compte rendu de: M. A. STEIN, *Report from Jan. 2d 1904, to March 31st 1905*, 1905. (*Ibid.*, 1905, pp. 635—637).

— Compte rendu de: E. von ZACH, *Lexicographische Beiträge*, III, 1905. (*Ibid.*, 1905, pp. 637—642).

— Compte rendu de: Raphael PUMPELLY, *Explorations in Turkestan*, 1905. (*Ibid.*, 1905, p. 642).

— Compte rendu de: W. GÖTZ, *Wilhelm Filchners Reise in Ost-Tibet*. (*Ibid.*, 1905, pp. 642—3).

— Compte rendu de: ITO SUKETOSHI, *Annuaire mondial*. (*Ibid.*, 1906, pp. 145—157).

— Compte rendu de: KARUTZ, *Von Buddhas heiliger Fussspur*. (*Ibid.*, 1906, pp. 157—8).

— Compte rendu de: H. A. GILES, *Adversaria Sinica*, No. 3. (*Ibid.*, 1906, pp. 307—9).

— Compte rendu de: E. W. MUMFORD, *Japanese Book of the Ancient Sword*, 1906. (*T'oung Pao*, 1906, p. 309).

— Compte rendu de: *The Bishop Collection*, 1906. (*Ibid.*, 1906, pp. 396—400).

— Compte rendu de: Clarence CARY, *Archaic and other Chinese Bronzes*, 1906. (*Ibid.*, 1906, pp. 400—401).

— Compte rendu de: A. CONRADY, *Indischer Einfluss in China*, 1906. (*Ibid*, 1906, pp. 401—403).

— Compte rendu de: *Le P. Heude et le Musée de Zikawei*, 1906. (*Ibid.*, 1906, pp. 403—404).

— Compte rendu de: W. FILCHNER, *Das Kloster Kumbum*, 1906. (*Ibid*, 1906, p. 404).

— Compte rendu de: L. WIEGER, *Textes philosophiques*, 1906. (*Ibid.*, 1906, pp. 533—34).

— Compte rendu de: Simon KIONG, *La politesse chinoise*, 1906. (*Ibid*, 1906, pp. 535—6).

— Compte rendu de: Teitaro SUZUKI et Paul CARUS, *Yin Chih wen*, 1906. (*Ibid.*, 1906, pp. 536—7).

— Compte rendu de: Alfred FORKE, *Lun-heng*, 1906. (*Ibid.*, 1906, pp. 712—718).

— Compte rendu de: Colonel E. DIGUET, *Les Annamites*, 1906. (*Ibid*, 1906, pp. 719—21).

— Compte rendu de: WERNER VON HOERSCHELMANN, *Altchinesischen Ornamentik*, 1907. (*Ibid.*, 1907, pp. 282—3).

— Compte rendu de: O. FRANKE, *Tempelinschrift aus Idikutšahri*. (*Ibid.*, 1908, pp. 121—124).

— Compte rendu de: F. W. K. MÜLLER, *Trois Mémoires*, 1907. (*Ibid.*, 1908, pp 124—125).

— Compte rendu de: Gaston MIGEON, *Au Japon*, 1908. (*Ibid.*, 1908, pp. 267—8).

— Compte rendu de: Gisbert COMBAZ, *Sépultures impériales de la Chine*, 1907. (*Ibid.*, 1908, pp. 268).

— Compte rendu de: L'*Islam au Yun-nan*, 1908. (*Ibid.*, 1908, pp. 268—272).

— Compte rendu de: Louis AUBERT, *Américains et Japonais*, 1908. (*Ibid.*, 1908, p. 273).

— Compte rendu de: A. von LE COQ, *Ein manichäisch-uigurisches Fragment*, 1908. (*Ibid.*, 1908, pp. 273—274).

— Compte rendu de: TORII RYŪZO, *Populations Miao*, 1907. (*Ibid.*, 1908, pp. 274—5).

— Compte rendu de: Albert MAYBON, *La Politique chinoise*, 1898—1908. (*Ibid.*, 1908, pp. 598—9).

— Compte rendu de: Ch. B. MAYBON, *Un conte chinois du VIe siècle*. (*Ibid.*, 1908, pp. 599—601).

— Compte rendu de: A. NAGEL, *Der Chinesische Küchengott* (Tsan kyun), 1907. (*Ibid.*, 1908, pp. 601—602).

— Compte rendu de: NAÏTO KONAN, *Album de photographies de Mandchourie*, 1908. (*Ibid*, 1908, p. 602).

— Compte rendu de: Maurice COURANT, *Catalogue des livres chinois... de la Bibliothèque nationale*, 5e fascicule, 1907. (*Ibid.*, 1908, pp. 602—603).

— Compte rendu de: Theodor BÖNNER, *Uebersetzung des zweiten Teiles der 24 Biographie Sseu-ma Ts'ien* (*Kia-i*), 1908. (*Ibid.*, 1908, pp. 603—604).

— Compte rendu de: E. SIEG und W. SIEGLING, *Tocharisch*. (*Ibid.*, 1908, pp. 604—5).

— Compte rendu de: M. A. STEIN, *Mountain Panoramas from the Pamirs*, 1908. (*Ibid*, 1908, p. 603).

— Compte rendu de: Commandant Bonifacy, *Mans Daiban, Coc ou Sung*, 1908. (*T'oung Pao*, 1908, pp. 605—606).

— Compte rendu de: F. Hirth, *Ancient History of China*, 1908. — E. H. Parker, *Ancient China*. (*Ibid.*, 1908, pp. 606—609).

— Compte rendu de: Sylvain Lévi, *Le Népal*, 1905—1908. (*Ibid.*, 1908, pp. 609—10).

— Compte rendu de: A. von Le Coq, *Fragment einer manichäischen Miniatur*, 1908. (*Ibid.*, 1908, pp. 714—715).

— Compte rendu de: *Report of the Superintendent, Archaeological Survey, Burma, year ending 31st March 1908*. (*Ibid.*, 1909, pp. 95—98).

— Compte rendu de: F. W. K. Müller, *Uigurica*, 1908. (*Ibid.*, 1909, pp. 98—100).

— Compte rendu de: Arnold van Gennep, *Les rites de passage*, 1909. (*Ibid.*, 1909, pp. 232—235).

— Compte rendu de: Capt. E. F. Calthrop, *The Book of War*, 1908. (*Ibid.*, 1909, pp. 235—6).

— Compte rendu de: F. W. K. Müller, *Ein iranisches Sprachendenkmal*, 1909. (*Ibid.*, 1909, pp. 386—7).

— Compte rendu de: Gisbert Combaz, *Les palais impériaux de la Chine*, 1909. (*Ibid.*, 1909, pp. 387—388).

— Compte rendu de: Madrolle, *Tonkin du Sud*, 1907. (*Ibid*, 1909, pp. 388).

— Compte rendu de: E. Denison Ross, *A polyglot list of Birds*, 1909. (*Ibid*, 1909, pp. 388—9).

— Compte rendu de: Th. Hiordthal, *Chinesische Alchimie*. (*Ibid.*, 1909, pp. 389—90).

— Compte rendu de: *Tchong Kouo ming houa tsi* 中國名畫集 «Recueil des Peintures célèbres de la Chine». (*Ibid.*, Oct. 1909, pp. 515—530).

— Compte rendu de: Johannes Hertel, *Tantrâkhyâyika*, 1909. (*Ibid.*, 1909, pp. 530—2).

— Compte rendu de: G. J. Ramstedt, *Mongolische Briefe*, 1909. (*Ibid.*, 1909, pp. 532—533).

— Compte rendu de: Berthold Laufer, *Die Kandjur-Ausgabe des Kaisers K'ang-hsi*. (*Ibid.*, 1909, pp. 533—534).

— Compte rendu de: J. Beauvais, *Documents... sur Long-tcheou*, 1909. (*Ibid.*, 1909, p. 534).

— Compte rendu de: L. de la Vallée Poussin, *Bouddhisme*, 1909. (*Ibid.*, 1909, p. 535).

— Compte rendu de: Stanislas Millot, *Dictionnaire des formes cursives des caractères chinois*, 1909. (*Ibid.*, 1909, p. 536).

— Compte rendu de: A. von Le Coq, *Köktürkisches aus Turfan*, 1909. (*Ibid.*, 1909, p. 717).

— Compte rendu de: W. Radloff, *Chuastuanit*, 1909. (*Ibid.*, 1909, pp. 718—9).

— Compte rendu de: Jules Bloch, Tamoul *vaddyar*, 1909. (*Ibid.*, 1909, pp. 719—20).

— Compte rendu de: *Chêng tsi t'ou* 聖蹟圖 «Scène de la vie du Saint», 1908. (*Ibid*, Mars 1910, pp. 143—145).

— Compte rendu de: *Lu t'ing tche kien tch'ouan pen chou mou* «Liste des livres dont les textes transmis jusqu'à nous ont été connus et vus par Lu-t'ing», 1909. (*Ibid.*, Mars 1910, pp. 146—148).

— Compte rendu de: A. Ivanov, *Zur Kenntniss der Hsi-hsia Sprache*. (*Ibid.*, Mars 1910. pp. 148—151).

— Compte rendu de: A. Ivanov, *Oukaz o pojalovanij titoula Tze se*, 1909. (*T'oung Pao*, 1910, p. 152).

— Compte rendu de: *Lao che souei kin*, 1909. (*Ibid.*, 1910, pp. 294—6).

— Compte rendu de: Colonel E. Gerini, *Researches on Ptolemy's Geography of Eastern Asia*. (*Ibid.*, 1910, pp. 296—99).

— Compte rendu de: Louis Laloy, *La musique chinoise*, 1910. (*Ibid.*, 1910, pp. 299—300).

— Compte rendu de: Berthold Laufer, *Chinese Pottery of the Han Dynasty*, 1909. (*Ibid.*, Mai 1910, pp. 300—2).

— Compte rendu de: W. Thomsen, *Ein Blatt in türkischer Runenschrift aus Turfan*, 1910. (*Ibid.*, 1910, p. 303).

— Compte rendu de: Oskar Münsterberg, *Chinesische Kunstgeschichte*, I, 1910. (*Ibid.*, Mai 1910, pp. 303—5). II, 1912. (*Ibid.*, Mars 1912, pp. 132—3).

— Compte rendu de: Kálmán Némäti, *Hiung-nu = Hun*. (*Ibid.*, 1910, pp. 306—7).

— Compte rendu de: Edouard Huber, *Études Indo-Chinoises*, V, *Pagan*. (*Ibid.*, 1910, p. 307).

— Compte rendu de: E. Denison Ross, *Alphabetical List of the titles of works in the Chinese Tripitaka*. (*Ibid.*, 1910, pp. 535—6).

— Compte rendu de: Henri Maspero, *Le songe et l'ambassade de l'empereur Ming*, 1910. — *Communautés et moines bouddhistes chinois aux IIe et IIIe siècles*. (*Ibid.*, 1910, pp. 536—7).

— Compte rendu de: Brunnart et Gagelstrom, *Sovremennaia polititcheskaia organizatsiia Kitaia*, 1910. (*Ibid.*, 1910, pp. 693—4).

— Compte rendu de: M. L. Cadière, *Monographie de la semi-voyelle labiale en sino-annamite et en annamite*. (*Ibid.*, 1910, pp. 694—5).

— Compte rendu de: A. von Le Coq, *Sprichwörter und Lieder aus der Gegend von Turfan*. (*Ibid.*, 1910, p. 695).

— Compte rendu de: *Mitteilungen des Seminars für Orientalische Sprachen. — Ostasiatische Studien*, 1910. (*Ibid.*, 1910, pp. 695—8).

— Compte rendu de: E. Baelz, *Dolmen und alte Königsgräber in Korea*. (*Ibid.*, 1911, pp. 88—91).

— Compte rendu de: Albert Herrmann, *Die alten Seidenstrassen zwischen China und Syrien*, 1910. (*Ibid.*, 1911, pp. 91—4).

— Compte rendu de: V. Alexieff, *De quelques types principaux d'images chinoises* [en russe], 1910. (*Ibid.*, mars 1911, pp. 94—6).

— Compte rendu de: Colonel E. Diguet, *Etude de la langue thó*, 1910. (*Ibid.*, 1911, p. 96).

— Compte rendu de: A. von Le Coq, *Chuastuanift*, 1910. (*Ibid.*, 1911, p. 97).

— Compte rendu de: P. Hoang, *Concordance des chronologies néoméniques chinoise et européenne*, 1910. (*Ibid.*, 1911, pp. 98—101).

— Compte rendu de: Oscar Münsterberg, *Leonardo da Vinci*. (*Ibid.*, 1911, p. 102).

— Compte rendu de: A. Spitsyne, *Tatarskiia baïcy*, 1909. (*Ibid.*, 1911, p. 104).

— Compte rendu de: R. Torii, *Les Aborigènes de Formose*, 1910. (*Ibid.*, 1911, pp. 103—4).

— Compte rendu de: Berthold Laufer, *Der Roman einer Tibetischen Königin*, 1911. (*Ibid.*, 1911, pp. 275—6).

— Compte rendu de: O. Franke, *Ostasiatische Neubildungen*, 1911. (*Ibid.*, 1911, pp. 276—7).

— Compte rendu de: William COHN, *Die Malerei in der ostasiatischen Kunstabteilung der Berliner Museum*. (*T'oung Pao*, 1911, pp. 431—3).

— Compte rendu de: G. F. MUTH, *Stilprinzipien der primitiven Tierornamentik bei Chinesen und Germanen*, 1910. (*Ibid.*, 1911, pp. 433—4).

— Compte rendu de: *Collection of Chinese bronze Antiques*, 1910. (*Ibid.*, 1911, p. 435).

— Compte rendu de: A. CSOMA DE KÖRÖS, *Sanskrit-Tibetan-English Vocabulary*. (*Ibid.*, 1911, p. 436).

— Compte rendu de: *Mosque at Hangchow* A.D. 1452. (*Ibid.*, 1911, pp. 436—7).

— Edouard Chavannes. — La date exacte de l'inscription de 1452 dans la mosquée de Hang-tcheou. (*Ibid.*, 1911, pp. 583—4).

— Compte rendu de: TORII RYÛZO, *Exploration de la Manchourie méridionale*, 1910. (*Ibid.*, 1911, pp. 437—8).

— Compte rendu de: F. W. K. MÜLLER, *Uigurica II*, 1911. (*Ibid.*, 1911, p. 439).

— Compte rendu de: A. FORKE, *Yamen und Presse*, 1911. (*Ibid.*, 1911, p. 440).

— Compte rendu de: A. I. IVANOV, *Stranitsa iz istorij Si-sia*, 1911. (*Ibid.*, 1911, pp. 441—6).

— Compte rendu de: *Kouo hio ts'ong kan*. «Recueil de travaux se rapportant à l'érudition nationale», 1911. (*Ibid.*, 1911, pp. 743—6).

— Compte rendu de: W. Perceval YETTS, *Disposal of Buddhist Dead in China*, 1911. (*Ibid.*, 1911, p. 747).

— Compte rendu de: Wilhelm GRUBE, *Religion und Kultus der Chinesen*, 1911. (*Ibid.*, 1911, pp. 747—8).

— Compte rendu de: *Beauty, a Chinese Drama*, translated by Rev. J. MACGOWAN, 1911. (*Ibid.*, 1911, pp. 748—9).

— Compte rendu de: L. WIEGER, *Taoisme*, I, *Bibliographie générale*, 1911. (*Ibid.*, 1911, pp. 749—53).

Cf. *Ibid.*, 1912, pp. 126—7.

— Compte rendu de: Berthold LAUFER, *Chinese Grave-Sculptures of the Han Period*, 1911. (*Ibid.*, 1911, pp. 753—55).

— Compte rendu de: E. BOERSCHMANN, *Die Baukunst und religiöse Kultus der Chinesen*, I, *P'u-t'o shan*, 1911. (*Ibid.*, 1911, pp. 755—7).

— Compte rendu de: Lionel GILES, *An alphabetical Index to the Chinese Encyclopedia* Ch'in ting ku chin t'u shu chi ch'eng, 1911. (*Ibid.*, 1911, pp. 757—8).

— Compte rendu de: *Present day Political Organization of China*, by H. S. BRUNNERT and F. Y. HAGELSTROM, 1912. (*Ibid.*, 1912, pp. 511—12).

— Compte rendu de: *Feng shen yen i, Die Metamorphosen der Götter*, von W. GRUBE. (*Ibid.*, 1912, pp. 509—11).

— Compte rendu de: Anna BERNHARDI, *Tau Jüan-ming* (365—428), 1912. (*Ibid.*, 1912, pp. 508—9).

— Compte rendu de: E. von ZACH, *Auszüge aus einem Chinesischen Briefsteller*. (*Ibid.*, 1912, p. 134).

— Compte rendu de: O. MUNSTERBERG, *Chinesische Kunstgeschichte*, Bd. II, 1912. (*Ibid.*, 1912, pp. 132—33).

— Compte rendu de: Mathias TCHANG, *Tombeau des Liang*. (*Ibid.*, 1912, pp. 662—4).

— Compte rendu de: Herbert MUELLER, *Ethnographie der Lolo*. (*Ibid.*, 1912, pp. 664—5).

— Compte rendu de: E. CHASSIGNEUX, *L'irrigation dans le delta du Tonkin*, 1912. (*T'oung Pao*, 1912, pp. 665—7).

— Compte rendu de: Maurice COURANT, *L'Asie centrale aux XVIIe et XVIIIe siècles*, 1912. (*Ibid.*, 1913, pp. 139—141).

— Compte rendu de: F. MAHLKE, *Chinesische Dachformen*, 1912. (*Ibid.*, 1913, pp. 302—3).

— Compte rendu de: B. LAUFER, *Das Citralakshaṇa*, 1913. (*Ibid.*, 1913, pp. 303—4).

— Compte rendu de: M. W. de VISSER, *The Dragon in China and Japan*, 1913. (*Ibid.*, mai 1913, pp. 304—6).

— Compte rendu de: O. FRANKE, *Keng tschi t'u, Ackerbau und Seidengewinnung in China*, 1913. (*Ibid.*, 1913, pp. 306—9).

— Compte rendu de: Gisbert COMBAZ, *Les temples impériaux de la Chine*, 1913. (*Ibid.*, 1913, p. 309).

— Compte rendu de: B. LAUFER, *Turquois in the East*, 1913. (*Ibid.*, 1913, pp. 486—7).

— Compte rendu de: W. COHN, *Bildnerei der Naraperiode*. (*Ibid.*, 1913, pp. 487—8).

— Compte rendu de: J. BACOT, *Les Mo-so*, 1913. (*Ibid.*, 1913, pp. 488—90).

— Compte rendu de: B. LAUFER, *Finger-print System*, 1913. (*Ibid.*, 1913, pp. 490—1).

— Compte rendu de: G. J. RAMSTEDT, *Zwei Uigurische Runeninschriften*, 1913. (*Ibid.*, 1913, pp. 789—91).

— Compte rendu de: Sylvain LÉVI, *Autour du Bāveru-jātaka*. (*Ibid.*, 1913, pp. 791—2).

— Compte rendu de: E. F. FENOLLOSA, *L'art en Chine et au Japon*, 1913. (*Ibid.*, 1913, pp. 792—3).

— Compte rendu de: A. E. MOULE, *The Chinese People*, 1914. (*Ibid.*, 1913, pp. 794—5).

— Compte rendu de: *Mitteilungen des Seminars für Orientalische Sprachen*, 1913. (*Ibid.*, 1913, pp. 795—7).

— Compte rendu de: F. HIRTH, *The Mystery of Fu-lin*. (*Ibid.*, 1913, pp. 798—9).

— Compte rendu de: *Admonitions of the Instructress in the Palace. — A Painting by Ku K'ai-chih. — Reproduced in coloured woodcut. Text by* Laurence BINYON. (*Ibid.*, mars 1914, pp. 167—71).

— Compte rendu de: O. FRANKE et B. LAUFER, *Epigraphische Denkmäler aus China*, I Teil, 1914. (*Ibid.*, mai 1914, pp. 286—7).

— Compte rendu de: Léon WIEGER, *Les vies chinoises du Buddha*. (*Ibid.*, mai 1914, pp. 287—90).

— Compte rendu de: Teitaro SUZUKI, *A brief history of early Chinese Philosophy*, 1914. (*Ibid.*, mai 1914, pp. 290—91).

— Compte rendu de: Dr. E. ERKES, *Skulpturen aus China*, 1913. (*Ibid.*, mai 1914, pp. 291—97).

— Compte rendu de: Charlotte M. SALWEY, *The Island Dependencies of Japan*, 1913. (*Ibid.*, mai 1914, pp. 298—9).

47) Institut de France. — Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. — Notice sur la vie et les travaux de M. Alexandre Bertrand, par M. Ed. Chavannes... lue dans la séance du 29 avril 1904. — Paris, Imp. de Firmin-Didot, 1904, in-4, pp. 37.

— Notice sur la vie et les travaux de M. Alexandre Bertrand, par M. Ed. Chavannes, membre de l'Académie, lue dans la séance du 29 avril 1904. (*Ctes. rendus Ac. Inscr. et B. Lettres*, 1904, pp. 245—73).

48) Institut de France. — Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. — Les Prix de Vertu en Chine par M. Édouard Chavannes. Lu dans la séance publique annuelle du 18 novembre 1904. Paris, Firmin-Didot, MDCCCCIV, in-4, pp. 41.

— Les prix de Vertu en Chine par M. Édouard Chavannes. (*Cpt. rendus Ac. Insc. et B. Lettres*, 1904, pp. [illegible].)

49) Discours du Président à la Séance publique annuelle du vendredi 19 novembre 1915. (*Ibid.*, 1915, pp. [illegible].)

50) Extrait du *Bulletin de l'École française d'Extrême-Orient*, avril-juin 1903. — Les deux plus anciens spécimens de la Cartographie chinoise. Hanoi, F.-H. Schneider, 1903, gr. in-8, pp. 35 + 1 f. n. ch., 4 pl.

51) Extrait du *Bulletin de l'École française d'Extrême-Orient*, octobre-décembre 1903. — Les Saintes Instructions de l'Empereur Hong-Wou (1368—1398) publiées en 1587 et illustrées par Tchong Houa-min. Hanoi, F.-H. Schneider, 1903, gr. in-8, pp. 13, 1 pl.

52) Les neuf neuvaines de la diminution du froid. (*Bul. École franç. Extr. Orient*, IV, Nos. 1 et 2, janvier-juin 1904, pp. [illegible].)

Stèle de 1488. — Tirage à part, Hanoi, 1904, in-8, pp. 9.

53) Compte rendu de: Wilh. Grube, *Geschichte der Chinesischen Litteratur*, 1902. (*Journal des Savants*, 1903, pp. [illegible].)

— Compte rendu de: *Compte rendu analytique des séances du Premier Congrès international des Études d'Extrême-Orient*, Hanoi, 1902 (1903). (*Ibid.*, 1903, pp. [illegible].)

— Compte rendu de: Lucien Fournereau, *Le Siam Ancien*, 2e partie. (*Ibid.*, 1909, pp. [illegible].)

— Compte rendu de: A. von Le Coq, *Chotscho*, 1913. (*Ibid.*, 1914, pp. [illegible].)

54) L'instruction d'un futur empereur de Chine en l'an 1193 par Édouard Chavannes. (*Mémoires concernant l'Asie Orientale* ... Tome Premier. Paris, 1913, in-4, pp. [illegible].)

55) Note on the sepultures of the first Emperors of the Ch'ing Dynasty in Manchuria. (*Geographical Journ.*, 1907, pp. [illegible].)

56) Extrait des *Comptes-rendus des séances de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, 1908, p. [illegible]. — Rapport sur les monuments de l'ancien royaume de Kao-Keou-li. Paris, Alphonse Picard, MDCCCCVIII, in-8, pp. [illegible], fig.

Peking, 27 mai 1907.

Compte rendu, pp. [illegible].

— Les monuments de l'ancien royaume coréen de Kao-Keou-li par Édouard Chavannes. (*T'oung Pao*, 1908, pp. [illegible].)

Réimp. des Cpt. rendus de l'Ac. des I. et B.-L. avec l'addition de 4 planches.

57) Archaeological Survey of the Environs of China's Ancient Capitals. By V. Alexéieff, of the University of St. Petersburg. (*Journ. N. China Br. R. As. Soc.*, XL, 1909, pp. [illegible].)

58) Le T'ai Chan. Essai de monographie d'un Culte chinois. Appendice: Le Dieu du Sol dans la Chine antique par Édouard Chavannes. Paris, Ernest Leroux, 1910, in-8, pp. [illegible], fig.

Forme le T. XXI de la *Bibliothèque d'Études des Annales du Musée Guimet*.

59) Voyage de M. Chavannes en Chine. (*T'oung Pao*, No. 4, oct. 1907, pp. [illegible]; No. 5, déc. 1907, pp. [illegible].)

— *Note préliminaire sur les résultats archéologiques de la mission accomplie en 1907 dans la Chine du Nord*, par M. Édouard Chavannes. (*Cpt. rendus Ac. Inscr. et B. Lettres*, mars 1908, pp. [illegible], 14 pl.)

Tirage à part: in-8, pp. [illegible], 14 pl.

— Voyage archéologique dans la Mandchourie et dans la Chine Septentrionale — Conférence faite le 27 mars 1908 au Comité de l'Asie française par M. Ed. Chavannes... Extrait du *Bulletin du Comité de l'Asie Française*. — Paris, Comité de l'Asie française 1908, in-8, pp. 30, ill.

Avait paru dans le *Bulletin*, avril 1908, pp. 135—42. — Réimp. dans le *T'oung Pao*, 1908, pp. 503—28.

50) Publications de l'École française d'Extrême-Orient Vol. XIII. — Mission archéologique dans la Chine Septentrionale par Édouard Chavannes... — Ouvrage publié sous les auspices du Ministère de l'Instruction publique et de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. — Tome I — Première Partie. La Sculpture à l'époque des Han. — Paris. Ernest Leroux, 1913, in-8, pp. 290. — Deuxième Partie. La Sculpture bouddhique. — Paris, Ernest Leroux, 1915, in-8, pp. ch. 291—614, planches CCCCLXXXIX—DXLIII, DXLIV—DLXXXVII.

Plus deux cartables in-4: Planches. Première Partie I à CCLXXXVI. Paris, Ernest Leroux, 1909. — Deuxième Partie CCLXXXVII à CCCCLXXXVIII. *Ibid.*, 1909.

— [Note sur les 488 planches de sa Mission.] (*T'oung Pao*, 1909, pp. 533—547).

— Sur l'archéologie de l'Extrême-Orient: Les documents de la Mission Chavannes par Raphaël Petrucci, Collaborateur scientifique à l'Institut de Sociologie — (Extrait de la *Revue de l'Université de Bruxelles*) avril-mai 1910. — Liège, Imprimerie *La Meuse*. 1910, in-8, pp. ch. 481—509.

— Archäologische Entdeckungen in China. (*Deutsche Rundschau f. Geog. u. Stat.*, XXX, 1907—8, p. 550).

Résultats de la Mission Chavannes.

51) Le défilé de Long-Men dans la province de Ho-nan, par Édouard Chavannes. (*Jour. As.*, IXe Sér., XX, 1902, pp. 133—58, 6 fig.

52) La Peinture chinoise au Musée du Louvre. Note. Extrait du «T'oung Pao», 1904. — E.-J. Brill, Leide, 1904, br. in-8, pp. 23.

T'oung Pao, 1904, pp. 310—31.

— Note sur la peinture de Kou K'ai-tche conservée au British Museum. (*T'oung Pao*, mars 1909, pp. 76—86).

— L'Exposition d'Art bouddhique au Musée Cernuschi. — Extrait du «T'oung Pao», Vol. XIV. — E. J. Brill, Leide, 1913, in-8, pp. 26, 1 pl.

T'oung Pao, 1913, pp. 261—86.

— Ars Asiatica Études et Documents publiés sous la direction de Victor Goloubew — I. La Peinture chinoise au Musée Cernuschi Avril-Juin 1912 par Édouard Chavannes et Raphaël Petrucci. Bruxelles et Paris, G. van Oest, 1914, in-4, 1 f. n. ch. + pp. 88 + 1 f. n. ch., 47 pl.

— — II. Six Monuments de la Sculpture chinoise par Édouard Chavannes Membre de l'Institut. Bruxelles et Paris, G. van Oest, 1914, in-4, pp. 40 + 1 f. n. ch., 52 pl.

53) Fables et Contes de l'Inde extraits du Tripiṭaka chinois. — Extrait du tome I des *Actes du XIVe Congrès International des Orientalistes*. — Paris, Ernest Leroux, 1905, in-8, pp. 68.

Avaient paru, pp. 84—145, dans la 5e Sect., 1re partie des *Actes*, 1905. — Notice par Paul Pelliot, *Bul. Ecole franç. Ext. Or.*, VI, juillet-déc. 1906, pp. 421—2.

54) Seng-houei 僧會 † 280 p. C. par Édouard Chavannes. (*T'oung Pao*, 1909, pp. 199—212).

65) Cinq cents Contes et Apologues extraits du Tripiṭaka chinois et traduits en français par Edouard Chavannes... Publiés sous les auspices de la Société Asiatique. — Paris, Ernest Leroux, 1910—11, 3 vol. in-8, pp. xx—428 + 1 f. n. ch., 449 + 1 f. n. ch., 395 + 1 f. n. ch.

— Zwei Sanskritwörter in Chavannes's «Cinq cents Contes et Apologues», Von Johannes Hertel. (*Zeitschr. d. Deutsch. Morg. Ges.*, 67 Bd., Hft. I, p. 125).

— Les Contes indiens et orientaux dans la littérature chinoise. Par René Basset. (*Revue des Traditions populaires*, sept. 1912, pp. 441—8).

A propos des *Cinq cents Contes* de Chavannes.

66) Une version chinoise du conte bouddhique de Kalyâṇamkara et Pâpaṃkara (*T'oung Pao*, oct. 1914, pp. 469—500).

Cf. Pelliot et Huart, *J. As.*, janv.-fév. 1914; *T'oung Pao*, mai 1914.

67) Quelques titres énigmatiques dans la hiérarchie ecclésiastique du Bouddhisme indien, par MM. Sylvain Lévi et Edouard Chavannes. (*J. As.*, XIe Sér., V, 1915, pp. 193—223). Additions et rectifications. (*Ibid.*, VI, 1915, pp. 307—10).

— Les seize Arhats Protecteurs de la Loi, par Sylvain Lévi et Edouard Chavannes. (*J. As.*, XIe Sér., VIII, 1916, pp. 5—50, 189—304).

68) La divination par l'écaille de tortue dans la haute antiquité chinoise (d'après un livre de M. Lo Tchen-yu) — Extrait du *Journal Asiatique* (janvier-février 1911). — Paris, Imprimerie nationale, MDCCCCXI, in-8, pp. 15.

J. As., Xe Sér., XVII, 1911, pp. 127—37.

69) Note sur une amulette avec inscription en caractère Pa-se-pa. (*J. As.*, IXe Sér., IX, 1897, pp. 148—9 et 376).

— De l'expression des vœux dans l'art populaire chinois. — Extrait du *Journal As.* (sept.-oct. 1901). Paris, Imprimerie nationale, MDCCCCI, in-8, pp. 43, 2 pl.

J. As., IXe Sér., XVIII, 1901, pp. 193—233.

— Le Tao tö king gravé sur pierre Estampages publiés par G. Ch. Toussaint. (*T'oung Pao*, 1905, pp. 229—36).

— Un faux archéologique chinois, par M. Edouard Chavannes. (*J. As.*, Xe Sér., XI, 1908, pp. 501—10, pl.).

— Note sur le *Chouen t'ien che pao* 順天時報. (*T'oung Pao*, 1911, pp. 286—89).

— Note sur de prétendus bas reliefs de l'époque des Han. (*Ibid.*, déc. 1913, pp. 809—14, 5 pl hors texte).

— Leou Ki 婁機 et sa famille par Edouard Chavannes. (*Ibid.*, mai 1914, pp. 193—202).

— De quelques Idées morales des Chinois par Ed. Chavannes. (*Asie française, Bull.*, avril-juin 1917, pp. 85—88)

Conférence faite à la Sorbonne le 7 juin 1917 dans une solennité organisée par le Comité «France-Chine».

— Edouard Chavannes. — De quelques Idées morales des Chinois. (*La Revue Franco-étrangère*, juillet-sept. 1917, pp. 230—35).

— Sûtra prononcé par le Buddha au sujet du roi Tchan-t'o-yue. (*Journal Asiatique*, Mars-Avril 1917, pp. 262—266).

Inséré dans *Interprétation de quelques bas-reliefs du Gandhâra*, par A. Foucher.

70) Inscriptions et pièces de chancellerie chinoises de l'époque mongole. — Extrait du

«T'oung-pao», Série II, Vol. V, No. 4 et Vol. VI, No. 1. — E. J. Brill, Leide, 1905, in-8, pp. 134. — Seconde Série. — Extrait du «T'oung-pao», Série II, Vol. IX, No. 3. — *Ibid.*, 1908, in-8, pp. 134, 30 pl.

T'oung pao, 1904, pp. 357—447; 1905, pp. 1—42; 1908, pp. 297—428.

71) Documents historiques et géographiques relatifs à Li Kiang par Edouard Chavannes. (*Ibid.*, 1912, pp. 565—653).

— Collection de l'Institut ethnographique international de Paris. — Les Mo-so. — Ethnographie des Mo-so, leurs religions, leur langue et leur écriture par J. Bacot avec les Documents historiques et géographiques relatifs à Li-Kiang par Ed. Chavannes, Membre de l'Institut. Ouvrage contenant 41 planches de gravures hors texte et une carte. — Leide, E. J. Brill, 1913, in-8, pp. VI + 1 f. n. ch. + pp. 218.

72) Le royaume de Wou et de Yue 吳越. (*T'oung Pao*, XVII, mai 1916, pp. 129—264).

73) Edouard Chavannes. — L'empereur Koang-Siu. (*La Semaine Politique et Littéraire*, 27 octobre 1900, pp. 1137—1147).

74) La Société des Boxers en Chine au commencement du XIXe siècle. (*J. As.*, IXe Sér., XVII, 1901, pp. 164—8).

75) Note sur les chemins de fer en Chine. (*T'oung Pao*, 1906, pp. 546—51).

Aristide MARRE.

Eugène Aristide Marre, ancien chargé de cours de malais et de malgache à l'Ecole des Langues Orientales vivantes, Officier de l'Instruction Publique, est mort le 18 février 1918 dans sa 95e année, Villa Mon Repos Suger, Chemin de Villepreux, à Vaucresson (S. & O.). Nous avons donné une liste de ses publications dans le Vol. II de la *Bibliotheca Indosinica* et lui-même avait publié en 1889, et en 1911, une Notice sur ses Travaux scientifiques et littéraires.

H. C.

BIBLIOGRAPHIE.

LIVRES NOUVEAUX.

La publication des *Relations de Chine* suspendue avec le no. de juillet 1914 a repris avec le no. d'octobre 1917 qui termine le Vol. V. On y notera la découverte aux environs de Pe King d'une stèle érigée par l'empereur K'ien Loung la 12e lune de la 15e année de son règne (déc. 1750—janvier 1751) en l'honneur du frère Castiglione, bien connu comme artiste peintre.

Vient de paraître: *The Encyclopaedia Sinica by* Samuel Couling. Part II. Shanghai: Kelly and Walsh, 1917. Cette seconde partie comprend les mots *Le Kin-Zygodactyli,* plus onze pages d'*Addenda* et de *Corrigenda.*

Sir Aurel Stein nous a envoyé une *Note on the Routes from the Panjab to Turkestan and China recorded by* William Finch (1611), Reprinted from the *Journal of the Panjab Historical Society,* Vol. VI, 1917.

Nous avons reçu des **Douanes Maritimes chinoises** la *List of Lighthouses, Light-Vessels, Buoys, and Beacons on the Coast and Rivers of China* pour 1918. Le nombre des feux sur la côte de Chine est de 1331 dont 202 phares.

Returns of Trade and Trade Reports 1916. — Part III. — *Analysis of Foreign Trade.* — Vol. II. — Exports (with Appendix).

Nous avons reçu des **Postes Chinoises**: *Report on the Working of the Chinese Post office for the fifth year of Chung-Hua Min Kuo* 中華民國 (1916); les Postes comprenaient 21 bureaux principaux, 1595 bureaux de 1ère, 2e et 3e classes et bureaux subalternes et 7181 agences; le nombre des articles mis à la poste s'est élevé à 250.432.273.

Nous avons reçu de **l'École française d'Extrême-Orient**: *Bulletin*, Tome XVII, No. 2, *Documents sur la dynastie de Sukhodaya* par George Coedès; No. 3, *Hārītī, la Mère-de-Démons* par Noël Peri.

Le *Bulletin de la Commission archéologique de l'Indochine* — Années 1914—1916, vient de paraître (Mai 1918). Il renferme: *Le Mémorial de* Pedro Sevil *à* Philippe III *sur la conquête de l'Indochine* (1603), *publié, traduit et annoté par* A. Cabaton. — *Les résidences des rois de Cochinchine* (*Annam*) *avant* Gia Long, *par le* P. L. Cadière et une excellente notice nécrologique sur Auguste Barth, par A. Foucher.

CHRONIQUE.

FRANCE.

Dans sa séance du Vendredi 24 Mai 1918, l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres a décerné le prix Stanislas Julien à l'ouvrage: *La Chine et les Religions étrangères* — Kiao-ou Ki-lio « *Résumé des Affaires religieuses* » *publié par ordre de S. Exc.* Tcheou Fou. *Traduction, Commentaire et Documents diplomatiques Appendices contenant les plus récentes décisions par Jérôme* Tobar, paru à Chang Haï en 1917. La Commission est heureuse d'avoir l'occasion de reconnaître la valeur de l'ensemble des travaux sinologiques du Père Tobar.

SIAM.

Nous sommes heureux d'apprendre que le Gouvernement Siamois a confié à M. G. Coedès le poste de «Chief Librarian of the Vajirañāṇa National Library», précédemment occupé par M. le Dr. O. Frankfurter.

NOTE SUR LA TRIGONOMÉTRIE SPHÉRIQUE DE KOUO CHEOU-KING

PAR

L. GAUCHET, S. J.

Quand on lit les anciens livres chinois où intervient explicitement l'algèbre 天元 *t'ien-yuen* [1]) et où apparaît le procédé 開方 *k'ai-fang* [2]) pour résoudre des tableaux-équations [3]), on se demande quel fut au juste le rôle de ces deux méthodes dans les mathématiques chinoises: ces ouvrages en effet sont comme des recueils d'exercices où la réponse à trouver semble choisie à l'avance, et où rien n'indique quels problèmes véritables ou plus complexes étaient traités avec ces moyens de calcul. De ce point de vue, l'étude des

1) "Les anciens livres chinois", c'est-à-dire ceux composés avant qu'ait été redécouverte cette méthode *t'ien-yuen*, incomprise, on le sait, à la fin des Ming; de cette période, trois auteurs seulement nous restent, tous du 13e siècle, 李冶 Li-Yé, 楊輝 Yang Hoei et 朱世傑 Tchou Che-kié qui développent leurs calculs avec cette notation.

2) Sur ce procédé, peu étudié jusqu'ici, on peut consulter Mr Mikamy: *The development of Mathematics in China and Japan*, p. 74 et suiv. Le mérite de l'avoir signalé revient peut-être à Wylie, *Notes on Chinese Litterature*, p. 102, qui toutefois en donnerait une idée trop favorable, quand il le compare à la méthode de Horner pour résoudre les équations numériques; il y a loin de cette méthode moderne au vieux moyen de calcul chinois, tâtonnement plutôt que règle précise.

3) Le mot tableau-équation caractérise pour nous un tableau de nombres obtenu par le calculateur chinois, tableau qu'il est aisé de transposer en équation dans la notation européenne; la conception chinoise diffère pourtant, croyons-nous, de notre idée d'équation. (Voir *T'oung Pao*, tome 15, pp. 530—550).

écrits de 郭守敬 Kouo Cheou-king présenterait sans doute de l'intérêt. Né en 1231, et mort en 1316, cet auteur est célèbre par ses travaux astronomiques et surtout par le calendrier 授時曆 *cheou-che-li* dont il établit les éléments et qui fut en usage de 1281 à 1367; vivant à l'époque où florissait l'algèbre *t'ien-yuen*, il dut, prévoit-on, en faire usage dans ses calculs, et cette algèbre l'amenait à employer le procédé *k'ai-fang* pour finir ses problèmes relatifs à des questions astronomiques, problèmes qui n'ont plus rien de factice.

Faute de pouvoir recourir aux écrits de Kouo [1]), l'essai peut être fait de reconstituer le fond de ses idées en se servant de certains documents qui le citent ou l'interprètent; les réflexions proposées ici ne tendent qu'à ce but, la question étant restreinte d'ailleurs à l'étude de la trigonométrie sphérique attribuée à cet auteur.

I.

Sur ce sujet, les Annales des Yuen nous sont une première source de renseignements, la plus ancienne et la plus sûre: à propos des calendriers, elles expliquent longuement [2]) l'emploi du *cheou-che-li* de Kouo, donnent les tables correspondantes, mais sont là quasi muettes sur les procédés de calcul de l'inventeur. A l'article au contraire qui lui est consacré parmi les hommes célèbres de la

1) Ces écrits existent-ils encore? Mr Mikamy (*op. cit.*, p. 104) exprime le regret de ne pas les connaître directement. Mention n'en est pas faite dans le Catalogue imprimé de la Bibliothèque impériale 欽定四庫全書總目 (livres 106 et 107); eut-être, comme pendant longtemps les oeuvres de Tchou Che-kié (voir Mr Mikamy, *op. it.*, p. 90), gisent-ils oubliés dans quelque bibliothèque; je ne les ai vus signalés dans aucune collection 叢書, et les auteurs modernes qui parlent de Kouo, ne paraissent voir consulté que les documents indiqués ici. Dans leur article sur Kouo, les Annales des Yuen (liv. 164e) donnent les titres de ses écrits.

2) 元史, livres 52 à 57.

dynastie, aux 列傳, livre 164e, on peut recueillir des renseignements précieux, encore que fort concis et bien obscurs, si d'autres textes ne venaient les éclairer.

Dans cette biographie, on oppose à l'ancien moyen celui dont usait Kouo pour calculer la différence des arcs d'écliptique et d'équateur compris entre deux méridiens dont l'un passe au solstice d'été: 黃赤道差、舊法以一百一度相減、相乘、今依筭術、句股弧矢方圜斜直所容、求到度率積差差率、與天道實脗合·

Quoi qu'il en soit des opérations faites avant lui (舊法), Kouo, afin de se procurer les trois valeurs dites 度率, 積差 et 差率, employait donc une méthode indiquée ici par les caractères 句股弧矢方圜斜直所容. Un peu plus bas, dans ce passage des Annales, la même méthode (以圜容方直矢接句股爲法) est signalée afin d'avoir, pour chaque position journalière du soleil, les arcs de méridien compris entre l'écliptique et l'équateur ou le pôle [1]).

Bien que deux tables des valeurs obtenues par ces calculs pour chacune des divisions du quadrant, soient données, la première au livre 54e, la seconde au livre 55e, on ne voit pas, avec ces courts renseignements, comment reconstituer la méthode en question: on peut tout au plus conclure, semble-t-il, qu'elle est fondée sur la considération de triangles rectangles (句股), de flèches d'arcs (弧矢), de carrés ou rectangles (方), le tout contenu (容) de

1) Voici le texte complet: 黃赤道內外度、據累年實測、內外極度二十三度九十分、以圜容方直矢接句股爲法、求每日去極與所測相符. Bien entendu, nous ne cherchons pas à préciser ici s'il s'agit du mouvement du soleil vrai ou d'un soleil moyen.

façon inclinée ou droite (斜直) dans un cercle ou une sphère (圜)[1]. Cette première induction toutefois a son intérêt, car elle garantit en quelque sorte la valeur des explications que l'on trouve dans les écrivains postérieurs.

En dehors des Annales des Yuen, trois ouvrages ont été étudiés sur cette question: les Annales des Ming 明史 (livres 25, 31 et suivants), le 古今律曆考 (livres 67 et suivants) de 邢雲路 Hing Yun-lou[2]) et dans le 曆算全書 de 梅文鼎 Mei Wen-ting[3]), l'opuscule 塹堵測量. Vu toutefois l'époque tardive où ont été rédigés ces livres, deux points sont à éclaircir avant de leur accorder pleine confiance: à la fin du 17e siècle, quels écrits de Kouo avait-on encore? sa pensée a-t'elle été fidèlement rendue dans les documents auxquels nous recourons?

A dire vrai, je n'oserais pas donner une réponse ferme à la première question; certaines conclusions peuvent être seulement proposées que paraissent suggérer divers indices.

Les écrits de Kouo ne figurant pas au catalogue de la bibliothèque impériale[4]), c'est une forte présomption qu'ils étaient peu répandus au 17e siècle. Un fait est historiquement certain d'ailleurs; à cette époque l'algèbre *t'ien-yuen* était tombée en désuétude au

1) Disons aussi que la manière d'user de l'instrument 簡儀 pourrait peut-être aider à retrouver le calcul; il paraît avoir été introduit par Kouo (voir article biographique cité) et est décrit au livre 48e des Annales. Mais il faudrait au préalable étudier les méthodes d'observation astronomiques alors en usage, nous avons essayé dans ces notes de suivre une autre voie.

2) Il vécut sous le règne de 神宗 Chen-Tsong (1573—1620); sur cet écrivain voir l'ouvrage 疇人傳 de 阮元 Yuen-Yuen, livre 31e.

3) Né en 1633, mort en 1721; on trouvera des détails sur lui dans Mr Mikamy (*op. cit.*, p. 121, 122) et dans Wylie (*op. cit.*, p. 90) qui l'appelle 梅勿庵 Mei Ou-ngan. On jugerait mal d'ailleurs, d'après ce dernier, de l'opuscule en question ici qui traite en fait de trigonométrie sphérique.

4) Voir ci-dessus.

point de n'être plus comprise, d'être même comme ignorée et de devenir un sujet d'admiration et de joie quand elle fut redécouverte [1]). On sait aussi que le calendrier 大統厤 *ta-t'ong-li*, en usage sous les Ming, n'est qu'une modification du *cheou-che-li* [2]), et on retrouve dans les Annales des Ming (livre 32e) les tables déjà signalées dans celles des Yuen, avec l'aveu que le sens de certaines anciennes méthodes était perdu [3]); l'une de celles-ci, dite 招差, est précisément indiquée dans la biographie des Yuen comme ayant servi à Kouo.

Pour le calcul de ces tables, la mise en équation, dirait-on en terminologie européenne, devait être faite par l'algèbre *t'ien-yuen*, et les solutions des équations numériques obtenues, certaines du 4e degré, devaient être cherchées par le procédé *k'ai-fang*. Or, chose curieuse, Mei Wen-ting explique avec emphase l'ancien moyen pour

1) Les écrivains chinois notent le moment où elle fut retrouvée; à la fin des Ming, on savait bien qu'une méthode avait eu cours qui introduisait à titre auxiliaire une baguette à calcul, l'expression ancienne connue alors 立天元一 l'indiquait bien, mais les manipulations à faire avaient été oubliées et on ne les retrouvait pas dans les livres en circulation : 無下手之術、使後學之士范然無門路之可入 (texte tiré de Yuen-Yuen, *op. cit.*, liv. 30, article sur 顧應祥 Kou Ing-siang, et textes analogues dans le catalogue impérial liv. 107 passim). On trouvera quelques détails sur l'oubli et le renouveau de l'algèbre *t'ien-yuen* dans Mr Mikamy (*op. cit.*, p. 120 en particulier)

2) 明之大統厤、實卽元之授時; Annales des Ming, liv. 31; plus loin dans ce livre sont comparés assez au long les éléments des deux calendriers.

3) Relevons ici un seul passage du livre 33e: on y avertit que le *cheou-che-li* faisait certains calculs par les procédés dits 垜積招差 (以垜積招差立算其法) et ensuite que ces procédés ne sont pas dans les livres transmis, 九章 et autres, que les 厤草 (guides pratiques pour les calculs du calendrier croirait-on) les donnent bien mais sans les expliquer (世所傳九章諸書、不載其術、厤草載其術、而不言其故). Ces procédés, développés par l'algèbre *t'ien-yuen*, étaient fondés sur la considération de triangles arithmétiques analogues à ceux de Pascal et sur l'étude de piles analogues aux piles de boulets; on en devine les éléments dans le 四元玉鑑 de Tchou Che-kié, livre perdu, on le sait, à la fin des Ming.

trouver des racines d'une équation du 3e degré, moyen antérieur, remarque-t'il, à l'introduction des mathématiques européennes, mais il se tait sur celles de degré supérieur [1]). On s'expliquerait bien pareil silence en admettant qu'à cette époque on ne savait plus, comme jadis, tirer parti d'un tableau-équation de degré supérieur à 3; et dès lors il faudrait conclure que Hing Yun-lou, dans l'ouvrage cité plus haut, ne fait que reproduire des calculs trouvés dans les documents qu'il avait sous les yeux. Les copiait-il sur les écrits de Kouo? Vraisemblablement non, d'après ce qui a été dit; on conjecturerait volontiers qu'il se servait de textes conservés au bureau astronomique de la Cour impériale, et telle serait peut-être la source commune aux trois ouvrages où nous avons cherché l'explication de la méthode de Kouo [2]).

Mais si cette méthode ne leur a été connue qu'indirectement, peut-on se fier à ces auteurs? La réponse à cette deuxième question n'est pas douteuse; quand on analyse la trigonométrie sphérique chinoise, on y reconnait deux éléments bien distincts, une genèse géométrique et une manière de conduire les calculs: or pour chacune de ces parties nous atteindrons bien la pensée de l'initiateur.

1) Voir *op. cit.* surtout la partie appelée 籌算, livre 5e 開方. — L'encyclopédie impériale 律歷淵源 publiée sous Kien-Long ne traite de même que du cas du 3e degré.

2) En quoi consistait cette source commune? Les Annales des Ming (livre 31) parlent de travaux faits par Hing Yun-lou et autres, travaux ordonnés à la composition du calendrier, travaux qui firent trouver le véritable sens du *cheou-che-li* et permirent de le compléter (得授時之意而補其不逮). Mei Wen-ting parle d'un 授時歷草 explication du *cheou-che-li*; cet écrit n'est pas signalé aux Annales des Yuen, parmi ceux de Kouo, et je ne sais d'après quelle autorité Wylie (*op. cit*, p. 100) le lui attribue; je n'ai pu me le procurer, mais d'après ce que j'en ai vu cité, il contient l'indication des opérations *k'ai-fang* à faire pour résoudre les divers problèmes. Etait-ce comme un guide pratique conservé au bureau astronomique, l'un des écrits 厤草 dont parlent les Annales des Ming (voir ci-dessus)? à quelle époque et par qui a-t'il été rédigé? je n'ai trouvé aucune réponse à ces questions.

Que l'on retrouve bien les anciens calculs, l'identité entre les tables données soit dans les Annales des Yuen, soit dans celles des Ming nous le garantit, et l'impuissance où l'on paraît avoir été sous les Ming, à inventer pareilles opérations nous donne toute sécurité.

Quant aux principes géométriques, bases de ces calculs, une certaine hésitation paraîtrait légitime de prime abord: à la fin du 17e siècle, la trigonométrie européenne étant connue, n'a-t'on pas mis sur le compte de Kouo certains résultats importés par les premiers missionnaires à la Cour impériale? Il y aurait lieu peut-être de se demander en effet si l'interprétation par Mei de tel point d'astronomie ancienne n'a pas été faite en fonction des nouvelles connaissances acquises; mais pour ce qui touche uniquement à la trigonométrie sphérique, pareille crainte n'est pas de mise. Mei, dans l'opuscule cité, compare fréquemment les nouvelles méthodes, les méthodes occidentales (西法), aux anciennes (古法) et plus spécialement à celles de Kouo (郭太史本法); c'est là une première remarque, insuffisante d'ailleurs pour nous rassurer complètement, si nous ne trouvions chez lui une interprétation qui cadre bien avec les quelques détails fournis déjà par les Annales des Yuen (以圜容方直矢接句股爲法 et autre texte), interprétation proposée explicitement au sujet de cette vieille méthode [1]).

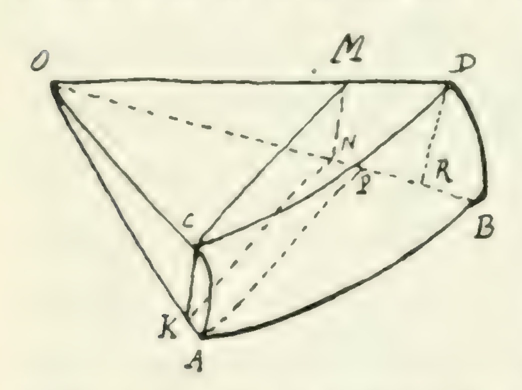
II.

Les constructions géométriques qui donnent naissance aux calculs de Kouo ne laissent pas d'être ingénieuses dans leur simpli-

1) Voir surtout dans Mei *op. cit.* le passage intitulé 員容方直簡法序. Il reste vrai que l'étude de la trigonométrie sphérique européenne a pu aider Mei à reconstituer le raisonnement de Kouo; d'après l'endroit indiqué ici, il semble s'être inspiré à la fois de trois figures que l'on retrouve dans les Annales des Ming et de la description de l'instrument 簡儀器.

cité [1]); elles sont fondées sur l'étude d'une pyramide sphérique quadrangulaire dont le polygone sphérique de base a pour côtés opposés d'une part un arc d'équateur et un arc d'écliptique, d'autre part deux arcs de méridiens [2]) dont l'un passe par le solstice d'été: Kouo supposait ce dernier arc connu.

Soit O A B C D cette pyramide, A B étant sur l'équateur, C D sur l'écliptique, C A et D B étant deux arcs de méridiens, D étant le solstice d'été. Si dans les plans C O A et C O D, on mène les droites C K et C M respectivement perpendiculaires à O A et O D,



le plan K C M détermine dans la pyramide une section rectangulaire C M N K; c'est la considération de ce rectangle qui fournit à Kouo les relations d'où il tirera tel côté du polygône sphérique en fonction de certains autres. Abaissons en effet les perpendiculaires A P et D R sur O B; ce sont les sinus des arcs A B et D B et ces deux droites seront parallèles l'une à K N, l'autre à M N; dès lors dans le rectangle C K M N, deux côtés C K et C M sont les sinus des arcs A C et C D; quant aux deux autres M N et K N, l'un M N est proportionnel au sinus de l'arc D B et le second K N est proportionnel au sinus de l'arc A B.

Kouo ne recourt pas directement aux sinus, on s'en doute bien,

1) Ces constructions sont restituées d'après Mei Wen-ting surtout; les explications des calculs données plus loin sont plutôt empruntées aux Annales des Ming et à Hing Yun-lou.

2) Evidemment la méthode vaudra, d'une façon générale, si dans la base deux côtés opposés ont leurs plans perpendiculaires à celui de l'un des autres côtés; les figures étudiées par Mei ne correspondent qu'à un cas particulier, le seul peut-être que Kouo ait considéré, celui qu'on rencontre dans les deux problèmes signalés à la biographie des Annales des Yuen.

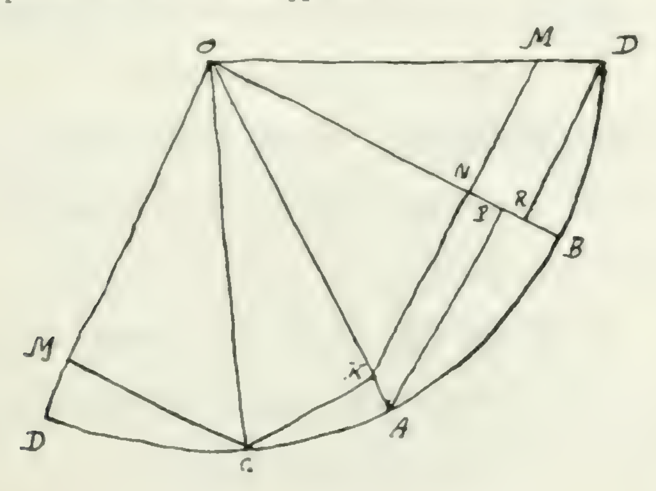
mais il évalue avant tout les flèches K A, M D, P B et R B des arcs doubles, et nous retrouvons bien les éléments de la méthode signalée aux Annales des Yuen, éléments que Mei étudie dans des figures séparées [1]): des triangles rectangles O D R, O M N que Mei appelle 立面句股, D étant le solstice d'été 黃道夏至, B le point correspondant sur l'équateur 赤道夏至 [2]); O C A, plan oblique (par rapport à C K M N) 斜立面; d'autres triangles O A P, O K M en position couchée sur le sol 平面句股; O C D, plan de l'écliptique en position inclinée par rapport à la précédente 斜平面黃道; un rectangle 方 dont les côtés sont dans ces quatre plans; des flèches 矢. Tous les caractères du texte des Yuen deviennent clairs, et si deux seulement restent à expliquer 圜 et 容, Mei semble les préciser au sens de circonférences contenant les diverses parties de la figure quand il développe la pyramide sphérique sur le plan de l'équateur [3]).

Comme ci-dessous, il représente ensuite séparément les deux plans O D B et O A B, et sur ces figures nous reportons les points A, B, P, R etc.

1) Ces figures, avec celle reproduite ci-dessus, ne se trouvent ni dans les Annales des Ming, ni dans Hing Yun-lou.

2) Ces triangles seraient dits droits 直 dans les Annales des Yuen comme étant dans un plan perpendiculaire à C M N K.

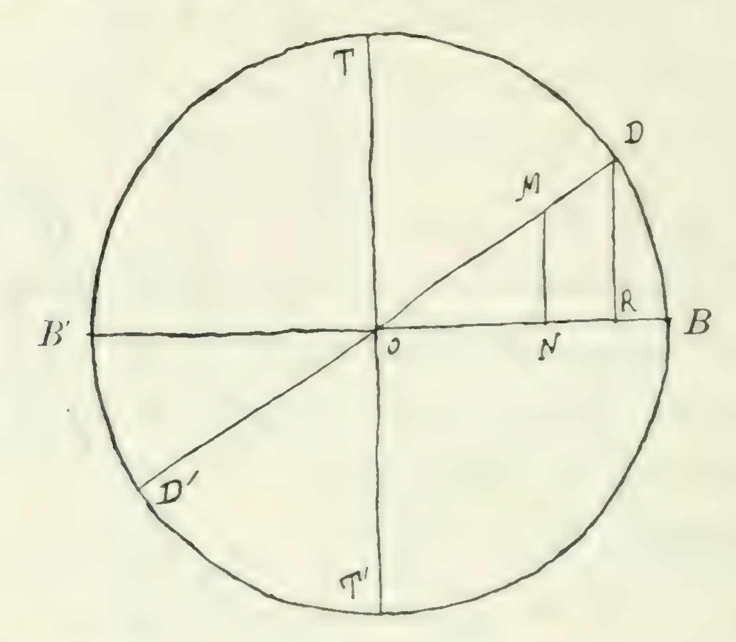
3) Voici la reproduction de ce développement.



1ère figure (plan D O B). Figure à prendre de côté, dite 側視



之圖.



Les caractères 夏至 (solstice d'été) sont écrits au point D.

» » 冬至 (solstice d'hiver) sont écrits au point D′.

» » 北極 (pôle nord) sont écrits au point T.

» » 南極 (pôle sud) sont écrits au point T′.

» » 赤道 (équateur) sont écrits le long de la droite B B′.

» » 黃道 (écliptique) sont écrits le long de la droite D O′.

» » 矢 (flèche) sont écrits le long de B R.

» » 小弦 (la petite hypoténuse) sont écrits le long de O M.

» » 小股 (le petit plus grand côté de l'angle droit) sont écrits le long de O N.

» » 小句 (le petit plus petit côté de l'angle droit) sont écrits le long de M N.

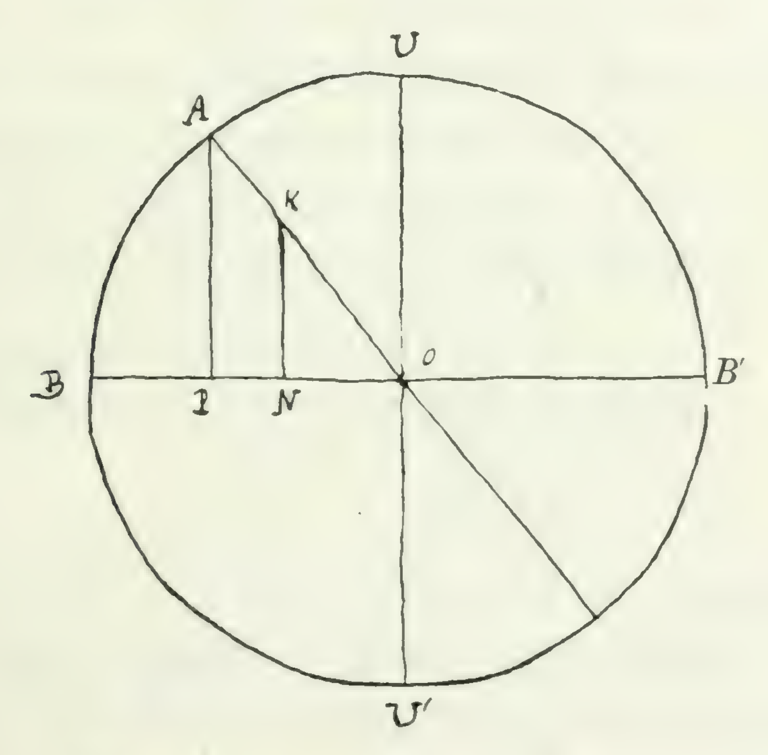
» » 半徑常爲大弦 (demi-diamètre toujours pris comme la grande hypoténuse) sont écrits le long de O D.

» » 半弧弦爲大句 (demi-corde de l'arc comme le grand plus petit côté de l'angle droit) sont écrits le long de D R.

Les caractères 矢減半徑爲大股 (la différence entre le demi-diamètre et la flèche comme le grand plus grand côté de l'angle droit) sont écrits le long de O R.

» » 半弧背 (demi-arc opposé) sont écrits le long de l'arc D B.

2e figure (plan O A B). Figure à prendre de niveau, dite 平視之圖.



Les caractères 夏至 (point correspondant au solstice d'été) sont écrits au point B.

» » 冬至 (point correspondant au solstice d'hiver) sont écrits au point B′.

» » 春分 (équinoxe de printemps) sont écrits au point U.

» » 秋分 (équinoxe d'automne) sont écrits au point U′.

» » 北極 (projection du pôle nord) sont écrits au point O.

» » 矢 (flèche) sont écrits auprès de B P.

» » 赤道小弦 (la petite hypoténuse sur l'équateur) sont écrits auprès de K O.

Les caractères 赤道小句 (le petit plus petit côté de l'angle droit sur l'équateur) sont écrits auprès de N O.

» » 黄道半弧弦又爲小股 (demi-corde sur l'écliptique, c'est le petit plus grand côté de l'angle droit) sont écrits auprès de K N.

» » 赤道半徑爲大弦 (demi-diamètre sur l'écliptique comme la grande hypoténuse) sont écrits auprès de A O.

» » 赤道半弧弦爲大股 (demi-corde sur l'équateur comme le grand plus grand côté de l'angle droit) sont écrits auprès de A P.

» » 赤道大句 (le grand plus petit côté de l'angle droit sur l'équateur) sont écrits auprès de P O.

» » 赤道半弧背 (demi-arc opposé sur l'équateur) sont écrits auprès de l'arc A B.

On remarque près de certaines droites de ces deux figures, les expressions 小句, 小股, 小弦 et 大句, 大股, 大弦 qui indiquent que ces lignes jouent le rôle de côtés homologues dans des triangles rectangles semblables, et une autre figure explique dans Mei que l'on peut, par le calcul, passer d'un triangle à l'autre [1]).

Cette explication de Mei Wen-ting amène à reconnaître comme irréprochable le point de départ géométrique de Kouo, si les résultats auxquels il arrive sont entachés d'erreur, et ils le sont, la cause en est ailleurs; elle vient en réalité de sa façon d'évaluer les éléments

1) Mei fait allusion à 3 figures du 授時厤; il est probable que ce sont les trois dont nous venons de parler: Hing Yun-lou s'en inspire constamment dans celles qu'il fait et les Annales des Ming les reproduisent au livre 32ᵉ.

des triangles rectangles à étudier. Mei semble donc minimiser la différence entre les méthodes européenne et chinoise quand il dit seulement que la première parlait des angles tandis que la seconde ne faisait intervenir que les arcs [1]). Ce serait alors une différence purement extérieure, comme ne fait rien la diversité des unités choisies [2]), comme n'est pas de grande conséquence l'emploi de 3 pour la valeur de π [3]), et comme peu importe que l'on considère les flèches au lieu de nos fonctions trigonométriques: la flèche d'un arc 2a est 1 — cos a, et un mérite de cette méthode attribuée à Kouo est précisement d'introduire pareille expression dans les calculs.

La flèche était toutefois évaluée, et là est le déficit de la trigonométrie chinoise, au moyen d'une formule qui n'était qu'approchée et n'était pas susceptible de fournir une approximation donnée; Kouo admettait [4]) que l'on avait la relation suivante:

$$\text{arc} - \text{corde} = \frac{2 \text{ fois le carré de la flèche}}{\text{diamètre}},$$

et s'appuyait sur elle dans ses divers problèmes.

Partant de cette égalité, il pouvait, première question qui se posait, calculer par l'algèbre *t'ien-yuen* [5]) la flèche d'un arc donné.

1) 用角者西法也、而用角即用弧、則通於古法也、不用角者古法也、而用弧即用角、則通於西法也 (opuscule cité).

2) On sait que dès l'epoque du 周髀算經, la circonférence était divisée en 365 度 tou 25 分 fen, chaque tou représentant 100 fen, chaque fen 100 秒 miao, et le soleil étant censé parcourir 1 tou en un jour. Dans les calculs de Kouo, les côtés de triangles et autres éléments sont estimés en tou.

3) On n'ignorait pas que cette valeur était inexacte, on en connaissait d'autres (on les trouvera dans Mr Mikamy *op. cit.*, chapitre 7), mais on considérait sans doute cette valeur 3 comme une approximation suffisante, et cela non sans quelque raison, vu les moyens assez primitifs d'observation.

4) Il semble sûr qu'il savait se servir d'une formule approchée seulement; voir plus bas.

5) Que Kouo ait employé l'algèbre *t'ien-yuen*, on ne le sait pas, seulement par la simple induction faite au début de ces pages, on le conclut de certains passages de Hing Yun-lou;

On ne trouve au 17e siècle, que la résolution des tableaux-équations auxquels amenait cette notation; la mise en équation, dirait-on dans notre terminologie, est facile à restituer [1]); la voici telle qu'on la trouve dans un ouvrage moderne le 九數存古, au livre 9e [2]).

„L'arc de méridien entre l'écliptique et l'équateur étant 24 tou, „trouver la flèche correspondante (celle de l'arc double). Développe- „ment: introduisons comme inconnue x la flèche; élevons au carré, „multiplions par 2, d'où $2x^2$ représentant le double du carré de la „flèche; prenons le diamètre 121 tou 75 fen; en divisont par lui le „nombre ci-dessus, nous aurons la différence arc—corde; ne faisons „pas l'opération mais considérons ce nombre comme le numérateur „d'une fraction dont le dénominateur est le diamètre. Par ce dénomi- „nation, multiplions l'arc 48 tou, et du résultat retranchons l'expres- „sion trouvée plus haut; la différence sera la corde (multipliée par „le diamètre), et s'écrira

$$„5844 - 2x^2.$$

„Elevons au carré, d'où

$$„34152336 - 23376x^2 + 4x^4.$$

„Le carré de la corde est une fraction dont cette expression serait „le numérateur, le dénominateur étant le carré du diamètre; la valeur „trouvée est donc le produit du carré du diamètre par le carré de la „corde; ce nombre est à écrire gauche.

---

cherchant par exemple la flèche de l'arc de 1 tou, celui-ci finit en disant: 是求得矢度八十二秒、即授時厤元所謂立天元一也; et cela confirme l'opinion des rédacteurs du catalogue impérial citée dans une note précédente: les textes que l'on possédait portaient la mention 立天元一, mais les manipulations à faire ensuite manquaient.

1) Cette restitution a été faite pour la première fois peut-être par 李銳 Li Joei à la fin du 18e siècle dans l'écrit 弧矢算術細草, mais il ne prend pas comme unité le tou dans ses opérations (sur cet auteur, voir Wylie, op. cit. p. 100 et 101).

2) Livre écrit au 19e siècle par 顧觀光 Kou Kouan-koang.

設黃道之入赤道二四十度求矢草日立天元一爲矢自之二因爲二矢

冪 ○ 元 2 以圓徑一百二十一度七十五分除之爲弦背差今不除有圓徑

母母乘背四十八度以差減之爲弦 5844 ○ 元 —2 自之爲弦冪式 34152336 ○ 元 —23376 ○ 4

有圓徑母自之又爲徑冪乘弦冪寄左

又以矢減徑以矢乘之四因爲

弦冪式 487 元 —4 以徑冪 14823,0625 乘之得 7218831,4375 元 —59292,25 亦爲徑冪乘弦冪與左相消得 —34152336 7218831,4375

—35916,25 ○ —4 三乘方開之得四度八十四分八十二秒爲矢度 [1]

---

1) Dans les livres chinois, on le sait, (voir par exemple *T'oung Pao*, tome 15, p. 530—550) des traits horizontaux ou verticaux représentent les baguettes des anciens calculateurs; des chiffres européens remplacent ici ces notations chinoises.

„Ensuite du diamètre retranchons la flèche, multiplions cette „différence par la flèche, puis ce produit par 4, nous aurons le carré „de la corde, soit:

$$„487 x — 4 x^2.$$

„Prenons le carré du diamètre, 14823,0625, et multiplions par lui, „nous aurons

$$„7218831,4375 x — 59292,25 x^2$$

„qui représente aussi le produit du carré du diamètre par le carré „de la corde.

„Détruisant cette expression par le nombre écrit à gauche, nous „aurons:

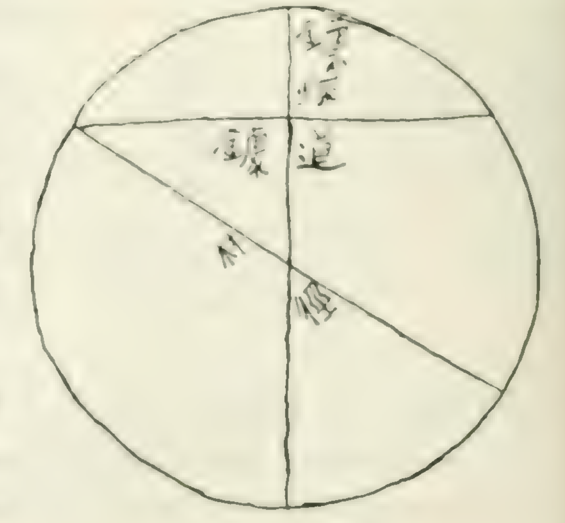
$$„— 34152336 + 7218831,4375 x — 35916,25 x^2 — 4 x^4 = 0$$

„d'où on obtient, par la méthode 開方 au cas du 4e degré, la va„leur de la flèche 4 tou 84 fen 82 miao".

On suit facilement dans ce calcul la marche classique des problèmes traités en notation 天元: le tableau-équation est obtenu en comparant deux expressions trouvées au préalable d'une même valeur; ici la première expression sort de la formule

$$\text{arc} — \text{corde} = \frac{2 \text{ carrés de la flèche}}{\text{diamètre}},$$

tandis que la deuxième découle d'une propriété de la corde, connue déjà par les chinois quand fut rédigé le 九章算術[1]).



1) Au livre 9 de cet écrit se trouve en effet le problème suivant: 今有圓材、埋在壁中、不知大小、以鋸鋸之、深一寸、鋸道長一尺、問徑幾何. Une pièce de bois cylindrique est encastrée dans un mur, on n'en sait pas les

Les Annales des Ming (liv. 32), sous le titre 割圓求矢, indiquent d'une façon générale, pour un tableau-équation de la forme précédente comment faire les opérations fournissant une racine, et le calcul est donné pour le cas particulier où l'arc est égal à 1 tou. Ce n'est là d'ailleurs qu'un exemple, est-il noté (如以半弧背一度求矢); les calculs étaient faits pour chacun des tou d'un quadrant et les résultats en sont, au même livre, réunis dans une table [1]).

Fournir la valeur de la flèche n'était pas du reste le seul rôle de la relation admise entre la différence arc—corde et le carré de la flèche; Kouo en tirait constamment parti, si l'on en juge par les calculs faits sous les Ming pour résoudre le premier des problèmes que lui attribuent les Annales des Yuen: trouver, connaissant l'arc correspondant de l'écliptique, l'arc d'équateur compris entre deux méridiens dont l'un passe au solstice d'été.

Les Annales des Ming, au livre 32e posent et résolvent ce problème sous forme générale, appliquant ensuite la règle au cas

---

dimensions; avec une scie, on enlève un morceau d'une épaisseur d'un pouce, le trait de la scie est d'un pied, trouver le diamètre.

Et la solution est celle-ci: élever au carré le demi trait de la scie, diviser par l'épaisseur; au quotient ajouter cette épaisseur, d'où le diamètre. 術日半鋸道自乘、如深寸而一以深寸增之、即材徑. La figure est rétablie par les écrivains postérieurs de la façon ci-contre.

1) On trouve dans Hing Yun-lou (liv. 69e) les calculs pour d'autres valeurs de l'arc. Si l'on compare la table des Ming à celle signalée plus haut dans les Annales des Yuen (liv. 54), on constate, pour chaque division du quadrant, identité entre les nombres dits sous les Ming 黃道矢度 (valeur de la flèche pour les arcs d'écliptique) et sous les Yuen 積差. Cette remarque détermine le sens pour Kouo d'une expression obscure de soi, et montre qu'il n'y a pas lieu de douter, comme paraît le faire Mr Mikamy (op. cit. p. 103) si, pour le calcul des flèches, le ta-t'ong-li et le cheou-che-li avaient ou non des procédés différents.

Par la comparaison des mêmes tables, on sait en outre que 差率 signifiait pour Kouo la différence entre les flèches correspondant à deux arcs différant de 1 tou.

particulier où l'arc d'écliptique est 1 tou; d'autres cas sont développés dans Hing-Yun-Lou (liv. 69). Transcrivons ici la règle générale facile à comprendre en se reportant à la pyramide sphérique, qui fournit les principes de cette trigonométrie; le règle est dite: 求黃道各度下赤道積度術.

„Prenons le rayon et retranchons-en la flèche (M D) correspondant à l'arc (C D) d'écliptique; la différence donne la petite „hypoténuse (O M).

„Multiplions cette petite hypoténuse par le grand plus grand côté „de l'angle droit (O R); d'où un nombre à prendre comme dividende, „le diviseur sera la grande hypoténuse c'est-à-dire, le rayon (O D) et „le quotient donnera le petit plus grand côté de l'angle droit (O N).

„Prenons la flèche (M D) correspondant à l'arc (C D) d'écliptique. „Elevons-la au carré et considérons ce nombre comme un dividende; „le diviseur étant le diamètre, le quotient sera la demi-différence „arc-corde ($\frac{1}{2}$ 2 C D — 2 C M); retranchons-la de l'arc d'écliptique, le „reste sera la $\frac{1}{2}$ corde (C M) correspondant à l'arc d'écliptique.

„Elevons ce nombre au carré ($\overline{CM}^2 = \overline{KN}^2$), c'est le carré du „grand côté d'un triangle rectangle, ajoutons-y le carré ($\overline{ON}^2$) du „petit plus grand côté de l'angle droit trouvé (O N), extrayons la „racine carrée ($\sqrt{\overline{KN}^2 + \overline{ON}^2}$) d'où la petite hypoténuse (O K).

„Prenons la demi-corde correspondant à l'arc d'écliptique (C M = „K N), multiplions-la par la rayon (O B); le nombre trouvé étant le „dividende, divisons par la petite hypoténuse (O K), le quotient sera „le grand plus petit côté de l'angle droit (A P). Retranchons l'ex„pression obtenue du rayon (O B), le reste sera la flèche (P B) cor„respondant à l'arc (A B) d'équateur.

„Elevons cette flèche au carré ($\overline{PB}^2$); ce nombre étant le divi„dende, le diamètre étant le diviseur, le quotient sera la demi diffé-

置周天半徑內減去黃道矢度餘爲黃赤道小弦　置黃赤道小弦以黃赤道大股乘之大股見割圓爲實黃赤道大弦半徑爲法實如法而一爲黃赤道小股　置黃道矢自乘爲實以周天全徑爲法實如法而一爲黃道半背弦差　以差去減黃道積度即黃道半弦背餘爲黃道半弧弦　置黃道半弧弦自之爲股冪黃赤道小股自之爲句冪二冪並之以開平方法除之爲赤道小弦　置黃道半弧弦以周天半徑亦爲赤道大弦乘之爲實以赤道小弦爲法而一爲赤道半弧弦　置黃赤道小股亦爲赤道橫小句以赤道大弦即半徑乘之爲實以赤道小弦爲法而一爲赤道橫大句以減半徑餘爲赤道橫弦矢　橫弧矢自之爲實以全徑爲法而一爲赤道半背弦差　以差加赤道半弧弦爲赤道積度

„rence arc—corde ($\frac{1}{2}\ \overline{2\ A\ B - 2\ A\ P}$) de l'équateur. Ajoutons-y la demi-„corde correspondant à l'arc de l'équateur (A P), nous aurons l'arc „d'équateur cherché (A B)".

Une seule remarque est à faire sur ces développements: on y suppose connue la valeur de O R, et en effet Kouo s'était procuré avant tout l'arc de méridien B D, D étant le solstice d'été; il avait trouvé, nous disent les Annales des Yuen, 23 tou 90 fen, et dans les calculs était introduite la valeur approchée de 24 tou [1]); la flèche correspondante était considérée, d'après la résolution du tableau-équation indiqué plus haut, comme égale à 4 tou 84 fen 82 miao, et O R = O B — R B était calculé une fois pour toutes: ces nombres sont notés dès l'abord aux Annales des Ming (livre 32) sous la rubrique 弧矢割圓.

Le calcul précédent était fait pour chacun des tou du quadrant et les résultats forment une seconde table dont les nombres coïncident avec ceux de l'ancienne table des Yuen, l'expression de Kouo, 度率, se trouvant dans les deux au sens des degrés de l'équateur correspondant à ceux de l'écliptique.

On conçoit d'ailleurs facilement, toujours d'après la même pyramide sphérique, que de façon analogue Kouo calculait les arcs de méridien C A compris entre l'équateur et l'écliptique, l'arc D C étant donné, et concluait dès lors à la distance du soleil au pôle, deuxième problème signalé dans sa biographie.

III.

A l'époque de Kouo Cheou-king, la dynastie règnante était d'origine mongole, et bien des faits montrent que la civilisation

1) Les Annales des Ming signalent expressément que le nombre 24 tou n'est qu'approché: 所測就整 (loc. cit.).

arabe dut alors réagir sur la mentalité chinoise, des Arabes travaillèrent avant Kouo le calendrier, d'autres dont les noms ont été conservés avaient des postes officiels pendant qu'il vivait [1]). Partant, on a pensé que Kouo avait reçu des Arabes, à l'état plus ou moins parfait, sa méthode trigonométrique, opinion à laquelle paraît se rallier Mr Mikamy [2]).

On prévoit bien que Kouo a dû profiter de leurs travaux, mais dans quel sens au juste et dans quelle mesure? Sa trigonométrie leur est-elle simplement empruntée? ou s'il en fut l'initiateur, quels éléments trouvait-il qu'il lui suffisait de modifier, ou seulement de rapprocher, pour conclure à sa méthode? dans ces éléments, comment se ferait le départ entre ceux à rattacher à la tradition chinoise et ceux reçus de l'étranger? Toutes questions trop complexes pour être dirimées ici mais que les remarques suivantes éclaireront quelque peu, semble-t'il.

L'analyse de la trigonométrie chinoise y fait découvrir un point de départ géométrique et une partie de calcul, cette dernière découlant d'une formule sur la flèche et l'arc, formule mise en œuvre par l'algèbre t'ien-yuen et le procédé k'ai-fang. Or cette formule aurait été employée en Chine dès le 11e siècle et semble devoir être attribuée à 沈存中 Tch'en Ts'uen-tchong.

---

1) Sur ce sujet, on peut voir Mr Mikamy (op. cit. ch. 15, the arabian influence). Comme il en fait la remarque, on est embarrassé pour dire de façon précise quelle fut l'action des Arabes sur les mathématiques chinoises.

2) Sa pensée est, à vrai dire, un peu fuyante: "Kuo, dit-il page 101, considered "spherical trigonometry, that begins with him in China. Kuo's studies on the subject are "said to be based on Arabian science", et il renvoie en note à Cantor: *Vorlesungen über Geschichte der Mathematik*, I, p. 684; n'ayant pas sous la main cet ouvrage, je ne sais comment y est présentée cette affirmation, ni sur quoi elle serait basée. On regrette que sur ce point Mr Mikamy ait l'air s'en rapporter à un auteur qui ne travaillait que sur des documents de seconde main, alors que lui-même pouvait recourir aux sources chinoises.

Dans son écrit 夢溪筆談 [1]), il dit en effet avoir découvert, pour des questions relatives aux arcs, un nouveau genre de calcul où entre cette formule; après avoir noté que l'ancien procédé ne donnait qu'une très grossière approximation, il continue: „Pour effec-„tuer la division de la circonférence, j'emploie un autre moyen: il „faut prendre la moitié du diamètre comme hypoténuse d'un triangle „rectangle, retrancher du rayon la flèche, et le reste sera le grand „côté de l'angle droit de ce triangle; élever ensuite au carré ces 2 „côtés, retrancher un nombre de l'autre, extraire la racine carrée, „d'où le petit côté de l'angle droit du triangle, le doublir d'où la „corde de l'arc considéré. Puis prendre le carré de la flèche, le „diviser par le diamètre, ajouter le quotient à la corde et on a l'arc „correspondant" [2]).

Le 九數存古 au livre 9e indique ce passage comme contenant les principes sur lesquels se fondent les calculs du cheou-che-li, et l'interprète au sens donné ici [3]), comme déjà 顧應祥 Kou Ing-

1) Sur cet écrit, voir le catalogue impérial déjà indiqué livre 120; une date y est fournie dans la vie de Tch'eng Ts'uen-tchong, celle de son doctorat en 1064; Wylie, op. cit. p. 131, dit quelques mots de cet ouvrage. Le texte cité ici est tiré du livre 18e; tout fait présumer que Tch'en ne considérait son calcul que comme approché, et Kouo dès lors savait employer une formule qui n'était pas rigoureuse.

2) Voici le texte de Tch'en: 予別為折會之術置圓田徑半之以為弦又以半徑減去所割數餘者為股各自乘以股除弦方餘者開除為句倍之為割田之直徑以所割之數自乘退一位倍之又以圓徑除所得加入直徑為割田之弧.

3) Certaines expressions de Tch'en ne sont pas très claires; le 九數存古 en particulier commente les mots 所割數 en disant que ce nombre est la flèche 所割數即矢. Les trois caractères 退一位 veulent dire reculer l'unité d'un rang, on ne voit pas le sens de cette opération, l'explication du 九數存古 semble ne pas tenir compte de ces caractères, et un exemple donné dans le 夢溪筆

siang [1]) l'avait fait dans l'introduction de son 弧矢算術; tous deux ainsi que Tch'en lui même, rattachent ces remarques à l'étude de la division de la circonférence 割圜之法 et l'on comprend alors que les Annales des Ming donnent le calcul des flèches sous ce titre 弧矢割圜.

Rien n'indique dans le 夢溪筆談 par quelle voie Tch'en arriva à la formule indiquée, mais à rapprocher deux problèmes du 九章算術 on se prend à penser qu'il l'en fit sortir par un raisonnement fort simple. Ce vieux recueil, si prisé des chinois comme relique de l'antiquité, contient en effet les questions et réponses suivantes au livre 1er:

19. On a un champ ayant la forme d'un secteur circulaire; l'arc en est 30 pas, le diamètre est 16 pas, quelle est la superficie du champ?

Réponse: 120 pas carrés.

Méthode: par le diamètre, multiplier l'arc et diviser le produit par 4 [2]).

29. On a un champ ayant la forme d'un segment circulaire; la corde en est 30 pas, la flèche 15 pas, quelle est la superficie du champ?

Réponse: 1 mou 97 pas carrés et demi.

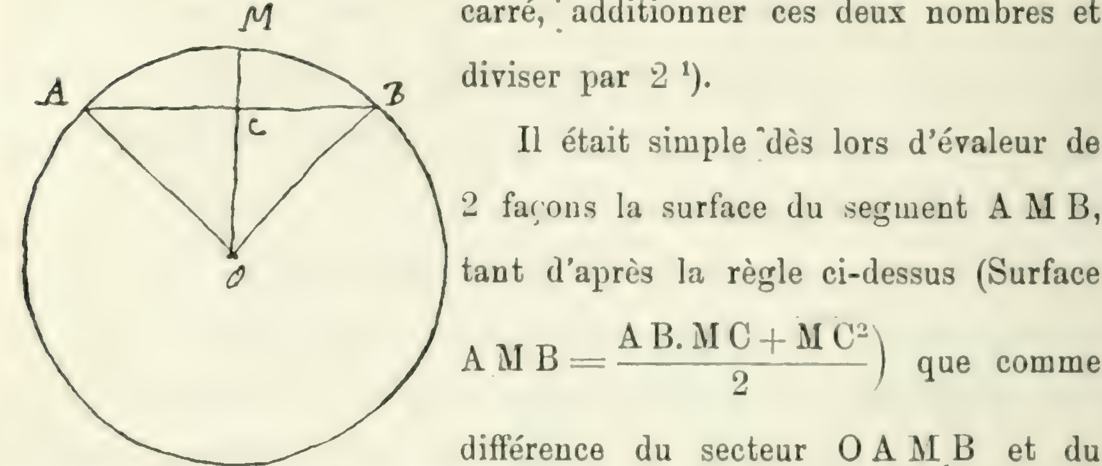
談 en escamote l'explication, faisant un calcul étrange pour arriver à un résultat conforme à l'interprétation donnée ici; de vrai, le sens de la formule n'est pas douteux et elle est devenue classique en quelque sorte.

On est tenté de croire que les trois caractères 退一位 ont été interpolés: on sait de reste le soin de reproduire scrupuleusement une faute de texte, même connue, dans les copies successives d'un même ouvrage.

1) Je ne connais ce passage que par une citation de Yuen-Yuen (op. cit. liv. 30 article sur Kou Ing-siang).

2) 今有宛田下周三十步徑十六步問田幾何　答曰一百二十步術曰以徑乘周四而一.

Méthode: par la corde, multiplier la flèche, élever la flèche au carré, additionner ces deux nombres et diviser par 2 [1]).



Il était simple dès lors d'évaleur de 2 façons la surface du segment A M B, tant d'après la règle ci-dessus (Surface $AMB = \frac{AB.MC + MC^2}{2}$) que comme différence du secteur O A M B et du triangle O A B; cela donne immédiatement

$$(\text{arc } AMB - AB).\, OA = \overline{MC}^2$$

ou $$\text{arc} - \text{corde} = \frac{2 \text{ carrés de la flèche}}{\text{diamètre}},\ ^{2})$$

c'est l'expression correspondant au texte de Tch'en et la formule employée par Kouo.

Si ce dernier est l'inventeur de la trigonométrie sphérique étudiée, il trouvait donc dans les mathématiques chinoises tous les éléments de la partie de calcul, et une influence étrangère n'a pu être nécessaire que pour lui fournir les considérations préliminaires de pure géométrie sur la pyramide sphérique.

---

1) 今有弧田弦三十步矢十五步問爲田幾何　答曰一畝九十七步半術曰以弦乘矢又自乘并之二而一.

2) L'idée de se procurer de deux façons différentes l'expression d'une même surface est d'ailleurs très familière aux anciens chinois (voir *T'oung Pao*, tome 15, p. 541 et suiv.) on en tirait parti spécialement pour trouver les tableaux-équations dans l'algèbre t'ien-yuen. Fait à noter encore: à propos du problème sur le segment circulaire, le plus ancien commentaire du 九章算術, écrit en 263 p.C. par 劉徽 Liou-Hoei, parle de division d'arc 割弧, et rappelle à ce sujet le problème du 9e livre sur la pièce de bois cylindrique dont un segment a été scié; on croit saisir là autant d'indices montrant la continuité de la pensée chinoise.

LE DÉBUT DES ANGLAIS DANS L'EXTRÊME-ORIENT

PAR

HENRI CORDIER.

A la fin du XVe siècle, l'Angleterre sortait d'une double crise qui, en la forçant de se replier sur elle-même, allait lui permettre de concentrer toutes ses énergies dans l'œuvre de formation de son unité nationale et dans le développement de sa marine et de son commerce maritime. Le règne de Henri VI avait vu la fin de la domination anglaise en France, Calais excepté qui devait, sous Marie Tudor, tomber aux mains du Duc de Guise, et la guerre des Deux Roses avait porté un coup mortel à la féodalité. La bataille de Bosworth (1485) où la Rose blanche d'York s'était effacée devant la Rose rouge de Lancastre marquait une ère nouvelle. Avec l'avènement de la maison de Tudor et de son chef, le Comte de Richmond, qui régna sous le nom d'Henri VII, l'Angleterre entre dans une nouvelle phase de son histoire, au moment même où l'histoire du monde allait être renouvelée par les grandes découvertes faites sous l'égide des étendards portugais et espagnols.

Comme le Portugal, au début de la carrière du Prince Henri, l'Angleterre manquait de marine, et désireuse de prendre sa part dans la conquête des terres nouvelles, elle devait, en attendant que son énergie et sa ténacité suscitassent des Drake et des Hawkins, se contenter d'employer les services de navigateurs étrangers.

Jean Cabot. Le 5 mars 1496, Henri VII octroyait à Jean Cabot et à ses trois fils des Lettres patentes, à l'effet de naviguer «à l'est, à l'ouest et au nord, avec cinq navires portant pavillon anglais, pour chercher et découvrir toutes îles, contrées, régions ou provinces de païens dans n'importe quelle partie du monde». Parti de Bristol, en mai 1497, Cabot le 24 juin arrivait en Amérique. Nous ne le suivrons pas dans ses différents voyages au Nouveau Monde; l'Asie seule nous intéressant aujourd'hui.

M. Margry cite le texte suivant du traité signé le dernier jour d'avril 1527 par Henri VIII et François Ier, traité dans lequel ces deux rois menaçaient le commerce des épiceries des Portugais, dans le cas où ce peuple s'unirait à Charles Quint.

Traité entre la France et l'Angleterre (1527). «Item a été convenu de ne permettre passaige aux navires de Portugal chargés d'espiceryes et autres marchandises pour ycelles conduire par led. destroit (Manche) et basses regions et pays de l'Empereur, si ce n'est du commun consentement des d. sieurs Roys. — Ains seront les conducteurs des d. navires contraints vendre ou à tout le moins exposer en vente leurs espiceryes et autres marchandises en quelque endroit d'Angleterre ou de France, sans toutesfoys vendre entièrement en l'un des d. lieux leurs marchandises, ains icelles par égalle portion vendre et distribuer selon l'exigence et nécessité d'ung chacun des d. royaulmes, pourveu aussy que après la guerre intimée se le d. Roy de Portugal se declaire pour l'Empereur defendant son party par armes, lors il soit tenu et reputé comme un ennemy, et chacuns ses biens et subjectz venans ou trouvez ès pays et provinces des d. sieurs Roys, prinz, acquiz et detenus par droict de guerre.» [1])

Robert Thorne, 1527. En 1527, un négociant de Bristol, Robert Thorne, qui avait vécu longtemps à Séville, en Espagne, et dont le père avait parti-

1) *Navigations françaises*, Paris, 1867, p. 193. Je dois dire que j'ai vainement cherché ce texte dans les *Foedera* de Rymer et dans la Collection de Dumont.

cipé au voyage de Jean Cabot à Terre Neuve, adressait au Roi HENRI VIII une déclaration des Indes et des Terres découvertes soumises à l'Empereur et au Roi de Portugal, ainsi que des autres parties des Indes et des riches contrées à découvrir qu'il exhortait son souverain à prendre en main [1]). Thorne révèle le secret gardé jusqu'alors, qu'avec un petit nombre de navires, on peut découvrir de nouvelles terres et royaumes qui rapporteraient au Roi une gloire éternelle et à ses sujets des profits infinis. «Vers ces pays il y a un chemin à découvrir, celui du nord: car des quatre parties du monde, il semble que trois ont été découvertes par d'autres princes». Cette «persuasion» était accompagnée d'un livre fait par Robert Thorne en 1527, à Séville, pour le Dr. Edward LEIGH, ambassadeur d'Henri VIII, près de l'Empereur CHARLES Quint, donnant des renseignements sur les parties du monde découvertes par lui et le Roi de Portugal, ainsi que sur la route des Moluques par le Nord. [2]) Le 20 mai 1527, Henri VIII, en conséquence, expédiait de Londres à Plymouth le *Mary of Guildford* et le *Sampson* qui quittèrent ce dernier port le 10 juin pour remonter vers le nord mais qui, à cause du mauvais temps, renoncèrent à leur entreprise d'aller au Cathay.

Sébastien Cabot.

Sous le règne d'EDOUARD VI (1549), Sébastien CABOT, fils de Jean, obtint une charte confirmée par Marie Tudor (1554—5) pour découvrir les terres, les pays et les îles jusqu'alors inconnus des Anglais en cherchant une route vers l'Inde et le Cathay par le nord-ouest, c'est-à-dire par l'Océan Arctique.

Sir Hugh Willoughby, 1553.

EDOUARD VI accorda une permission à Sir Hugh WILLOUGHBY et à ses compagnons de faire un voyage par mer dans des pays lointains qui leur étaient jusqu'alors inconnus «ainsi que d'y rechercher les choses qui manquaient en Angleterre, et d'y trans-

1) HAKLUYT, *Navigations*, I, 1809, pp. 235 seq.

2) HAKLUYT, *l. c.*, pp. 237 seq.

porter les choses qui leur manquaient». En conséquence le 14 février 1553, il leur remettait des lettres missives «pour les rois, princes, et autres potentats habitant les parties nord-est du monde dans la direction du puissant empire de Cathay» [1]).

Comme suite, un voyage fut organisé par Sébastien CABOT, «Governor of the Mystery and Company of the Merchant Adventurers of the City of London». Une flotte qui mit à la voile le 10 mai 1553 fut placée sous le commandement de Sir Hugh Willoughby qui montait la *Bona Esperanza* de 120 tonnes, avec l'*Edward Bonaventure*, de 160 tonnes, commandé par Richard CHANCELLOR, et la *Bona Confidentia*, de 90 tonnes, commandée par Cornelius DURFORTH. Assailli par la tempête sur la côte de Laponie, Willoughby fit naufrage à l'embouchure de l'Arzina, avec la *Bona Esperanza* et la *Bona Confidentia*, où il périt de froid et de faim avec ses compagnons au commencement de 1554. Richard Chancellor avait été plus heureux.

Richard Chancellor.

C'est en effet à Richard Chancellor que revient l'honneur, imprévu d'ailleurs, de découvrir la Mer Blanche. La tempête qui l'avait séparé de Sir Hugh WILLOUGHBY, conduisit son navire l'*Edward Bonaventure*, à Vardö, lieu du rendez-vous de l'expédition, où vainement Chancellor attendit son compagnon pendant plusieurs jours.

Chancellor se décida alors à pénétrer dans la Mer Blanche, connue alors sous le nom de baie de St. Nicolas, et mouilla à l'entrée de la Dvina, dans le petit port de Nenoksa; là il apprit des indigènes que la terre sur laquelle il venait de débarquer se nommait la Russie ou Moscovie, sur laquelle régnait IVAN VASILIEVITCH. Il se rendit à Moscou, à la cour de ce souverain qui lui fit bon accueil et le renvoya l'année suivante avec des lettres pour le roi Edouard VI par lesquelles le tsar annonçait au prince anglais que ses sujets pourraient venir faire le commerce en Russie en toute sé-

1) *Calendar of State Papers. — Colon. — East-Indies*, 1513—1616, p. 3.

curité et qu'il le priait d'envoyer un de ses conseillers pour traiter de cette question.

Sur ces entrefaites Edouard VI qui avait hérité de la mauvaise santé de sa mère JANE SEYMOUR, mourait à Greenwich le 6 juillet 1553, à l'âge de seize ans, et après quelques jours de règne de Lady JANE GREY, il était remplacé sur le trône d'Angleterre par MARIE TUDOR, fille de CATHERINE D'ARAGON, qui l'année suivante, épousait le 25 juillet, dans la cathédrale de Winchester, le sombre PHILIPPE d'Espagne, fils de Charles-Quint, son cousin. Marie ne porta pas moins d'intérêt que son frère aux entreprises dans les pays lointains et en 1555—1556, elle accordait une charte à la Compagnie des «Merchant Adventurers» qui devenait la Compagnie de Moscovie ou de Russie, lui confirmant ses privilèges et lui concédant des droits dans ses futures découvertes. Ses bureaux à Londres étaient dans Seething Lane.

En 1555, une seconde expédition était envoyée en Russie, sous la conduite de Richard Chancellor lui-même, accompagné de deux agents, George KILLINGWORTH et Richard GRAY, avec les instructions nécessaires pour négocier les conditions de l'ouverture du commerce dans l'empire russe; ils ne devaient d'ailleurs pas perdre de vue le but du premier voyage, à savoir: «apprendre comment on pouvait se rendre de Russie au Cathay par terre ou par mer». Chancellor, bien reçu par le tsar à Moscou, obtint le monopole du commerce dans la Mer Blanche, et l'autorisation d'établir des factoreries ou des maisons de commerce à Kholmogori, Vologhda et ailleurs. «Et ainsi puissons-nous continuer trois ou quatre ans, écrit Killingworth à la Compagnie, et dans cette période nous connaîtrons le pays et les marchands, et la manière de nous mieux sauver nous-mêmes, et où construire nos maisons, et où chercher les marchandises» [1].

---

1) HAKLUYT, 1589, p. 301.

Dès 1557, ils avaient établi des factoreries à Kholmogori, Vologhda et Moscou, près de l'église St. Maxime.

Princes de Moscou.

La Russie traversait alors une des périodes les plus importantes de son histoire: les grands princes de Moscou ralliaient autour d'eux, de gré ou de force, les membres de la famille slave épars dans l'Europe orientale, et ils annexaient les tribus tartares qui avaient survécu de la domination de la Horde d'Or, partie de l'héritage laissé du vaste et éphémère empire créé par Tchinguiz Khan. Ivan III, le Grand (1462—1505), fils de Vasili l'Aveugle, avait soumis Novgorod (1478) qui s'était donné au roi de Pologne pour échapper au joug moscovite, et réuni à son territoire les principautés de Tver, Rostov, Iarolav; son fils Vasili III Ivanovitch (1505—1533) continua son œuvre en annexant la république de Pskov et les principautés de Riazan et de Novgorod-Severski; ce prince entretenait par des ambassades des relations avec les puissances occidentales: c'est sous son règne qu'eurent lieu les deux missions de

Baron de Herberstein.

Sigismond, baron de Herberstein, né le 23 août 1486 au château de Wippach, dans le cercle d'Adelsberg, en Carniole, qui nous a laissé des notes fort intéressantes sur la Russie [1]); envoyé une première fois en 1517 à Moscou par l'Empereur Maximilien, il y retourna une seconde fois en 1526 pour remercier Vasili de la mission qu'il avait expédiée en Espagne pour féliciter Charles-Quint

Ivan IV.

de son élection comme Empereur [2]). Enfin Ivan IV Vasilievitch (1533—1584), surnommé le Terrible, né le 25 août (4 sept.) 1530, compléta l'œuvre de ses devanciers: le 16 janvier 1547, il se faisait couronner à Moscou et prenait le titre de Tsar, et le 3 février suivant, il épousait Anastasie, fille de feu Roman Iouriévitch Zakharine-Kochkine [3]). Il tourna ses armes contre les Tartares, et

1) *Rerum Moscoviticarum Commentarii...* Vienne, 1549, in-fol.

2) Herberstein est mort à Vienne le 28 mars 1566.

3) *Les Origines de la Russie moderne — Ivan le Terrible* par K. Waliszewski. Cinquième édition. Paris, Plon, 1904, in-8.

il prenait Kazan, après un assaut terrible donné le 2 octobre 1552; deux ans plus tard, en août 1554, il devenait maître du khanat d'Astrakhan.

C'est sur ces entrefaites que s'ouvrirent les négociations des Anglais. Chancellor ayant heureusement accompli sa mission remit à la voile pour l'Angleterre le 20 juillet 1556 avec son propre navire l'*Edward Bonaventure*, les deux vaisseaux de Willoughby, la *Bona Speranza* et la *Bona Confidentia*, restitués par les Moscovites, et enfin le *Philip and Mary* récemment arrivé d'Angleterre; il emmenait avec lui Osep Grigorievitch NEPIÉÏA, *namiéstnik* (lieutenant) de Vologhda, le premier ambassadeur de Russie en Angleterre, et il rapportait pour plus de £ 20.000 de fourrures et autres marchandises. Les deux navires de Willoughby disparurent en route, et le 10 novembre, l'*Edward Bonaventure*, fit naufrage sur la côte d'Aberdeenshire dans Pitsligo Bay: Chancellor et son fils ainsi que plusieurs Russes périrent; Nepiéïa échappa avec peine au désastre, en perdant tout ce qu'il possédait, et il arriva en février 1557 à Londres où il fut accueilli magnifiquement; le roi Philippe le reçut en audience en mars. Nepiéïa.

La Compagnie se décida à organiser pour la Russie une nouvelle expédition qui fut placée sous les ordres d'un homme expérimenté, Anthony JENKINSON, originaire de Northamptonshire, qui, depuis 1546, avait parcouru, non seulement toute l'Europe, mais aussi les îles de la Méditerranée, la Syrie, la Palestine, Alger, Tunis, Tripoli, la Norvége et le Pays des Samoyèdes, la Mer Caspienne, etc. [1]) L'ambassadeur russe était porteur d'une lettre de Philippe et de Premier Voyage de Jenkinson (1557).

1) The name of such countries as I, Anthonie Ienkinson, haue trauelled vnto, from the second of October 1546, at which time I made my first voiage out of England, vntill the yeere of our Lord 1572, when I returned last out of Russia. Pages 341—343, II' *Early Voyages and Travels to Russia and Persia* by Anthony Jenkinson. — Edited by E. Delmar Morgan and C. H. Coote. London, Hakluyt Society, 1886, 2 vol. in-8.

Marie, pour Ivan IV, datée de Westminster, avril 1557, et il devait donner tous les détails relatifs au traité de commerce; les souverains anglais faisaient des voeux pour la prospérité du tsar et le développement de la religion catholique; les négociants des deux pays devaient jouir de priviléges égaux de liberté du commerce et de protection [1]). La Compagnie qui avait déjà fait l'essai du commerce russe embarqua une grande quantité de draps et d'autres marchandises anglaises et des ouvriers pour installer une corderie à Kholmogori, ainsi que dix jeunes apprentis destinés à apprendre le commerce et à fournir des renseignements sur le pays. La flotte qui comprenait la *Noble Primrose*, lancée à Deptford le 6 juillet 1551, portant Jenkinson et Nepiéïa, le *John Evangelist*, l'*Anne* et la *Trinity*, mit à la voile de Gravesend le 12 mai 1557 et jeta l'ancre à St. Nicolas le 12 juillet.

Tandis que l'ambassadeur russe avec des Anglais destinés au service de l'Empereur débarquaient et remontaient la Dvina en bateau, Jenkinson surveillait le déchargement des marchandises, puis l'embarquement de la cargaison à destination de l'Angleterre, et se rendait ensuite par eau à Kholmogori, au sud-est d'Arkhangel bâti plus tard en 1584, dans une île formée par les deux bras de la Dvina septentrionale, et à Vologhda où il prit la route de terre pour Moscou.

Le 23 avril 1558, muni de lettres du Tsar, Jenkinson avec Richard [2]) et Robert Johnson, se met en route pour le Cathay; passe à Nijni Novgorod, descend la Volga avec le nouveau gouverneur d'Astrakhan, arrive à Kazan le 29 mai; il y reste quinze jours; il était le premier Anglais qui visitait cette ville; il est à Astrakhan le 14 juillet et il entre, également le premier Anglais, le 10 août dans la Mer Caspienne d'où il débarque le 3 septembre pour se

1) *Calendar of State Papers — Foreign* — 1553—1558 — Mary, p. 300, no. 595.

2) Ancien compagnon de Chancellor en 1553.

mettre en route (14 sept.) par le désert, au sud de l'Aral, et se rendre à Vezir, alors capitale du Qarezm, le khanat; il passe à Urgendj, Kath et il atteint Bokhara le 23 déc. 1558.

«Ce Boghar [1]), dit-il, est situé dans la partie la plus basse de tout le pays, entouré d'une haute muraille de terre, percé de plusieurs portes: il est divisé en trois quartiers, dont deux pour les rois, et le troisième pour les négociants et les marchés, et chaque spécialité a sa residence et son propre marché. La ville est très grande, et les maisons pour la plupart sont en terre, mais il y a aussi beaucoup de maisons, de temples et de monuments de pierre construits somptueusement et dorés, et spécialement des bains bâtis artificiellement qui n'ont pas leurs pareils dans le monde: il serait trop long à répéter de quelle façon. Il y a une petite rivière traversant le milieu de la ville, mais son eau est malsaine, car elle fait naître dans les hommes qui la boivent, et surtout chez ceux qui ne sont pas nés là, un ver d'une aune de long, qui réside ordinairement dans la jambe entre la peau et la chair, et on l'arrache avec grand art et adresse vers la cheville, les chirurgiens en ayant une grande habitude, et si le ver se casse quand on l'arrache, la partie meurt, et chaque jour il sort d'environ un pouce, on l'enroule jusqu'à ce qu'il soit entièrement sorti....»

Jenkinson nous dit que «le roi de Boghar n'a ni grande puissance ni richesses, ses revenus ne sont que petits, et il est entretenu pour la plus grande part par la Ville» [2]).

Il ajoute:

«Il y a annuellement un grand arrivage de marchands à cette cité de Boghar, qui voyagent en grandes caravanes des pays environnants, comme l'Inde, la Perse, Balk, la Russie, avec divers autres, et dans les temps passés du Cathay, quand il y avait passage, mais ces marchands sont si misérables et pauvres, et apportent de si petites quantités de marchandises, attendant deux ou trois années pour les vendre, qu'il y a peu d'espérance qu'il y ait quelque bon commerce à suivre» [3]).

---

1) JENKINSON, *l. c.*, p. 81—3.

2) JENKINSON, *l. c.*, p. 85. — Dans une note, Mr. Morgan écrit: «Abdullah Khan, fils de Iskender Khan, fils de Janibeg, petit-fils d'Abulkhair, est probablement le «roi» mentionné. Abdullah était à cette époque khan de Bokhara par apanage, tandis que son oncle, Pir Mahommed, occupait la place de khan suprême. Heureux dans ses guerres, Abdullah devint chef de tout le Maver-en nahr en 1583, à la mort de son père, et laissa une grande réputation après lui».

3) *Ibid.*, *l. c.*

Puis il cite les marchandises provenant des différents pays et voici les produits du Cathay:

«Des pays de Cathay on apporte ici en temps de paix et lorsque la route est ouverte, du musc, de la rhubarbe, du satin, du damas, et diverses autres choses; pendant que j'étais à Bokhara, il vint des caravanes de tous ces pays, excepté du Cathay, et la cause pour laquelle rien ne venait de là, était les grandes guerres qui avaient duré trois ans avant mon arrivée, et duraient encore entre deux grands pays et villes des Tartares qui sont directement sur la route entre ledit Bokhara et ledit Cathay, et certains peuples campagnards barbares, aussi bien des Gentils que des Mahométans à la frontière des dites villes. Les villes sont appelées Tachkend (*Taskent*) et Kachgar (*Caskayre*), et les gens qui font la guerre contre Tachkend sont appelés Cassaks de la loi de Mahomet, et ceux qui font la guerre au dit pays de Kachgar, sont appelés Kings (? Kirghiz), Gentils et idolâtres. Ces deux nations barbares sont de grande force, vivant dans les champs sans maison ou ville, et ont presque subjugué les villes susdites, et ainsi coupé la route de telle manière qu'il est impossible pour une caravane de passer sans être pillée, en sorte que dans les trois années avant notre arrivée, aucune caravane n'était partie, et n'avait fait le commerce entre Bokhara et Cathay, et quand le chemin est libre, le voyage est de neuf mois» [1]).

Richard Johnson qui était à Bokhara avec Jenkinson avait de son côté recueilli des renseignements de Russes et autres étrangers; un Tartare nommé Sarnichoke comptait 30 jours de Bokhara à Kachgar et 30 jours de cette dernière ville au Cathay [2]); un autre négociant tartare comptait 14 jours de Bokhara à Tachkend, 7 jours de Tachkend à Uzkend, d'Uzkend à Kachgar, 20 jours; de Kachgar à Sou Tcheou, frontière du Cathay, 30 jours; de Sou Tcheou (*Sowchick*) à Kan Tcheou (*Camchick*) 5 jours, et de Kan Tcheou au Cathay, deux mois de voyage, «toute la route étant habitée, tempérée et bien pourvue de fruits innombrables, et la ville principale dans ce pays entier est appelée Khan-baliq (*Cambuloo*) qui est encore à dix jours de Cathay. Au delà de cette terre de Cathay qu'il loue pour être policée et extrêmement riche, est le pays nommé en langue tartare *Cara-calmack*, habitée par un peuple noir; mais au Cathay

1) Jenkinson, *l. c.*, pp. 90—2.
2) *Ibid*, p. 101,

dont la plus grande partie s'étend jusqu'au soleil levant, les gens sont blancs et d'un teint clair. Leur religion aussi suivant ce que les Tartares rapportent est chrétienne, ou à la manière chrétienne, et leur langue spéciale, différant de la langue tartare» [1]).

Le marchand persan HADJI MAHOMET comptait d'Aqsou à Koutcha, 20 jours; de Koutcha à Karachahr, 10 jours; de Karachahr à Tourfan, 10 jours; de Tourfan à Qomoul (Hami), 13 jours; de Qomoul à Sou Tcheou, 15 jours; de Sou Tcheou à Kao-tai (entre Kan Tcheou et Sou Tcheou), 5 jours et de Kao-tai à Campion, dans la province de Tangout, d'où vient la plus grande partie de la rhubarbe, 6 jours [2]).

Au bout de trois mois et demi de séjour à Bokhara, Jenkinson voyant qu'il ne pourrait continuer son voyage jusqu'au Cathay, se décida à revenir sur ses pas, par la même route, abandonnant l'idée de traverser la Perse. Il quitta Bokhara le 8 mars 1559 avec une caravane de 600 chameaux, repassa par la Caspienne et Astrakhan; remonta la Volga et arriva à Moscou le 2 septembre après une absence d'une année, cinq mois et neuf jours, avec six ambassadeurs tartares et vingt-cinq esclaves russes libérés; bien accueilli par le Tsar, Jenkinson resta à Moscou jusqu'au 17 février; il arriva à Kholmogori le 9 mai 1560 et rentra en Angleterre avec Henry LANE, agent de la Compagnie de Moscovie, résidant à Vologhda; Lane avait accompagné Chancellor lors de son second voyage en 1555 et s'était rendu avec lui à Moscou.

Pendant son voyage, la catholique Marie Tudor, était morte et elle avait été remplacée sur le trône d'Angleterre le 17 novembre 1558 par sa sœur Elizabeth qui allait poursuivre sa politique en Russie.

Deuxième voyage de Jenkinson (1561).

Quoique son premier voyage ait présenté le plus vif intérêt, Jenkinson ne recueillit pas à son retour dans son pays la moindre

1) JENKINSON, *l. c.*, p. 102—3.
2) *Ibid.*, *l. c.*, p. 107.

récompense, mais les «Merchant Adventurers» considérèrent sans aucun doute les résultats comme satisfaisants car Jenkinson fut chargé d'une nouvelle mission au delà de la Caspienne pour essayer d'ouvrir des communications avec la Perse. Il était porteur de deux lettres de la reine d'Angleterre datées du 25 avril 1561 adressées, l'une à l'Empereur de Russie, l'autre au Sophi de Perse pour obtenir leur protection en faveur de Jenkinson; Elizabeth qui avait succédé à Marie (17 nov. 1558) rappelait à Ivan les sentiments d'amitié qu'il lui avait témoignés ainsi qu'à ses sujets et que les relations entre les deux pays avaient commencé sous le règne de son frère Edouard VI [1]).

D'après les instructions (*remembrance*) qui furent remises le 8 mai 1561 à Jenkinson par les «Gouernours, Consuls, and Assistants of the companie of Marchants, trading into Russia», celui-çi devait se rendre à Moscou avec la lettre de la Reine, puis passer en Tartarie, en Perse, et revenir à Moscou avec des marchandises; si à l'été de 1562, il ne pouvait aller en Perse, il devait chercher un passage par la Nouvelle Zemble dont Steven Burrough avait entendu parler lors d'une navigation à travers le détroit de Vaigats en 1556, ou revenir en Angleterre, s'il le jugeait utile; si dans l'été de 1563, il n'y avait pas plus de chance de pénétrer en Perse, Jenkinson transporterait les marchandises en Pologne et à Constantinople.

Jenkinson s'embarqua à Gravesend sur le *Swallow* le 14 mai 1561; il était en juillet à Kholmogori, d'où il se rendit à Moscou où il arriva le 20 août. Il tombait en pleines fêtes; la première femme d'Ivan, Anastasie, était morte en 1560; le 26 août 1561, le souverain russe, épousait Marie, fille d'un prince circassien Temriouk; elle passait «pour avoir été aussi dévergondée dans ses moeurs que féroce dans ses instincts» [2]). Fatigué d'une longue attente pour ses

1) Jenkinson, pp. 107—112, d'après Hakluyt, 1589, I, p. 305, 361—2.

2) Waliszewki, pp. 497—8.

passeports, Jenkinson songeait à retourner en Angleterre, lorsqu'il fut retenu par son ancien compagnon, Osep Nepieïa; non seulement on lui remit ses passeports pour la Perse, mais encore, il fut chargé par le Tsar de commissions pour les princes de Circassie. Il arriva à Astrakhan le 10 juin et il mit à la voile sur la Caspienne le 15 juillet 1562; il débarquait le 1er août à Derbend, alors persan, longea la côte jusqu'à Shabran, rencontra ABDULLAH KHAN et se rendit à la capitale Qazvin où il arriva le 2 novembre 1562.

THAMASP 1er occupait alors le trône de Perse. Son père ISMAËL SEFI, avait commencé à lutter en 1499 contre les petites dynasties qui se partageaient le pays et s'était fait proclamer Chah en 1505, créant la dynastie des Safevides (Séfides); il mourut à Ardebil en 1523 et fut remplacé par Thamasp; celui-çi fit de Qasvin, sa capitale, lorsque Tauris eut été occupé par les Turcs Ottomans sous SOLEIMAN II en 1531. Ce dernier voulant assurer la succession du trône à son fils SELIM qui régna effectivement de 1566 à 1574, chercha à faire périr son plus jeune fils BAYEZID qui s'enfuit en Perse où Thamasp le laissa mettre à mort avec ses enfants par un agent de son père, HASSAN AGHA, arrivé quatre jours avant Jenkinson; cependant d'autres historiens placent ce tragique évènement au 25 sept. 1561. Le baron de BUSBECQ raconte dans ses lettres les aventures de Bayezid jusqu'à son arrestation et il ajoute:

« C'est là où se termine l'histoire de Bajazet jusqu'à ce jour: je me félicite d'en avoir appris sûrement jusqu'aux moindres circonstances, puisque vous désiriez que je vous l'écrivisse; personne, je crois, ne peut dire positivement quel est le sort que l'avenir lui réserve, les conjectures en sont toutes bien incertaines: quelques uns disent que Soleiman lui donnera l'un des Gouvernemens qu'il a demandés, sur les confins de la Turquie & de la Perse; d'autres le comptent pour mort, & le regardent comme une victime qui sera immolée au ressentiment du Sophi, & à la colère de Soleiman; que l'un des ces Princes le fera étrangler, ou qu'il périra misérablement dans sa prison . . . . » [1]).

---

1) *Lettres du Baron de Busbec*, A Paris, 1748, II, p. 228.

Il est utile de noter ici ce que l'ambassadeur du Roi des Romains a appris de la Chine; Auger Gislen de Busbeck écrit (1561—62):

« Voici ce que m'a dit un certain Turc vagabond, du Royaume de Cataye & de la Ville capitale. Cet homme étoit de ceux, qui par un motif de pieté parcourent les Pays les plus éloignés, & n'honorent Dieu que sur les montagnes, ou sur des éminences, ou dans des lieux vastes & déserts. Celui-çi avoit voyagé presque dans tout l'Orient, & s'étant associé avec des Portugais Marchands, qui alloient en Caravane en Cataye il y étoit allé aussi. Il me dit, qu'ils passerent par des routes peu pratiquées, à cause du grand nombre de voleurs qui sont dans ces Pays. Lorsqu'ils eurent quittés les Confins de Perse, ils trouvèrent deux ou trois Villes, qu'il me dit que l'on appeloit *Sammercanda*, *Borchara* & *Taschan*, ils entrèrent ensuite dans de grands déserts, dont une partie est habitée par des Peuples féroces & tout-à-fait incapables d'aucune société, même entr'eux, & certains Cantons par d'autres Peuples un peu plus sociables, mais les uns & les autres sont également dépourvûs de vivres. Si les voyageurs n'avoient la précaution d'en charger grand nombre de chameaux, ils coureroient les risques d'en manquer à chaque instant.

« Enfin, après plusieurs mois de marche, ayant couru mille dangers, ils arriverent aux portes du Royaume, où le Roi tient une forte garnison. Là on interroge les Marchands sur ce qu'ils portent, d'où ils viennent, & en quel nombre ils sont. Dès ce que cette garnison est informée de ce qu'elle veut sçavoir, elle en donne avis la nuit suivante à la sentinelle de la plus proche Garnison, par un fallot qu'elle allume sur une hauteur; celle-çi donne le même signal dans l'instant à la sentinelle suivante, ainsi, comme de bouche en bouche, l'arrivée de tous les Etrangers parvient au Roi dans quelques heures, tandis que le Courier le plus diligent ne pourroit le faire que dans plusieurs jours. Le Roi avec la même promptitude, & avec la même voye, répond ce qu'il juge à propos; un certain signal, signifie qu'on laisse entrer, un autre, que l'on fasse attendre, un autre, que l'on refuse l'entrée.

« Si l'entrée est permise, ils marchent sous la conduite de certains Officiers, & logent dans des hôtelleries éloignées de distance égale les unes des autres, dans lesquelles ils trouvent à juste prix tout ce qui est nécessaire pour la vie; arrivés à Mancup, il faut faire une déclaration bien exacte des Marchandises que l'on apporte, ensuite on va faire sa cour au Roi, & lui donner des présens tels qu'on le juge à propos. Il achète ce qui lui plaît, & fixe un prix pour tout le reste qu'il n'est pas permis d'excéder; il indique ensuite un jour dans lequel on expose en vente toutes les marchandises nouvellement arrivées; le commerce se fait en échange, ou en espèce; & dès que les marchands ont vendu ce qu'ils avaient apporté, on leur donne leur audience de congé; les mêmes officiers, sous la conduite desquels ils étaient arrivés, les reconduisent, & on les fait loger dans

les mêmes hôtelleries; ces Peuples ont des Préjugés si désavantageux sur les moeurs des Etrangers, qu'ils souffrent le moins qu'ils peuvent, et qu'ils restent parmi eux de peur de contracter quelques uns de leurs vices.

«Ils ont tous l'esprit vif et pénétrant, & ont de la douceur dans le caractère: ils se gouvernent dans une grande politique; leur Religion diffère également du Christianisme, du Judaïsme et du Mahométisme; aux cérémonies près cependant, elle a plus de rapport avec celle des Juifs, qu'avec les deux autres. Ils ont depuis bien des siècles l'usage de l'impression, ce qu'on voit par quelques-uns de leurs livres qui sont fort anciens, leur papier est de soye, & si fin, que l'on ne peut l'imprimer que d'un côté.

«Le Commerce le plus considérable que l'on y fait est le Musc que l'on y trouve en grande quantité; ce qu'on peut leur porter de plus précieux, ce sont des Lions. Voila tout ce que j'ai appris du Royaume de Cataye; comme je n'ai que ce vagabond de Turc pour garant de ce que je viens de vous raconter, je ne vous donne pas cette relation comme bien certaine. Je lui demandai ensuite, s'il n'avait point rapporté de ces Pays si éloignés quelques plantes rares, ou quelques fruits, ou quelques pierres; rien, me dit-il, si ce n'est cette petite racine que je porte toujours avec moi, pour m'en servir dans un besoin pressant. Quel est donc l'usage que vous en faites? lui répliquai-je. Lorsque je me trouve faible, me répondit-il, & transi de froid, j'en mache un petit morceau: sur le champ je suis réchauffé, et je recouvre mes forces. C'étoit du napel».

Les circonstances étant peu favorables, Jenkinson se décida à quitter Qazvin le 20 mars pour rentrer dans son pays; passant à Ardebil (30 mars) il obtint d'Abdullah Khan des sauf-conduits et des privilèges pour les négociants anglais; le 30 mai, il était à Astrakhan et le 20 août à Moscou avec ses marchandises; il envoya Edward Clarke en Angleterre tandis qu'il préparait une nouvelle expédition pour la Perse avec Alcock, Wren et Cheinie au cours de laquelle le premier fut assassiné. Jenkinson lui-même était de retour à Londres le 28 septembre 1564 après une absence de plus de trois années.

Les Anglais avaient à lutter contre la concurrence étrangère et même contre celle que leur suscitait maladroitement leur propre souverain: «L'agent italien, Raphael Barberini, a réussi à surprendre la reine Elizabeth en obtenant d'elle une patente; le voici qui s'emploie à répandre la conviction que les Anglais ne sont que des

intermédiaires, amenant sur le marché moscovite des produits d'origine hollandaise ou française» [1]).

Mais Jenkinson retourne en Russie; il arrive à Moscou le 23 août 1566 et il est reçu en audience par le Tsar le 1er septembre, obtient une nouvelle charte, une augmentation des privilèges de sa Compagnie et la confirmation du monopole du commerce de la Mer Blanche à l'exclusion de tous autres étrangers ou même Anglais. Barberini n'a qu'à se retirer devant son redoutable adversaire [2]).

Ivan en voulait aux Anglais de ne pas avoir accepté le projet de traité secret qu'il leur avait soumis par l'intermédiaire de Jenkinson rentré en 1567 et dans lequel il stipulait que si l'un des souverains était obligé de fuir de son royaume, il trouverait chez l'autre un asile sûr; il avait demandé une réponse ferme qui devait lui être apportée par un ambassadeur accompagné de Jenkinson; il trouvait d'ailleurs qu'Elizabeth portait moins d'intérêt à des questions de la plus grande importance à ses yeux qu'aux entreprises commerciales. «La réponse se fit attendre longtemps. Elle tarda même tellement à venir que le commerce anglais en Moscovie eut à s'en ressentir. Coup sur coup, l'ouverture aux étrangers du port de Narva et la création, à Anvers et en Angleterre même, de plusieurs sociétés rivales menacèrent le monopole de la grande Compagnie dont Jenkinson avait si bien assuré les intérêts. En 1568, Elizabeth reconnut la nécessité de réparer le mal, et Jenkinson se trouvant indisponible pour le moment, elle se décida à lui substituer un ambassadeur de marque» [3]). L'ambassadeur que choisit Elizabeth était le Maitre des

Ambassade de Randolph (1568).

Postes, Thomas RANDOLPH, originaire de Badlesmere, Kent: il devait se contenter de donner des assurances de bonne volonté et exposer qu'Elizabeth considérant Ivan comme un prince sage et puissant,

1) WALISZEWSKI, *l. c.*, p. 374.

2) JENKINSON, *l. c.*, I, pp. xlix—l.

3) WALISZEWSKI, *l. c.*, p. 376.

elle pensait que Jenkinson avait mal compris ses intentions pour un traité secret; au fond la Reine qui ignorait la situation exacte du souverain moscovite et qui soupçonnait peut-être les difficultés au milieu desquelles il se débattait ne se souciait nullement de s'engager à lui porter des secours l'entraînant dans des guerres difficiles et sans doute sans profit; d'ailleurs Randolph devait s'assurait des sentiments véritables du prince russe.

Une lettre d'Elizabeth de 1568 expliquait au Tsar que Jenkinson dont les services étaient utilisés ailleurs ne pouvait accompagner son ambassadeur; l'absence de son confident augmenta la mauvaise humeur d'Ivan. Randolph, accompagné de son secrétaire George Turberville, et des deux négociants Thomas Bannister et George Duckett mit à la voile de Harwich sur le *Harry* le 22 juin et il arriva à la baie de St. Nicolas le 23 juillet, d'où il se rendit à Moscou. Les affaires de la Compagnie de Moscovie étaient en piteux état: les agents au lieu de défendre ses intérêts, se faisaient accorder des priviléges personnels, et loin de combattre leurs concurrents hollandais les aidaient de tous leurs moyens: Bannister et Duckett étaient chargés de faire le jour sur leurs agissements. Malgré quelques affronts au début de son audience, Randolph fut convenablement reçu par le Tsar qui lui accorda le renouvellement des priviléges des Anglais: «interdiction du port de Narva à la nouvelle société formée en Angleterre et permission à l'ancienne de donner la chasse aux vaisseaux des autres nationalités qui s'aventureraient dans la Mer Blanche» [1]), et lui recommanda son sujet André Savine qu'il venait de désigner comme son ambassadeur en Angleterre. Après une mission qui, somme toute avait réussi, Randolph rentra avec Savine en Angleterre à l'automne de 1569.

Savine était porteur d'instructions de son maître relatives à un traité secret qui devait être renvoyé en Russie après avoir été signé

Ambassade de Savine 1569—1570

1) Waliszewski, p. 377.

sans discussion par un ambassadeur accompagné de Jenkinson. Les négociations de Savine durèrent de juillet 1569 à mai 1570 sans résultats et l'ambassadeur russe repartit pour son pays sans Jenkinson dans l'été de 1570; il était accompagné de Daniel Sylvester qui lui avait servi d'interprète, porteur d'une lettre de la Reine d'Angleterre datée de Hampton Court, 18 mai 1570, et d'un projet de traité dans lequel Elizabeth promettait à Ivan protection et hospitalité s'il était chassé de ses possessions.

Dernière mission de Jenkinson.

Ivan, furieux, répond le 24 octobre 1570 par une lettre apportée par Sylvester dans laquelle il retire tous les priviléges accordés aux Anglais dont les propriétés en Russie étaient saisies. Pour parer ce coup Robert Best est envoyé en Russie par voie de la Suède muni d'une lettre du 24 janvier 1571. Heureusement Jenkinson devenu libre retourne en Russie; il est reçu, après plusieurs mois d'attente, en audience par le Tsar le 23 mars 1572; après plusieurs entrevues, il réussit à apaiser la colère d'Ivan, quittant la Russie en juillet et rentrant en septembre 1572 en Angleterre. C'était la dernière visite de Jenkinson en Russie: il avait par son entreprise, son énergie, son courage, son intelligence, son habileté, ses qualités personnelles, essayé d'implanter d'une façon durable l'influence anglaise en Moscovie; ce n'est pas sa faute si son oeuvre n'eut qu'une durée éphémère. Il mourut en 1610.

Thomas Bannister.

D'autres expéditions eurent lieu pour établir le commerce de la Compagnie Moscovite par la Russie dont la cinquième en 1569 fut conduite par Thomas Bannister et la sixième et dernière eût lieu en 1579—1581.

La rupture entre l'Angleterre et la Russie allait d'ailleurs être consommée. Toujours d'humeur changeante, Ivan avait menacé de transférer le commerce de l'Empire aux Vénitiens et aux Allemands; pendant trois années les relations sont interrompues; un nouveau caprice les fait renouer: le Tsar à défaut d'Elizabeth elle-même

Projets de mariage d'Ivan IV.

songe à épouser une de ses petites cousines, Mary HASTINGS, fille de Lord HUNTINGTON; un ambassadeur, Fedor Ivanovitch PISSEMSKI, arrive en Angleterre en septembre 1582 chargé de faire les démarches nécessaires et aussi de conclure une alliance contre le Roi de Pologne; Elizabeth de son côté est désireuse de conserver le monopole du commerce de la Mer Blanche menacé par le Roi de Danemark; les négociations trainent sans aboutir: Pissemski se rembarque avec un envoyé d'Elizabeth, Jerome BOWES, qui, arrivé en Russie, se montre hautain et maladroit, faisant un contraste singulier avec Jenkinson: tout traine en longueur, et la mort d'Ivan (18 mars 1584) met fin aux négociations.

Jerome Bowes

«Déjà en dépit des rodomontades de Bowes, sur la rive droite de la Dvina, dans le voisinage d'un antique monastère, s'élevait une ville et se creusait un port dont les Hollandais avaient indiqué l'emplacement, où ils promettaient de rendre à la Russie une autre Narva, et où avec leur concours, d'abord exclusif, allait se centraliser le commerce maritime de l'empire, définitivement arraché au monopole britannique. C'était Arkhangelsk. Les Anglais n'y devaient arriver que plus tard et en seconde ligne. La victoire dans cette lutte, en apparence inégale, restait à la Hollande et l'histoire de Pierre le Grand s'en est ressentie» [1]).

Du côté de la Baltique, la marche russe était endiguée par le voiévode de Transylvanie, Etienne BATHORY; elle ne devait être reprise d'une manière heureuse que sous Pierre le Grand.

Compagnie de Turquie et du Levant.

Les voyages de Jenkinson, de Johnson et autres agents, amenèrent la fondation en 1581 d'une Compagnie de Turquie et du Levant (*Turkey and Levant Company*) qui avait pour but de faire le commerce de l'Inde par l'intermédiaire de la Perse et du Golfe Persique et faire concurrence aux Vénitiens maitres du commerce. La Charte

1) WALISZEWSKI *l. c.*, p. 399.

était accordée à Sir Edward OSBORNE, Thomas SMITH, Richard STAPER et William GARRET. La Compagnie désignait et payait les ambassadeurs d'Angleterre à Constantinople dont le premier fût Sir William HAREBOURNE parti par la *Great Susan*, le premier navire envoyé par le nouvelle Compagnie en 1582, qui eut pour successeur Sir Edward BARTON, d'abord agent de Sa Majesté près du Grand Seigneur en 1590, puis ambassadeur en 1596 qui mourut l'année suivante à trente-cinq ans dans la petite île de Halki. Ces agents anglais avaient à lutter à la cour des Sultans MOURAD III, successeur de SELIM II, (10 déc. 1574—† 6 janvier 1595), qui fut remplacé par son fils ainé MAHOMET III, contre les intrigues des ambassadeurs de France et de Venise, aussi la Compagnie était-elle obligée pour se concilier les bonnes grâces des princes musulmans de leur faire de couteux cadeaux. Ses vaisseaux touchaient aux différents ports de l'Empire Ottoman, à Alexandrette, à Candie, à Chio, à Zante, etc.; ils embarquaient de la soie, de l'indigo, des épices, mais les progrès mêmes de la navigation des Anglais devaient amener la ruine de la Compagnie. Le secret du commerce de l'Inde révélé par la capture de la *Madre de Deos* permit d'établir des relations directes avec les pays producteurs et la route de Turquie devait fatalement être abandonnée le jour où la création de nouvelles compagnies utilisant une route plus directe amènerait la déchéance de l'ancienne Compagnie.

A la suite d'une pétition adressée en juin 1591 à Lord Burghley par dix-neuf négociants de Londres en tête desquels se trouvait Sir Edward Osborne, qui fut Lord Maire (1583—4), intéressés dans les affaires de Turquie et de Venise, pour obtenir le monopole de ce commerce, le 14 août 1591, Lord BURGHLEY notait les articles auxquels devaient répondre la Compagnie de Turquie. Une conférence devait avoir lieu, par l'intermédiaire de Harbrand [Harebourne] qui était agent à Constantinople, avec Sir Edward OSBORNE, Sir G. BARNES, STAPER et HAMDEN, pour 1° s'entendre sur les personnes

devant être appelées à faire partie de la corporation, et voir qu'ils avaient entrepris des affaires avec la Turquie, et travaillé à obtenir des priviléges des Turcs. — 2. Avoir ceux qui avaient été ou étaient commerçants à Zante et Venise, et avaient eu la charge de la nouvelle taxe vénitienne. — 3. Ajouter tels autres habiles négociants qui pouvaient et voulaient supporter les charges du trafic avec la Turquie et Venise, et contribuer à l'entretien de l'agent à Constantinople. — 4. Interdire l'insertion des noms de domestiques et d'apprentis n'ayant pas de capital pour soutenir le commerce, mais qui peuvent ensuite être indépendants de la Compagnie, et alors être capables de s'occuper d'eux-mêmes. [1])

Le 7 janvier 1592, des patentes accordaient pour douze ans à la Levant Company comprenant 49 membres, le privilège exclusif de faire le commerce dans les Mers du Levant, la Turquie et Venise, et d'importer les petits fruits appelés «currantes», qui sont les raisins de Corinthe, et autres produits de Venise, jusqu'à ce que les nouveaux droits sur les marchandises anglaises à Venise soient retirés; ainsi que d'autres priviléges [2]).

Toutefois, la Reine s'était réservé le droit de rendre deux personnes indépendantes de la Compagnie, et d'annuler l'autorisation s'il n'y avait pas de profit [3]).

A la fin de 1604, la Compagnie de Turquie adressait une pétition pour se plaindre de la décadence de son commerce dans le Levant; l'une des causes était l'accaparement du commerce des épices, des soies, de l'indigo, et des marchandises de l'Inde, par le Commerce des Indes orientales qui les transportait directement en Angleterre au lieu de les faire passer comme jadis par la Perse en Turquie; l'autre était les droits sur les currants [4]).

---

1) *Calendar of State Papers.* — Domestic. — Elizabeth. — 1591—1594, pp. 88—89.
2) *l. c.*, p. 169. 3) *l. c.*, p. 227.
4) *Calendar East-Indies* 1513—1616, No. 342.

Routes du Nord-Ouest.

D'autres efforts étaient faits par l'Angleterre pour s'ouvrir une route vers le Cathay par le nord-ouest. En novembre 1566, Sir Humphrey Gilbert qui avait déjà présenté en avril avec Anthony Jenkinson une requête pour la découverte d'un passage par le nord-est et avait servi en Irlande comme capitaine sous Sir Henry Sidney rédigea un second projet dans son *Discourse to prove a passage to the North-West*, qui ne fut publié, qu'en 1576, mais permit dès 1574 à la Reine d'adresser à la Compagnie de Moscovie une lettre portée par Frobisher pour demander que la Compagnie organise une autre expédition dans cette direction ou qu'elle transfère ses privilèges à des gens plus entreprenants. Le résultat fut que Frobisher lui-même fut chargé de l'expédition le 3 février 1575. Au nom de la «Compagnie du Cathay», à trois reprises différentes, en 1576 (Frobisher quitte sur le *Gabriel* la Tamise le 7 juin 1576 et rentre à Harwich le 2 octobre de la même année), 1577 (Frobisher quitte Blackwall le 26 mai 1577 et rentre le 23 septembre à Milford Haven) et 1578 (Frobisher quitte Harwich le 31 mai 1578), Sir Martin Frobisher chercha cette route et ne découvrit qu'un petit passage vers l'ouest sur la côte de Labrador. Entre temps une charte avait été accordée à la Compagnie de Cathay le 17 mars 1577, Michael Lock devant être gouverneur pendant six ans et Frobisher capitaine général et amiral des navires de la Compagnie. Une quatrième expédition projetée à l'automne de 1581 par le Comte de Leicester devait être placée sous la direction de Frobisher qui l'abandonna lorsqu'on donna une direction commerciale à l'entreprise et non un but de découverte ainsi qu'il avait été convenu en février 1582; Fenton le remplaça et mit à la voile en avril 1582. Trois autres expéditions entre 1585 et 1587, dirigées par le pilote de Limehouse John Davis († mars 1622 à Batavia) pour la Compagnie de Londres nommée «Fellowship for the Discovery of the N. W. Passage» ne donna pas de résultats sérieux pas plus que ceux qui furent faits par

George Waymouth en 1602 pour les Compagnies de Moscovie et de Turquie et John Knight en 1606, pour trouver une route plus courte que celle que les Anglais comme nous le verrons avaient dès lors prise pour se rendre aux Indes par le Cap de Bonne Espérance. Le 10 avril 1602, la Compagnie signait les articles d'une convention avec le marin George Waymouth, homme bien qualifié pour cette tâche, qui devait mettre à la voile pour le Groenland, et passer par les mers du nord-ouest au Cathay ou Chine; on lui donnait £ 100 pour ses préparatifs; il ne touchait aucun traitement, mais à son retour, il recevrait £ 500, s'il apportait la preuve qu'il était arrivé dans un port des royaumes ou empires de Cathay, Chine, ou Japon [1]). Il s'embarqua à Ratcliffe le 2 mai 1602, partant avec deux petits bâteaux de 70 et 60 tonnes portant en tout 35 hommes ou mousses. Dans le détroit de Hudson, une mutinerie de ses équipages, fomentée par le chapelain John Cartwright obligea Waymouth à rentrer; il était de retour à Dartmouth en septembre. Quatre voyages furent également entrepris par Henry Hudson après qu'il eut quitté le service de la Hollande; s'il réussit dans son dernier voyage à découvrir la baie qui porte son nom et qu'il crut être l'Océan Pacifique, il fut convaincu que si véritablement un passage existait au nord-ouest, il était situé à une latitude tellement septentrionale qu'il ne pouvait être d'aucune utilité pratique. Hudson périt misérablement en 1614. Il était réservé au norvégien Roald Amundsen de résoudre le problème de nos jours; Vitus Behring, Danois au service russe, ne découvrit qu'en 1728, le détroit qui fait communiquer le Pacifique avec l'Océan arctique. En 1612, cependant, sous le patronage du prince Henry, une nouvelle expédition pour la découverte du passage du nord-ouest, fut organisée sous le commandement de Sir Thomas Button qui mit à la voile sur la *Resolution* accompagnée de la *Discovery* en mai et, au mois d'août, il explora

George Waymouth.

1) *Calendar, l. c.,* No. 303, pp. 132—133.

pour la première fois les côtes de la Baie de Hudson, et appela rivière Nelson d'après le commandant de son navire qui y mourut le cours d'eau qui s'y jetait; il constata qu'il n'existait aucun passage à l'ouest de la Baie et qu'il ne pouvait arriver par cette voie au Japon comme il l'avait espéré. Enfin les derniers voyages dans cette direction sont faits de 1612 à 1616 par William BAFFIN qui alla périr misérablement en 1622 au siège d'Ormouz. Cette même année, en mars, mourait à Batavia, le pilote John DAVIS, de Limehouse, qui avait pris une part active à l'exploration des régions arctiques comme nous l'avons vu plus haut.

William Bourne.

Un géographe anglais, William BOURNE[1]), énumérait dans son ouvrage *A Regiment of the Sea* destiné à servir de guide aux navigateurs cinq routes pour se rendre en Chine dont les trois dernières étaient encore à l'état de problème: la première route, celle des Portugais, par la pointe de Cornouaille, les Canaries, le Cap de Bonne Espérance, etc.; la deuxième route, celle du Détroit de Magellan à laquelle la circumnavigation de Drake allait donner un regain d'actualité; la troisième, vers le nord-ouest; la quatrième, par le nord-est et le nord de la Russie; enfin la cinquième, par le Nord (!).

Sir Francis Drake.

Le 15 novembre 1577, Sir Francis DRAKE quittait Plymouth à bord du *Pelican* avec quatre navires et une pinace portant 164 hommes, mais le jour suivant le temps l'obligeait de rentrer à Falmouth puis de regagner Plymouth d'où il remit définitivement à la voile le 13 décembre; tel fut le début du premier voyage de circumnavigation des Anglais; Drake traversa le détroit de Magellan où il pénétra le 21 août, toucha à Ternate dont le roi

---

1) Mort en 1583. — *A Regiment of the Sea* parut en 1573 et a eu de nouvelles éditions en 1580, 1584 (posthume), 1587, 1592 (corrigée par T. Hood), 1593, 1603, et 1613; les dernières éditions ne renferment pas le chapitre consacré au Cathay. L'ouvrage a été traduit en plusieurs langues, notamment en espagnol (Bilbao, 1585) et en hollandais (Amsterdam, 1609).

après avoir visité son navire s'engagea à fournir aux Anglais toute la récolte de clous-de-girofle produit par son île, doubla le Cap de Bonne Espérance et rentra enfin dans son pays le 26 septembre 1580, n'ayant plus qu'un navire le *Golden Hind*, l'ancien *Pelican*, qui avait été précédé par l'*Elizabeth* rentrée en juin 1578.

Le premier Anglais qui ait visité les Indes est le jésuite Thomas STEPHENS, né dans le diocèse de Salisbury en 1549, élevé au New College d'Oxford et entré au noviciat le 11 octobre 1578; il arriva le 24 octobre 1579 à Goa où il mourut en 1619; il avait été recteur du Collége des Jésuites à Salsette. Thomas Stephens.

En 1583, sur les conseils d'Osborne et de Staper, le négociant de Londres Ralph FITCH, et trois de ses compatriotes, John NEWBERRY, qui avait déjà visité Ormouz, William LEEDES, joaillier, et le peintre James STORY, qui resta dans un monastère d'Ormouz, quittèrent la Tamise à bord du *Tyger* pour se rendre aux Indes par Tripoli de Syrie, Alep, etc. par terre. Jetés en prison par les Portugais à Ormouz et à Goa, puis remis en liberté, Leedes entra au service du Grand Mogol AKBAR, fils de HOUMAYOUN, Newberry ouvrit boutique à Goa, Fitch continua ses voyages. En novembre 1586, Fitch s'embarqua au Bengale à bord d'un navire portugais qui le conduisit au royaume de Pégou, à Bassein. NANDA-BURENG, cinquième roi de la dynastie de Táungu, y régnait depuis 1581. Fitch visita successivement Rangoun, Syriam, Pégou, Chittagong (trois ans après Gasparo BALBI, le joaillier vénitien, et vingt ans plus tard que Cesare FEDRICI, également Vénitien). Le récit de ses voyages est remarquable par son exactitude. Fitch, Newberry, Leedes.

En 1586, Thomas CAVENDISH suivant l'exemple de DRAKE prépara une grande expédition autour du monde; ce grand navigateur né vers 1555, non loin de Harwich, à Grimston Hall, paroisse de Trimley St. Martin, dans le Suffolk, s'était déjà distingué dans des voyages en Amérique. A la tête de trois navires *Desire* (140 tonnes), Thomas Cavendish (1586—1588).

Content (60 tonnes), *Hugh Gallant* (40 tonnes), Cavendish quitta le port de Londres le 10 juin 1586, et faisant relâche à Harwich et à Plymouth il partit de cette ville le 21 juillet pour son grand voyage; il passa aux Canaries, à Sierra Leone (août), à l'une des îles du Cap Vert, traversa l'Atlantique, toucha au Cap Frio, côte du Brésil (31 oct.), fit escale à l'île St. Sébastien; en route pour le détroit de Magellan il découvrit un port qui reçut le nom de *Desire* d'après son navire (17 déc.); il arrive le 3 janvier 1587 au Détroit de Magellan, où il rencontre les débris des colonies établies par Pedro Sarmiento à la Ville du Roi Philippe où le plus grand nombre des malheureux Espagnols avaient péri d'inanition; il arrive le 9 janvier à cette ville qu'il baptise Town of Famine, aujourd'hui Port Famine; le 24 février, il pénétre dans le Pacifique, longe la côte du Chili, arrive à la Baie de Quintero, au sud de Valparaiso, où il est attaqué par les Espagnols, remonte à Monte Moreno, à Arica, puis au Golfe de Guayaquil, non sans combats avec les Espagnols, la côte de Guatemala, Puerto de Natividad au Mexique et capture la *Santa Anna* de 700 tonnes venue des Philippines avec une riche cargaison, et qu'il conduit dans le port d'Aguda Segura; il trouve à bord un pilote espagnol des Philippines, Thomas de Ersola, qui fut pendu par ordre de Cavendish, le 15 janvier à l'île de Capul, au sud de Luzon, un Portugais, Nicolas Roderigo, venu de Chine, qui lui donna une grande Carte de Chine [1]), deux jeunes gens du Japon et trois petits indigènes de Manille. Après avoir brûlé la *Santa Anna*, abandonnant le *Content* (il avait déjà le 7 juin, coulé le *Hugh Gallant*, faute d'équipage), il reprit le 19 nov. la route d'Angleterre par le Pacifique; il arrive en vue de Guam le 3 janvier 1588, passe le détroit de Lombok, longe la côte sud de Java et traverse l'Océan indien; il passe le Cap de Bonne Espérance

1) Certeine notes or references taken out of the large map of China brought home by M. Thomas Candish 1588. (Hakluyt's *Coll.*, New ed., IV, 1811, pp. 356—7.)

le 19 mars et jette l'ancre à St. Héléne le 8 juin; en route il apprend la défaite de l'invincible Armada; il est de nouveau à Plymouth le 10 septembre 1588, étant le second Anglais ayant accompli la circumnavigation du globe.

L'avènement d'ELIZABETH marque une date dans la politique de l'Angleterre. Protestante, elle eut immédiatement contre elle et Rome et l'Espagne. Philippe II, époux de Marie Tudor, marchait d'accord avec l'Angleterre; il se tourna contre elle, dès qu'il fut veuf; passion religieuse doublée d'une rivalité commerciale; il poussa le Pape à sévir contre une souveraine hérétique et PIE V lança le 25 février 1570 une bulle d'excommunication contre Elizabeth dégageant ses sujets de leur fidélité à son égard. Le résultat fut tout autre qu'on avait espéré à Rome et à Madrid. Le peuple anglais se serra autour de sa Reine qui, à ses yeux, représentait l'indépendance et la grandeur du pays et commença la lutte d'où il devait sortir victorieusement après avoir écrasé ses adversaires. Elizabeth répliqua à la bulle papale par une législation pénale appliquée aux Catholiques. Le Parlement de 1571 répondit par deux statuts, l'un déclarant coupables de trahison ceux qui traitaient la Reine d'hérétique, de schismatique, ou d'usurpatrice, l'autre punissant de mort l'introduction en Angleterre de la Bulle de Pie V. C'est à cette époque, 1571, que Sir Thomas GRESHAM fondait à Londres le premier Royal Exchange, à l'imitation de la Bourse d'Anvers. En 1581, Philippe II qui, l'année précédente, avait annexé le Portugal à l'Espagne prenait le nouveau titre de Roi de Portugal et des Algarves et des Indes orientales et occidentales. Un conflit avec l'Espagne était inévitable, mais cette nation prépara pendant plusieurs années les forces considérables qu'elle devait lancer contre son ennemie dont la flotte devenait de plus en plus redoutable sous la conduite de hardis navigateurs. L'attaque de Cadix par Drake, l'occupation de Sagres et la croisière de ce grand marin au large du Cap Saint Vincent

L'invincible Armada (1588)

retardèrent la formation de l'invincible Armada qui devait porter la terreur sur les côtes d'Angleterre; pour comble de malechance, son chef SANTA CRUZ mourait le 30 janvier 1588 et il était remplacé par le Duc de MEDINA-SIDONIA qui n'avait ni son expérience, ni sa capacité. Enfin l'Armada quittait Lisbonne le 20 mai: elle comprenait 130 navires portant 8050 marins et 18973 soldats; assaillie par le mauvais temps, elle mouillait le 9 juin à la Corogne d'où elle remettait à la voile le 12 juillet. Les flottes ennemies se rencontrèrent dans la matinée du 21 juillet. A la tête des Anglais se trouvaient Lord HOWARD DE EFFINGHAM avec ses valeureux compagnons, DRAKE, sur la *Revenge*, FROBISHER, sur le *Triumph*, HAWKINS, sur la *Victory*. Cette journée vit la ruine de la marine et le commencement de la décadence de l'Espagne; elle éclaira la triomphale victoire de la flotte construite par les Tudor.

Premier voyage de James Lancaster aux Indes Orientales (1591—94)[1].

La flotte placée sous le commandement de James LANCASTER se composait des trois grands navires: *Penelope*, vaisseau amiral, capitaine Raimond, le *Merchant Royal*, capitaine Samuel Foxcroft, et l'*Edward Bonaventure*, capitaine M. James Lancaster; elle quitta Plymouth le 10 avril 1591, et par les Canaries, le Cap Blanc, le Cap Vert, capturant en route une caravelle portugaise se rendant de Lisbonne au Brésil à bord de laquelle ils trouvèrent «60 tonnes de vin, 1200 jarres d'huile, environ 100 jarres d'olives, quelques barils de capres, trois «fats of peason», avec divers autres nécessités

1) The Voyages of Sir James Lancaster, Kt. to the East Indies with abstracts of voyages to the East Indies during the seventeenth century, preserved in the India Office, and the Voyage of Captain John Knight (1606), to seek the north-west passage. Edited by Clements R. Markham... London, Hakluyt Society, 1877, in-8.

Vol. 56, des publications de l'Hakluyt Society. Cf. HAKLUYT, *Voyages*, II, 1810, pp. 586—595, relation de Barker.

On trouvera dans l'excellent volume de MARKHAM: *A Calendar of the Ships' Journals preserved in the India Office* (*written within the seventeenth century*), pp. 262—277; et *A List of Ships of the East India Company* (*employed during the seventeenth century*), pp. 295—301.

adaptés à notre voyage: lesquels vin, huile, olive et câpres valaient mieux pour nous que l'or» [1]), longeant la côte du Brésil, elle gagna le Cap de Bonne Espérance; de la baie de Saldanha, on renvoya en Angleterre le *Merchant Royal* à cause du mauvais état de santé de l'équipage, les deux autres navires continuèrent leur route le 8 septembre, passèrent près de Mozambique, arrivèrent aux Comores puis à Zanzibar, franchirent le cap Comorin (mai 1592) manquèrent les îles Nicobar, pillant ou capturant en route des navires portugais, redescendirent à Gomes Pulo, près de Sumatra, débarquèrent à Perak; à leur voyage de retour ils visitèrent les îles Nicobar, Pointe de Galle; ils touchèrent à la baie de Delagoa (fév. 1593), doublèrent le Cap de Bonne Espérance, le 31 mars 1593, se rendirent à Sainte Hélène où ils retrouvèrent un tailleur anglais, John Segar, de Bury, dans le Suffolk, laissé dix huit mois auparavant par le *Merchant Royal* qui mourut huit jours après avoir revu ses compatriotes. Les Anglais quittèrent Sainte-Hélène le 12 avril 1593, pour se rendre à Pernambouc, mais la mauvaise volonté des équipages les obligea à prendre la route de l'Angleterre, toutefois la nécessité de faire des vivres les força à faire relâche aux Antilles où se termina misérablement l'expédition; ils y rencontrèrent des navires français de Dieppe; ils étaient de retour en Angleterre le Vendredi 24 mai 1594, «ayant passé dans ce voyage trois ans, six semaines et deux jours, que les Portugais exécutent en moitié moins de temps, surtout, dit Edmund Barker, d'Ipswich, lieutenant de l'expédition [2]), parce que nous perdîmes le temps et la saison favorable pour se mettre en route au début du voyage. Nous comprîmes dans les Indes Orientales de Portugais que nous avions pris qu'ils avaient récemment découvert la côte de Chine à la latitude de 59 degrés, trouvant la mer encore ouverte vers le nord; donnant grande espérance d'un passage nord-est ou nord-ouest».

1) *Voyages of Sir James Lancaster*, p. 2.

2) *Ibid.*, p. 24. — Un autre récit du voyage a été laissé par Henry May.

Madre de Deos 1592.

En 1592, Sir Walter Ralegh reçut de la Reine Elizabeth une commission pour faire une expédition aux Indes Occidentales afin d'intercepter les communications des Espagnols entre le Mexique et leur pays; en conséquence, il équipa à ses frais et avec l'argent de ses amis ou «adventurers» de Londres une flotte de quatorze ou quinze navires parmi lesquels figuraient deux batiments de la marine royale *Garland* et *Foresight* à la tête de laquelle fut placé Sir John Burrough comme lieutenant général. La saison étant trop avancée et le vent peu favorable, Ralegh renonça à se rendre à Panama comme il en avait eu l'intention et divisa sa flotte entre Burrough et Sir Martin Frobisher: ce dernier devait surveiller la côte espagnole, tandis que le premier se tenant près des îles devait fondre sur les bâtiments ennemis venant du Mexique ou des Indes Occidentales; avant de se séparer, les deux flottes anglaises capturèrent un grand navire de Biscaye, la *Santa Clara*, de 600 tonnes; l'amiral préposé à la défense de la côte espagnole n'osant s'éloigner, laissait sans protection les navires qui rentraient de lointains pays.

Le Roi d'Espagne sentit le danger que couraient ses flottes d'outre-mer, et ayant appris que Ralegh avait organisé une expédition contre les Indes Occidentales, il chargea Don Alonso de Baçan, frère du Marquis de Santa Cruz de poursuivre les navires anglais.

Cependant Burrough s'était dirigé vers les Açores: il apprit à Santa Cruz, village de Flores, la plus occidentale des îles de cet archipel que les vaisseaux attendus venaient des Indes Orientales et non pas Occidentales. En effet la caraque *Santa Cruz* ayant été brûlée [1]), Burrough apprit de son commissaire, le portugais Fonseça, qu'on attendait avant quinze jours trois grandes caraques et qu'à leur départ de Goa, il n'y avait pas dans ce port moins de cinq navires de la flotte: *Buen Jesus*, amiral, *Madre de Deos*, *S. Bernardo*, *S. Christophoro* et *Santa Cruz*; tous ces bâteaux devaient éviter l'escale

1) Cf. *Calendar of State Papers*. — Domestic. — Elizabeth. — 1591—4, pp. 421—2.

de Ste. Hélène où ils pouvaient rencontrer les Anglais et faire leur eau à Angola. En conséquence Burrough disposa sa flotte du nord au sud à l'ouest de Flores, guettant du 29 juin au 3 août l'arrivée des vaisseaux portugais; à cette dernière date la *Madre de Deos* était signalée et la chasse commençait aussitôt; malgré la bravoure de son commandant Don Fernando de Mendoça, la caraque était capturée et conduite à Dartmouth le 7 septembre 1592.

Don Alonso de Baçan qui n'avait pu ou su empêcher le double désastre de la *Santa Cruz* et de la *Madre de Deos* fut disgrâcié.

La prise de la *Madre de Deos* marque une date importante dans l'histoire des relations de l'Angleterre avec l'Asie: elle livrait aux Anglais le secret du commerce de l'Extrême-Orient qu'elle cherchait vainement depuis longtemps à surprendre: le catalogue porté à Leadenhall le 15 septembre 1592 nous indique ce que renfermait ce grand bâtiment de 1600 tonnes, long de 165 pieds, d'épices, de drogues, de soies, de calicots, etc. d'une valeur d'au moins £ 150.000:

« Whereby it should seeme that the will of God for our good is (if our weaknesse could apprehend it) to haue vs communicate with them in these East Indian treasures, & by the erection of a lawfull traffike to better our meanes to aduance true religion and his holy seruice. The caracke being in burden by the estimation of the wise and experienced no lesse then 1600 tunnes had full 900 of those stowed with the grosse bulke of marchandise, the rest of the tunnage being allowed, partly to the ordinance which were 32 pieces of brasse of all sorts, partly to the passengers and the victuals, which could not be any small quantity, considering the number of the persons betwixt 600 and 700, and the length of the nauigation. To giue you a taste (as it were) of the commodities, it shall suffice to deliuer you a generall particularity of them, according to the catalogue taken at Leaden hall the 15 of September 1592. Where vpon good view it was found, that the principall wares after the iewels (which were no doubt of great value, though they neuer came to light) consisted of spices, drugges, silks, calicos, quilts, carpets and colours, &c. The spices were pepper, cloues, maces, nutmegs, cinamom, greene ginger: the drugs were beniamim, frankincense, galingale, mirabolans, aloes zocotrina, camphire: the silks, damasks, taffatas, sarcenets, altobassos, that is, counterfait cloth of gold, vnwrought China silke, sleaued silke, white twisted sike, curled cypresse. The calicos were book-calicos, calico-launes, broad white calicos, fine starched calicos,

course white calicos, browne broad calicos, browne course calicos. There were also canopies, and course diaper-towels, quilts of course sarcenet and of calico, carpets like those of Turky; wherunto are to be added the pearle, muske, ciuet, and amber-griece. The rest of the wares were many in number, but lesse in value; as elephants teeth, porcellan vessels of China, coco-nuts, hides, eben-wood as blacke as iet, bedsteads of the same, cloth of the rindes of trees very strange for the matter, and artificiall in workemanship. All which piles of commodities being by men of approued iudgement rated but in reasonable sort amounted to no lesse then 150000 li. sterling, which being diuided among the aduenturers (whereof her Maiesty was the chiefe) was sufficient to yeeld contentment to all parties. The cargazon being taken out, and the goods fraighted in tenne of our ships sent for London, to the end that the bignesse, heigth, length, bredth, and other dimensions of so huge a vessell might by the exact rules of Geometricall obseruations be truly taken, both for present knowledge, and deriuation also of the same vnto posterity, one M. Robert Adams, a man in his faculty of excellent skill, omitted nothing in the description, which either his arte could demonstrate, or any mans iudgement thinke woorthy the memory. After an exquisite suruey of the whole frame he found the length from the beak-head to the sterne (whereupon was erected a lanterne) to containe 165 foote. The bredth in the second close decke whereof she had three, this being the place where there was most extension of bredth, was 46 foot and 10 inches. She drew in water 31 foot at her departure from Cochin in India, but not above 26 at her arriuall in Dartmouth, being lightened in her voyage by diuers meanes, some 5 foote. She caried in height 7 seuerall stories, one maine Orlop, three close decks, one fore-castle, and a spar-decke of two floores a piece. The length of the keele was 100 foote, of the maine-mast 121 foot, and the circuite about at the partners 10 foote 7 inches, the maine-yard was 106 foote long. By which perfect commensuration of the parts appeareth the hugeness of the whole, farre beyond the mould of the biggest shipping vsed among vs either for warre or receit» [1]).

Voyage de James Lancaster à Pernambouc [2]

En septembre 1594, les aldermen John Wats et Paul Banning et quelques uns de leurs collègues de Londres, équipèrent trois navires le *Consent* de 240 tonnes, le *Salomon* de 170 tonnes, et la *Virgin* de 60 tonnes, qu'ils placèrent sous le commandement de James Lancaster avec Edmund Barker, de Londres, et John Audely, de Poplar; la flotte portant 275 hommes et novices mit à la voile de Blackwall

1) R. Hakluyt, *Collection of Voyages*, New edition, III, 1810, pp. 9—14.
2) Hakluyt, IV, 1811, pp. 207—216.

en octobre 1594 pour Pernambouc; dans un combat livré au cours de ce voyage, Barker perdit la vie; Lancaster était de retour à Blackwall en juillet 1595; il avait capturé vingt-neuf navires ou frégates et pris Pernambouc qu'il occupa trente jours et où il s'empara d'un riche butin.

Rapport de Thorne, 1599.

En 1599, à la suite d'un rapport dans lequel le Dr. Thorne, résidant à Séville, marquait les avantages d'établir un commerce avec l'Inde, fournissait divers renseignements comprenant ceux qui avaient été recueillis par Lancaster, les marchands «adventurers» de Londres se décidèrent à entreprendre une expédition, et à créer une compagnie dans le but d'ouvrir le commerce avec les Indes Orientales: une somme de £ 30.000 fut immédiatement souscrite; elle ne tarda pas à s'élever à £ 72.000; le 16 octobre 1599, la reine Elizabeth approuvait la formation de la compagnie.

La première expédition anglaise vers la Chine (1596).

Quatre années après la capture du navire *Madre de Deos*, a lieu le premier voyage des Anglais vers la Chine avec un caractère officiel; il devait se terminer d'une manière mystérieuse et tragique.

Trois navires sous les ordres du capitaine Benjamin Wood, *The Bear*, *The Bear's Whelp* et le *Benjamin* avaient été équipés par les marchands de Londres, Richard Allen et Thomas Bromfield, aux frais de Sir Robert Dudley principalement; pour donner à leur expédition, plus de chances de succès, les deux associés réclamèrent la protection de la Reine Elizabeth.

Le 16 juillet 1596, la 38e année de son règne, Elizabeth écrivait de son Palais de Greenwich, en latin! une lettre à l'Empereur de la Chine en faveur de Richard Allen [1]) et Thos. Bromfield, marchands et citoyens de Londres, les recommandant à la protection de l'Empereur et se portant garant de leur honnêteté; elle exprime le désir d'être renseignée par leur intermédiaire, de ces institutions

1) Ecrit *Allot* et *Allott* par Hakluyt et Purchas; Hakluyt donne la date du *11* juillet au lieu du *16*.

par lesquelles l'empire de Chine était devenu si célèbre pour l'encouragement du commerce; et en échange, elle offrait toute sa protection aux sujets de la Chine, s'ils étaient disposés à établir le commerce avec n'importe quel port des possessions de Sa Majesté [1]).

Que devinrent les navires du Capitaine Wood; dans une lettre adressée de Lisbonne, le 30 sept. 1598, Gyles VAN HARDWICK écrit au négociant Peter Artson qu'on a des nouvelles que deux navires anglais dans l'Inde ont capturé deux bâtiments portugais, riches de trésor, se rendant de Goa en Chine et qu'on suppose qu'il s'agit du Capitaine Wood [2]). D'autres détails également insuffisants nous sont fournis par une lettre interceptée écrite le 2 octobre 1601 au Roi d'Espagne et à son Conseil des Indes par le licencié ALCAZAR DE VILLA SENOR, Auditeur de la Cour royale de St. Domingue, juge de la Commission à Puerto Rico et Capitaine-général de la Nouvelle-Andalousie, trouvée par Purchas dans les papiers de Hakluyt; cette lettre confirme la prise par Wood de trois (au lieu de deux) navires portugais, mais comment sa petite escadre à destination des Indes Orientales prit-elle la route des Indes occidentales? toujours est-il que de tous les équipages réduits par la maladie, quatre marins, RICHARD, DANIEL, THOMAS et GEORGE, seuls survécurent, et qu'après avoir abandonné leur navire, ils aborderent avec une barque à l'ile Utias, à trois lieues de Puerto Rico; les malheureux furent circonvenus par un certain Don Rodrigo de Fuentes et cinq autres bandits de son espèce qui assassinèrent Richard et Daniel et empoisonnèrent George, tandis que Thomas réussissait à gagner Puerto Rico: cet acte de piraterie ayant été découvert, Rodrigo fut jeté en prison, mais put s'enfuir; ses complices furent condamnés à mort, mais on ignore si la sentence fut exécutée [3]).

1) *Calendar of State Papers, Colonial Series, East Indies, China and Japan*, 1513—1616, p. 98. 2) *L. c.*, p. 99.

3) ASTLEY's *Collection*, I, pp. 252—4.

Telle fut la triste aventure de cette première expédition anglaise pour la Chine.

Premier voyage de Lancaster aux Indes Orientales pour les Marchands de Londres (1600).

Lorsqu'à la suite du rapport de Thorne, les Marchands et «Adventurers» de Londres se furent décidés à créer une Compagnie, ils choisirent, ne voulant pas employer un «gentleman» mais désirant arranger leurs affaires avec des hommes de leur classe, et malgré la recommandation d'Edward MICHELBORNE par le Lord Trésorier [1]), pour mettre à la tête de la flotte chargée d'établir le commerce avec les Indes Orientales, James LANCASTER, nommé le 10 décembre Général de la Flotte. Celle-çi était composée de: le *Red Dragon*, auparavant *Malice Scourge* de 600 tonneaux acheté au Comte de Cumberland pour £ 3.700, avec Lancaster, l'*Hector*, de 300 tonnes, avec John MIDDLETON, qui mourut à Bantam en 1603, l'*Ascension*, de 260 tonnes, avec William BRAND, la *Susan*, de 240 tonnes, avec John HEYWARD, et le *Guest*, de 130 tonnes, chargé du ravitaillement; la flotte qui portait 480 hommes avait pour pilote major sur le *Red Dragon* le célèbre John DAVIS, explorateur des régions arctiques; elle mit à la voile de Woolwich, le 13 février 1600; elle était de retour aux Downs le 11 septembre 1603.

Nous ne suivrons pas Lancaster à Atjeh et à Bantam où il laissa huit hommes et trois facteurs dont William STARKEY. Le voyage avait réussi: Lancaster fait chevalier (*Sir*) fit partie du Conseil des Directeurs de la Compagnie. Son expédition est le premier des voyages séparés «Separate voyages» ainsi désignés pour

---

1) Minutes de la Cour: 3 oct. 1600: «Letter was read from the Lord Treasurer, who «useth much persuasion to the Company to accept of the employment» of Sir Edward Michelborne, on the voyage, as a principal commander; resolved not to employ any gentleman in any place of charge or command in the voyage; Mr. Garway requested to move the Lord Treasurer «to give them leave to sort their business with men of their own quality, and not to expect that they should make any fúrther motion of this matter to the generality lest the suspicion of the employment of gentlemen being taken hold upon, do drive a great number of the adventurers to withdraw their contributions». Commission to Capt. Lancaster». (*Calendar State Papers. — Colon. — East Indies*, 1513—1616, p. 106, No. 268.)

les différencier des voyages en commandite «Joint Stock Voyages».

Charte des Merchants of London.

Le 31 décembre 1600, une charte d'incorporation était-signée à Westminster pour la Compagnie des Indes orientales sous le nom de *The Governour and Company of Merchants of London trading into the East Indies* dont la première assemblée se tint le 25 septembre 1600 dans Founders' Court, Lothbury. Un privilége pour quinze années était accordé par Sa Majesté à certains «Adventurers» pour la découverte du commerce pour les Indes Orientales, «c'est-à-dire à George, Comte de CUMBERLAND, et deux cent quinze chevaliers, aldermen et marchands». Parmi ces noms, on lit celui de Sir Edward Michelborne. L'alderman Sir Thomas Smythe, Philpot Lane, qui devait mourir le 4 sept. 1625, est choisi comme premier gouverneur et parmi les vingt-quatre directeurs figurent James Lancaster et John Middleton [1]). Cette compagnie désignée sous la nom de «London East India Company» ou simplement de «the Old Company» devait durer jusqu'à son absorption en 1708 par la grande *United Company of Merchants of England trading to the East.* Outre la charte d'Elizabeth, sept autres chartes confirmèrent les priviléges de la Compagnie de Londres: 1° charte de Jacques 1er du 31 mai 1609; 2° charte d'Olivier Cromwell de 1659; 3° charte de Charles II, du 3 avril 1661; 4° charte de Charles II, du 5 octobre 1677, qui outre la confirmation des priviléges, autorise la Compagnie à frapper monnaie à Bombay; 5° charte de Charles II, du 9 août 1683; 6° charte de Guillaume III et Marie, du 7 octobre 1693; 7° enfin de la série, chartes de la Reine Anne réunissant les diverses compagnies.

Second voyage "séparé" 1604—1606 Henry Middleton [2])

Le second voyage aux Indes orientales organisé par la Com-

1) *Calendar...East Indies*, 1513—1616, No. 281.

2) The Voyage of Sir Henry Middleton to Bantam and the Maluco Islands; being the second voyage set forth by the Governor and Company of Merchants of London trading into the East-Indies. From the edition of 1606. — Annotated and edited by Bolton Corney. London, Hakluyt Society 1855, in-8.

pagnie fut dirigé par Henry MIDDLETON, de Chester, à bord du *Red Dragon*, [1]) de 600 tonnes, avec son frère David comme second; outre le *Dragon*, la flotte comprenait l'*Hector* commandé par COLTHURST, l'*Ascension* par Roger STILES qui devait mourir à Bantam, en mars 1605, et la *Susan* par William KEELING; ce dernier navire qui était pourri quand on l'acheta, se perdit à Bantam, lors du voyage de retour; les quatre bâtiments mirent à la voile de Gravesend, le 25 mars 1604; ils visitèrent Sumatra, Bantam, Amboine, Tidore, Ternate. Middleton fut fait chevalier à son retour à Greenwich, le 25 mai 1606.

Sir Edward Michelborne. 1604.

Nous avons vu que MICHELBORNE n'avait pas été agréé par la Compagnie pour son premier voyage, malgré la protection du Lord Trésorier. Nous notons dans les Minutes de la Cour de la Compagnie de 6 juillet 1601 que Sir Edw. Michelborne, Robt. Towerson, et Geo. Utley sont «disfranchised out of the freedom and privileges of this fellowship, and utterly disabled from taking any benefit or profit thereby». [2]) Donnant un exemple qui devait être suivi plus tard, en violation de la charte de la Compagnie, telle était l'influence de Michelborne que le 18 juin 1604 à Greenwich, qu'il obtenait pour lui et ses associés la permission *(licence)* «pour découvrir les contrées de Cathay, Chine, Japon, Corée, et Cambaye, et les îles et les pays adjacents, et de faire le commerce avec les habitants, malgré toute concession ou charte contraires.» [3]) Le 25 octobre 1605, on faisait courir le bruit que les Espagnols l'avaient rencontré en mer et l'avait massacré ainsi que ses compagnons: c'était une erreur, mais ce qui était vrai c'est que le célèbre navigateur dans les régions arctiques, John DAVIS, qui accompagnait MICHELBORNE fut tué à bord du *Tigre*, le 27 décembre 1605, dans

1) Une gravure de ce navire est placée, p. 1, de la relation de Middleton.

2) *Calendar of State Papers. — Colonial. — East-Indies*, 1513—1616, No. 292, p. 127.

3) *Ibid.*, No. 336, p. 141.

un combat avec les Japonais [1]); on a conservé les observations qu'il avait faites en voyageant d'Atjeh à Ticou et Priaman, sur la côte occidentale de Sumatra. [2]) Au cours de son expédition, Michelborne se conduisit comme un véritable pirate et fit certainement du tort à la réputation anglaise par ses procédés [3]): sa flotte qui se composait de deux navires, le *Tigre* de 240 tonnes et le *Tiger's Whelp*, quitta Cowes, dans l'île de Wight, le 1er décembre 1604; elle était de retour à Portsmouth en juillet 1606. [4])

John Knight (1606).

John KNIGHT s'était fait connaître par un voyage qu'il avait fait au Groenland à la tête d'une expédition danoise partie de Copenhague le 2 mai 1605 et rentrée à son port d'attache au mois d'août. L'année suivante, Knight fut choisi par l'East India Company pour découvrir le passage du nord-ouest et le 18 avril 1606, il mit à la voile de Gravesend sur le *Hopewell* de quarante tonnes. Knight périt malheureusement sur la côte de Labrador et ses compagnons gagnèrent Terre Neuve, d'où ils rentrèrent à Dartmouth le 29 septembre 1606. [5])

Troisième voyage "séparé" 1606—1609 [6]).

Le troisième voyage eut pour chefs William KEELING, qui avait remplacé à bord de l'*Hector*, STILES, quand celui-çi mourut à Bantam, William HAWKINS qui prit le commandement de ce navire et David Middleton sur le *Consent*; Keeling était à bord du *Dragon*; ils mirent à la voile de Tilbury Hope, le 12 mars 1607 et se rendirent à Bantam d'où l'*Hector* repartit le 5 octobre pour l'Angleterre laissant dix Anglais avec Augustine SPALDING, comme chef pour établir une factorerie. Les profits de ce voyage furent de 234 %.

1) *Calendar of State Papers. — Colonial. — East-Indies*, 1513—1616, No. 336.

2) *Ibid.*, No. 345, p. 143.

3) Edward Marlowe et autres écrivent de Bantam le 5 nov. 1612 à la Compagnie qu'ils ne sont pas peu ennuyés "for his practice, holding it possible that such may easily work across to this trade". (*Ibid.*, l. c., No. 620, p. 242).

4) PURCHAS, *His Pilgrimes*, I, pp. 132—139.

5) Cf. MARKHAM, *Lancaster*, pp. 281 seq.

6) *Ibid.*, pp. 108 seq.

L'*Ascension* commandée par Alexandre SHARPEIGH, et l'*Union* par Richard ROWLES mirent à la voile de Woolwich le 14 mars 1607—8, mais en quittant la baie de Saldanha une tempête sépara les deux navires: l'*Ascension* passa l'île St. Laurent, toucha les Comores, Pemba, remonta vers Socotra et Aden, puis à Moka; descendu à Socotra, l'*Ascension* en partit le 20 août 1609 et alla se perdre dans le golfe de Cambaye. L'*Union* qui avait été peu heureuse fut ravitaillée en septembre 1610 dans la baie St. Augustin, Madagascar, par Sir Henry Middleton, commandant le sixième voyage.

Quatrième Voyage "séparé" 1608—1609 [1])

Le cinquième voyage ne comprenait qu'un seul navire, le *Consent*, de 150 tonnes, commandé par David MIDDLETON, frère de Sir Henry, qui mit à la voile de Tilbury Hope le 12 mars 1606 et revint avec un chargement complet de clous de girofle; il avait quitté Bantam en juillet 1608 [2]).

Cinquième Voyage "séparé" 1606.

La flotte qui mit à la voile des Downs le 4 avril 1610 était commandée par Sir Henry MIDDLETON, à bord du *Trade's Increase*, grand navire de 1100 tonnes, lancé à Deptford, en présence de Jacques 1er, accompagné du *Peppercorn*, 250 tonnes, capitaine Nicholas DOWNTON, et du *Darling*, 90 tonnes, suivi pour le ravitaillement de la barque *Samuel*, 180 tonnes; elle se rendit à la baie de Saldanha et à Madagascar où, comme nous l'avons dit, elle rencontra l'*Union*; elle remonta à Socotra; passa le Cap Guardafui et arriva à Aden; le *Trade's Increase* alla à Moka avec le *Darling*. Middleton arrêté fut envoyé à Sanaa d'où il réussit à s'échapper. L'expédition se rendit à Surat, Sumatra, Bantam; elle était de retour à Blackwall le 19 novembre 1613. Le *Trade's Increase* s'était échoué à Bantam et avait été incendié par les Javanais pendant qu'on le réparait; Middleton mourut de chagrin peu après.

Sixième Voyage "séparé" 1610—1613 [3])

---

1) PURCHAS, I, pp. 228—238. — MARKHAM, *Lancaster*, pp. 120 seq.

2) PURCHAS, I, p. 226.

3) PURCHAS, I, pp. 247—274, 274—314.

Septième Voyage "séparé" 1610. [1])

Un seul navire le *Globe*, commandé par Anthony HIPPON, qui mit à la voile de Blackwall le 3 Janvier 1610; le marchand hollandais Pieter W. FLORIS, se trouvait à bord. Le voyage dura quatre ans et huit mois environ; le *Globe* arriva le 20 août 1615 au cap Lizard.

Jackman et Pet.

D'assez bonne heure les Anglais avaient songé à établir leur commerce au Japon; dans les instructions données en mai 1580, à Muscovy House, aux deux capitaines, Charles JACKMAN et Arthur PET, on leur marquait: «Vous pouvez entrer dans le port de Quinsay [Hang Tcheou], la ville principale du nord de la Chine, comme je l'appelle, pour la distinguer, de l'autre mieux connue.» Puis après avoir passé l'hiver à prendre des notes on pouvait trouver l'occasion de mettre à la voile pour le Japon où des Chrétiens, des Jésuites de beaucoup de pays de la Chrétienté, et peut-être quelques Anglais dont ils pourraient obtenir des renseignements et des conseils pour leurs affaires. [2]) Un voyage fut en effet entrepris pour la Compagnie de Moscovie par Pet et Jackman sur le *George* et le *William* en 1580 pour découvrir la route du Cathay par le nord-est; ils allèrent en Norvége et au Groenland, [3]) mais pas plus que leurs devanciers n'atteignirent la Chine.

En 1604, les navires *Erasmus* et *Nassau* s'emparent devant Macao d'une carraque qui se rendait au Japon avec un chargement de soie et de soieries; les Anglais avaient été bien accueillis par les Chinois. [4])

Huitième Voyage "séparé".

John SARIS, né en 1579 ou 1580, originaire d'une famille du Yorkshire, fit partie du second voyage commandé par Henry Middleton, et resta à Bantam avec Gabriel TOWERSON. Sa connaissance du com-

1) PURCHAS, I, pp. 314—9; Purchas donne à la suite des extraits du journal de Floris. "He arriued in England 1615 and died two Moneths after in London".

2) *Calendar State Papers. — Colon. — East Indies*, 1513—1616, No. 147, pp. 61—62.

3) *L. c.*, No. 150, p. 62.

4) *L. c.*, No. 338, p. 142.

merce du Japon, obtenue sans doute par l'intermédiaire des Hollandais, le fit charger par la Compagnie le 4 avril 1611 d'une expédition pour Surate où l'on pensait que Middleton avait établi le commerce, projet abandonné d'ailleurs par suite du mauvais accueil fait à Middleton; deux des navires l'*Hector* et le *Thomas* devaient après avoir été chargés retourner en Angleterre, tandis que Saris sur le *Clove* se rendrait en passant par Bantam au Japon où il devait prendre les avis de William Adams.

Saris avait reçu avant son départ d'Angleterre, quatre Lettres royales adressées au Grand Mogol de Surat et Cambaye, à l'Empereur du Japon, celle-çi datée du Palais de Westminster en Janvier 1611 demandait l'autorisation d'établir une factorerie et la liberté du commerce, au roi de Firando et au Roi de Bantam. Iyeyasu répondit en 1613 favorablement à la lettre du Roi Jacques 1er. La lettre du «roi de Firando» fut également favorable. Des privilèges furent accordés aux Anglais le 12 (2) octobre 1613 qui donnaient à leurs navires la liberté de visiter n'importe quel port du Japon et la permission d'acheter à Yedo le terrain nécessaire pour y élever des maisons de résidence et de commerce; les délits commis par les Anglais devaient être punis par le «général» anglais (Taisho). [1])

Le pilote William Adams, est le premier Anglais allé au Japon dont on ait conservé le nom. Né à Gillingham, près de Rochester, dans le Kent, élevé à Limehouse, un des faubourgs de Londres, il fut engagé par la Compagnie des Indes Orientales néerlandaises comme pilote en chef de l'expédition partie de Rotterdam pour le détroit de Magellan le 27 juin 1598 comprenant cinq navires: *de Hoop* (l'Espérance) sur lequel il fut embarqué, *het Geloof* (la Foi), commandée par Sebald de Weert, *de Liefde* (la Charité), *Trouwe* (la Fidélité) et *Blijde Bootschaap* (Bonne Nouvelle). Cette malheureuse expédition était dirigée par les amiraux Jacques Mahu

1) Satow, *Saris*, p. LXXXIII.

et Simon de Cordes qui périrent pendant la traversée; seul le navire de De Weert put rentrer en Europe. Adams arriva au Japon le 19 avril 1600 sur la *Charité* commandée par Jacob Jansz Quaeckernaeck. Soit à ses chefs, les Hollandais, soit à ses compatriotes, les Anglais, William Adams rendit de très grands services. Tantôt agent des Anglais à Firando pour leur factorerie du 24 novembre 1613 au 24 décembre 1616, il se rendait deux fois aux îles Lieou K'ieou et une fois au Siam; tantôt au service des Japonais, il créait en quelque sorte leur marine. Lorsqu'il mourut le 6 mai 1620, il fut enterré avec sa femme qui était indigène, à Hemi ou Yokosuka. Sa tombe y est encore aujourd'hui vénérée comme celle d'un dieu shintoïste.

Les Lettres (six) d'Adams ont été publiées pp. 17—88 de *Memorials of the Empire of Japan in the XVI and XVII centuries* edited, with notes, by Thomas Rundall. London: Hakluyt Society, MDCCCL, in-8.

« The first letter [1]) sent by William Adams for England, he thus addresses: « To my vnknowne frinds and countri-men: dessiring this letter, ... may come into the hands of one, or manny of my acquayntance in Limehovse or else wheare, or in Kent in Gillingham, by Rochester. »

« Probably through the agency of their Factors recently settled at Bantam, two copies of the letter were transmitted to the « Worshipfull Felowship of the Merchants of London trading into the East Indies »; and in the sequel it will be perceived the communication led to the opening of commercial intercourse between England and Japon. » [2])

Cette première lettre débute:

« Hauing so good occasion, by hearing that certaine English marchants lye in the island of Iaua, although by name vnknowen, I have ymboldened my selfe to wryte these few lines, desiring the Worshipfull Companie being unknowen to me, to pardon my stowtness. My reason that I doe write, is first as conscience doth binde me with loue to my countrymen, and country. Your Worships, to whom this present wryting shall come, is to geve you to vnder-

1) Japon, 22 oct. 1611.

2) Rundall, Introduction, p. 17.

stand that I am a Kentish man, borne in a towne called Gillingam, two English miles from Rochester, one mile from Chattam, where the Kings ships doe lye: and that from the age of twelue yeares olde, I was brought vp in Limehouse neere London, being Apprentice twelue yeares to Master Nicholas Diggines; and my selfe haue serued for Master and Pilott in her Maiesties ships; and about eleuen or twelue yeares haue serued the Worshipfull Companie of the Barbarie Marchants, vntill the Indish traffick from Holland [began], in which Indish traffick I was desirous to make a littel experience of the small knowledg which God had geven me. So, in the yeare of our Lord 1598, I was hired for Pilot Maior of a fleete of five sayle, which was made readie by the Indish Companie: Peeter Vander Hay and Hance Vander Veek. The Generall of this fleet, was a marchatt called Iaques Maihore, in which ship, being Admirall, I was Pillott » [1]).

...« Therefore I do pray and intreate you in the name of Jesus Christ to doe so much as to make my being here in Iapon, knowen to my poor wife: in a manner a widdow, and my two children fatherlesse: which thing only is my greatest griefe of heart, and conscience » [2]).

Adams avait écrit en même temps à sa femme. En déc. 1613, il écrivait:

« Your woourship shall vnderstand I had thought to a coum hom in the Cloue, but by som discovrtissis offred me by the generall, changed my mind: which injuries to wryt of them I leau; leauing to others, God sending the ship hom, to mak rellacion » [3]).

Le 18 avril 1611, Saris [4]) mettait à la voile des Downs avec trois navires, le *Clove*, l'*Hector* et le *Thomas* avec des équipages de 89, 110 et 55 hommes, commandés le premier par Saris avec James Foster, le second par Gabriel Towerson, et le troisième par Tempest Peacock; le principal subrécargue Richard Cocks était sur le *Clove*. A Socotra, Saris apprit par une lettre de Middleton, l'insuccès de celui-çi dans la Mer Rouge et engageait les autres

1) Rundall, p. 18.

2) *L. c.*, p. 29.

3) *L. c.*, p. 76.

4) *The Voyage of Captain John Saris to Japan*, 1613. *Edited from Contemporary Records by* Sir Ernest M. Satow. . London: Hakluyt Society MDCCCC, in-8, pp. VIII—LXXXVII—242.

Second Series, No. V.

voyageurs à éviter cette Mer, le pacha de Sanaa ayant donné l'ordre de tuer tous les Chrétiens qui y pénétreraient; malgré cet avertissement, Saris se rendit à Moka, et recevait de Middleton une lettre lui annonçant qu'il avait été repoussé de Surate et qu'il comptait se débarasser de ses marchandises aux dépens de navires indiens qu'il capturerait; il n'entre pas dans mon programme de raconter la rivalité des deux commandants, toujours est-il que les trois navires de Saris se rendirent à Bantam où ils arrivèrent, l'*Hector* le 23 octobre, le *Clove* le 24 octobre et le *Thomas* le 16 octobre; un autre navire anglais, le *James*, s'y trouvait déjà.

Le 28 octobre, Augustine Spalding, principal subrécargue de la Compagnie à Bantam, remettait à Saris la lettre de Willam Adams dont nous avons déjà parlé, datée du Japon le 22 octobre 1611. Saris se décida à renvoyer l'*Hector* le 11 déc. 1612 et le *Thomas* le 12 janvier 1613, avec leur chargement en Angleterre, et voulut se rendre lui-même au Japon sur le *Clove* et devancer Middleton qui venait d'arriver le 9 novembre avec le *Peppercorn* et préparait, disait-on, un voyage au Japon; il mit à la voile le 15 janvier 1613 pour les Moluques et le Japon. Saris laissait George Camden à Bantam pour préparer une cargaison de retour.

Le *Clove* ayant mis à la voile de Bantam pour le Japon le 15 janvier 1613, fit relâche à Jacatra et autres lieux, et mouilla à Hirado [Firando] le 11 juin 1613. [1])

1) «It was no mere accident that led the first Europeans who visited Japan to fix upon Hirado as their headquarters. From a very early period, which perhaps may be placed at the end of the sixth century, when intercourse between Japan and China began to assume something of a regular complexion, the ordinary route of envoys and traders from the Japanese capital was by way of Hakata in Chikuzen, Hirado, and the Goto group to Ningpo and Wenchow. And after diplomatic relations between the two countries ceased, at the end of the ninth century, commerce still followed that line, Hakata continuing to be the main *entrepôt* for Chinese goods. In the thirteenth century, when the Mongols twice endeavoured to invade Japan, Hirado was the first point of

Les Anglais arrivaient au Japon à une époque particulièrement intéressante. Tokugawa Iyeyasu, vainqueur à Sekigahara (1600) de la coalition formée contre lui par les daïmios, avait pris en 1603 le titre de *shogoun* qu'il céda deux ans plus tard à son fils Hidetada. Il était encore hésitant sur la politique qu'il devait suivre à l'égard des étrangers dont l'expulsion ne fut décidée que par ses successeurs.

Si comme les Hollandais, les Chinois à partir de 1641, ne purent commercer qu'à Nagasaki [1]), jusqu'en 1688 [2]), ils eurent la permission de loger dans la ville où il leur plaisait, mais à partir de cette date, ils furent confinés dans un enclos près de l'établissement des Hollandais à Deshima.

Saris fut bien reçu par MATSURA HÖIN, ancien daimiö de Hirado; il écrivit immédiatement à William Adams, et s'installa à terre dans une maison appartenant à André DITTIS, en réalité Andassee, chef de la factorerie chinoise. Adams arriva le 29 juillet de Sumpu où résidait alors Iyeyasu; le 7 août, Saris avec Adams, 10 Anglais et un interprète japonais quittait Hirado pour Sumpu où il arriva le 6 septembre; il fut reçu en audience le 8 sept. par Iyeyasu auquel il remit la lettre du roi JACQUES et des présents; il fit visite à HONDA KÖDZUKE NO SUKE auquel il remit un memorandum sur les

---

attack. After the victorious expulsion of the invaders, the Japanese in their turn sallied forth and harried the coast of Corea and China, and, as was the fashion of the time, combined plunder with peaceful commerce. In the early part of the sixteenth century, Chinese smugglers and traders to Luçon, Annam and the Malay Peninsula resorted to Hirado, where their leader, one Wang Chih, established a factory, and joining to himself a band of enterprising Japanese, pursued his operations on a large scale.

« Besides the northern route to China, there was a second from Bö no Tsu, a port at the extreme south-west corner of the province of Satsuma, by way of the Loochoo to the province of Fuh-kien and Kwang-tung. This latter, however, was suited for the local supply of southern Kiushiu alone » [3]).

1) *L. c.*, pp. xlvi—xlvii.

2) NACHOD, p. 399.

3) SARIS, *Japan*, ed. Satow, pp. xliv—xlv.

priviléges qu'il désirait obtenir pour l'East India Co., memorandum qui fut approuvé par Iyeyasu. Saris alla ensuite à Yedo où il eut une audience du Shogoun HIDETADA, puis à Uraga, près de Yedo; Adams suggéra, ce qui avait été proposé jadis aux Hollandais, qui préférèrent Hirado, aux Anglais d'établir la factorerie à Yedo; les Anglais préférèrent aussi Hirado, quittèrent Uraga le 25, arrivèrent à Sumpu le 29 et, le 8 octobre, Saris reçut la réponse d'Iyeyasu à la lettre de Jacques Ier avec l'octroi des privilèges; il était de retour à Hirado le 6 novembre. Saris offrit à Adams de rentrer en Angleterre par le *Clove*, mais celui-çi refusa considérant qu'il n'avait pas été bien traité; toutefois Adams signait un arrangement le 24 novembre par lequel il entrait au service de l'E. I. Co. jusqu'à l'arrivée d'un navire après le retour du *Clove* en Angleterre. Dans un conseil tenu le 26 novembre, Saris décidait d'établir une factorerie à Hirado avec Richard COCKS comme chef et 8 Anglais dont Adams, 3 interprètes japonais et 2 domestiques. Saris quitta Hirado le 5 décembre 1613; il arriva à Plymouth le 27 sept. 1614, ayant passé 6 semaines à Bantam pour prendre un chargement de poivre. Saris ne retourna pas en Orient; il mourut à Fulham le 11 déc. 1643.

Richard Cocks [1]). Richard COCKS, chef de la factorerie (Cape Merchant), était probablement originaire de Coventry; les autres Anglais étaient: Wil-

---

1) *Diary of Richard Cocks Cape-Merchant in the English Factory in Japan* 1615—1622 *with Correspondence.* Edited by Edward Maunde THOMPSON. London, Hakluyt Society, MDCCCLXXXIII, 2 vol. in-8, pp. LIV—349, 368.

Nos. LXVI et LXVII. — Début de la préface: "The history of the English Trading Settlement in Japan in the first quarter of the seventeenth century is the history of a failure". — Causes: éloignement de la factorerie de Miako et de Yedo et proximité des Hollandais, rivaux et non alliés; leur protestantisme ne pesant pas lourd en présence de leurs intérêts commerciaux, ils agirent aussi bien contre les Anglais protestants que contre les Espagnols et les Portugais catholiques.

"The Dutch were not allies; they were rivals, who undersold the English in the market, and in the end starved them out of the country". p. I—II.

liam ADAMS, Tempest PEACOCK, Richard WICKHAM, William EATON, Walter CARWARDEN, Edmund SAYERS, and William NEALSON. Les marchandises qui furent emmagasinées dans la factorerie comprenaient principalement «of broad cloth and woollen and cotton piece goods; also of Bantam pepper, gun powder, lead, tin, etc. Its total value was about £ 5.650» [1]). Au commencement de 1614, Wickham fut choisi comme agent à Yedo, Eaton à Osaka et Sayers dans le nord de Kiushiu et Tsoushima. Le 18 mars 1614, Tempest Peacock et Walter Carwarden furent envoyés dans une jonque avec un chargement de £ 750 pour faire le commerce avec la Cochinchine. Deux autres essais dont l'un en 1617 avec Edmund Sayers faits par Adams ne réussirent pas davantage. En avril 1616, la factorerie de Siam avait envoyé dans une jonque au Cambodge deux Anglais qui semblent avoir été bien accueillis. Peacock fut tué en Cochichine avec les Hollandais qui l'accompagnaient. Carwarden échappé au désastre fit naufrage au retour. Un voyage à Siam organisé par Adams qui prit le commandement ne réussit pas non plus. William Eaton qui était allé au Siam sur la *Sea Adventure* le 21 décembre 1616 revint à Firando le 7 septembre 1617: trente quatre marins étaient morts et les autres furent malades; cet insuccès ne l'empêcha pas de renouveler sa tentative en janvier 1618.

Au printemps de 1617, un petit bateau de 15 tonnes monté par seize marins Japonais avec Robert BURGESS et deux autres subrécargues furent expédiés au Tchampa où il arriva en Mai; les Anglais furent bien reçus et furent autorisés à faire le commerce.

Mais le pays avec lequel les Anglais tenaient particulièrement à nouer des relations commerciales était la Chine et ils comptaient pour atteindre ce but sur le chef de la factorerie chinoise, Andrea Dittis et sur ses frères. Les Chinois avaient déclaré à Cocks que la meilleure manière pour les Anglais de gagner les bonnes grâces

1) COCKS, I, p. XVII.

de l'Empereur était de lui offrir en présent un arbre de corail, blanc ou rouge, des perles d'un bel orient, de miroirs, des canons damasquinés, des dagues, des pistolets. Cocks recommandait dans une lettre adressée de Firando le 16 décembre à John Browne à Patani de bien traiter les Chinois maltraités par les Hollandais. L'empereur de Chine, disait-il, a envoyé des espions pour se rendre compte de la manière dont ils étaient traités par les Anglais, les Hollandais, les Espagnols et les Portugais. Malheureusement la Chine était en guerre, et Cocks dut attendre plusieurs années avant d'obtenir l'autorisation de faire le commerce, trop tard d'ailleurs car les Anglais se préparaient à se retirer du Japon, malgré l'achat qu'ils avaient fait de la maison dans laquelle était installée leur factorerie. [1])

Cependant Iyeyasu avait consolidé la puissance de sa maison en s'emparant d'Osaka où il fit mettre à mort les derniers descendants de Hideyoshi (1615); il mourut l'année suivante, laissant le pouvoir à son fils Hidetada (1616). Le Capitaine Ralph COPPINDALL qui arriva d'Angleterre à la fin d'août 1615 avec son navire *Hozeander* écrivait de Firando, le 5 décembre, que seul le commerce avec la Chine pouvait leur éviter des pertes et que si on ne pouvait le conduire pacifiquement, il fallait, comme les Hollandais, employer la force. [2])

Cocks et Adams se rendirent à Yedo pour saluer le nouveau shogoun et obtenir la confirmation de leurs priviléges; au contraire ceux-çi furent diminués; leur commerce fut réduit au seul port de Firando et ils durent retirer leurs agents de Yedo, Sackay et Osaka. [3])

1) COCKS, I, pp. XIX—XX.

2) COCKS, I, pp. 271—2. Il ajoutait: "And, yf wee sett foote in the Moluccoes, this place will be a fitt storehouse from whence we may alwaies have men, munition, and victualles good store and at reasonable rates; for which purpose principally, the Hollanders doe maintain this factory".

3) COCKS, I, p. XXIII.

Nobunaga avait toléré l'introduction du Christianisme au Japon parce qu'il pouvait lui servir dans sa lutte contre les bonzes bouddhistes. Il disait même cyniquement qu'il y avait trente-cinq sectes religieuses au Japon et qu'il ne voyait aucun inconvénient à l'introduction d'une trente-sixième, le Christianisme. La rivalité des Jésuites et des Franciscains, des Portugais et des Espagnols, des Hollandais et des Anglais, ne pouvait qu'affaiblir la situation au Japon des étrangers qui y donnaient le triste spectacle de leurs dissensions. Cocks prétendait qus les gens d'Umbra (Omura) étaient hostiles à ceux de Firando et qu'ils étaient poussés par les missionnaires catholiques qui cherchaient à rendre les Anglais odieux aux Japonais, car ils leur attribuaient l'expulsion de quelques-uns de leurs confrères (Lettre du 5 juin 1616). Hidetada était franchement ennemi des Chrétiens et il ordonna d'embarquer à Nagasaki les missionnaires dont la plupart s'y trouvaient cachés. En mars 1617, on fit partir pour Macao et la Cochinchine, cinq Jésuites, deux Dominicains et d'autres religieux.

Une nouvelle tentative de Cocks en août 1617 pour obtenir une extension des priviléges de la Compagnie ne fut pas plus heureuse que la précédente; tout d'abord, on accorda aux Anglais la permission de faire aussi le commerce à Nagasaki, mais ce privilége leur fut retiré presque immédiatement. Cocks avait présenté une lettre de Jacques 1er au shogoun à laquelle il ne fut pas répondu sous prétexte qu'elle avait été adressée à son prédécesseur. Pendant son séjour à la Cour, Cocks essaya d'entamer des relations avec les Coréens qui s'y trouvaient, mais les Japonais s'y opposèrent. Cocks quitta la Cour pour Firando le 9 octobre 1617.

Le 8 août 1618, un navire hollandais étant arrivé à Firando avec le bateau anglais *Attendance* pris aux Moluques, les Anglais témoignèrent de la plus grande indignation et protestèrent à Yedo; le gouvernement shogounal leur répondit que l'affaire ne regardait

pas le Japon, la capture ayant eu lieu dans des pays étrangers. Les Hollandais étaient maîtres de la mer et les Anglais étaient isolés à Firando.

En 1617, l'East India Company avait envoyé aux Moluques cinq navires sous les ordres de Martin PRING rejoint à Bantam par six grands navires commandés par Sir Thomas DALE qui se retira aux Indes. Pring était sur le point de repartir lorsqu'il apprit en 1620 l'union des Compagnies hollandaise et anglaise qui eut pour résultat de combiner leurs efforts contre les Portugais et les Espagnols et deux expéditions furent organisées contre les Philippines pour détourner le commerce chinois de ces îles à Firando.

Cette union était projetée depuis plusieurs années; en effet le 10 décembre 1614, Richard Cocks écrivait à Thomas WILSON, secrétaire du Lord Trésorier SALISBURY, que les Hollandais annonçaient comme très probable la réunion des Compagnies anglaise et hollandaise des Indes orientales, ce qui rendrait facile l'expulsion des Espagnols et des Portugais de cette partie du monde; il se demandait d'ailleurs ce qui résulterait de l'habitude journalière des Hollandais de piller les jonques chinoises; les Espagnols sont plus aimés que les Hollandais dans les Moluques; Cocks était d'avis que sans les intrigues des Hollandais, les Anglais obtiendraient l'autorisation de faire le commerce avec la Chine; des négociants chinois leur avait demandé si le Roi d'Angleterre voudrait empêcher les Hollandais de piller leurs jonques. [1])

En 1620, le navire anglais *Elizabeth* capturait au large de Formose un bateau japonais allant des Philippines au Japon avec les PP. Pedro de ZUÑIGA, augustinien, et Luis FLORES, dominicain, qui, deux ans plus tard, furent brûlés vifs; le shogoun s'empara de la cargaison et laissa la coque pourrie du bateau aux Anglo-Hollandais: A la fin de 1621, Cocks fit sa dernière visite à la

1) *Calendar East-Indies*, 1513—1616, No. 823.

Cour; l'agent hollandais Jacques SPECKX avait quitté la factorerie en octobre et il avait été remplacé par Leonard CAMPS.

A un Conseil tenu à Batavia le 22 avril 1623, la dissolution de la factorerie anglaise du Japon fut décidée d'une manière formelle et le capitaine Joseph COCKRAM fut envoyé sur le *Bull* pour prendre les mesures nécessaires. Tous les Anglais, y compris Cocks, furent embarqués, le facteur hollandais restant chargé de régler les affaires en suspens. Le *Bull* arriva à Batavia le 27 janvier 1624; son retour marquait la fin de l'existence de la factorerie anglaise, mais non des ennuis de Cocks qui, en pleine disgrâce, fut mis à bord de l'*Ann Royal* pour l'Angleterre le 24 février; il mourut en mer un mois plus tard le 27 mars. En 1623, Iyemitsu avait succédé comme shogoun à Hidetada et l'année suivante, il lançait un édit d'expulsion des étrangers.

A différentes reprises, les Anglais essayèrent de rouvrir leur factorerie; en particulier le 29 juin 1673, le navire *Return* arriva à Nagasaki, mais les Hollandais ayant averti le shogoun que le roi Charles II avait épousé une princesse catholique de Portugal, les Japonais refusèrent d'entrer en relations avec les Anglais et le *Return* remit à la voile le 28 août; depuis lors les Anglais n'entamèrent que des négociations indirectes en 1681 et 1683 par l'intermédiaire des princes ou chefs de Bantam, d'Amoy, de T'ai Wan, du Tong King et de Siam.

A la factorerie anglaise du Japon se rattache le commerce du thé dont la plus ancienne mention dans les Vieilles Archives de l'India Office se trouve dans une lettre de R. Wickham, agent de la Compagnie à Firando, écrivant le 27 juin 1615, à Eaton, à Miaco, et lui demande «un pot de la meilleur sorte de tcha». Le thé est mentionné pour la première fois par un écrivain anglais dans le Journal de Pepys, le 25 septembre 1660 [1]).

1) BIRDWOOD, *l. c.*, p. 26 n.

Neuvième Voyage "séparé" 1611 [1]).

C'est le voyage en 1611 d'un des navires de la flotte du capitaine Thomas BEST, le *James* commandé par Edmund MARLOWE. Partis des Downs le 10 février 1611, les Anglais arrivèrent à Bantam en novembre; le *James* retourna en Angleterre en avril 1615.

Dixième Voyage "séparé" 1612.

Ce voyage fut commandé par le Capitaine Thomas BEST et comprenait quatre navires, le *Hoseander*, l'*Hector*, le *James* et le *Solomon* qui mirent à la voile de Gravesend le 1er février 1612; c'est de ce voyage que date l'établissement de factoreries anglaises permanentes sur la côte de l'Inde, à Surate, Cambaye, Amadauar, Goga; le capitaine Best obtint du Grand Mogol un firman régulier pour faire le commerce, le 21 octobre 1612. Il rentra le 15 juin 1614.

Onzième Voyage "séparé" [2]).

Cette expédition n'est que le voyage du *Solomon* qui comme le *James* (neuvième voyage) faisait partie de la flotte du capitaine Best. Elle quitta Gravesend 1er février 1611.

Douzième Voyage "séparé".

Christopher NEWPORT qui s'était signalé en 1591 aux Antilles contre les Espagnols, commandait le navire *Expedition* qui quitta Gravesend en 1612; il avait à bord Robert SHIRLEY, envoyé du Chah de Perse en Angleterre, accompagné de sa femme TERESIA, fille d'un noble Circassien, ISMAEL KHAN, qu'il avait épousée quelques années auparavant.

Après ce douzième voyage, commence une série d'opérations par actions (joint Stock) [3]).

Première expédition. (First Joint Stock Voyage). Capitaine Nicholas Downton.

PURCHAS, I, p. 500, donne des extraits du Journal de DOWNTON après le douzième voyage; il appelle ce voyage qui est cependant le premier «the second Voyage set forth for the ioyned Stockes in

1) Cf. PURCHAS, I, pp. 440—444.

2) PURCHAS, I, pp. 486 seq.

3) "After this twelfth Voyage, the order of that reckoning is altered, because the Voyages ensuing were setforth by a ioynt stocke, and not by particular and proper ships, stockes, Factories, (as before) but promiscuous and generally accountable to the whole societie Of which, all are not come to our hands: such as I haue (that which thence is meete for the publike view) giue I thee". (PURCHAS, I, p. 500).

the East Indies». Les navires étaient le *New Year's Gift*, 650 tonnes, qui avait été lancé à Deptford le 1er janvier 1613, l'*Hector*, 500 tonnes, le *Merchants Hope*, 300 tonnes, et le *Solomon*, 200 tonnes; ils mirent à la voile le 1er mars 1613. Les Portugais essuyèrent une grande défaite aux Indes. Downton mourut à Bantam le 6 août 1615; il eut pour successeur le capitaine Thomas ELKINGTON [1]).

Purchas donne «un extrait... de quelques memoranda d'Edward DODSWORTH, principal négociant du «second joint-stock voyage» sous le commandement du capitaine KEELING (1614--15) [2]).

Capitaine Walter Peyton (1614).

Le 20 janvier 1614, le capitaine Walter PEYTON sur l'*Expedition* qu'il commandait, accompagnée du *Dragon*, *Lion*, *Peppercorn*, mit à la voile de Gravesend; le 2 février, Sir Thomas ROE, ambassadeur du Roi à la Cour du Grand Mogol, s'embarqua sur le *Lion* avec une suite de quinze personnes. Humphrey BOUGHTON à destination de l'Inde était à bord du *Peppercorn*. La flotte portait aussi quinze Japonais emmenés en Angleterre par le *Clove*, répartis sur les divers navires ainsi que quatorze Guzeratis venus par le *Dragon* et dix-neuf condamnés sortant de la prison de Newgate, graciés par le Roi sur la demande de la Compagnie des Indes, qui devaient être utilisés dans la découverte de régions inconnues [3]).

En 1617, Sir James CUNNINGHAM obtint de Jacques 1er l'autorisation, retirée l'année suivante, de créer une «Scottish East-India Company» [4]).

Voyage de Shilling, 1619.

Une flotte de quatre nouveaux navires commandée par Andrew SHILLING fut équipée par la Compagnie des Indes en 1619 pour se rendre à Surate et dans le Golfe Persique: elle comprenait le

---

1) PURCHAS, I, p. 514.

2) LANCASTER, Introd., p. XV.

3) PURCHAS, I, p. 528.

4) Sir G. BIRDWOOD, *Report*, p. 31 n.

London, 800 tonnes, le *Hart*, 500 tonnes, le *Roe Bucke*, 300 tonnes, et l'*Eagle* de 280 tonnes, qui mirent à la voile de Tilbury Hope, le 26 février 1619; le célèbre voyageur arctique WILLIAM BAFFIN, faisait partie de l'expédition [1]), après avoir navigué sur l'*Ann Royal*.

Premier débarquement sur le côte de Chine (1620).

Les Anglais débarquèrent accidentellement pour la première fois sur la côte de Chine en 1620. Le *Unicorn* allant avec le *Royal James* de Bantam au Japon fut jeté vers la fin de juin 1620 par un orage sur les côtes de Chine près de Macao; les équipages furent bien traités par les indigènes qui leur vendirent deux navires pour se rendre à Jacatra; un second orage les sépara, un des navires pris par les Portugais fut conduit à Macao; le barbier remis en liberté arriva à Masulipatam en Mai 1621; l'autre navire arriva à destination [2]).

Henry Bornford.

Henry BORNFORD parait être le premier Anglais qui ait fait le commerce de l'Inde avec Macao en prenant pour prétexte en 1636 qu'il rapporterait de la colonie portugaise au Vice-Roi de Goa du cuivre appartenant au roi d'Espagne et que les Portugais ne pouvaient transporter eux-mêmes à cause du blocus hollandais. On racontait qu'une prophétie de 1618 avait annoncé à l'Empereur de Chine que son pays serait subjugué par un peuple aux yeux gris et que par suite les Chinois se montraient opposés à tout commerce avec les Anglais; en réalité l'hostilité témoignée aux Anglais était causée par les intrigues des Portugais. [3])

Sir William Courteen.

Le roi CHARLES 1er dont la franchise et l'honnêteté ne furent jamais les qualités dominantes, consentit, malgré le privilége de la Compagnie des Indes et malgré les justes protestations de ses Directeurs, à autoriser par une Commission royale du 12 décembre

1) PURCHAS, I, p. 723.

2) PURCHAS, I, p. 642; II, p. 696. — COCKS' *Diary*, II. — W. FOSTER, *English Factories in India* (1618—1621), 1906, p. 266 note.

3) William FOSTER. — *The English Factories in India* (1634—1636), pp. 226 seq.

1635 Sir William COURTEEN à former une Association pour le commerce des Indes; cette association avait l'intention d'abandonner les anciens errements de la Compagnie des Indes et d'établir des factoreries et des colonies suivant le système des Hollandais.

Il faut bien avouer que l'Old Company était singulièrement routinière et timorée; dans une réunion des Comités le 23 novembre 1635, SMITHWICK ayant proposé de faire une tentative de commerce avec la Chine et le Japon, on lui répondit que «même si le commerce était favorable la Compagnie n'était pas en état de l'entreprendre». On essaya de dissimuler les véritables projets de la nouvelle société en assurant la Compagnie des Indes que l'expédition était chargée d'un projet secret que le Roi ne désirait pas révéler. On mit à la tête de l'expédition un ancien officier de la Compagnie des Indes, John WEDDELL (1583—1642), dont les services à bord du navire *Charles* avaient été méconnus, et le négociant Nathaniel MOUNTNEY qui étaient autorisés à faire un voyage à Goa, au Malabar, à la Chine et au Japon avec une escadre composée du *Dragon* (Cap. Weddell), *Sun* (Cap. Richard SWANLEY), *Katharine* (Cap. John CARTER), *Planter* (Cap. Edward HALL) et deux pinaces *Anne* et *Discovery*. La flottille mit à la voile en avril; Sir William Courteen qui avait souscrit la plus grande partie de la somme de 120.000 liv. st. que coûtait l'expédition de Weddell mourait peu après le 27 mai 1636. Nous n'avons pas à raconter les péripéties du voyage aux Indes; nous dirons seulement que, malgré l'opposition des Portugais, Weddell quitta Macao et remonta la rivière de la Perle jusqu'à Canton où il commença à commercer avec les Chinois qui l'attaquèrent; Weddell s'empara d'un petit fort, mais ses marchands furent emprisonnés par les indigènes et il fut obligé d'avoir recours aux Portugais pour les faire relâcher [1]).

John Weddell.

Malgré la concurrence qui lui était faite par la Courteen's

1) *Court Minutes* 1635—9

Association, qui profita surtout aux Hollandais, concurrence qui cessa par la réunion de celle-çi à la Compagnie des Indes en 1650 et 1657, l'Old Company continuait néanmoins son commerce. A la suite d'un arrangement avec le Vice-Roi de Goa, une flotte fut envoyée à Macao en juin 1637; les subrécargues présentèrent une lettre du roi Charles 1er au gouverneur qui les avertit que la conduite du Capitaine Weddell l'année précédente avait eu pour résultat de lourdes amendes infligées aux Portugais par les Chinois.[1]) Dans une note de mars 1638, Hai Nan est considéré comme le meilleur endroit pour établir une fortification.[2])

Hind (1643). Le navire *Hind* quitta les Downs le 10 avril 1643 pour se rendre à Macao; bien reçus d'abord, les Anglais virent augmenter ensuite les droits dans une proportion énorme. D'ailleurs la conquête de la Chine par les Tartares arrêtait tout commerce. En 1658, deux navires anglais, le *King Ferdinand* et le *Richard and Martha* arrivèrent à Canton, mais les demandes des fonctionnaires chinois furent tellement exagérées, que les Anglais plutôt que de payer les droits formidables qui leur étaient demandés préférèrent lever leurs ancres et s'enfuir subrepticement. Cette conduite leur causa le plus grand tort aux yeux des Chinois. Les Anglais ne semblent pas avoir eu la moindre compréhension de ce qui se passait en Chine en témoignant de leur hostilité vis à vis du conquérant tartare; leurs négociants qui voyaient les Chinois maîtres du littoral et par conséquent du commerce, par une politique d'intérêt immédiat les soutenaient sans se rendre compte que dans un avenir rapproché ils auraient à tenir compte du Mandchou dont la maîtrise totale de l'Empire n'était plus qu'une question de temps.

Surat (1664). En 1664, la frégate *Surat* commandée par Robert Groste, ayant à bord les subrécargues Francis Farrer, Robert Hopper et Francis

1) R. Montgomery Martin, *China*, II, pp. 6—7.

2) *Court Minutes* 1635—9, p. 294.

FLETCHER arrivèrent à Macao où les Portugais leur causèrent toute espèce de difficultés, leur réclamèrent un droit de 6 % pour la ville et les droits de mesurage pour le *King Ferdinand* et le *Richard and Martha*; de plus ils refusèrent aux Anglais l'autorisation d'établir une factorerie à Macao. De guerre lasse, au bout de cinq mois, les Anglais rembarquèrent leurs marchandises. Il est bon de remarquer que depuis 1640, le Portugal avait recouvré son indépendance.

Factorerie d'Amoy.

Peu heureux dans le sud de la Chine, les Anglais résolurent de profiter des succès du pirate Koxinga qui ayant chassé les Hollandais de Formose tenait tête aux Mandchous et occupait Amoy où la Compagnie des Indes établit une factorerie; en 1671, les navires *Experiment*, *Return* et *Zant* furent envoyés à Formose où on leur réclama des armes et des munitions. Les Anglais ne restaient d'ailleurs pas inactifs sur les autres côtes; en 1671, la même année, ils envoyaient le *Bantam Merchant* et la *Crown* en vain à Nagasaki; le 25 juin 1672, W. GYFFORD atteignit l'embouchure de la rivière du Tong King avec la frégate *Zant* où plus tard il fut remplacé par Benjamin SANGER; le dernier chef de cet établissement qui n'eut qu'une durée éphémère fut Keeling. La guerre éclatait avec la Hollande en 1672 et l'*Experiment* était capturé sur les côtes de Siam. D'autre part, les Anglais avaient pu espérer un instant que les rebelles leur céderaient Formose. Benjamin DELAUNE fut placé à la tête de la factorerie d'Amoy et T'ai Wan fut mis en septembre 1678 sous sa dépendance. Malheureusement pour eux les Mandchous reprirent Amoy et les Anglais furent obligés d'évacuer leur établissement. Ailleurs, après avoir souffert en 1677 d'un massacre à Bantam, ils perdaient en 1682, ce comptoir pris par les Hollandais et étaient obligés de transférer la direction de leur commerce à Bombay et à Surate, en attendant qu'ils puissent s'installer à Canton. Mais après la défaite définitive du fils de Koxinga, les Portugais avaient acheté le monopole du commerce dans ce port,

aussi lorsqu'en 1682, le navire anglais le *China Merchant* avec le subrécargue GOSFRIGHT y arriva, lui fut-il répondu qu'il y avait entre l'Empereur de Chine et le Portugal un accord ne permettant de commercer avec aucune autre nation européenne. D'ailleurs le bruit étant répandu que les Anglais avaient favorisé les entreprises de Koxinga et de Tcheng King, les jonques mandchoues capturaient les barques chinoises qui communiquaient avec eux tandis que les vaisseaux de guerre portugais faisaient la chasse aux navires anglais de commerce. Des essais de commerce à Lamptan et à Tempa Kebreda ne furent pas plus heureux [1]).

Quand les Mandchous reprirent T'ai Wan en 1683, il s'y trouvait encore deux Anglais; l'un, ANGIER, alla mourir à Amoy, l'autre, LLOYD, versa 3090 taels au général tartare Sego, sauvant ainsi sa vie, mais il n'en fut pas moins l'objet de mauvais traitements et il fut obligé de fuir à la première occasion favorable. [2]).

En 1685, théoriquement tous les ports de l'Empire furent ouverts librement au commerce étranger par l'empereur K'ang Hi, mais les taxes et les restrictions des autorités locales à Canton n'ayant pas été supprimées, pas plus que l'opposition des Portugais
Defence (1689). n'ayant cessé, les difficultés continuèrent. Cependant en 1689, les Anglais essayèrent avec la *Defence* de profiter des avantages de la liberté du port à Canton. Après avoir attendu trois semaines, un mesureur vint à bord et commença à mesurer le navire de l'avant à l'arrière, mais moyennant argent il consentit à ne prendre les mesures que du mât de misène au mât principal. Les Chinois demandèrent 2484 taels qu'on leur refusa; puis au bout d'une semaine, ils se contentèrent de 1500 taels dont 300 pour les fonctionnaires mandchous. Une rixe ayant éclaté entre les matelots de la *Defence* et quelques indigènes, quelques Anglais furent tués, le

1) D. BOULGER, *Asiatic Quart. Rev.*, I, 1886, p. 197.
2) D. BOULGER, *l. c.*

médecin fut blessé mortellement, mais un des Chinois ayant été également tué, les fonctionnaires exigèrent une somme de 5000 taels, ayant refusé les 2000 taels offerts par le capitaine HEATH [1]).

Une concurrence fut faite à l'*Old Company* par la création par une charte de GUILLAUME III, du 5 septembre 1698 de *The English Company* [ou *The General Society*] *trading to the East Indies*, qu'on désigne ordinairement comme *The New Company* dont le Conseil se réunit pour la première fois le 7 sept. 1698 à Mercers' Hall et choisit ses Directeurs parmi lesquels se trouvaient Sir Theodore JANSEN et Sir W. SCAWEN; plus tard les réunions du Conseil se tinrent à Skinners' Hall, dans Dowgate, jusqu'à la réunion avec l'Old Company [2]). English Company.

De la réunion en juillet 1702 de la Vieille et de la Nouvelle Compagnie a été formée en 1708—9, *The United Company of Merchants of England trading to the East Indies*, appelée généralement *The Honourable East India Company* qui dura jusqu'à la suspension de son privilège en 1858.

Le 23 novembre 1699, Allen CATCHPOOLE était choisi par la «New Company" pour être son Président en Chine; en même temps il était muni d'une commission le nommant Ministre ou Consul du Roi pour la Nation anglaise. Il devait se rendre dans le nord de la Chine et négocier l'établissement d'un comptoir pour la Compagnie soit à Liampo (Ning Po), soit à Nan King; toutefois on lui laissait toute latitude pour s'établir ailleurs dans le cas où il ne réussirait pas à obtenir l'autorisation de s'installer dans l'une de ces deux villes. Le 11 octobre 1700, il arriva avec la frégate *Eaton* aux Chousan où GOUGH, venu d'Amoy, avait commencé à construire une factorerie. Les Anglais furent expulsés des Chousan en 1702, ce qui n'empêcha pas Catchpoole d'y retourner deux fois. Il quitta Allen Catchpoole.

1) M. MARTIN, *China*, II, p. 9.

2) Sir G. BIRDWOOD, *Report*, p. 14 n.

Chousan pour Poulo Condor en Mars 1703; l'ordre lui fut donné de transférer la factorerie de cette île à Bandjermasin, mais il arriva trop tard, Catchpoole avait été massacré le 3 mars 1705 à Poulo Condor par la garnison Macassar [1]).

---

1) D. Boulger, *Asiatic Quart. Rev.*, III, 1887.

BULLETIN CRITIQUE.

I. — Berthold LAUFER. — *The Vigesimal and Decimal Systems in the Ainu Numerals with some Remarks on Ainu Phonology* — Reprinted from the *Journal of the American Oriental Society*, Vol. 37, pages 192—208, 1917, in-8.

II. — ——. — *Origin of Tibetan Writing.* — Reprinted from the *Journal of the American Oriental Society*, Vol. 38, pages 34—46, 1918, in-8.

III. — ——. — *Totemic Traces among the Indo-Chinese* — Reprinted from *The Journal of American Folk-Lore*, Vol. XXX, No. CXVIII, Oct.-Dec. 1917, in-8.

IV. — ——. — *The Language of the Yüe-chi or Indo-Scythians.* Chicago, 1917, in-8, pp. 14, 50 copies printed for the Author.

V. — ——. — *The Reindeer and its Domestication.* Reprinted from the *Memoirs of the American Anthropological Association*, Vol. IV, No. 2, 1917, in-8, pp. ch. 91 à 147.

VI. — ——. — *Origin of the Word Shaman.* Reprinted from the *American Anthropologist* (N. S.), Vol. 19, No. 3, July-September 1917.

I. — Dr. Laufer ne trouve aucun rapport entre les onze sons qu'il relève dans le Aino de Sakhalin et ceux des langues auxquelles il a été comparé: altaïques, indo-européennes, sémitiques ou basques; suivant lui, l'Aino est actuellement une langue isolée; ses congénères, si ils ont jamais existé, ont disparu depuis longtemps.

II. — Les Annales chinoises de la dynastie des T'ang (618—906 ap. J.C.) rapportent que les anciens Tibétains (*T'ou fan*) n'avaient aucune écriture mais qu'ils se servaient de tailles et de cordelettes à noeuds (quippus); ce fait a trait, dit Dr. Laufer, à la population en général, mais non au gouvernement de Lhasa, car en continuant la lecture des Annales on trouve une preuve suffisante de l'existence d'une certaine forme d'écriture comme moyen de communication officielle, dès l'époque de Srong btsan sgam po au VIIe siècle. D'après la tradition tibétaine, ce prince envoya en 632 T'on mi ou T'ou mi, fils de A-nu, honoré plus tard par le surnom de Saṁbhota, aux Indes pour étudier le Sanskrit et la littérature bouddhiste et amasser des matériaux pour la formation d'un alphabet adapté aux langues du Tibet; à son retour à Lhasa, il forma deux alphabets tibétains, l'un «avec des têtes» (*bdu čan*) d'après l'écriture Lañcā, et l'autre «sans têtes» (*dbu med*) d'après les caractères Wartula; ce système d'écriture nationale aurait été créé entre 630 et 648. Le but de l'article de Laufer est de combattre la théorie de A. H. Francke, acceptée par Hoernle, que la tradition tibétaine est sans valeur et que l'écriture de ce pays tire son origine de Khotan.

III. — Cet article est consacré à des traces de totem parmi les Indo-Chinois à propos de l'article de Henri Maspero, *De quelques interdits en relation avec les noms de famille chez les Taï Noirs*, paru en 1916 dans le *Bulletin de l'Ecole française d'Extrême-Orient.*

IV. — Les Yue Tche n'étaient ni des Tibétains, ni des Goths (Klaproth), ni des Turks, mais différaient des Hioung Nou, et suivant les Chinois étaient des Hou, des Iraniens; dans cet article, Laufer examine les quelques restes de l'ancienne langue Yue Tche, avant la fondation de l'empire Indo-Scythe. Le Yue Tche fait partie du groupe Scythe, Sogdien, Ossète et Yagnobi; il diffère du Tokharien dont le mot a un caractère strictement européen, tandis

que le mot Yue Tche a un caractère Scythe-Iranien; les deux langues forment deux groupes distincts des langues indo-européennes. Ce mémoire n'est d'ailleurs qu'un travail préliminaire.

V. — Ce mémoire important est consacré à l'étude de la domestication du renne d'après les sources chinoises et il se pose les trois questions suivantes: à quelle époque remonte la première domestication; quel en était le centre et comment s'est-elle développée; enfin quel fut le procédé de la domestication primitive. Le renne domestiqué appartient à l'ancien Monde non à l'Amérique; la plus ancienne référence au renne apprivoisé d'après des sources occidentales se trouve dans la relation du Norseman Ohthere à l'époque du roi Alfred; le renne domestiqué fut adopté des Samoyèdes par les Lapons probablement au XIe ou au XIIe siècle. Laufer nous parle de l'élevage du renne par les Wou Houan 烏丸 lorsqu'ils s'établirent au S.E. du Baikal.

VI. — L'auteur conclut: «It is obvious that the word *šaman* has now legitimately secured an absolute and irrevocable decree of divorce from its pseudo-mate *çramaṇa*, *samaṇa*, or *ša-men*, and that this mis-mated couple cannot live together any longer. Tungusian *saman*, *šaman*, *xaman*, etc., Mongol *šaman*, Turkish *kam* and *xam*, are close and inseparable allies grown and nourished on the soil of northern Asia, — live witnesses for the great antiquity of the shamanistic form of religion».

H. C.

NÉCROLOGIE.

Emmanuel TRONQUOIS.

Victor Emmanuel Virgile Tronquois, né le 18 novembre 1855, après avoir suivi les cours de l'Ecole des Langues Orientales, poussé par une irrésistible vocation, se rendit à ses frais au Japon où il compléta et approfondit ses études sur la langue et la littérature japonaises; il avait un véritable talent de calligraphe; il entra tardivement dans les services auxiliaires de la Légation de France à Tokyo (5 octobre 1895—1er mars 1896); nommé interprète de deuxième classe, le 29 décembre 1900, il fut tour à tour gérant de la chancellerie (16 fév. 1901) et interprète-chancelier à Yokohama (29 mai 1901); à la disposition (à dater du 27 nov. 1901), 1er déc. 1904; en disponibilité (à dater du 26 nov. 1905), 1er fév. 1906, il fut rappelé à l'activité et chargé des fonctions de deuxième interprète à Tokyo (1er juillet 1906), il fut nommé interprète de première classe, le 1er juillet 1906; à la disposition le 24 avril 1909, en disponobilité, le 25 avril 1910, Tronquois rentra en France et vécut dans la retraite à Palaiseau, près de Paris. Il avait un instant songé à briguer la succession de M. Léon de Rosny à l'Ecole des Langues orientales; il avait jadis été candidat à la chaire de Chinois du Collége de France, lors de la mort du Marquis d'Hervey Saint-Denys. Tronquois souffrant depuis quelques mois, s'est éteint à Bourg-la-Reine (1918). Il a donné du *Handbook of Colloquial Japanese* de Basil Hall Chamberlain une traduction française qui a été autographiée en 1904 à Yokohama. H. C.

Arthur Evans MOULE 慕阿德.

Nous apprenons la mort à l'âge de 82 ans, le 26 août 1918, à Damerham Vicarage, près de Fordingbridge, du Rév. Arthur Evans Moule; il était né le 10 avril 1836, à Fordington Vicarage (Dorset) dont son père Henry Moule, dont il était le sixième des sept fils fut, vicaire pendant cinquante ans; élevé dans un collége de Malte, il entra à Islington dans la Church Missionary Society et il arriva à Ning Po avec Mrs. Moule en août 1861, à l'époque de la rébel-

lion des T'aï P'ing; en 1881, il fut nommé archidiacre de Mid-China, avec résidence à Chang Hai; il rentra définitivement en Europe en 1908 et fut nommé recteur de Burwarton-with-Cleobury North (Shropshire). Nous indiquons les principaux ouvrages de ce laborieux missionnaire.[1] H. C.

Marcel MONNIER.

Nous avons appris avec le plus vif regret la mort de ce voyageur distingué qui alliait à l'élégance du style la finesse de l'observateur. Né à Paris, le 8 février 1853, maître d'une fortune indépendante, après avoir essayé du théâtre[2]), Monnier commença ses longues et lointaines pérégrinations à travers le monde qui le conduisirent dans le Pacifique aux Iles Hawaï[3]), dans l'Amérique du Sud[4]) et en Afrique[5]). Au cours des années 1895 et suivantes, il entreprit pour *Le Temps* une série d'explorations en Extrême-Orient et en Asie centrale qu'il a contées sous forme de lettres qui obtinrent le plus vif succès adressées à ce journal avant de paraître en deux volumes[6]) qui furent couronnés par

1) *Kóng-ka-Di-ih-peng.* Sermons, Vol. I, pp. VIII—89. Ning po, 1866.
Recueil de cinq sermons publiés aussi séparément.

— Four Hundred Millions. Chapters on China and the Chinese. London, Seeley, Jackson & Halliday, 1870, in-8, pp. 230.

— Twenty-five years in East and West. A paper read before the Shanghai Literary and Debating Society November 13, 1885. Shanghaï, 1885, br. in-8, pp. 12.

— Reminiscences of Mission Life in China, 1861—1890. (*Chinese Recorder*, XXI, March 1890, pp. 97—108).

— New China and Old. — Personal Recollections of Thirty Years. (*Ibid.*, XXIII Aug. 1892, pp. 367—9).

— New China and Old..... With thirty illustrations. Third Edition revised and enlarged. London, Seeley, 1902, in-8, pp. xx—322.

— Chinese Stories, 1880.

— The Glorious Land, 1891.

— Young China, 1908.

— Half a Century in China. Recollections and Observations. London, Hodder and Stoughton, s.d. [1911] in-8, pp. XII—343.

— The Chinese People A Handbook on China [With Maps and Illustrations]. London, Society for Promoting Christian Knowledge, 1914, in-8, pp. XIV—469.

2) L'Auberge du Soleil d'or, Comédie en un acte, en vers. Paris, Tresse, 1878, in-12.

3) Un Printemps sur le Pacifique-Iles Hawaï. Paris, Plon, 1885, in-12. — Nouvelle éd., 1887, in-12.

4) Des Andes au Para. Equateur, Pérou, Amazone. Dessins de G. Profit d'après les croquis et les photographies de l'auteur. Paris, Plon, 1889, in-8, 4 cartes.

5) Mission Binger-France Noire (Côte d'Ivoire et Soudan). Paris, Plon, 1893, in-8 40 gravures.

6) Le Tour d'Asie * Cochinchine, Annam, Tonkin. — Ouvrage accompagné de 38

l'Académie française; il n'a jamais terminé un troisième volume qui devait achever son récit, mais il a publié ses Itinéraires [7]). Lors des évènements de 1900, Monnier a publié également dans *Le Temps* une série d'articles réunis depuis en un volume sous le titre de *Le Drame Chinois* [8]). Depuis quelques années, retiré au château de Jeurre (Jura), il s'y est éteint subitement le 15 septembre 1918. H. C.

Théophile PIRY 帛黎.

Nous avons le vif regret d'apprendre la mort le 28 juin 1918 dans le Morbihan de M. Piry, Directeur général des Postes chinoises. Il était né à Nantes et appartenait à une famille d'humbles ouvriers de la rue Basse du Château, 2; sa mère était très intelligente et fort pieuse; vers 1865, les habitants de la Paroisse Saint Pierre à laquelle elle appartenait, stimulés par les récits de la *Semaine religieuse*, s'occupaient beaucoup des missionnaires de la région envoyés dans l'Extrême-Orient et en particulier de l'abbé Van Camelbeke né en 1839, envoyé par les Missions étrangères de Paris en 1863 en Cochinchine où il devint, en 1884, vicaire apostolique et évêque d'Hierocésarée. Le fils ainé des Piry, parti le premier, fit naufrage en Mandchourie et, recueill par la Légation de France à Pe King, entra dans les Douanes chinoises où il fit une longue et honorable carrière, particulièrement à Chang Haï; le cadet, Théophile, entra à son tour dans les Douanes en avril 1874 et arriva au poste de Commissaire en avril 1896; il fut pendant quelque temps «Chinese Secretary» de l'Inspecteur général; enfin, il fut placé à la tête des Postes lorsque ce service eut été rendu indépendant des Douanes. Piry était officier d'Académie du 31 déc. 1886 et chevalier de la Légion d'Honneur du 14 déc. 1900. Sinologue distingué, il a laissé quelques travaux dont nous signalons les plus importants. [9])

H. C.

---

gravures d'après les clichés de l'auteur et d'une carte itinéraire. Paris, Plon, 1899, in-8, pp. v—333.

— Le Tour d'Asie ** L'Empire du Milieu — Ouvrage accompagné de 60 gravures d'après les clichés de l'auteur, d'un plan et d'une carte-itinéraire. Paris, Plon, 1899, in-8, pp. 373.

7) Itinéraires à travers l'Asie levés au cours du voyage accompli durant les années 1895, 1896, 1897, 1898 sur l'initiative et pour le compte du journal *Le Temps* publiés sous le patronage de la Société de Géographie avec le concours du Ministère de l'Instruction publique et des Beaux-Arts. Paris, Plon, 1900, pet. in-8, pp. 248.

— Itinéraires... Paris, Plon, s.d. [1901]. Atlas de 28 ff. pet. in-fol.

8) Le Drame chinois (Juillet-Août 1900). Paris, Félix Alcan, 1900, pet. in-8, pp. 173 + 1 f. n. c.

9) Le Saint Edit, étude de Littérature chinoise préparée par A. Théophile Piry.....

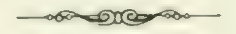
Shang Haï: Bureau des Statistiques, Inspectorat général des Douanes, MDCCCLXXIX, in-4, pp. XIX—317.

Texte chinois, traduction et notes.

— 二度梅 *Erh-tou-mei* ou les Pruniers merveilleux Roman chinois traduit et accompagné de notes philologiques par A. Théophile Piry. Paris, E. Dentu, 1880, 2 vol. in-12, pp. XXI—336, 338.

— 鉛槧彙存 (*Ch'ien chan hui ts'un*) Manuel de langue mandarine ou recueil idéologique en chinois, français et anglais des termes, locutions et idiotismes de la langue mandarine du Nord, par A. Théophile Piry... Texte anglais par M. Charles Henry Oliver, M.A. Professeur au Collége impérial de Pékin. Shanghaï: Presse du Bureau des Statistiques, Inspectorat général des Douanes maritimes impériales de Chine... 1895, in-4, pp. XXI—958.

CORRESPONDANCE.



Légation de Chine.

Paris, le 4 Février 1918.

Monsieur le Président,

Profondément affligé par la mort prématurée du grand savant sinologue Edouard Chavannes, je tiens à vous adresser, en mon nom et au nom de ceux de mes compatriotes qui ont eu l'honneur de le connaître, l'expression de nos bien sincères condoléances.

La mort de ce membre de votre Académie est une perte non seulement pour la science française, mais aussi pour la Chine tout entière qu'il a su faire connaître par ses profondes études et ses travaux infatigables.

Par ses grandes oeuvres, il est arrivé à rapprocher nos deux pays en faisant évoluer nos idées vers celles qui sont le fondement de la civilisation.

Je suis donc sûr d'être l'interprète fidèle de tous mes compatriotes qui ont appris à l'estimer et à l'admirer, en vous transmettant nos plus vifs regrets pour la disparition de ce grand homme.

Je saisis cette occasion pour vous offrir, Monsieur le Président, l'assurance de ma considération la plus distinguée

Hoo Wei-teh,
Ministre de Chine.

Monsieur le Président de l'Académie
des Inscriptions et Belles-Lettres.

Ministère de l'Instruction Publique,
des Sciences et des Arts.
Pékin.

—

Pékin, le 19 Avril 1918.

Monsieur le Président,

Par l'intermédiaire de notre Ministre à Paris, j'ai appris avec profond regret la perte du savant sinologue Edouard Chavannes dont les travaux archéologiques ont rendu un éminent service à l'étude historique de la Chine.

L'un d'eux qui m'a le plus émerveillé, c'est la traduction de *Chi ki*, ouvrage historique et littéraire de Se-ma Tsien dont je possède un exemplaire de l'époque de Soung.

J'avais l'intention, s'il revenait en Chine, de faire sa connaissance personnellement, de lui exprimer toute mon admiration et de le consulter sur la variation de la présente édition; mais contrairement à mon espoir la mort l'a enlevé subitement au moment où il avait pu nous rendre ses utiles services.

C'est donc une perte cruelle pour nos deux pays qui me touche particulièrement ainsi que ses nombreux amis chinois.

Veuillez bien être mon interprète auprès de sa famille présenter mes sincères condoléances et agréer, Monsieur le Président, l'expression de mes sentiments distingués.

T. S. Fou,
Ministre de l'Instruction publique.

BIBLIOGRAPHIE.

LIVRES NOUVEAUX.

Nous avons reçu de l'École française d'Extrême-Orient: *Bulletin*, Tome XVII, No. 4, *Alliances chez les Reungao*, par J. E. Kemlin; No. 5, *Recherches sur la Littérature laotienne*, par Louis Finot; No. 6, *Bibliographie. — Chronique. — Documents administratifs. — Index et Table.* — Tome XVIII, No. 1, *Anciens Tambours de Bronze*, par H. Parmentier.

Le Correspondant du 10 août 1918 renferme un article de M. Henri Cordier sur *la France, la Chine et le Vatican.*

Le Dr. Friedrich Hirth a traduit dans le *Journal of the American Oriental Society*, Vol. 37, le chapitre 123 du *Che ki* de Se-ma Ts'ien, relatant le voyage de Tchang k'ien.

Il sera rendu compte ultérieurement des ouvrages suivants: Georges Maspero, *La Chine*, Paris, Delagrave, 1918, in-18. — J. M. Planchet, *Le Cimetière et la Paroisse de Tcheng-fou-sse* 1732—1917, Pékin, Imprimerie des Lazaristes, 1918, in-8. — Raphaël Blanchard et Bui Van Quy, *Sur une Collection d'amulettes chinoises*, extrait de la *Revue Anthropologique.*

Viennent de paraître dans la *Statistical Series* des **Maritime Customs** les *Returns of Trade and Trade Reports 1917.* — Part I. — *Report on the Foreign Trade of China, and Abstract of Statistics.*

Le revenu total de l'année 1917 a été de H.tls. 38.189.429 contre H.tls. 37.764.311 en 1916; dans ce chiffre Chang Haï est représenté par H.tls. 11.214.573,627. La population étrangère comprenait 7055 maisons et 220.485 personnes dont 144.492 Japonais, 51310 Russes, 8479 Anglais, 5618 Américains, 2899 Allemands, 2297 Portugais, 2262 Français dont 714 protégés, 513 Suédois, 317 Autrichiens, 324 Belges, 450 Danois, 298 Hollandais, 18 Hongrois, 416 Italiens, 277 Norvégiens, 300 Espagnols, 215 appartenant à des pays sans traité avec la Chine. Sur les 7055 maisons, il y en a 2914 russes, 2818 japonaises, 655 anglaises, 216 américaines, 132 allemandes, 127 françaises, 18 autrichiennes, 18 belges, 17 danoises, 22 hollandaises, 42 italiennes, 7 norvégiennes, 51 portugaises, 8 espagnoles, 3 suédoises, 7 appartenant à des pays sans traité avec la Chine. La population chinoise de ces ports s'élève à 9.179.436 dont 1.321.284 pour l'agglomération de Han K'eou, Han Yang et Wou Tch'ang, 1.000.000 pour Chang Haï, 900.000 pour Canton, 800.000 pour T'ien Tsin, Tch'oung K'ing 425.000, Tchang Cha 535.800, Hang Tcheou, 684.137, Sou Tcheou, 500.000, Ning Po, 470.000, Fou Tcheou, 624.000, etc. La population totale de la Chine y compris la Mandchourie est de 439.405.000. Le Hai kouan tael valait 5 fr. 94.

Part III. — *Analysis of Foreign Trade.* — Vol. I. *Imports.* La valeurnet des Importations en 1917 était de H.tls. 549.518.774 contre H.tls. 516.406.995 en 1916, H.tls. 454.475.119 en 1915. — Vol. II. *Exports.* La valeur des Exportations en 1917 était de H.tls. 462.931.630.

CHRONIQUE.

FRANCE.

M. Hoo Chi-tsai, fils du Ministre de Chine à Paris, a brillamment soutenu, le mercredi 26 juin 1918, à la Faculté de Droit de Paris, une thèse de doctorat sur *les Bases conventionnelles des Relations modernes entre la Chine et la Russie*.

M. Henri Cordier a été nommé Commissaire du *Journal des Savants* par l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres (1er mars 1918), Vice-Président de la Société Asiatique (8 mars 1918), Président de la Section de Géographie du Comité des Travaux historiques et scientifiques par le Ministère de l'Instruction publique en remplacement de Vidal de La Blache (22 avril 1918), et Président de la Société des Traditions populaires (25 juin 1918).

L'Académie des Sciences a décerné le 10 juin 1918, sur le rapport du Prince Roland Bonaparte, le Prix Tchihatcheff au Dr Filippo de Filippi qui a dirigé en 1913 et 1914 une mission géographique italienne dans la région du Kara Korum et dans les territoires de l'Asie Centrale; le 8 juillet 1918, sur le rapport de M. P. Puiseux, le Prix Janssen au P. Stanislas Chevalier, pour ses observations à l'Observatoire de Zo-sè, près Chang Haï.

UN MAÎTRE DE LA JEUNE CHINE: LIANG K'I-TCH'AO

PAR

PASCAL M. D'ELIA, S. J.

Peu d'hommes jouissent, dans la Chine contemporaine, d'autant de renom et d'influence que le réformiste bien connu, LIANG K'I-TCH'AO.

Jeune, plein d'entrain, ardent, ayant au coeur plus qu'une étincelle patriotique, doué d'une remarquable intelligence, lettré très versé dans la littérature de son pays, presque autant que dans celle des pays étrangers, il était déjà connu, en haut lieu, pour ses idées de réforme, en 1899, lors du fameux coup d'état, projeté par K'ANG YEOU-WEI et démasqué par le «Vieux Bouddha». Depuis lors, il n'a pas cessé d'être mêlé aux affaires qui se sont si rapidement précipitées en Chine, dans ces dernières années. Surtout il n'a pas cessé, par ses articles, par ses journaux et par ses livres [1]),

1) Il existe, à notre connaissance, au moins quatre collections des œuvres de Liang K'i-tch'ao.

La première, dont la 10e édition date de la fin de l'année 1909, a pour titre 飲冰室文集 «Oeuvres littéraires de la Bibliothèque du Buveur de glace», 飲冰 «Le Buveur de glace» étant le nom de plume de Liang K'i-tch'ao. Cette collection, publiée par la Koang-tche chou-kiu 廣智書局 (Librairie de la vaste sagesse) de Chang-hai, se compose de deux beaux volumes à petits caractères serrés: elle présente l'avantage très appréciable, de pouvoir être facilement consultée, grâce aux groupements des articles d'après l'ordre des matières. Nous la désignerons, dans nos références, par les initiales K. T. (Koang Tche).

La seconde collection, composée en 1902, a été publiée par la «Chung Hwa Book Company», sous le titre de: 飲冰室全集 «Oeuvres complètes de la Bibliothèque du Buveur de glace». Pour en faciliter la lecture, cette même imprimerie s'occupe actuelle-

de faire pénétrer des idées complètement nouvelles dans l'esprit de ses concitoyens, qui, n'avaient fait jusqu'à ces derniers temps, que dormir tranquillement sur la poussière de leurs vieux livres classiques.

---

ment de résumer ces ouvrages et de les publier sous le titre de 飲冰室全集縮本 « Résumé des oeuvres complètes de la Bibliothèque du Buveur de glace ».

La troisième collection, composée en 1914, a pour titre 梁任公文集 « Oeuvres de Liang Jen-kong ».

La quatrième collection, publiée par la Presse Commerciale, sous le titre de 飲冰室叢著 « Collection de la Bibliothèque du Buveur de glace », comprend les volumes suivants:

I A 新民說 Théories sur le nouveau peuple, pp. IV—254.

B 新民說附錄 Appendices aux Théories sur le nouveau peuple, pp. II—98.

II 德育鑑 Miroir de l'éducation morale, pp. VI—170.

III 墨子微 Précis des théories de Mei-tse (Philosophe chinois du V[e] au IV[e] siècle av. J.-C.), pp. IV—164.

IV 史傳今義 Sens actuel des monographies historiques, en 2 vol. (上 et 下). pp. XIV—244, VI—372.

V 國學蠡酌 Considérations pénétrantes sur notre science nationale. pp. XII—320.

VI 節本明儒學案 Résumé des théories de certains lettrés célèbres, en 2 vol. (上 et 下). pp. XXX—306, 307—620.

VII 中國之武士道 Doctrine des guerriers chinois, pp. XIX—100.

VIII 西哲學說一臠 Extraits des théories des Philosophes occidentaux, pp. II—227.

IX 外史鱗爪 Essais d'histoire étrangère, en 3 vol. (上, 中, 下). pp. IV—202, XVIII—128, VI—186.

X 政聞時言 Articles de circonstances (à propos) des nouvelles politiques, en 2 vol. pp. IV—1—292, 293—560

XI A 飲冰室自由書 « Quodlibeta » de la Bibliothèque du Buveur de glace, pp. VI—144.

B 飲冰室自由書附錄 Appendices aux « Quodlibeta » de la Bibliothèque du Buveur de glace, pp. II—184.

XII 新大陸遊記 Récit de voyage dans le nouveau grand continent (Amérique). pp. XXII—296.

XIII 小說零簡 Romans: mélanges. pp. II—180.

L'édition de la Presse Commerciale se recommande par la netteté des caractères et par la commodité d'être facilement maniable, puisqu'elle se compose de petits volumes in-8°.

Ecrivain né, se jouant de son pinceau avec une adresse surprenante et fascinant le lecteur par son style enchanteur, il a peut-être été pour beaucoup dans les changements qui ont amené la chute de la dynastie mandchoue. On s'est même demandé s'il n'a pas été, pour la Révolution de 1911 en Chine, ce que Rousseau a été pour celle de 1789 en France [1]).

Pour nos références dans les pages suivantes, nous la désignerons par les initiales C. P. (Commercial Press). Pour ne pas répéter chaque fois le titre de l'ouvrage en question, nous donnerons seulement le chiffre romain de la collection: *le lecteur est prié de se rapporter à la liste précédente.* Lorsque dans le même volume la pagination change, ce qui, hélas! arrive assez souvent, nous avons eu soin d'ajouter les *petites lettres de l'alphabet,* pour indiquer l'ordre de ces paginations à l'intérieur d'un même volume.

1) « Napoleon said that without the literature of Rousseau there might not have been the revolution of France. Can we not apply the words to Liang Chih-chao, and say that without him there might not have been the Chinese revolution of 1911?» *The St. John's Echo,* Shanghai, vol. XXVIII, No. 2, March 1917, p. 10.

Remarquons dès maintenant que l'auteur de cet article du *St. John's Echo* qui, apparemment, s'est servi de l'autobiographie de Liang K'i-tch'ao, dont nous parlerons bientôt, lui a fait dire des choses qu'il n'a certainement pas dites. Que le lecteur en juge. Nous rapportons plus bas les paroles mêmes de Liang au sujet de l'année de sa naissance (p. 238, note 2). Il dit que ce fut l'année 癸酉 de l'Empereur 同治. Or cette année n'est pas 1872 mais 1873 (voir P. Hoang: *Concordance des chronologies néoméniques chinoise et européenne,* p. 341). Cependant l'auteur de l'article en question dit à la page 7. « He was born in 1872 ». Plus bas il ajoute: « At night he slept with his father », tandis qu'il aurait fallu dire qu'il dormait dans le lit de son grand-père 夜則睡王父榻 (C. P. XI B, p. 161). Ce n'est pas non plus son père, mais son grand-père 王父 qui lui parlait des héros des Song et des Ming 舉亡宋亡明國難之事 (*ibid.,* p. 161—162) et non pas de ceux des Yuen et des Ming. Il n'est pas vrai que dans son enfance Liang n'avait que le 綱鑑易知錄, puisque lui-même nous dit qu'il avait, outre ce livre, les Mémoires historiques de Se-ma Ts'ien 惟有史記一。綱鑑易知錄一 (*ibid,* p 162). Ce ne fut pas « a friend of his father », mais son père lui-même qui lui fit cadeau du 漢害 et du 姚氏古文辭類纂 (*ibid.*). A 15 ans, Liang, d'après l'auteur de l'article, poursuit ses études « in the capital ». Laquelle? Pékin assurément. Et pourtant non. Il s'agit de la capitale de la Province 省會.

Que l'art de savoir traduire bien exactement est donc difficile! La faute en est au chinois, dira-t-on peut-être, lorsque, dans la plupart des cas, la faute en est au traducteur, qui est allé trop vite et qui, non seulement dans les cas embarrassants — tout le monde en rencontre, et on est excusable alors — mais même dans les passages qui ne présentent aucune difficulté sérieuse, a fait dire au texte ce qu'il ne voulait certainement pas dire!

Quoiqu'il en soit, il semble que ce ne soit pas sans intérêt que d'essayer de retracer ici les grandes lignes de la vie de Liang K'i-tch'ao, et de nous faire une idée, ses oeuvres en main, de ce que pense ce grand lettré contemporain de certains grands problèmes — Dieu, l'âme, la Religion, l'éducation, etc. — qui ont, de tout temps, intrigué les penseurs de l'Occident aussi bien que ceux de l'Orient.

I. SA VIE [1]).

Liang K'i-tch'ao 梁啓超 (appellation 任公) naquit, comme nous le dit lui-même, le 26 de la première lune, l'année Koei-yeou 癸酉 de l'Empereur T'ong-tche 同治, ce qui correspond au 23 Février 1873. C'était, dit l'auteur dans une phrase où perce un certain sentiment inconscient de fierté, dix ans après la chute des T'ai-p'ing à Nan-king, un an après la mort du célèbre Tseng Kouo-fan, trois ans après la guerre franco-allemande, et l'année même de la fondation du nouveau royaume d'Italie à Rome (sic) [2]). Le pays qui eut l'honneur de donner naissance à notre lettré fut un des sept ilôts de l'estuaire du Si-kiang 西江, appelé Hiong-tse 熊子, à plus de sept «li» de Yai-chan 崖山, au sud de la sous-préfecture de Sin-hoei 新會, dans la Province du Koang-tong. C'est ce qui nous explique pourquoi Liang s'appelle lui même «homme de la campagne», autant vaut-il dire «provin-

1) Liang K'i-tch'ao a écrit lui-même, en 1902, une petite autobiographie sur ses trente premières années, sous le titre de 三十自述. Elle se trouve dans C. P. XI, B, p. 160—168. Nous la suivrons d'assez près, dans la rédaction de ces quelques notes, au moins pour ce qui regarde cette période de sa vie, la complétant, au besoin, par des détails empruntés à d'autres auteurs.

2) 余生同治癸酉正月二十六日。實太平國亡於金陵後十年。清大學士曾國藩卒後一年。普法戰爭後三年。而意大利建國羅馬之歲也 C. P. XI, B, p. 161

cial» [1]). Ses parents étaient agriculteurs, mais bons lettrés. Son grand'père était bachelier et avait même failli devenir Directeur des lettrés [2]). Il aimait le jeune K'i-tch'ao de préférence à ses sept autres petits-fils. Aussi ne sommes-nous pas très étonnés de voir cet enfant précoce apprendre, dès l'âge de 4 ou 5 ans, les quatre livres, le livre des annales et celui des odes sur les genoux de son grand'père aussi bien que sur ceux de sa mère. Là ne se borna pas l'oeuvre de ce vieux bachelier. Nuit et jour il lui parlait des faits et gestes des grands hommes de l'antiquité et surtout des malheurs qui s'étaient abattus sur la Chine, sous les deux dynasties des Song et des Ming. Lorsque l'enfant eut atteint l'âge de six ans, ce fut son père qui voulut se charger directement de son éducation. Il lui donna un résumé de l'histoire de Chine et lui fit finir les cinq canoniques. A huit ans, notre futur lettré commence à essayer du pinceau, et à neuf, il peut relier ensemble un millier de caractères. A douze ans, le voilà déjà bachelier. Puis, son grand père et ses parents lui font prendre goût à la lecture des poètes de la dynastie des T'ang, dont un des plus célèbres est Li T'ai-pé 李太白 (699 – 782). Et le petit garçon s'y intéresse tellement que bientôt il préfère la poésie au trop prosaïque «weng-tchang».

Mais la famille est loin d'être à l'aise. Liang n'a que les *Mémoires historiques* de Se-ma Ts'ien ou 史記 et le 綱鑑易知錄: en revanche, il possède à fond ces deux livres. Après dix-sept ou dix-huit ans, en 1908, il pouvait encore réciter de mémoire les huit ou neuf dixièmes du *Che-Ki*. Son père, ravi de sa jeune intelligence, lui fit cadeau du *Han-chou* 漢書 et du 故辭類纂, ce qui le mit au comble de la joie.

Son père était bon, mais ferme. En dehors des classes, il l'obli-

1) 余鄉人也. C. P. XI, B, p. 160.

2) Cfr. P. Etienne Zi: *Pratique des examens littéraires en Chine* (T'ou-sè-wè 1894), p. 12.

geait aux travaux manuels. Il ne manquait pas de le reprendre de ses moindres manquements: «Te crois-tu un enfant ordinaire?» lui disait-il souvent, «et cette phrase», ajoute Liang K'i-tch'ao, «je ne l'ai jamais oubliée».

A quinze ans, il perd sa mère, qu'il ne peut même pas revoir, car il est, en ce moment, au collège 學海堂 de Canton. Là, commence à se faire jour sa passion pour les Commentaires 訓詁 et la Littérature 詞章. Ses études sont couronnées de succès relatif; il passe son examen de Licence en 1889. Mais, oh! insulte du sort!, il échoue, l'année suivante, à son Doctorat à Pekin. En redescendant, il passe par Chang-hai, où il achète un «Précis de Géographie» 瀛環志略, qui lui donne une vague idée des différents pays du monde. En même temps, il prend connaissance des livres européens traduits en Chinois par l'Arsenal de Chang-hai (上海製造局). Il ne regrette qu'une chose, c'est de n'être pas assez riche pour se les procurer. Ainsi donc, c'est après avoir échoué à son doctorat, que le jeune lettré se sent attiré vers les sciences européennes. L'occasion de les apprendre allait de fait se présenter bientôt.

Cette année là même il se lia d'amitié avec un de ses condisciples du 學海堂, appelé Tch'en T'ong-fou 陳通甫. Celui-ci lui parla avec enthousiasme du savoir du célèbre K'ang Yeou-wei, dont le premier projet de réforme venait justement d'être rejeté. Il n'en fallut pas davantage pour engager Liang K'i-tch'ao à se mettre, avec son ami, à l'école de cet autre illustre Cantonais. Il dit résolument adieu au «vieux savoir»; d'après lui, c'est «d'alors que date sa science»[1]). Pendant trois ans, le voilà donc à l'école de K'ang Yeou-wei qui professe dans la «Salle des dix mille végétaux» 萬木草堂,

1) 自是决然舍去舊學...生平知有學自兹始. C. P. XI, B, p. 163.

dans le quartier 長興里 de Canton. Il y étudie la Psychologie de Lou Siang-chan 陸象山 (1140—1192) et de Wang Yang-ming 王陽明 (1472—1528), l'histoire, les sciences européennes, la politique etc. De temps en temps on y parle de Bouddhisme.

K'ang était alors en pleine activité intellectuelle. Il s'agissait de préparer le grand coup d'état de 1898: aussi multipliait-il ses livres pour répandre ses idées. En les composant, il demandait avis à T'ong-fou: «Moi, dit Liang K'i-tch'ao, j'écoutais et ne savais pas présenter de difficultés; je trouvais cela beau, mais je n'en savais pas le pourquoi» [1]).

A la fin de 1891, il interrompt les savantes leçons du célèbre réformiste, s'en va à Pékin, et épouse la soeur de son Examinateur de Licence.

Là dessus arrive la guerre sino-japonaise. Après le traité de Shimonoseki, Liang, en qualité de représentant de 190 Cantonais candidats au Doctorat, envoie à l'Empereur un mémorandum sur les nécessités présentes de la Chine. Bientôt après, il est un de ces 3000 Licenciés qui, ayant K'ang Yeou-wei à leur tête, demandent des réformes au trône. Lorsqu'en août 1895 on fonda la «Société de l'étude obligatoire» 强學會, dont faisaient partie K'ang Yeou-wei et Yuen Che-k'ai, Liang K'i-tch'ao en fut fait secrétaire. Trois mois après, la Société avait vécu, mais le secrétaire continua à en occuper les locaux et à y étudier pour son compte.

L'année suivante, le voilà à Chang-hai chargé de la direction du «Journal des affaires contemporaines» 時務報, où il publie, entre autres choses, son «Traité sur les Réformes» 變法通議 [2]). Le journalisme, voilà la vocation de Liang K'i-tch'ao. Aussi refuse-

---

1) 余...有聽受。無問難。蓋知其美。而不能通其故也. C. P. XI, B, p. 164.

2) Ce traité se trouve dans K. T. I, Section 通論, pp. 1—70.

t-il de se mettre au service même des plus éminents personnages de l'époque, comme p. e. Ou Ting-fang 伍廷芳, Ambassadeur de Chine en Amérique, Wang Wen-chao 王文韶, Gouverneur du Tché-li, ou Tchang Tche-t'ong 張之洞, Gouverneur du Hou-Koang.

Pendant les «cent jours» de réformes de la mémorable année 1898 «le réformiste cantonais Liang K'i-tch'ao fut mis à la tête du service des Traductions, chargé de publier les oeuvres étrangères les plus importantes sur l'économie politique et les sciences naturelles; un crédit de mille taëls par mois lui était alloué» [1]). En Juillet de la même année, Liang K'i-tch'ao «faisait solliciter Mgr. Garnier, (Vicaire Apostolique du Kiang-nan) par le ministre de France à Pékin, d'autoriser M. Joseph Ma Siang-pé, lettré chrétien distingué, à prendre la direction d'un «collège de traducteurs» qu'on se proposait de fonder à Pékin... Mgr. Garnier accueillit avec empressement la demande... Il autorisa M. Joseph Ma... Celui-ci mit pour condition que le futur collège serait installé, non à Pékin mais à Chang-haï et que les Pères (Jésuites) de Zi-ka-wei auraient part à l'entreprise. Les conditions furent acceptées, et le jeune Empereur fit même savoir que si la nouvelle école lui donnait satisfaction, les Pères recevraient des témoignages de sa reconnaissance. On commença à dresser les plans du nouvel établissement» [2]).

On sait comment tous ces projets échouèrent: K'ang Yeou-wei, qui avait complètement gagné la confiance de Koang-siu, lui conseilla de se débarrasser de la vieille Impératrice Douairière Ts'e-hi; celle-ci, par son coup d'état, eut raison de ses ennemis. Koang-siu fut arrêté et transporté dans le palais de l'ilôt du lac. Tse-hi reprit

1) Bland et Backhouse: *Tseu-hi*, Hachette, 1912, p. 137.

2) Joseph de la Servière. Une Université française en Chine, dans *Relations de Chine*, Juillet-Octobre 1918, pp. 72—73.

les rênes du gouvernement et révoqua le censeur Song Pé-lou, entre autres raisons, pour avoir recommandé Liang K'i-tch'ao. K'ang Yeou-wei, averti par l'Empereur, s'empressa de sortir de la capitale, malgré la volonté qu'avait la vieille Impératrice de le faire arrêter et décapiter.

Le 29 septembre, six des principaux réformistes furent exécutés. Le décret prononçait également la peine de mort contre Liang K'i-tch'ao, mais celui-ci avait réussi à s'évader au Japon. Il resta un an à Tokyo, où il fonda le Journal 清議報. L'année suivante il bâtit le collège 高等大同學校, destiné à servir de cours préparatoire aux étudiants chinois au Japon. En 1900, effrayé par la prise de la capitale par les Alliés, il revint à Chang-hai, où il ne resta que 10 jours. Ensuite il alla en Australie, et, en mai 1901, il retournait au Japon. En 1910 il commença la publication du 國風報 et en 1912 celle du 庸言 «La Justice», qui ne fut pas de longue durée. Jusque dans ces dernières années, lui et son Maître K'ang Yeou-wei sont restés à l'étranger, hospitalisés par leurs concitoyens émigrés [1]). Dernièrement encore, son activité de littérateur et de journaliste à été étroitement liée avec la revue 大中華 «La grande Chine», publiée par la «Chung-wa Book Company».

Les idées de Liang K'i-tch'ao, sur ce qu'il a presque de tout temps considéré comme sa véritable vocation — le journalisme —, ne semblent pas avoir changé ou s'être affaiblies dans ces dernières années, du moins si l'on en juge par le discours prononcé par lui à la Société du Hou-Koang de Pékin, le 13 Janvier 1917. Là il a supplié les journalistes de la capitale de ne pas faire de critiques sans queue ni tête. Le journalisme chinois doit être pratiqué, a-t-il ajouté, comme à l'étranger. Ceux qui s'y adonnent, doivent faire de

1) Voir Li Ung Bing: *Outlines of Chinese History*. Shanghai: The Commercial Press 1914, p. 599.

la bonne critique et de la politique constructive, se proposant pour but de rémédier aux défauts des conditions sociales qui pourraient amener la faiblesse de la nation [1]).

II. SA DOCTRINE.

Ce n'est pas un travail bien aisé que de chercher à distinguer les idées personnelles de Liang K'i-tch'ao, dans cet immense farrago d'opinions de toute espèce, au sujet desquelles il trouve toujours moyen de placer son mot, bien ou mal à propos, peu importe. Il se sentirait honoré, je crois, de se voir appliquée la devise de son Maître, Confucius: «Je rapporte et je ne crée pas, je crois aux anciens et je les aime» [2]). De plus, ses idées sont loin d'être fixes, stables, solidement établies. Ce n'est certes pas chez lui qu'il faudrait aller chercher la conviction, cette conviction à toute épreuve, qui est la caractéristique de tous ceux qui se sont fortement pénétrés d'une idée, et qui y tiennent de toute la force de leur âme.

En voici un petit spécimen. En 1902, Liang K'i-tch'ao publiait une dissertation intitulée: «Protéger la *Kiao* 教 (lisez: le Confucianisme), ce n'est pas honorer Confucius» [3]). Avant de commencer à exposer ses nouvelles idées, il sentit le besoin d'y mettre ce «praenotandum» très significatif: «Cet article ne concorde pas avec mes publications antérieures. Je n'ose pas me cacher que je donne occasion aux autres de dire que je prends des armes pour m'attaquer moi-même, et que j'affirme aujourd'hui ce que j'avais nié hier. Est-ce progrès ou recul de la pensée? Je préfère me laisser juger par mes lecteurs, qui auront, eux-aussi, reculé ou progressé dans leurs idées» [4]).

1) *The North China Herald*, 20 Janvier 1917, p. 115.

2) 子曰、述而不作。信而好古. Cfr. Legge: *The Chinese Classics*, I, p. 59.

3) Il avait été question alors de mener une campagne pour protéger le Confucianisme contre le Christianisme, qui gagnait toujours plus de terrain: Liang K'i-tch'ao, du reste, s'inscrivit en faux contre cette campagne.

4) K. T. I, Section 宗教, p. 12.

Et ce progrès ou ce recul a lieu encore maintenant, paraît-il, dans l'esprit de Liang-K'i-tch'ao. Dans les pages suivantes, nous aurons occasion de voir que, la même année 1902, il croyait que le Confucianisme n'était pas une Religion, mais une Doctrine. On dit qu'actuellement il soutient le contraire, et qu'il va bientôt faire paraître des livres en ce sens. On devine, dans ces circonstances, les difficultés que rencontre celui qui cherche à connaître un peu les idées de Liang K'i-tch'ao.

Essayons cependant si, par quelque manière,
Nous en viendrons à bout.

***

Liang K'i-tch'ao parle assez souvent de la *divinité*. Le voici par exemple aux prises avec les divers sens attribués au caractère Ciel 天 dans les livres chinois. Ce caractère, pense-t-il, est de fait susceptible de plusieurs interprétations. Il signifie tantôt un être visible (有象), tantôt un être invisible (無象). L'être visible c'est le firmament. L'être invisible est, ou animé (有靈), ou inanimé (無靈). Celui-ci est, ou le «fatum» (命), ou la loi naturelle (理法). Celui-là est le Maître Souverain (主宰) appellé ailleurs Souverain, Souverain d'en-haut, Esprit, Ciel majestueux, Ciel supérieur (帝, 上帝, 神, 皇天, 上天). En ce sens «il contient l'idée d'un Être créateur» [1]), ou du moins «se rapproche beaucoup du sens que les Religions européennes attachent actuellement au mot Créateur» [2]). C'est ainsi que, ajoute notre Maître [3]), nos livres chinois parlent d'un Ciel, origine des hommes et de tous les êtres, puissant, vivant, scrutateur de ce qui se passe ici-bas, règle des hommes et des choses, fondement de la morale

1) 此含有造化主之意義. C. P. III, *a*, p. 7.

2) 其言天也。與今日西教言造化主者頗近. C. P. V, *a*, p. 9.

3) *Ibid. a*, p. 10 et *e*, p. 28.

et source de la loi naturelle [1]). Mais, — «et c'est cela la caractéristique de la Chine», — continue notre auteur, «tandis que les autres peuples ont adoré un Ciel distinct des choses, nos ancêtres l'ont toujours adoré au milieu des hommes et des choses» [2]).

Toutes les fois qu'il parle de la Divinité, même dans cette phrase: «Jésus s'est appelé Fils du Souverain» [3]), il se sert, le plus souvent, des appellations Ciel (天), Souverain (帝), ou Souverain d'en-haut (上帝). Parfois cependant il l'appelle Créateur (造化主). Il va même plus loin. Pour couper court à toute équivoque, il écrit: «Le Dieu du Christianisme» — et, cette fois-ci, il ne se sert d'aucun caractère chinois, mais du seul mot anglais «God», — «se trouve partout, sait tout et peut tout» [4]).

1) Ailleurs, commentant l'expression «volonté céleste» (天志) employée par le Philosophe Mei-tse 墨子, il dit qu'elle doit-être prise au sens chrétien du mot et non pas au sens évolutionniste, à la Darwin; en d'autres termes, que ce n'est pas la nature (volonté de la nature) évoluant par ses propres forces, mais la volonté d'un être séparé des choses. 墨子之天志。乃景教的而非達爾文的. C. P. III, *a*, p. 10.

2) 各國之尊天者。常崇之於萬有之外。而中國則常納之於人事之中。此吾中華所特長也。C. P. V, *a*, p. 10. Faut-il voir là une formule, soit du panthéisme chinois ancien, tel que le supposerait Liang K'i-tch'ao, soit de son propre panthéisme à lui? Nous ne le pensons pas. Dans ce passage, en effet, notre auteur explique le caractère éminemment pratique des premiers Chinois. Ils avaient, dit-il, un rude climat à supporter et une terre stérile à cultiver: les loisirs pour s'adonner à la spéculation et aux théories leur faisaient donc défaut. C'est en cela que le but du culte du Ciel n'était pas céleste mais terrestre: l'utilité qu'on espérait en retirer était bornée à ce monde visible. En craignant et en vénérant le Ciel, les premiers Chinois espéraient qu'il aurait rendu leur sort présent moins pénible. Ils ne poussaient pas leurs désirs jusqu'à envisager la possibilité d'un bonheur futur. Ils étaient tout occupés à chercher une solution aux questions pratiques qui les touchaient de si près. Ainsi, conclut Liang K'i-tch'ao, toutes les théories de nos anciens philosophes ont trait à la société et à l'état. «Le but du culte du Ciel n'était pas céleste, mais terrestre, et les avantages n'étaient pas futurs, mais présents».

3) 耶蘇之自號化身帝子, K. T. I, Section 宗教, p. 13. Littéralement il faudrait traduire: Jésus s'est appelé fils du Souverain par changement de corps i.e. de nature (sic). Cf. *ibid*, p. 18.

4) 景教之 God 無所不在、無所不知。無所不能. C. P. III, *a*, p. 11.

L'ubiquité, l'omniscience et la toute-puissance ne sont pas les seuls attributs que Liang K'i-tch'ao donne à la Divinité — de lui-même, ou à bénéfice d'inventaire, peu importe pour le moment. — La Philosophie de Mei-tse lui en fait découvrir un autre aspect plus intime et plus tendre. «Le Ciel», dit Liang à ce propos, «est comme un père; l'homme est comme son fils. Un père qui a dix enfants les aime et leur fait du bien, tout comme s'il n'en avait qu'un. Le Ciel fait de même à l'égard des hommes. Un père veut que ses enfants s'entr'aiment et s'entr'aident. Le Ciel aussi. Si un fils obéit à son père, celui-ci fera aussi ce que son fils voudra. Son fils sera donc heureux. Dans le cas contraire il sera malheureux. Le Ciel en agit de même avec les hommes» [1]).

Il est donc hors de doute que Liang K'i-tch'ao a parfaitement l'idée d'un Être Supérieur, origine des autres êtres, fondement de la morale; il récompense les bons et punit les méchants, il sait tout, peut tout et est partout; nous sommes ses enfants et il est notre père. Il semble donc que sa Théodicée est suffisamment complète. Mais ne nous hâtons pas de conclure.

Liang K'i-tch'ao est Bouddhiste, et ce n'est pas à nous de chercher à savoir ici, ce que peut être la notion d'un Être suprême personnel dans l'esprit d'un tenant des doctrines de Sakya-mouni. De plus, notre auteur se plaît à dire, avec Spencer, que toute la Philosophie est divisée en deux grandes sections. L'une parle du connaissable, l'autre de l'inconnaissable. On sait, en effet, que Spencer est agnostique, et qu'il admet un «*Absolu*», au delà des phénomènes. Cet absolu est inconnaissable, ce qui ne veut pourtant pas dire nul ou non existant: Dieu en particulier est l'Inconnaisable [2]). Or précisément Liang K'i-tch'ao parle de cette classification des connaissances philosophiques, lors-

---

1) C. P. III, *a*, p. 17.

2) R. JEANNIÈRE, *Criteriologia*. Paris, Beauchesne, 1912, pp. 543--544.

qu'il s'agit du problème religieux ou de l'existence des esprits — bons ou mauvais. Il admet la thèse de l'existence des esprits, mais il avoue qu'il serait trop long d'en donner les preuves [1]).

Quel dommage pour nous! Nous aurions été si contents de les apprendre! Nous craignons bien en effet que ces preuves ne soient pas très solides, au moins si l'on en juge par le passage suivant: «Un lettré récent, Spencer, a partagé la Philosophie en partie connaissable et en partie inconnaissable ..., pour sauver l'objectivité du Christianisme (?) et pour mettre d'accord la Religion avec la Philosophie. Le Bouddhiste, lui, cherche certainement à savoir même ce qui est inconnaissable. Aussi, tandis que la théorie de Spencer est une théorie qui sert de passage scientifique (entre le connaissable et l'inconnaissable), le Bouddhisme enfin atteint le but de la science» [2]). Et voilà probablement [3]) pourquoi Liang K'i-tch'ao se prononce en faveur de la thèse de l'existence des esprits. S'il y donne son assentiment ce n'est pas, semble-t-il, parce qu'il peut en fournir des arguments solides, mais parce qu'il en a la foi, au sens bouddhique du mot [4]).

---

1) C. P. III, *a*, pp. 19—20.

2) K. T. I, Section 宗教, p. 20. Voir aussi C. P. V, *a*, p. 127.

3) Nous disons exprès «probablement», car nous verrons plus bas (p. 283, note 1) que Liang K'i-tch'ao s'efforce d'en donner même une preuve expérimentale et personnelle.

4) Il est regrettable de constater que Liang K'i-tch'ao est loin de raisonner suivant les règles de la logique, lorsqu'il parle de la *foi*. Il écrit: «Qu'on croit ce qu'on sait, soit; mais qu'on se force à croire ce qu'on ne sait pas, c'est se tromper soi-même» 夫知焉而信焉可也不知焉而强信焉是自欺 (K. T. I, Section 宗教, p. 19). Serait-ce lui faire trop d'honneur que de le renvoyer à la Somme de St. Thomas? Il y lirait pourtant: «Assentit intellectus alicui dupliciter: uno modo, quia ad hoc movetur ab ipso objecto, quod est vel per seipsum cognitum... vel per aliud cognitum, sicut patet de conclusionibus, quarum est *scientia*. Alio modo... non quia sufficienter moveatur ab objecto proprio, sed per quamdam electionem voluntarie declinans in unam partem magis quam in aliam; et si... sit cum certitudine absque formidine erit *fides*. Illa autem videri dicuntur, quae per seipsa movent intellectum nostrum vel sensum ad sui cognitionem. Unde manifestum est, quod nec fides nec opinio potest esse de ipsis visis aut secundum sensum aut secundum intellectum» 2—2 q. I, *a* 4. Autre

***

Et cette foi, ou une foi analogue, est aussi à la base de la *prière*. Liang K'i-tch'ao en effet n'ignore pas ce qu'est la prière ni les avantages qu'on en retire. C'est lui qui a écrit cette page remarquable: «J'ai toujours dit autrefois que la base de l'éducation morale de l'Europe est le Christianisme. Pourquoi cela? à cause de la prière. Prier ce n'est pas précisément espérer le bonheur. On prie au lever, on prie au dîner, on prie au coucher. Le Dimanche on prie tous ensemble. Ceux qui prient se recueillent pour écouter (la voix intérieure) et se purifient pour comparaître devant la Divinité. Puis ils s'examinent sur leurs pensées et sur leurs actions du jour. En temps ordinaire il arrive peut-être qu'on cache ses défauts pour ne faire étalage que de ses qualités. Mais au moment de la prière, on croit qu'il est impossible de tromper l'omniscient et le Tout-puissant Souverain d'en-haut. Et alors les pensées droites et pures viennent d'elles-mêmes, sans les attendre, et elles ont une grande force pour aider (l'homme) à se perfectionner, à s'examiner et à se vaincre[1]). Et voilà la méthode générale pour

---

chose est donc *savoir* et autre chose *croire*. On sait ce qu'on voit clairement. On croit ce qu'on ne voit pas. «Est fides... argumentum non apparentium» (Hebr. XI, 1).

Et qu'on ne s'y méprenne pas. C'est la *foi chrétienne* que Liang K'i-tch'ao prétend ainsi attaquer en confondant ces deux notions. Pour lui, en effet, la foi des Chrétiens n'est que de la superstition: seule la croyance bouddhique c'est de la foi. «J'ai demandé, à ces gens superstitieux», dit-il, en faisant manifestement allusion aux Chrétiens, «de me rendre compte de leurs plus profonds mystères, et ils m'ont répondu: «le Createur en sait la raison, nous autres nous ne pouvons pas y atteindre» (K. T. I, Section 宗教, p. 19). Et voilà de l'absolutisme, s'écrie-t-il, absolutisme qui ne diffère en rien de celui des souverains qui excluent le peuple des affaires publiques. Le Créateur comprend les mystères, mais non pas les fidèles. Il n'en va pas de même du Bouddhiste. Croire, au sens bouddhique, c'est savoir ce qu'on croit, tout aussi bien que Bouddha, tandis que croire, au sens que lui attachent les autres religions, c'est ne pas savoir soi-même, mais croire à la science d'un autre. Et voilà pourquoi, conclue-t-il, la seule foi bouddhique n'est pas de la superstition!!

1) Ne soyons pas étonnés de cet ascétisme. Liang K'i-tch'ao a peut-être plus et mieux. Il parle en effet même de l'*examen de conscience*. Cet examen est, dit-il, ordinaire et extraordinaire.

arriver à être maître de soi. Si tous les jours on agissait de la sorte, les individus avanceraient petit à petit en vertu; et si tous les hommes se conduisaient ainsi, la société deviendrait petit à petit plus vertueuse. C'est uniquement en cela que consiste l'esprit de la civilisation occidentale» [1]).

Ainsi donc Liang K'i-tch'ao reconnaît la force morale et civilisatrice de la prière et de la prière chrétienne. Puisqu'elle suppose la foi dans un Être Supérieur qui est partout et toujours, à qui rien ne peut échapper et que personne ne peut tromper, elle aide l'homme à se bien conduire, même lorsqu'il est seul. Mais qui est ce qui l'aide à agir? Est-ce le simple fait psychologique de croire dans cet Être Supérieur? ou bien le secours qu'il s'attire par la prière? Liang K'i-tch'ao soutient la première thèse. Il sait que le sentiment de faiblesse est très développé chez les Chrétiens; — il semble même par endroit leur en faire un reproche [2]), — et qu'à cause

L'examen ordinaire, qui se fait lorsque les circonstances extérieures sont normales est double: l'un porte sur le fond 根本的省察法 (examen de la racine), c'est l'*examen général*; l'autre sur les détails 枝葉的省察法 (examen des branches et des feuilles), c'est l'*examen particulier*. Celui-ci se subdivise encore, suivant que l'heure de le faire est fixe ou non. Chaque pensée, parole ou action doit être regardée dans le miroir de la conscience, pour savoir s'il convient de la rejeter ou de l'admettre: c'est l'examen particulier de circonstance (隨時). Mais, outre cela, il convient d'avoir un certain nombre de sujets sur lesquels on s'examine avant d'aller se coucher, c'est l'examen particulier fixe. On mène de front l'examen général et l'examen particulier.

L'examen extraordinaire se fait dans les grandes occasions (joyeuses ou tristes). Cet examen, ajoute Liang K'i-tch'ao, est pratiqué par les Chrétiens: «avant d'aller se coucher, ils disent au Souverain d'en haut, dans la prière, tout ce qu'ils ont dit ou fait pendant la journée. Si le Christianisme est utile pour l'éducation morale, comme je l'ai dit autrefois, c'est uniquement à cause de la prière». C. P. II, pp. 139—141. 景教教規。每臨睡必祈禱。禱時以一日言語行事。告諸上帝。亦是此意。吾嘗謂景教之有裨於德育。無過祈禱。蓋謂是也. *Ibid.*, p. 140.

1) C. P. I, A, pp. 239—240. Voir aussi C. P. II, p. 75.

2) Témoin cette phrase: «Le défaut des Religions ordinaires (lisez: de toutes celles qui ne sont pas le Bouddhisme) consiste en ce qu'elles donnent à l'homme une nature pa-

de cela même, ils sentent qu'ils n'ont pas la force de comparaître tels qu'ils sont devant le Tout-puissant Créateur [1]). Ils empruntent alors, dit-il, une force étrangère, la prière [2]) et ils répètent: «Nous sommes très faibles, mais le Souverain nous aidera» [3]). Et cette pensée les soutient puissamment dans l'action. Mais, continue notre auteur, «est-ce que de fait le Souverain viendra à mon aide, si je lui demande son secours? Je l'ignore. En tout cas, d'après la doctrine de l'idéalisme bouddhique du *trâilôkya* [4]) (三界唯心之理), ma foi sincère m'aide; mon secours est donc mon sentiment de foi» [5]). Est-ce là du fidéisme à la Jacobi, ou plutôt du pragmatisme moral, d'après lequel la vérité se définit: la foi qui nous fait vivre [6])? La question aurait son intérêt, mais elle nous entraînerait trop loin [7]).

---

rasite (en vertu de laquelle il sent le besoin de s'en remettre à d'autres). Puis elles ajoutent, en guise de replâtrage; aide-toi, le Ciel t'aidera. Mais le fait d'avoir toujours au fond du coeur ces mots « le Ciel t'aidera », diminue ou affaiblit beaucoup le sentiment de sa propre indépendance, qui devrait être débarrassée de toute entrave... Il n'en va pas de même du Bouddhisme. Oh! que l'indépendance du Bouddhisme va loin!» 佛教洵倜乎遠哉. K. T. I, Section 宗教, p. 23.

1) 耶教以爲人之智力。極有限。不能與全知全能之造化主比. C. P. V, *a*, p. 127.

2) 耶教日事祈禱。所謂借他力也. C. P. V, *a*, p. 127.

3) 我力甚弱。帝其助我. C. P. III, *a*, p. 79.

4) L'espace supra terrestre comprend, d'après le Bouddhisme, trois régions superposées, appelées d'un seul mot «trâilôkya»: ce sont la région sensuelle, la région sensible et la région abstraite. Cfr. Wieger, *Textes philosophiques*, p. 323.

5) P. C. III, *a*, pp. 79—80.

6) J. Joergensen, *Le néant et la vie*, p. 32.

7) Tout ce que Liang K'i-tch'ao demande à la foi c'est qu'elle soit *sincère*. Il importe peu, d'après lui, qu'elle soit raisonnable ou superstitieuse. Celui chez qui la foi est ancrée deviendra un saint (au sens payen du mot) et sera capable des plus grandes et des plus nobles actions. Ce sont les pensées religieuses, en effet, dit Liang, qui ont fait que les grands hommes ont remué ciel et terre: si la Religion n'a pas toujours été le point de départ de tous leurs faits et gestes, elle a du moins contribué dans la suite à augmenter leur énergie: «peut-on donc la dédaigner?» 宗教其顧可蔑乎 K. T. I, Section 宗教, pp. 4—5.

Nous venons de voir ce que Liang K'i-tch'ao pense de la foi. Or puisque la foi, même d'après notre Maître, est le fondement de toute religion, cherchons à savoir ce qu'il pense de la Religion en général et du Confucianisme, du Bouddhisme et du Christianisme en particulier.

*
* *

Toute *Religion* — excepté le Bouddhisme [1]) — n'est pour Liang K'i-tch'ao qu'un ramassis de superstitions. «Ce que les Occidentaux appellent Religion, ce n'est qu'une pure croyance superstitieuse. Sa sphère d'influence est un monde métaphysique. Sa base c'est l'âme. Son rite c'est l'adoration. Son but c'est de détacher (l'homme) de la poussière de ce monde. Son aspiration c'est d'arriver au nirvana (sic) du royaume céleste. Sa méthode c'est (l'espoir) d'une sanction future. Toutes les Religions, grossières ou sublimes, grandes ou petites, conviennent en cela. Ce qu'il importe davantage au débutant dans la foi, c'est de croire et d'écraser le démon: croire pour fermer la porte au doute et empêcher la liberté de pensée: écraser le démon pour rejeter toutes les autres sectes. Ainsi, par exemple, dans le Christianisme, au moment du baptême on récite ce qu'on appelle la prière des dix dogmes (lisez: le crédo, lequel contient douze et non pas dix articles de foi), par laquelle on croit à tous les miracles de Jésus» (sic) [2]). Et, précisement parce que la foi religieuse est superstitieuse, «elle n'est pas aimée de la science» et n'est «qu'un obstacle à la vérité» [3]), car elle supprime la liberté de pensée.

Ce thème n'est pas nouveau pour le lecteur européen, mais il est tristement intéressant de le voir développé, non pas dans une

1) Et aussi le Confucianisme, qui ne rentre pas dans cette catégorie, puisque, d'après Liang K'i-tch'ao, ce n'est pas une Religion, mais une Doctrine.

2) K. T. I, Section 宗教, p. 13.

3) *Ibid.*, p. 1.

de nos langues occidentales, et par un de nos Libres Penseurs, auxquels nous sommes déjà habitués, mais en Chinois et par un Chinois. C'est assez dire que Liang K'i-tch'ao en cela, comme en bien d'autres erreurs, n'est nullement personnel — loin de là — et qu'il n'est que le porte-parole de nos Rationalistes [1]).

La Religion, dit-il donc, est soumise, elle aussi, à la loi générale de l'évolution [2]). Aux premiers âges du monde, lorsque l'homme était encore à l'état sauvage, et que la société n'était pas encore sortie de son abaissement, il était indispensable de faire miroiter, devant les yeux hagards des premiers êtres humains, le spectre du bonheur pour les attirer et celui du malheur pour leur inculquer une crainte salutaire [3]). La Religion était donc très utile pour cette première étape de la société [4]). Mais, comme la civilisation progresse, et que «la liberté de pensée est la base de la prospérité de la civilisation» [5]), il convient de nous défaire petit à petit de la Reli-

1) Insistons sur ce point, car Liang K'i-tch'ao, est un Maître et un Maître très goûté par la jeunesse chinoise, par la jeunesse des écoles surtout. Son style vif et alerte ne contribuera pas peu, hélas! à faire pénétrer le poison rationaliste en Chine. Bientôt peut-être il faudra se servir ici des mêmes armes qu'en Europe pour défendre la foi, contre ceux qui l'attaquent au nom d'une fausse science et d'une civilisation mal comprise.

2) Liang K'i-tch'ao est lui-même évolutionniste. Rien ne revient plus souvent sous son pinceau que cette phrase: «Les forts l'emportent et les faibles succombent» 優勝劣敗 (C. P. XI, A, p. 41), ou encore ces expressions «la lutte des êtres» 物競 «la sélection naturelle» 天擇, «la survivance des plus aptes» 適者生存, etc. Puis il se plaît à montrer l'application de la loi du plus fort dans le monde végétal et animal, dans les gouvernements, les civilisations, etc. (*Ibid.*, pp. 50—52; III, *a*, p. 23 suiv. et I *a*, p. 11.) Partout il voit les résultats de la sélection naturelle: les faibles ne peuvent pas ne pas succomber devant les forts, seuls victorieux (C. P. I, A, p. 128 suiv. et p. 176 suiv.). Dans ces quarante dernières années, dit-il, on a vu paraître un nouveau ciel et une nouvelle terre dans le monde de la politique, de la science, de la religion, de la pensée, des hommes et des choses: c'est la lutte, l'évolution. Qui peut soupçonner le progrès futur du genre humain? Or ce renouveau est dû au fameux livre de l'*Origine des espèces* de Darwin! (C. P. VIII, p. 58 suiv.).

3) C. P. V, *a*, p. 123.

4) K. T. I, Section 宗教, p. 13 et p. 2.

5) *Ibid.*, p. 9.

gion, laquelle n'est qu'une entrave pour la science. Ses inconvénients, dans la seconde étape de la société, seraient plus nombreux que ses avantages [1]).

La Chine du reste, dit Liang K'i-tch'ao, grâce à l'enseignement de ses Philosophes, n'a jamais exhalé « la mauvaise odeur de la Religion » ; et les Chinois n'ont jamais été trop gênés par les superstitions. « Ce qui fait la caractéristique de notre pays », dit-il, « c'est qu'il n'a pas de Religion. Les gens superficiels penseront que c'est là une honte pour notre nation, lorsqu'en réalité c'est une gloire et non pas un déshonneur ! Dans la période d'enfance de la société, la Religion était très efficace, mais depuis que la première a grandi, nombreux sont les inconvénients de la seconde, et ses avantages maigres. Pourquoi ? Parce qu'elle empêche la liberté de pensée » [2]). La Religion, en effet, est toujours mêlée de superstition, et, par le fait même, elle cache une partie de la vérité. Dans ces conditions, le savoir humain ne peut plus faire de progrès. De là l'antagonisme qui existe entre la science et la Religion [3]). Donc, si d'un côté, il ne peut pas ne pas y avoir de fidèles, de l'autre toutefois, il ne peut pas ne pas y avoir de gens qui attaquent leur foi superstitieuse [4]). Mais les forts l'emportent et la Science progresse !

Est-ce à dire qu'il faille, dès maintenant, supprimer radicalement toute Religion ? Non : « quoique la Religion, en effet, ne soit pas ce qu'il y a de mieux (pour arriver) à la civilisation, cependant, étant donné que le monde actuel est encore à plusieurs dizaines de degrés

1) K. T. I, Section 宗教, p. 13 et C. P. V, *a*, p. 5.

2) C. P. V, *a*, pp. 5—6.

3) Liang K'i-tch'ao s'en prend quelque part à l'Eglise de ce qu'elle a anathématisé Darwin d'avoir dit des choses qui ne s'accordent pas avec la Genèse, comme si la *véritable* science pouvait être en désaccord avec la parole de Dieu !

4) K. T. I, Section 宗教, p. 4.

au-dessous de la civilisation parfaite [1], la Religion est donc une chose indispensable entre ciel et terre» [2]).

Et, en effet, Liang K'i-tch'ao n'a pas garde de refuser à la Religion une certaine *valeur pragmatique*. C'est elle, dit-il, qui a fait germer ou croître les belles inspirations. Voyez Cromwell, Jeanne d'Arc, Washington, Lincoln, Mazzini, Cavour (!), Gladstone, K'ang Yeou-wei. Bien plus, si l'idéalisme est apte à la formation des hommes, il le doit à ce fait qu'il se rapproche de la Religion! Même les Nihilistes Russes trouvent leur force dans les livres de Hégel, et le Japon doit ses récentes transformations á l'idéalisme du Philosophe chinois Wang Yang-ming. La Religion, en effet, au point de vue pratique et pour le bon ordre général, est meilleure que la Philosophie. C'est elle qui, par son esprit de discipline presque militaire [3]) fait l'unité. C'est elle qui, par la vision d'une vie future, met au coeur de l'homme cette espérance à toute épreuve, qui lui fait accepter les souffrances actuelles, en vue de l'avenir, et qui lui fait préférer l'âme au corps. C'est elle qui donne du courage: ce qui fait peur, en effet, c'est surtout la mort, or précisément la Religion enseigne que l'âme est immor-

1) Ailleurs il dit, sous une forme positive: «Si actuellement le monde était arrivé à l'apogée de la civilisation, et si chacun savait se conduire tout seul, certes on pourrait se passer de la Religion: mais non, actuellement nous n'en sommes pas encore là». K. T. I, Section 宗教, p. 2.

2) 宗教非文明之極則也。雖然。今日之世界。其去完全文明尚下數十級。於是乎宗教遂爲天地間不可少之一物. K. T. I, Section 宗教, p. 19. On ne voit pas comment ce passage ne contredit pas un autre où Liang K'i-tch'ao dit: «Il n'est pas nécessaire de nous ligoter nous mêmes (allusion à la liberté de conscience) avec la Religion, la dernière des choses!» 不必更以宗教之末法自縛也. C. P. V, *a*, p. 6.

3) 宗教精神。一軍隊精神也. K. T. I, Section 宗教, p. 2.

telle. C'est elle enfin qui donne de la retenue [1]). Elle est donc utile actuellement et il ne convient pas de s'en défaire.

Pourrait-on remplacer la Religion par l'*éducation*? Liang K'i-tch'ao n'ose pas aller jusque là. Dans les pays où l'instruction est obligatoire cependant, là où, par contagion, tous les hommes ont acquis de bonnes habitudes, qui sont devenues, pour eux, comme une seconde nature, là où tous marchent vers le nivellement des forces morales et intellectuelles, il n'y aurait peut-être pas d'inconvénient, d'après notre Maître, à y supprimer la foi! [2]).

En tout cas, la chose n'est pas faisable en Chine, car elle n'en est pas encore là [3]). Il lui faut donc une Religion. Laquelle? «Les Religions du monde sont nombreuses. Laquelle suivrai-je? Je réponds que, puisque les doctrines religieuses doivent toutes correspondre à la nature des êtres vivants, et qu'elles doivent en prendre modèle, elles varient avec les différents temps et les différents lieux, et, dans le même temps et le même lieu, avec chaque homme en particulier. Si la doctrine de telle Religion me touche, je prends modèle sur elle. C'est pourquoi, ce que les pays civilisés actuels estiment le plus, c'est la liberté de conscience. Comment, moi, oserais-je alors la restreindre?» [4]).

Du reste, pratiquement en Chine, le choix n'est possible qu'entre le Confucianisme, le Bouddhisme et le Christianisme.

*
* *

Qu'est ce que le *Confucianisme*? Il convient d'abord d'éviter les équivoques. «Je pense, dit Liang, que le mot *Kiao* 教, qui entre

1) Toutes ces idées sont longuement exposées dans un article intitulé: 論宗教家與哲學家之長短得失, K. T. I. Section 宗教, pp. 1—5.

2) K. T. I, Section 宗教, p. 19.

3) *Ibid.*, l. c.

4) *Ibid.*, p. 4.

dans la composition de l'expression Confucianisme 孔教, a le sens du mot *Kiao* 教, qui fait partie de l'expression 教育 (éducation), et non pas celui qui compose l'autre expression 宗教 (Religion). (Le Confucianisme) est donc une Doctrine»[1]). Du reste, c'est bien simple: Confucius ne prétend jamais être un fondateur de Religion. Il n'a jamais dit comme Jésus: «je suis le fils du Souverain». Il ne s'est jamais appelé: «le dragon céleste, à qui tout est soumis», comme Bouddha. Il n'a jamais prétendu qu'il fallût fermer la porte de l'intelligence à toute autre doctrine que la sienne, et qu'il ne fût pas permis de suivre une autre *Kiao* 教, différente de celle qu'il professait. En somme «Confucius est un homme, un grand sage, un grand Maître, mais ce n'est pas le Ciel, ce n'est pas un être surnaturel, ce n'est pas un esprit»[2]). La pensée de Liang K'i-tch'ao était donc on ne peut plus claire sur ce point, en 1902, époque à laquelle il écrivait ces lignes. Elle se résumait dans ces mots: le Confucianisme n'est pas une Religion, mais une Doctrine, et Confucius n'est pas un fondateur de Religion mais un chef d'école.

Cette distinction une fois faite, Liang Ki-tch'ao affirme hardiment que le Confucianisme ne saurait pas périr, et qu'il est inutile, par conséquent, de le protéger exclusivement. «Le Confucianisme, suspendu entre le soleil et la lune, et remplissant le ciel et la terre, ne peut être supprimé par dix mille antiquités». Les autres *Kiao* qui ne font cas que des rites et de la foi superstitieuse sont destinées à périr avec la lumière de la vérité et le sentiment de la liberté grandissant tous les jours davantage. En vertu des lois de

1) 吾以爲孔教者。教育之教也。非宗教之教也。其爲教也. *Ibid*, p. 19.

2) 孔子人也。先聖也。先師。非天也。非鬼也。非神也. K. T. I, Section 宗教, p. 13.

l'évolution, elles ne trouveront plus de place au sein de la civilisation de demain. Mais le Confucianisme restera. Pourquoi? Parce qu'il enseigne «ce qui fait que l'homme est homme, que la société est la société et l'Etat est l'Etat». Et tout cela, loin de disparaître avec la civilisation, il ne fera que de plus rapides progrès. On parle beaucoup par exemple actuellement d'éducation vraiment humaine (人格教育), c'est-à-dire qu'on cherche à faire donner à l'enfant le maximum de rendement; or, parmi toutes les doctrines anciennes et modernes, chinoises et européennes, aucune n'est plus propre à donner cette éducation humaine que celle de Confucius. «Le Confucianisme donc, dans la forêt des (méthodes) d'éducation morale du monde futur, occupera la principale place». La doctrine de Socrate et d'Aristote est bien loin de valoir celle de Confucius, et pourtant n'elle n'a pas péri: loin de là! A combien plus forte raison le Confucianisme ne périra pas. «J'ose l'affirmer: si le monde en venait au point de n'avoir plus ni gouvernement, ni éducation, ni philosophie, le Confucianisme disparaîtrait, mais si le monde continue à avoir ces trois choses, la grande lumière du Confucianisme ne saura certes pas s'éteindre» [1]).

Cependant ne soyons pas entichés de Confucius, ajoute Liang K'i-tch'ao. Il y a des gens, qui prétendent y trouver tout ce qu'il y a de plus moderne, en fait de théories et de sciences [2]). C'est trop. Confucius n'est

1) Voir K. T. I, Section 宗教, p. 17.

2) Pourquoi faut-il donc que Liang K'i-tch'ao lui-même s'attire un reproche analogue? Il aime bien, en effet, en parlant d'une théorie européenne, ajouter: après tout, il y a bien longtemps que nous savions presque tout cela! Il vient d'exposer, par exemple, l'origine de l'Etat, d'après Mei-tse: cette théorie, ajoute-t-il «ressemble beaucoup à celle de Hobbes, de Locke, de Rousseau et de Kant» (C. P. III, *a*, p. 62). Plus loin, il trouve que le même Philosophe a parlé du gouvernement religieux, presque dans les mêmes termes que les Catholiques. «Il n'y a peut-être pas une théorie de Mei-tse, dit-il à ce propos, qui ne cadre avec le Catholicisme. Les Catholiques parlent du Pape et Mei-tse du Grand Seigneur (鉅子). Les deux concordent dans l'esprit et dans la forme. Ce en quoi ils diffèrent,

pas amoindri, lorsque nous disons, qu'il n'a pas eu connaissance de toutes les doctrines, qui se sont fait jour deux mille ans après lui. Est-ce admissible qu'un constructeur de bateau se moque de Socrate, simplement parce que celui-ci n'a jamais voyagé en bateau à vapeur? Serait-il raisonnable de la part de ceux qui ont inventé l'électricité de ne pas respecter Aristote, parce que celui-ci ne s'en est pas servi? [1]). Soyons donc francs: *amicus Plato sed magis amica veritas* [2]). Il est impossible de trouver tout chez notre Philosophe. Il n'en reste pas moins grand pour cela. « Oh! que Confucius est grand! oh! que Confucius est grand! » [3])

Après avoir écarté le Confucianisme, il ne reste que « les deux grandes Religions du monde » [4]), le Catholicisme et le Bouddhisme.



Liang K'i-tch'ao parle très souvent du *Catholicisme* [5]). On voit que cette Religion, loin de le laisser indifférent, l'intrigue profondé-

---

c'est que le Pape est à vie, et le Grand Seigneur ne l'est pas» (*ibid.*, p. 65). Plus loin encore (*ibid.*, *b*, p. 23), il trouve que Mei-tse avait déjà mis en honneur l'induction, deux mille ans avant Bacon! Kant lui-même croit peut-être à sa géniale originalité quand il découvre les deux formes de la sensibilité, l'espace et le temps. Qu'il se détrompe! Liang K'i-tch'ao nous dit qu'elles existaient déjà dans le Bouddhisme! L'une s'appelait 橫盡虛空, et l'autre 豎盡永刼 (C. P. VIII, p. 200). Certaines théories d'Adam Smith aussi étaient déjà connues depuis longtemps par les Philosophes chinois!...

1) K. T. I, Section 宗教, p. 16.

2) 吾愛孔子。吾尤愛眞理. «J'aime Confucius, mais j'aime davantage la vérité» (*ibid.*, p. 18).

3) 大哉孔子。大哉孔子. *Ibid.*, l. c.

4) *Ibid.*, p. 24.

5) Liang connaît peut-être le monument religieux de Si-ngan-fou. Pour désigner le Christianisme il se sert, en effet, le plus souvent de l'expression employée par la stèle «la Religion brillante» 景教; quelquefois il l'appelle aussi «la Religion Européenne» 西教; «la Religion de Jésus» 耶教 ou 耶穌教; ce qui, dans le cas, ne signifie évidemment pas le Protestantisme: parfois aussi, mais très rarement, il emploie: l'expression employée par les Catholiques, «la Religion du Maître du Ciel" 天主教 Cfr. C. P. V, *a*, p. 105 et IX I, *d*, pp. 41—42.

ment. Mais qu'il la connaît mal, à travers toutes les accusations portées contre elle par tous nos Libres Penseurs, nos Rationalistes et nos Philosophes dévoyés! Liang n'est pas un sectaire, non, mais c'est un homme auquel il faudrait dire: exercez votre raison, faites de la bonne critique, ayez le courage de penser, de penser par vous même et jusqu'au bout, étudiez le Christianisme dans ses sources autorisées, laissez de côté ceux qui le décrient, puis aimez la lumière, toute la lumière, traduisez-la dans la pratique, par vos bonnes moeurs, et vous ne tarderez pas à connaître la Voie qui seule même à la Vérité et à la Vie.

Si nous demandons à Liang K'i-tch'ao de nous indiquer la caractéristique du Christianisme, il n'hésitera pas à nous dire que c'est l'amour des ennemis, en d'autres termes, la charité poussée au plus haut dégré, et l'espoir d'un royaume céleste, fait tout entier de paix [1]. La chose est matériellement exacte. Ce à quoi tend le Christianisme, en effet, c'est de faire aimer les hommes entre eux, et de les sauver, par les mérites d'un Dieu fait lui-même homme pour eux.

Et Liang K'i-tch'ao ne passe pas sous silence la personne de ce Dieu fait homme. Il a entendu parler de l'origine céleste de *Jésus Christ* [2]) de sa nationalité juive [3]), de son sacrifice sur la Croix [4]), de son Evangile [5]). Il ne s'interdit pas de faire des comparaisons

1) 西方之教曰太平天國 曰視敵如已. C. P. I, A p. 190.

2) K. T. I, Section 宗教, p. 13 et 18. Cfr. supra, p. 258, note 1.

3) 基督生於猶太. C. P. V *a*, p. 121.

4) 耶穌受磔十字架. C. P. I A, p. 171.

5) Liang K'i-tch'ao doit avoir aussi quelque connaissance de l'Ancien Testament. Il décrit avec admiration la constance et la force de Moïse (qu'il appelle le plus grand homme de l'antiquité), devant les difficultés des Juifs et des Egyptiens (C. P. I, A, p. 164). Ailleurs il semble vraiment, en parlant de la terre promise, traduire l'expression biblique «terra lacte et melle manans» 蜜乳馥郁之境 (*ibid.*, I, B, p 18; voir aussi *ibid.*, XI, A, p. 91 et I, A, p. 42).

odieuses entre Lui, Fils de Dieu, et Bouddha, Confucius et Wang Yang-ming [1]). Il affirme même que la doctrine du Christ ressemble fortement à celle de Mei-tse! [2]).

Il n'ignore pas comment l'*Église* soit sortie victorieuse des persécutions des trois premiers siècles [3]). Il reconnaît l'influence exercée par les *Papes* sur les couronnes [4]). Il sait que ce qui a empêché la civilisation européenne de sombrer, au moment des invasions des barbares, ce fut le seul Catholicisme [5]). Il sait parfaitement que, si le Christ est né en Judée, les Juifs cependant ne sont pas Catholiques, et que c'est en Europe que la Religion de Jésus s'est répandue [6]), et non pas en Palestine. Lui-même ne s'est pas tenu trop à

---

1) «Les sentiments (le coeur) et les expressions (les paroles) de M. Yang-ming sont comme les sentiments et les expressions de Confucius, de Sakya-mouni et du Christ» 陽明先生之心。猶孔子釋迦基督之心也。其言猶孔子釋迦基督之言也. C. P. II, p. 70.

2) «Le Christianisme dit que, devant le Souverain d'en-haut, tous sont égaux, sans distinction de gens, honorables ou méprisables, nobles ou vils, apparentés ou étrangers, proches ou éloignés: les hommes sont tous enfants du Souverain d'en-haut. Mei-tse dit que le Ciel fait exister également tous les hommes, qu'il les nourrit également, qu'il les aime également, et qu'il leur fait également du bien. L'idée qui est à la base (de ces deux doctrines) est la même». C. P. III, *a*, p. 51.

3) «Lorsque Jésus se montra, les Juifs le maltraitèrent beaucoup. De ses douze apôtres, onze furent exécutés: le douzième fut quatre fois sur le point d'être tué: il en échappa heureusement, mais son courage ne fut nullement abattu. S. Paul l'«abortivus» va partout prêchant la Religion. Ses successeurs souffrirent la mort. Trois siècles après, Constantin se convertissait». K. T. I, Section 宗教, p. 10.

4) *Ibid.*, l. c.

5) «Depuis la chute de Rome, toute l'Europe fut dévastée par les barbares et fut sur le point de disparaître (de tomber dans un état de choses où elle n'aurait plus eu d'histoire). Ce qui soutint la civilisation, ne tenant plus qu'à un fil, ce fut l'ignorant et vieil absolutisme de la Religion catholique» 當時所賴以延文明絕續於一線者。惟特一頑舊專制之天主教而已. C. P. V, *a*, p. 105.

6) C. P. V, *a*, p. 121. Liang aime bien se servir de ce fait pour rétorquer l'argument de ceux qui lui disent: Comment se fait-il que le Bouddhisme n'ait pas empêché la ruine des Indes? «Dites-moi, répond-il, où est la Judée, d'où est sortie la Religion catholique? Peut-on dire que sa ruine est une preuve pour ou contre l'excellence du Catholicisme? En

l'écart du Catholicisme, car il nous dit que, se trouvant en Amérique, il allait les Dimanches dans une Église catholique, non pas pour écouter le sermon, mais pour jouir de la paix pendant une ou deux heures [1]).

Pour lui, les deux *dogmes capitaux* du Catholicisme sont le *jugement dernier* et le *ciel*. Voici ce qu'il en dit: «Quoique le sens de la Religion de l'Extrême Occident soit très superficiel, cependant on y entend parler tous les jours du jugement dernier et de l'avènement du royaume céleste. Cela peut peut-être faire impression sur l'esprit des gens de moyenne ou de basse société, lesquels ainsi n'osent pas faire brèche aux barrières (de la morale) [2]). Mais Liang K'i-tch'ao estime que c'est là précisément que se révèle l'infériorité du Christianisme par rapport au Confucianisme et au Bouddhisme!...

La doctrine de l'*âme* lui semble en effet très confuse, chez les Chrétiens.

Voici son argumentation. La *sanction* admise par Confucius est une sanction palpable: le bien ou le mal d'un homme est cause du bonheur ou du malheur de ses descendants. Celle du Bouddhisme est toute spirituelle, car c'est l'âme seule qui est soumise à l'éternel *Kalpa* 永刼 [3]). La sanction chrétienne voudrait être entre les deux. En effet voici la devise du catholique: «Vie éternelle: Jugement dernier».

«Que l'âme puisse vivre de cette vie éternelle, soit; mais ce n'est donc plus elle qui ressuscite au dernier jour pour entendre la sentence

tout cas, le fait que les deux grandes Religions du monde ne se soient pas propagées dans leur patrie, et que celle-ci ait péri actuellement, est certes un étrange phénomène entre ciel et terre». K. T. I, Section 宗教, p. 24.

1) C. P. II, p. 106.

2) K. T. I, Section 宗教, p. 3

3) «Le temps qui s'écoule depuis le commencement jusqu'à la fin d'un ciel et d'une terre (d'un monde) s'appelle 刼 Kalpa, période» (Wieger, *Textes philosophiques*, p. 333).

du Souverain Juge. Que si l'on admet que c'est elle, alors il faut aussi admettre qu'elle vit et meurt avec le corps. Donc le Catholicisme, qui se place ainsi entre le Confucianisme et le Bouddhisme, ne «s'est pas débarrassé des idées superstitieuses des Religions des barbares du temps des Egyptiens», lesquels gardaient des momies en vue d'une vie future éternelle!

Cette même soit-disante confusion dans les rapports entre l'âme et le corps se manifeste aussi, d'après Liang K'i-tch'ao, dans la doctrine du *péché originel*. Si en effet, dit-il, seul Adam a péché, et si les hommes descendent de lui quant au corps seulement, pourquoi faut-il que la punition de son péché s'étende «à ses descendants de la millionnième génération?» [1]).

Le sophisme, ou plutôt «l'ignoratio elenchi» est manifeste, en ce qui regarde la resurrection. Jamais les Catholiques n'ont dit, que c'est l'âme qui résuscite. Celle-ci est immortelle; seul le corps ressuscitera. C'est l'homme tout entier, c'est-à-dire le composé d'âme et de corps, qui sera appelé au jugement dernier. Dans l'objection tirée du péché originel, Liang K'i-tch'ao touche à un mystère qui surpasse l'esprit borné de l'homme. Qu'il suffise de lui répondre, que le péché originel est un triste héritage pour les enfants d'Adam, et que, de même qu'ils auraient hérité de ses biens naturels et surnaturels, si leur père était resté innocent, de même ils héritent de son péché, après sa chute.

Liang K'i-tch'ao, en tout cas, ne parle pas seulement du jugement dernier et de la vie éternelle; il dit aussi son mot sur l'*enfer*. En Amérique, il a eu l'occasion de faire connaissance avec un certain Monsieur qu'il appelle Tou-wei (?) 杜威. Sa religion, dit-il, a quelque chose qui *attire notre respect*! Autrefois les Catholiques

1) K. T. I, Section 宗教, p. 21.

disaient tous qu'au jour du jugement dernier, les bons et les croyants vivraient éternellement dans la plus grande joie, et que les méchants et les incroyants mourraient (sic) dans l'abîme. M. Tou ne parle pas ainsi. . . Il pense que même les plus méchants et les incrédules se repentiront, au jour du jugement, et iront au ciel tout comme les bons, car la contrition efface tout le mal précédent. D'aucuns font de M. Tou un second Luther [1]). On ne peut pas savoir . . .» [2]).

***

Arrêtons là cet exposé sommaire des idées de notre «Buveur de glace» sur le Christianisme. Demandons-lui maintenant ce qu'il pense de sa *propagation en Chine.* Une phrase résume toute son attitude: laissons faire, laissons passer: du reste, cela n'ira jamais bien loin, et puis nous n'y pourrions rien.

Voici ce qu'il pense d'abord du but de la prédication évangélique. «Le Christianisme, en entrant en Chine, a deux buts. L'un est vraiment celui de propager la Religion, l'autre c'est celui de servir d'amorce aux différents gouvernements, pour violer nos droits. Parmi les Chinois qui embrassent le Christianisme, il y aussi deux espèces de personnes. Les uns sont de vrais croyants, les autres veulent se servir des Missionnaires [3]) étrangers pour résister aux

1) Liang K'i-tch'ao est un admirateur enthousiaste de Luther. C'est lui, dit-il, qui depuis le XIV[e] et le XV[e] siècle (sic) a sapé la vieille religion, a largement ouvert la porte de la liberté de pensée, et a fait sortir un nouveau ciel et une nouvelle terre, après que le Pape et l'Empereur s'étaient partagé le temporel et le spirituel de toute l'Europe! (C. P. I, A, p. 68—69). C'est lui qui a fait le bonheur de l'humanité! (*ibid.*, p. 38—39). Il a fait pour la vieille Religion ce que Bacon et Descartes ont fait pour la vieille Philosophie, Smith pour la vieille science sociale, Rousseau pour la vieille politique, Montesquieu pour le vieux droit et Copernic pour la vieille astronomie! (*ibid.*, p. 103). Voir aussi *ibid.*, p. 78.

2) C. P. XII, pp. 149—152.

3) Les Missionnaires ne jouissent pas toujours, dans les oeuvres de Liang K'i-tch'ao, de la même appellation. Ici, il les appelle «Lettrés religieux» 教士, expression actuellement courante; ailleurs «Bonzes» 僧侶, car, dit-il, «les Missionnaires catholiques, tout comme les bonzes, ne se marient pas» (C. P. I, A, p. 38); ailleurs encore, il les appelle «Pères» 神父 (*ibid.*, p. 143).

Mandarins [1]). Dans ces conditions, faut-il s'opposer à la propagation du Christianisme? Liang K'i-tch'ao pense que ce n'est ni nécessaire, ni utile, ni opportun.

Et d'abord «à quoi bon craindre le Christianisme comme un tigre?». «Quel mal, en effet, peuvent nous faire les croyants sincères? Ne méconnaissons pas les vraies qualités du Christianisme». Puis, après tout, «voilà déjà plusieurs siècles qu'il est entré en Chine, et rares ont été les gens des hautes classes qui l'ont embrassé» [2]). Il est donc évident que le Christianisme «n'est pas assez puissant pour changer notre pays». D'autre part nous n'arriverons pas, par le simple fait de protéger exclusivement le Confucianisme, à éviter que les autres pays n'empiètent sur nos droits. Même alors

1) K. T. I, Section 宗教, p. 14.

2) Cette même thèse se trouve énoncée en plus d'un endroit des oeuvres de notre Maître. Elle n'est pourtant ni aussi vraie ni aussi absolue qu'il le croit.

Lui-même p. e. il parle quelque part d'un grand lettré des Ming appelé Li Tche-tsao (李之藻). Sait-il qu'il fut la dernière conquête du P. Ricci, qui lui donna le nom de Léon, au saint Baptême? Et ce ne fut pas le seul de cette catégorie gagné à l'Evangile. L'histoire de l'Eglise de Chine parle, en effet, des lettrés Li T'ien-king (李天經), Fong Ing-king (馮應京), Kiu T'ai-sou (瞿太素) ou Docteur Thomas, Yang Ki-yuen (楊淇園) ou Docteur Michel, Michel Tchang (張識), Siu Koang-k'i (徐光啟) ou Docteur Paul et d'autres encore connus pour des Chrétiens profondément touchés par la grâce de Jésus-Christ. Bien plus, l'Evangile pénétra même à la cour. Plusieurs femmes du palais furent baptisées par des Eunuques chrétiens: trois sur douze du 1er ordre (Agathe, Hélène, Théodora), plusieurs du 2nd ordre (Lucie, Secunda, etc.) près de 50 des ordres inférieurs. On sait que l'Impératrice Mère du dernier Empereur des Ming, Yong-li (永歷), était Chrétienne (Impératrice Hélène), et qu'elle avait converti aussi l'Impératrice Mère, Marie, l'Impératrice Anne et le Prince héritier Constantin. Elle et le Chancelier Chrétien Achillée P'ong écrivirent au Pape Innocent X en 1650 par le P. Michel Boym S.J. pour lui demander d'envoyer un plus grand nombre de Missionnaires Jésuites. Puis, sous les Ts'ing, on n'ignore pas la grande influence qu'eut le P. Schall sur Chouen-tche 順治, auquel il expliquait le décalogue et lisait la vie de Notre Seigneur ou des Saints. K'ang-hi lui-même fut sur le point d'adhérer à la Religion Chrétienne.

Sur tous les grands lettrés chrétiens de la première heure, on ne peut consulter rien de mieux que les deux beaux volumes excessivement intéressants des *Opere Storiche del* P. Matteo Ricci S. I. *edite... dal* P. Pietro Tacchi Venturi S. I. Vol. I, 3 Commentarj della Cina; Vol. II, Le lettere dalla Cina-Macerata: Giorgetti, 1911, 1913.

le Christianisme pénétrera chez nous [1]). Quand notre gouvernement sera assez fort, oh! alors nous imiterons Gladstone donnant l'égalité des droits à l'Église d'Irlande ou Bismark et Cavour mettant des restrictions dans la pratique de la Religion des « ultra montains » [2]).

Mais en outre, s'opposer à la propagation du Christianisme, n'est-ce pas s'attirer sur les bras de grosses difficultés diplomatiques? A T'ien-tsin, la cause d'une Église fit demander la tête du Préfet et du Sous-préfet. Le massacre de deux Missionnaires nous fit perdre « cent li de terrain » à Kiao-tcheou et l'influence de toute une Province. En 1900 le meurtre de quelques dizaines d'Européens nous attira des difficultés sans nombre: des soldats de onze pays différents se levèrent contre nous, et nous fûmes obligés de nous engager à payer une indemnité de 500.000.000 de taëls [3]). Soyons donc prudents, et si nous ne voulons pas commencer à connaître les horreurs des guerres de Religion, qui ont fait tant de ravages en Europe, défendons la liberté de conscience et n'imposons aucune Religion. « Cherchons le progrès de la science, l'uniformité de la pensée et ne nous ligotons pas nous-mêmes avec le dernier moyen de tous, la Religion » [4]).

Par ailleurs, « les doctrines chrétiennes ne sont pas assez profondes pour pouvoir pénétrer dans les dix mille êtres et former tous les vivants », et puis « il y a longtemps déjà que le Catholicisme est aux affections de notre peuple comme un morceau de bois carré est à un trou rond » [5]). Donc, pour toutes ces raisons, laissons faire, laissons passer.

---

1) K. T. I, Section 宗教, pp. 15 et 17.

2) *Ibid.*, p. 14.

3) K. T. I, Section 宗教, p. 17. Ce chiffre est un peu arrondi. En réalité l'indemnité consentie par la cour impériale, à la suite des troubles des Boxeurs, fut de 450.000.000 de taëls, la valeur approximative du taël étant alors de 3 f. 60. Cf. *Etudes religieuses*, 1901, Tome 89, p. 100.

4) C. P. V, *a*, p. 6.

5) K. T. I, Section 宗教, p. 19.

*
* *

Que si nous voulons une foi nouvelle, ajoute Liang K'i-tch'ao cherchons-la plus haut dans le *Bouddhisme* [1]). Et, vraiment ravi, il s'écrie: «Oh! que Bouddha est grand! oh! que Bouddha est grand!» [2]).

Liang K'i-tch'ao, en effet, comme nous l'avons dit au début de cette étude, est Bouddhiste «comme son maitre et ses amis». Dans son «Histoire de la pensée chinoise antique» [3]), il prend plaisir à entrer dans une foule de détails sur cette Religion, pour laquelle il sent de si puissants attraits.

Il va sans dire qu'il la préfère, non seulement au Christianisme, mais à toute autre Religion aussi. Quelles sont les raisons qu'il en apporte? Les voici résumées en quelques mots. Le Bouddhisme d'abord a une foi qui n'est pas aveugle et superstitieuse, mais sage et éclairée [4]). Cela veut dire que, dans les autres Religions, on croit au témoignage de quelqu'un, tandis que «la grande affaire du Bouddhiste, depuis le début jusqu'à ce qu'il devienne Bouddha, c'est de changer sa foi superstitieuse en intellection, en science» [5]). Cette même foi n'est pas égoïste mais altruiste [6]): «Bouddha disait: si un seul vivant n'est pas devenu Bouddha, je jure que moi non plus je ne veux pas être Bouddha» [7]). Elle vise donc à sauver tous les

1) K. T. I, Section 宗教, p. 19.

2) 佛其至矣。佛其至矣. *Ibid.*, p. 5.

3) C. P. V, *a*, pp. 103—127.

4) 佛教之信仰乃智信，而非迷信. K. T. I, section 宗教, p. 19.

5) 自初發心以迄成佛。恒以轉迷成悟爲一大事業. *Ibid.* Cfr. supra, p. 260, note 3.

6) 佛教之信仰乃兼善，而非獨善. *Ibid.*, p. 20.

7) 佛說曰。有一衆生不成佛者我誓不成佛. *Ibid.*, l. c.

vivants. Cette foi en outre ne fait pas prendre le monde en dégoût [1]). Vouloir, comme font les Catholiques, réjouir le monde en lui proposant un ciel qui est absolument séparé de l'homme, c'est certes un bon moyen pour attirer le peuple stupide, dit Liang K'i-tch'ao, mais, au point de vue bouddhique, ce n'est pas du Mahâyâna mais du Hinâyâna [2]). Bouddha aussi parle du ciel, mais non pas d'un ciel matériel ni d'un ciel appartenant à un autre monde; son ciel est au dedans de notre cœur [3]). De plus le Bouddhisme est une Religion égalitaire [4]), puisque «tous les vivants ont la nature bouddhique»; le Bouddhiste n'a pas besoin d'emprunter une force étrangère [5]), comme font les Chrétiens qui, se sentant impuissants, ont recours à la prière.

En un mot, le Bouddhisme et le Christianisme sont deux Religions importées en Chine. Comment se fait-il que le premier y prospère grandement et que le second est incapable d'en faire autant? Le Christianisme n'estime que la foi superstitieuse: sa Philosophie superficielle ne saurait pas satisfaire nos Chinois distingués! Le Bouddhisme, lui, tient de la Religion et de la Philosophie. Le but de son apologétique c'est de sentir et de comprendre, ce qui est exactement le contraire de la foi superstitieuse: sa méthode c'est la sagesse (pradjnâ), sa force ascétique n'est pas empruntée. Donc, vraiment, il est im-

1) 佛教之信仰乃入世而非厭世. *Ibid.*, l. c.

2) Le Hinâyâna ou Petit Véhicule est une forme du Bouddhisme primitif, égoïste, dans lequel on ne songe qu'à son bonheur, et à l'obtention du nirvana, tandis que le Mahâyâna ou Grand Véhicule est un Bouddhisme plus relevé, dans lequel on n'est plus égoïste mais altruiste. Voir WIEGER, *Histoire des croyances religieuses et des opinions philosophiques en Chine*, Ho Kien-fou, 1917, pp. 363—364. Voir aussi: *Dictionnaire Apologétique*, II, art. *Indes*, col. 655.

3) K. T. I, Section 宗教, p. 21.

4) 佛教之信仰乃平等而非差別. *Ibid.*, p. 22.

5) 佛教之信仰乃自力而非他力. *Ibid.*, l. c.

possible d'assimiler le Bouddhisme à aucune autre Religion ordinaire. Le Chinois n'a pas le défaut d'être superstitieux. Il fait plutôt de la Philosophie que de la Religion; or le Bouddhisme est fait absolument pour marcher la main dans la main avec notre propre Philosophie » [1]).

Point n'est besoin de faire ressortir tout ce qu'il y a là de faux supposés, de préjugés et de confusions dans ce qui regarde l'appréciation du Christianisme. La foi chrétienne en effet n'est pas superstitieuse, comme le prétend Liang K'i-tch'ao; elle repose sur le roc inébranlable de la révélation d'un Dieu infaillible. Vouloir, comme le veut le Bouddhiste, remplacer la foi par la science, c'est une utopie, lorsqu'il s'agit des mystères. Vouloir, appuyé sur ses propres forces, franchir l'abîme qui sépare l'homme de Dieu, sans le pont surnaturel de la prière, c'est voler sans ailes ou sauter sans jambes.

Après tout ce que nous savons du Bouddhisme de Liang K'i-tch'ao, nous ne serons pas étonnés de retrouver sous sa plume cette phrase qui résume bien toutes ses idées: « Le Bouddhisme est spatieux, il est grand, il est profond, il est occulte; comment moi le plus petit et le dernier des lettrés pourrais-je en scruter la dix-millième partie »? [2]).

*
* *

Mais ne l'oublions pas. Liang K'i-tch'ao a dit que la théorie de l'*âme* est capitale dans une Religion [3]). Sur ce point nous sommes pleinement d'accord avec lui. La Religion en effet n'a plus de sens, si l'on supprime l'âme ou si l'on amoindrit la notion. Cherchons

---

1) C. P. V, *a*, p. 127.

2) 佛學廣矣。大矣。深矣。微矣。豈區區末學所能窺其萬一. K. T. I, Section 宗教, p. 23.

3) 宗教家所最重要之一原質何,靈魂是已. C. P. III, *a*, p. 29.

donc à savoir ce qu'en pense notre lettré. Notre tâche se trouve ici singulièrement facilitée, car Liang K'i-tch'ao lui même nous a consigné toutes ses idées sur ce sujet dans un article intitulé: « Mes idées sur la mort et la vie » écrit en 1904 [1]). Nous n'avons qu'à le suivre de près, et, le plus souvent, à le laisser parler lui-même. C'est ici qu'il se révèle en plein tel qu'il est, c'est-à-dire Bouddhiste éclectique: tous ses efforts tendent à faire concorder sa Philosophie indienne ou chinoise avec la Philosophie européenne moderne; c'est là tout Liang K'i-tch'ao, un homme cherchant de perpétuels compromis entre la science occidentale et la science orientale.

La thèse sur l'immortalité est ainsi énoncée par Liang: « Nous mourrons tous, mais nous ne mourrons pas entièrement; ce qui mourra ce sera notre individualité, ce qui ne mourra pas ce sera notre collectivité » [2]). Nous mourrons d'abord. Eh oui. Un nombre incalculable d'hommes, nés avant nous, sont morts: nous aussi donc nous mourrons: « c'est là une chose inévitable ». Et puisque la mort est inévitable, est-ce que tout finit donc avec elle? Les Philosophes, les Sages, les grands hommes, les bons, les méchants, les savants et les ignorants sont morts, mais cependant il reste d'eux quelque chose encore maintenant. Quoi donc?

« Depuis les Religions anciennes du temps des barbares, on a toujours parlé d'âme. La Religion catholique même, qui est une Religion civilisée, et qui est celle qui a le plus d'influence dans les pays policés, parle aussi de l'âme. Le Confucianisme n'en parle pas beaucoup. Le Bouddhisme au contraire traite cette question. Les Philosophes d'Europe et d'Amérique et surtout les Evolutionnistes

1) 余之死生觀. Cet article se trouve dans C. P. XI, B, pp. 140—160.

2) 吾輩皆死。吾輩皆不死。死者吾輩之個體也 不死者吾輩之群體也. C. P. XI, B, p 153.

attaquent la notion catholique de l'âme. Est-ce que de fait l'âme existe ou non? et, si elle existe, quelle est sa nature? voilà la plus grande question débattue depuis plusieurs milliers d'années dans le monde de la pensée. La discussion est arrivée actuellement à son paroxysme, mais elle n'est pas encore vidée» [1]). Tout le monde cependant soutient que quelque chose reste après la mort. Pour les uns c'est l'âme, pour d'autres, non. Quant à moi, ajoute le Maître, voulant traiter la question dans toute son ampleur, j'appellerai ce quelque chose non pas âme (靈魂) mais esprit (精神) [2]).

Essayons de comprendre mieux. D'après le Bouddhiste tous les êtres vivants ont, de toute éternité, deux principes, la Véritable immutabilité (真如) et l'Obscurité (無明). Le premier ne saurait pas changer, le second au contraire évolue. La somme des énergies des Obscurités c'est le monde. « Le monde est donc formé de la psychologie des hommes qui l'habitent, de même que la société est formée de la psychologie des hommes qui la composent et que l'individu est formé de sa propre psychologie». Cela veut dire, croyons-nous, que l'Obscurité, en évoluant pour devenir clarté, forme l'individu, puis les Obscurités de tous les individus prises ensemble forment la société, et celles de toutes les sociétés forment le monde. « Bouddha dit: tous les dix mille êtres visibles sont toujours changeants; ils naissent et périssent en un instant, ils s'en

1) Ailleurs (C. P. III, *a*, pp. 76—77), Liang K'i-tch'ao, à propos de l'existence de l'âme, ramène la fameuse division spencérienne de la Philosophie. Il dit: «selon la Philosophie ancienne cette question fait partie (du traité) de l'inconnaissable». Cependant il est certain par l'histoire, par les monuments et par la tradition que les Mânes (鬼) existent: «moi-même, il y a neuf ans (en 1893) j'ai eu pendant plusieurs mois des «interviews» avec les Mânes: l'histoire en serait très longue: je crois donc à leur existence».

2) Le mot «esprit» ne doit pas être pris ici dans son sens philosophique de substance immatérielle. Il signifie plutôt l'influence qu'un homme exerce sur les autres ou les conséquences d'une théorie, comme quand on parle d'esprit révolutionnaire, d'esprit ambiant, d'esprit de Rousseau, etc.

vont et ne restent pas. Mais en eux il y a une chose en vertu de laquelle l'antécédent est relié au conséquent: le premier produit le second et celui-ci reproduit celui-là: la première et la seconde évolution sont inséparables. Or ce quelque chose c'est le *Kié-mouo* 羯磨 [1]. Il ressemble au courant électrique, qui, en faisant briller une lampe, se consume, mais laisse des traces de son passage sur le compteur, ou encore à la partie assimilable de notre nourriture, après qu'on en a rejeté tous les déchets ».

Or les éléments chimiques de notre corps sont en perpétuel changement; donc en nous-mêmes rien de stable. Mon moi d'aujourd'hui n'est pas le moi d'autrefois. Ce qui relie mon corps, non seulement avec celui des autres hommes, mais aussi avec celui de tous les êtres vivants, et ce qui relie entre eux les pays, les familles, les clans et les sociétés ce sont les *Kié-mouo* réunis. Donc, ce que je dis, ce que je pense, ce que je sens, ce que je fais a sa répercussion dans le *Kié-mouo* général et ne saurait pas se perdre. Moi et les autres nous nous en ressentirons un jour.

« J'accepte cette théorie et je m'étonne de la parfaite concordance qui existe entre elle et les thèses des Evolutionnistes d'aujourd'hui ». En effet, ce qui meurt et ce qui ne meurt pas sont deux choses parfaitement distinctes. Prenons un exemple: dans une plante, autre chose est la racine et les branches, et autre chose, le fruit, les fleurs et les feuilles. Ces derniers se détachent de leur souche, et, tout en changeant, passent dans les plantes qui sortiront d'eux:

1) Le premier caractère 羯 signifie « mince », le second 磨 « broyer sous une meule de moulin »; le tout nous indique donc quelque chose d'excessivement fin, résultat des innombrables triturations de la roue de la métempsycose. Du reste cette expression remplace celle plus ancienne de 神我 (le moi spirituel) qui désigne « l'être intérieur... subtil, personnel, intelligent, agissant, survivant, immortel. Cet être toujours le même, revêt dans ses métempsycoses successives, des formes, des robes diverses ». WIEGER, *Textes philosophiques*, p. 343.

ils ne meurent donc pas, ou du moins pas complètement. Il en va de même pour les hommes, d'après les Evolutionnistes. Chaque homme a quelque chose qu'il a reçu de ses parents et que lui même à son tour transmettra à ses enfants: ce quelque chose a subi des changements et en subira encore d'autres, sans cependant finir. Qu'est-ce donc? Ces sont les caractères héréditaires. L'homme en effet est en fonction du milieu qu'il habite. Ce milieu produit en lui des impressions qui, en luttant entre elles, d'après les principes évolutionnistes, aboutissent à un ensemble de qualités qui lui sont spéciales et qui forment son propre caractère. Et il n'y a pas que l'individu à avoir ce caractère. Ce qui distingue les races, les clans, les pays ce sont précisément leurs caractères. L'étude de ces caractères, i. e. de ce que les morts ont laissé à ces clans, à ces races et à ces pays fait l'objet de l'Ethnologie et de la Psychologie des nations.

Ce caractère n'est pas immuable. Ce qu'on reçoit de son père s'unit avec ce qu'on reçoit du milieu dans lequel on se trouve et forme la nature spéciale, le caractère propre (特性). Ce caractère propre à son tour évolue lui aussi: on devient alors bon ou mauvais, ignorant ou savant etc. De sorte que, à la mort, on lègue à ses enfants: a) ce qu'on a reçu de ses ancêtres, b) ce qu'on a reçu de la société, c) ce qu'on s'est donné soi-même. Les enfants transmetteront eux-aussi ce triple héritage à leurs enfants et ainsi de suite. Nos ancêtres en ont fait de même. Et voilà cette chose qui, sans cesser d'exister, subit des changements. Voilà ce qui explique comment les descendants puissent, après des centaines et des milliers d'années, se ressentir des actions posées autrefois par les sages, les grands hommes et même les méchants de leur pays ou de leur société. Même les petits *Kié-mouo* des gens du peuple de toute la société

s'unissent et en imprègnent l'air: par leurs efforts ils peuvent arriver à la modifier. Et voilà pourquoi je dis que les innombrables sages ou ignorants, bons ou méchants, des siècles passés, nous ont laissé quelque chose d'immortel».

Les Evolutionnistes conviennent donc avec les Bouddhistes en ce que tous admettent qu'il reste quelque chose après la mort. Pour les uns ce sont les caractères héréditaires (遺專性): pour les autres c'est cet esprit subtil appelé *Kié-mouo* (羯磨). «Voulant, dit Liang K'i-tch'ao, mettre tout le monde d'accord, j'appellerai ce quelque chose l'*esprit* (l'énergie?)».

«La notion catholique de l'âme (de l'être spirituel) est, au point de vue bouddhiste et évolutionniste, plutot fragmentaire. Cependant la doctrine la plus relevée et la plus importante, dans le Catholicisme, c'est celle de la Trinité (三位一體). Les trois Personnes sont le Saint Père (聖父), le Saint Fils (聖子) et le Saint Esprit (聖靈). Le Saint Père c'est le Souverain d'en-haut (上帝), le Saint Fils c'est le Brillant Vénérable (景尊) et le Saint Esprit c'est le Tsin-chen (精神) ou l'esprit qui pénètre, qui sert de trait d'union entre le Souverain, le Vénérable et tous les hommes (sic). Si l'on parle d'après l'ensemble, *le total*, cela s'appelle Saint Esprit; si l'on parle d'après l'individu, *l'unité*, cela prend le nom d'âme. Or pourquoi l'âme est-elle immortelle? Parce qu'elle est en communication avec le Souverain (帝). C'est pourquoi les Catholiques disent qu'au dessus de la seconde vie qui est celle du corps, il y a encore une première vie qui ne finit pas. Et malgré les violentes attaques des Evolutionnistes contre le Brillant Vénérable, (cette doctrine) ne peut peut-être pas faire de difficulté»[1]). Cependant

1) Ce passage très curieux, au sujet de la Très Sainte Trinité, mérite d'être rapporté en son entier. Voici le texte:

la doctrine catholique n'est pas aussi profonde et aussi mystérieuse que la doctrine bouddhique: le sens en est pourtant le même. Quant au Confucianisme, ce qui reste après la mort c'est la bonne ou la mauvaise renommée. C'est donc bien *«l'esprit»*.

En somme tous les Philosophes admettent deux mondes: un monde matériel (物質界) et un monde immatériel (非物質界). Le premier se trouve dans chaque individu, le second au contraire dépend de l'ensemble, du *total* (拓都體). Ce total est double. Le *petit total* se retrouve dans chaque famille, dans chaque clan, dans chaque nation, dans chaque société. Le *grand total* est l'ensemble d'un nombre incalculable «de plusieurs grands mille mondes». Or ce qui ne meurt pas c'est le total, tout total grand ou petit.

Traduisons cette idée en langage bouddhique. Chaque individu a son *Kié-mouo*: la réunion de plusieurs *Kié-mouo* forme les familles, les clans, les nations, et les mondes avec leurs *Kié-mouo* spéciaux, qui en constituent précisément la sanction: en cela le Bouddhisme et le Confucianisme tombent d'accord, quoique celui-ci se borne à parler seulement de la sanction de la famille.

Cette théorie cadre aussi avec la thèse évolutionniste: les carac-

景教言靈魂。以視佛及進化論者之說、其義似稍局矣、雖然。景教有最精最要之一言焉。曰三位一體、三位者、此譯聖父聖子聖靈。聖父謂上帝、聖子謂景尊。聖靈即精神。通於帝與尊與一切人類之間者也。以拓都體言之則曰聖靈。以幺匿體言之則曰靈魂。靈魂何以能不死。以其通於帝也、故景教言人類之軀殼爲第二生命。其上更有第一生命者存。雖進化論家極謗景尊者。或未能難也。C. P. XI, B, p. 147.

tères héréditaires en effet ne sont que ce qu'il y a de plus grossier en fait d'esprit: en vertu de cette doctrine, le bien ou le mal fait par nos ancêtres est étroitement lié avec nous, car il nous a été transmis par hérédité. La science actuelle n'est donc pas en opposition avec la manière de voir du Bouddhiste.

Il n'est pas possible de passer en revue tous les autres systèmes philosophiques, d'autant plus que tous disent à peu près la même chose.

Nous pouvons donc conclure: « Tous nous mourrons, mais nous ne mourrons pas entièrement ». Et voilà pour la première partie de la thèse.

La seconde s'énonce ainsi: « ce qui mourra sera notre individualité: ce qui ne mourra pas sera notre collectivité ». Distinguons en effet le *moi* (我) et le *lui* (彼): subdivisons ensuite l'un et l'autre. « Moi, en effet, j'ai un *grand moi* (大我) et un *petit moi* (小我), de même que lui a un *grand lui* (大彼) et un *petit lui* (小彼). Qu'est ce que le *grand moi*? c'est ma collectivité (我之羣體是也). Et qu'est-ce que le *petit moi*? c'est mon individualité (我之箇體是也). Qu'est-ce que maintenant le *grand lui*? c'est l'ensemble des éléments matériels que contient mon corps, c'est l'enveloppe corporelle (我箇體所含物質的全部是也卽軀殼). Qu'est-ce que le *petit lui*? c'est chaque partie (viscères, sang, molécules) des éléments matériels contenue dans mon corps (我箇體所含物質之各分子是也). Si le *petit lui* ne meurt pas, il est impossible de faire subsister le *petit moi*: et si le *grand lui* ne meurt pas il est impossible de conserver le *grand moi*. Si en effet les éléments matériels de mon corps s'arrêtaient sans changer, en un instant, il s'en serait fait de ma vie. Or de même que le sang et les autres éléments corporels sont des parties qui forment mon corps; de même

mon corps, dans la société, est une partie qui forme cette même société. Le sang doit périr pour être utile à mon corps et mon corps doit aussi mourir pour se rendre utile à la société. Et cette obligation diffère des autres obligations, en ce qu'on ne peut pas s'y soustraire.

Yang-tou (楊度) dit: «Les grands hommes de l'antiquité sont morts, mais leur esprit s'est largement répandu dans la société d'alors et dans celle qui est venue après eux. Confucius est mort, mais l'esprit de tous les adeptes de la Jou-kiao (Religion des lettrés) est bien son esprit. Sakya est mort, mais l'esprit de ses fidèles est bien son esprit aussi. Confucius est mort par rapport à la Chine, mais il vit par rapport au Japon. Sakya est mort par rapport aux Indes, mais il vit par râpport au Japon. Car ce qui est mort, c'est leur corps et leur âme inférieure (魄); ce qui vit c'est leur esprit. Allons plus avant. Tous ceux qui parlent actuellement de république, estiment Washington, ceux qui parlent d'exploits militaires estiment Napoléon; Rousseau est loué par les tenants des droits de l'homme, Darwin par les Evolutionnistes sociaux. Car depuis que le monde a possédé Confucius, Sakya, Washington, Napoléon et Darwin jusqu'à maintenant, leur esprit s'est transmis dans je ne sais combien de millions d'autres Confucius, Sakya, Washington, Napoléon, Rousseau et Darwin qui ont formé ce joli monde actuel.... Comment cela? Simplement parce qu'on emprunte le corps des hommes à venir pour lui faire porter l'esprit du *moi* qui passe. Mon corps a une fin, mais le corps des hommes à venir n'en a pas. C'est pourquoi mon esprit et celui des hommes futurs sont intimement liés et progressent mutuellement. Si l'on n'arrive pas au dernier jour du monde, à la cessation des générations humaines, il n'y a pas de jour de mort pour cet esprit. C'est magnifique! Vraiment l'esprit humain peut ne pas mourir».

Conclusion: puisque nous avons un corps mortel et un esprit immortel, nous aurions tort de faire grand cas du premier aux dépens du second.

Après ce long exposé, de la Psychologie de notre Maître qui, certes, contient un bon nombre de points obscurs, il nous semble qu'il est facile de voir ce que précisément nous affirmions plus haut, savoir que Liang K'i-tch'ao est un Bouddhiste éclectique. Il part en effet de la doctrine du Kié-mouo de Sakya, et, par des efforts qui ne sont que trop visibles, il tâche de la mettre d'accord avec celle de la renommée, dont parle Confucius, avec celle des caractères héréditaires, telle qu'elle est exposée par les Evolutionnistes, et, enfin, avec la Doctrine catholique. Pour lui pas d'âme personnelle; pourtant tout ne finira pas avec notre mort: après, notre esprit, notre influence bonne ou mauvaise restera, c'est-à-dire que pratiquement nous ferons parler de nous en bonne ou en mauvaise part, et c'est tout!... C'est vraiment bien consolant!...

***

Sachant déjà ce qu'est l'âme pour Liang K'i-tch'ao, demandons-lui ce que doit être maintenant l'*éducation*, cet ornement si précieux de l'âme, ou plutôt de l'homme. Ici il est très réservé: « Je ne suis pas éducateur, dit-il, pourtant j'ai une ou deux idées que je n'ose pas garder pour moi tout seul »[1]. Mais ce n'est là que de la modestie orientale. Dans la seule édition Koang-tche, en effet, nous trouvons 99 pages de petits caractères sérrés, placées toutes sous la rubrique « Éducation ». Il va sans dire que nous ne pouvons pas les analyser toutes. Disons seulement ce que Liang K'i-tch'ao pense du but de l'éducation.

Voulant, dit-il, fixer le but de l'éducation en Chine, j'invite mes

1) K. T. I, Section 教育, p. 4.

lecteurs à se rendre compte d'abord de l'esprit de l'éducation, tel qu'il a existé et existe encore à l'étranger. Or nous avons trois représentants de l'éducation d'autrefois: Athènes, Sparte et les pays catholiques et trois autres représentants de l'éducation actuelle: l'Angleterre, l'Allemagne et le Japon.

Voici ce qu'il dit de l'éducation catholique. « L'éducation catholique n'est pas une éducation de citoyens. Cependant son but est grand et solide et il mérite grandement d'être imité: c'est grâce à elle que le fil de la civilisation ne s'est pas brisé au Moyen-age: et c'est grâce à elle aussi que l'incommensurable civilisation actuelle s'est développée. Ainsi donc, nous ne pouvons pas ne pas en parler. Le Christianisme n'a pas de méthode éducative, de système et de matières d'enseignement, propres à lui. Voici ses caractéristiques. Jésus est considéré comme l'idéal de l'éducation et comme le modèle des éducateurs. Le but qu'on se propose, c'est d'observer strictement la loi, de respecter sa liberté et celle des autres. L'essentiel c'est d'avoir une foi sincère. Voici les moyens qu'on emploie: souffrir, supporter les injures, devenir bon et même tuer son corps (le mortifier?). Au début du Moyen Age, l'Eglise n'avait pas d'écoles, mais..., dans la suite, les écoles chrétiennes se sont répandues sur toute la terre: elles peuvent maintenant réunir un nombre infini d'hommes de différents pays et de différentes races et en faire une immense société, jamais vue depuis mille antiquités. Son influence est tellement grande qu'elle peut lutter parfois avec l'état et parfois même l'emporter sur lui » [1]).

Après avoir ainsi passé en revue les différents systèmes d'éducation anciens et modernes, voici la conclusion à laquelle arrive Liang K'i-tch'ao. L'éducation toute philosophique d'Athènes était apte à

1) K. T. I, Section 教育, p. 4.

former des citadins mais non pas des citoyens. Sparte, trop autoritaire, était incapable de former un peuple autonome qui n'eût pas besoin de l'appui constant du gouvernement. En France, depuis Napoléon, le pouvoir du gouvernement central est excessif: ses écoles n'ont pour but que de lui donner des fonctionnaires; les révolutions politiques n'ont pas changé cette coutume; les étudiants français ne demandent qu'à passer des examens et à avoir des places. En Autriche, Metternich, voulant restreindre les droits du peuple et se concilier ses bonnes grâces, lui fit enseigner «les très pourris cantiques chrétiens» et le latin: le système n'eut pas de succès. En Russie, l'éducation dépend du Saint Synode: puisque c'est une monarchie absolue, il convient qu'on y adopte un système d'éducation qui tient de l'absolutisme: mais, gare! aller ainsi contre le courant universel, c'est s'exposer à une révolution!... Au Japon, on a fait table rase de la morale confucéenne et on ne l'a pas remplacée par la morale européenne: les moeurs sont donc de plus en plus corrompues.

Et en Chine? Jusqu'ici on a marché sans savoir où on allait. Un tel dit un bon jour: c'est l'Anglais, qu'il faut enseigner, et vite on se met à enseigner l'Anglais. D'autres disent qu'il faut étudier le Japonais, l'Histoire, la Géographie, la Gymnastique et immédiatement on ouvre des écoles dans ce sens. Les uns prônent les petites écoles, les autres les livres de classe. Nous allons à la dérive. Nous sommes comme un bateau qui navigue sans boussole, ou comme un joueur de violon qui n'a pas le ton. Sachons donc où nous voulons aller.

Si nous voulons former de fins lettrés, imitons Athènes: si nous voulons des citoyens endurants et obéissants, imitons Sparte: si nous avons besoin de gens sincères, aimant tout le monde, superstitieux,

religieux, imitons les pays chrétiens; si nous désirons des hommes autonomes et entreprenants, imitons l'Angleterre; s'il nous faut des citoyens cherchant la force dans l'union, imitons l'Allemagne. En tout cas, sachons d'abord ce que nous voulons. Or jusqu'ici on n'a pas su ce qu'on voulait [1]).

Quelle éducation faut-il faire nôtre? Ecartons d'abord l'éducation chrétienne. Elle a certes joué un grand rôle dans la civilisation d'Europe, mais elle ne convient plus à notre époque actuelle! . . . De plus elle est à notre peuple comme la glace est au charbon. Empruntons leur esprit, mais leur esprit seulement, à Athènes et à Sparte. D'aucuns disent: imitons la France qui «depuis longtemps est le centre de la civilisation européenne et la force motrice de l'univers entier au XIXe siècle». Mais notre caractère est trop différent du caractère français: le Français est vif, nous autres nous sommes calmes; de plus, au point de vue historique et géographique, nous n'avons aucun point de ressemblance avec la France. D'autres proposent de se mettre à la remorque du Japon. Non, le Japon est une île et la Chine un continent; le Japon a connu longtemps le système de la féodalité, tandis que nous nous avons fait l'union depuis longtemps déjà. Que reste-t-il alors? Les deux grands peuples, les Anglais et les Allemands [2]). Imitons l'esprit conservateur des premiers et l'esprit d'union des derniers.

Sans doute, les différents pays du monde ont tous leurs caractéristiques, déterminées par leur histoire, par leur situation géographique et par les idées qui s'y sont répandues. Mais enfin on peut dire que tous ont un but commun, qu'il ne nous convient pas de changer. Ce but quel est-il? C'est de faire que l'homme ait une

1) Liang K'i-tch'ao écrivait ces lignes en 1902.

2) Notre Maître est médusé par la grandeur des Anglo-Saxons. Voir C. P. I, A, pp. 12—19.

vraie éducation humaine et jouisse de ses droits, qu'il ne soit pas un mannequin dans les mains d'un autre, mais qu'il soit doué d'initiative, qu'il soit maître de lui-même et non pas esclave d'un autre, qu'il sache se gouverner, qu'il soit homme de son temps et de son pays. Voilà le but que nous devons nous proposer dans l'instruction à donner à nos enfants.

***

Liang K'i-tch'ao écrit et parle de tout : de Religion, de science sociale, d'économie politique, de philosophie, d'actualités, d'histoire, de littérature et surtout de politique ; plusieurs livres ne suffiraient pas pour se rendre compte de ses idées sur tous ces différents sujets.

Nous croyons cependant que ce que nous en avons dit suffit à faire connaître un peu l'*homme* et l'*oeuvre*. L'oeuvre est déjà grande et elle menace de devenir immense. L'homme est un éclectique : il est peu ou point personnel. Ses connaissances superficielles sur presque tout le savoir humain lui permettent d'écrire sur tout : mais on devine aussi dans quel esprit et de quelle manière ! Médusé par tous nos mauvais systèmes philosophiques et par le faux brillant scientifique de nos Evolutionnistes et de nos Libres Penseurs, il est fort souvent exposé à prendre pour de l'or pur ce qui n'est que du clinquant. Plus de travail intensif et moins de travail extensif lui rendrait service. Plus de réflexion personnelle aussi, plus d'étude approfondie. A le lire, on sent souvent qu'il est beaucoup trop superficiel, et c'est dommage ! Un esprit comme le sien serait fait pour connaître la vérité, toute la vérité, et un pinceau tel que le sien mériterait de servir une cause plus noble et plus haute aussi.

LES CORRESPONDANTS DE BERTIN,

Secrétaire d'État au XVIII[e] siècle,

PAR

HENRI CORDIER. [1])

VII.

MICHEL BENOIST.

Le P. Michel BENOIST 蔣友仁 *Tsiang Yeou-jen*, est né à Autun le 8 octobre 1715; il entra le 19 mars 1737 dans la Compagnie de Jésus et il arriva à Macao le 12 juillet 1744; il est mort à Pe King le 23 octobre 1774, étant Supérieur de la résidence des missionnaires français à Pe King.

Il avait étudié l'astronomie à Paris avec La Caille et Le Mennier; il composa une mappemonde en deux hémisphères 坤輿全圖 *Kouen in ts'iuouen t'ou* offerte manuscrite en 1761 à K'ien Loung et gravée sur bois à Pe King en 1767; une Carte générale du Ciel, 新製渾天儀, et une Carte générale de l'Empire en 104 feuilles gravées sur cuivre en 1769 et années suivantes. Sa traduction du *Chou King* est restée manuscrite. La Collection de Bertin renferme huit lettres du P. Benoist de 1766 à 1770.

I

12 octobre 1766.

Monseigneur,

Vers la fin de janvier de cette année 1766 les deux Prêtres chinois, Louis Ko [*Kao* 高類思] et Etienne YANG [楊德望] [2]), sont arrivés ici à notre Résidence françoise de Pe King [3]) d'où ils étoient partis le 7 juillet 1751 pour aller en Europe, après avoir été 4 ans sous ma direction pour apprendre les éléments de notre

1) Voir *T'oung Pao*, Mai, Octobre et Décembre 1913, Juillet 1914, Mars et Mai 1915.

2) Voir *Les Chinois de Turgot* par M. Henri CORDIER. (*Florilegium Melchior de Vogüé*, 1909, pp. 151—158).

3) Les deux Chinois rentrèrent à Pe King à la fin de janvier 1766.

St^e^. Religion, de la langue latine et de la littérature chinoise. Ils ont ici raconté en détail ce qu'ils m'avoient déja écrit en général dès leur arrivée à Canton, les soins que Votre Excellence avoit daigné prendre d'eux après la dispersion de notre Compagnie, les bienfaits dont elle les avoit comblés, les magnifiques présents qu'elle leur avoit obtenus de notre Auguste et Bien Aimé Monarque, et en même temps les engagements qu'ils avoient pris avec V. Exc. de profiter des occasions que leurs fonctions de Missionnaires pourroient leur procurer, pour faire différentes observations qui contribuassent au progrès des sciences et des arts que V. Exc. désire de faire de plus en plus fleurir dans notre Royaume. Puisque l'un et l'autre sont venus se réfugier chez nous et que peut-être il leur eut été difficile de prendre un autre parti, je rendrai compte à V. Exc. de la conduite que j'ai tenue à leur égard.

Les deux PP. Yang et Ko lorsqu'ils sont partis pour l'Europe n'avoient guère d'autre connoissance de la Chine que celles que les enfants, tels qu'ils étoient alors, avoient pu acquérir dans leur voyage de Pe King à Macao: car avant qu'ils fussent reçus à notre Eglise, ils n'étoient ni en âge, ni à portée, de savoir ce qui se passe dans le monde, et tout le temps qu'ils ont été chez nous, je veillois à ce qu'ils n'eussent communication avec qui que ce soit, sinon avec le maitre chinois qu'on leur avoit donné. Pendant 14 ans qu'ils ont été en France ou avec les François, ils ont pris les idées françoises, les manières françoises, et à leur arrivée à Canton, ils ont vu qu'il leur faudroit bien réformer leurs idées et que les moeurs et le Gouvernement de Chine étoient bien différents des moeurs du Gouvernement de France.

Ils ont été témoins des précautions qu'on prend pour que les Européens n'aient communication avec quelqu'autre Chinois que ce puisse être, sinon avec une compagnie de quelques personnes établies pour le commerce. Ils ont appris comment on s'étoit comporté les

années précédentes à l'occasion de Mr Flint [1]), Anglois qui avoit entrepris de venir par Mer jusqu'à un port de la Province de Pe King, dans l'intention de faire pénétrer jusqu'à la Cour les plaintes qu'il avoit à porter contre les Mandarins de Canton. L'arrivée de l'Anglois au Port de la Province fut effectivement annoncée à la Cour: mais le succès fut bien différent de celui qu'il s'étoit proposé. Il fut reconduit à Canton et condamné à 3 années de prison pour avoir tenté de pénétrer dans l'Empire contre la deffense qui en est faite à tous les étrangers. Tous les Chinois qu'on crut lui avoir aidé ou servi dans son entreprise furent bien plus rigoureusement punis. L'écrivain qui lui avoit dressé le placet fut condamné à avoir la tête coupée. D'autres qui avoient rendu d'autres services, furent battus, exilés, leurs biens confisqués: enfin nous autres Européans de Pe King en avons même souffert; car le *Tsong tou* ou Gouverneur de la Province de Canton demanda à l'Empereur et obtint que les relations entre les Européans de Pe King et ceux de Canton fussent deffendues sous des peines très rigoureuses; ce qui fait que depuis 7 ans, les voyes publiques nous étant interdites, nous ne pouvons nous en servir que pour écrire quelquefois des petits billets sous des noms empruntés et en exposant ceux qui nous rendent le service de nous prêter leurs noms pour recevoir ou porter ces billets. Pour les lettres que nous envoyons en Europe ou que nous pouvons en recevoir, il nous faut envoyer des exprès, qui outre le danger qu'ils courent eux-mêmes beaucoup plus encore que nous, ne peuvent faire qu'à grands frais un voyage de douze cent lieues qu'on compte d'ici à Canton tant pour l'aller que pour le retour [2]). Les PP. Yang et Ko s'apperçurent bientôt que toutes ces circonstances rendoient

---

1) Voir note envoyée par Poivre, *T'oung Pao,* Juillet 1914, pp. 329—332.

2) Na. Ces rigueurs ont cessé pendant plusieurs années et au commencement de 1767. Mais elles ont recommencé depuis deux ans à l'occasion des troubles élevés contre les missions, ce qui rend la correspondance très infructueuse. [Note du P. B.]

leur séjour dangereux à Canton, qu'ils n'avoient point de meilleur parti à prendre que de suivre les sages instructions qu'on leur avoit données en France et de partir au plus tôt pour Pe King. Ainsi quoiqu'on eut reçu nouvelle à Canton que les domestiques que j'y avois envoyés y devoient bientôt arriver, il parut plus prudent de ne pas les attendre et de chercher quelque conducteur de confiance. Le P. Le Febvre, Supérieur général de notre Mission Françoise, qui, heureusement pour les deux nouveaux arrivés, étoit actuellement à Canton et leur avoit beaucoup servis pour leur débarquement, trouvât ce conducteur et pourvut à tout ce qui étoit nécessaire pour le voyage. Ils se mirent donc en chemin, ne portant avec eux ni lettres, ni écrit Européan, pas même leur Bréviaire ou quelqu'autre chose d'Europe qui put dans les douanes les exposer au moindre soupçon. Arrivés à Pe King, ils vinrent tout de suite à notre résidence précisement dans le temps que nous revenions de faire les obsèques d'un de nos Jésuites françois qui depuis 30 ans étoit occupé dans le palais de l'Empereur à l'horlogerie et à la construction de différentes machines [1]). Il eut été difficile aux deux P.P. d'aller demeurer ailleurs que dans quelqu'unes de nos Maisons. Le P. Ko n'a plus de proches parents et des parents éloignés qu'il a, soit chrétiens, soit infidelles, aucun ne seroit en état de le reconnoitre; il n'a pas même cru qu'il fut convenable qu'il les alla voir. Pour le P. Yang, il a encore sa mère, femme de bon sens et de beaucoup de Vertu que nous entretenons pour catéchiser les femmes de notre Chrétienté. Quant à ses autres parents, la plupart sont dans le goût de ceux du P. Ko. L'un et l'autre des deux PP. non seulement ne peut pas demeurer chez ses parents, mais doit encore avec eux prendre beaucoup de précautions. Si ces parents venoient à soupçonner qu'ils eussent quelque chose en leur disposition, ils viendroient bientôt en

1) Sans doute le frère *Gilles* Thébault, 楊自新 *Yang Tse-sin*, né à St. Malo le 8 juillet 1703; arrivé en Chine, 5 août 1738; † à Pe King, 18 janvier 1766.

foule les assiéger et les menacer de les accuser s'ils ne les aident: Nous ne voyons que trop ces sortes de menaces mises en exécution: hors si on venoit les accuser d'avoir été en Europe et d'avoir des relations avec les Européans, il iroit sûrement de leur tête et peut être de la nôtre qui les avons envoyés.

L'intention de Votre Exc. en les comblant de tant de bienfaits a été sans doute la même que celle du Grand Colbert lorsqu'il disoit à des Missionnaires qui partoient pour la Chine comblés de ses bienfaits, qu'il souhaiteroit que dans les voyages qu'ils sont obligés de faire pour convertir les infidelles et gagner des âmes à J. C., ils se servissent de ces occasions, et que dans les temps qu'ils sont un peu moins occupés à la prédication de l'Evangile, ils fissent toutes les observations qu'ils pourroient pour la perfection des sciences et des arts. Si sous prétexte de s'appliquer à ce qui regarde les sciences et les arts, les PP. Ko et Yang négligeoient le salut de leurs compatriotes, je ne doute pas Mgr., que Votre Excellence n'en fût irritée et ne leur en fit de vifs reproches. Hors pour travailler au salut de leurs compatriotes, catéchiser, prêcher, administrer les sacrements, il faut absolument l'approbation des prélats; je ne crois pas qu'aucun prélat de Chine veuille leur donner des approbations, s'ils ne sont pas unis à quelque corps de Missionnaires qui leur assigne des districts dans lesquels ils pussent travailler, qui réponde de leur conduite et qui puisse agir en cas qu'à leur occasion il survienne quelque affaire. L'année dernière deux de nos prêtres chinois furent pris presqu'en même temps dans deux différents endroits du district de cette Province, l'un et l'autre furent emprisonnés, soufflетés; les Chrétiens principaux du district saisis et plusieurs d'entre eux mis à la torture. Si personne ne s'étoit intéressé dans cette affaire, il y auroit probablement eu une violente persécution: Mais en les faisant passer pour maitres de langue dans nos Eglises, à force de sollicitations auprès des connoissances que nous pouvons

avoir ici à Pe King et en dépensant quelque chose pour gagner les gens des Tribunaux des lieux civils où ils avoient été pris, on les a relachés et on nous les a rendus. Il n'y a guerre d'année qu'il n'arrive dans quelques unes de nos Missions pareille affaire dont un particulier qui ne dépendra d'aucun corps de Missionnaires aura infiniment plus de peine à se tirer que s'il est de quelque corps dont tous les membres à l'envi s'intéresseront pour le tirer d'intrigue et pourront même interesser encore les membres des autres corps.

Pour seconder les intentions de V. Exc. il seroit bon que les PP. Ko et Yang entretinssent des liaisons, soit avec des personnes lettrées dont ils pussent tirer des connoissances sur différentes matières indiquées dans leurs instructions, soit avec des personnes en place à la faveur et sous la protection des quelles ils pussent faire leurs différentes recherches, sur les sciences, les manufactures et les arts: et c'est à tâcher de gagner cette protection et cette faveur lorsque quelque circonstance particulière l'exige que V. Exc. a destiné les présents qu'elle leur a procurés: mais ici les lettrés ou sont en place, ou aspirent; et suivant les usages de Chine, il est difficile aux PP. Yang et Ko d'avoir des liaisons avec des seigneurs ou autres personnes distinguées, et leurs présents ils ne peuvent pas eux-mêmes en faire usage et les offrir. L'Empereur nous permet de lui offrir des présents, les Princes et les Grands en reçoivent de nous; ils ne craignent point de nous admettre en leur présence, de s'entretenir avec nous, de venir même nous visiter dans nos Eglises, mais c'est à titre d'étrangers protégés de l'Empereur et occupés à son service qu'ils en usent avec nous de la sorte; ils n'en useront pas de même avec les gens d'ici. Un Prince du sang nous fera l'honneur de nous faire asseoir en sa présence; et il n'osera faire cet honneur à d'autres inférieurs quoique honorés de grands Mandarinats. Ici tout homme qui n'est point en place est rampant devant celui qui est en place. Outre que les PP. Ko et Yang n'ont aucun

grade ni autre titre apparent qui puisse leur attirer quelques égards de la part de leurs compatriotes infidèles qui sont en place, comme d'ailleurs on ne les verra point exercer aucune profession dont ils puissent tirer de quoi subsister, si on les voit à leur aise et même en état de faire des libéralités de choses Européannes, on ne sera pas longtemps sans soupçonner quelque chose. Les recherches et les examens succéderont bientôt aux soupçons: or si une fois ils viennent à être recherchés, leur vie est dans un danger évident, ou tout au moins il seroient mis hors d'état de profiter des bienfaits dont V. Exc. les a comblés et de rendre aucun service ici à notre Royaume de France.

Voilà, Monseigneur, une partie des considérations qui ont déterminé les deux PP. Ko et Yang à tenir la conduitte qu'ils ont tenue. Outre que leur bon cœur ne pouvoit pas ne pas être sensible aux soins que nous leur avons donnés dès leur plus tendre enfance, aux dépenses considérables que nous avons faites, tant pour les élever ici pendant plusieurs années que pour les envoyer en Europe et les y faire élever, au soin que nous avons pris de pourvoir à la subsistance tant de la mère du P. Yang depuis que son fils est entré chez nous que du père du P. Ko jusqu'à ce que le bon Dieu en ait disposé; ils ont bien vu l'un et l'autre que, quoique dans leur propre Pays, ils seroient encore et plus décemment et plus en sureté chez nous que partout ailleurs. Si ils avoient eu un chez eux ailleurs que dans notre Eglise, ils n'auroient pu avoir dans ce chez eux ni livres, ni machines, ni autre chose d'Europe; ils n'auroient pu écrire, envoyer, recevoir des écrits Européans et les conserver chez eux sans donner des soupçons qui les auroient bientôt fait découvrir. Avec nous au contraire, ils n'ont point ces inconvéniens. Ils peuvent garder livres et écrire sans craindre des recherches. Pour envoyer et recevoir des lettres ils n'ont pas besoin de payer des messagers pour un voyage de douze cent lieues et

quand leurs lettres seroient interceptées, elles passeront pour être les nôtres ils n'en coureront aucun risque. Non seulement ils se serviront chez nous des livres, instruments et autre chose qu'ils tiennent de la libéralité de V. Exc., ou que d'autres se sont empressés de leur donner pour seconder les bontés dont vous les honoriez, mais ils se serviront encore des livres, machines et de tout ce que nous avons chez nous que nous tenons en partie de la libéralité de nos Monarques. Quoique l'un et l'autre dans leur pays natal, j'ai bien de la peine à les déterminer à sortir quelquefois pour un peu se distraire, et, effectivement, excepté la mère du P. Yang chez qui ils vont quelquefois l'un et l'autre, et cela très rarement, le fils et la mère en voyant également les inconvénients, ils n'ont guère d'autres endroits où ils puissent aller, sinon dans les différentes résidences que les Missionnaires Européans ont à Pe King.

Maisons de plaisance, manufactures et autres lieux publics sont interdits ici à tous ceux qui n'y ont pas réellement affaire. Si nous Européans y allons quelquefois, c'est que, ou bien nous y sommes appellés, ou bien nous avons quelques connoissances des Mandarins préposés pour y veiller: Voir ici un Chinois entrer par exemple dans quelque Manufacture, examiner et s'informer de ce qui s'y passe; y eut-il même quelqu'un à la faveur de qui il eut été introduit; il ne manquera pas d'être interrogé, examiné; et heureux si il en est quitte pour être chassé et qu'il évite le baton dont on est ici fort libéral pour des inadvertances beaucoup moindres encore que ne seroit celle-là.

Avant de laisser sortir les deux PP. de Pe King, mon intention étoit d'abord qu'ils se conformassent à leurs sages instructions et qu'ils commençassent par se former tant à l'employ de Missionnaire qu'à la littérature chinoise; c'est pour cela que j'ai admis à notre Eglise un très bon lettré en état de les former tant à cette litté-

rature qu'aux moeurs et coutumes de leur pays. Cependant j'ai cru devoir me rendre à leurs pressantes sollicitations et satisfaire un peu au désir qu'ils avoient d'exercer leur zèle parmi leurs compatriottes: j'ajoute encore pour dissiper l'ennuy que commençoit déjà à leur causer Pe King, qu'ils ont presque oublié qui étoit leur patrie et dont les mœurs et les usages sont si opposés aux mœurs et aux usages de France où ils ont été presque naturalisés. Après leur avoir obtenu les approbations de Son Excellence, Mgr. l'Evêque de Nan King, administrateur du Diocèse de Pe King [1]), à condition que je répondrois d'eux et que s'ils cessoient d'être des nôtres, dès lors même leurs approbations cesseroient; j'ai envoyé le P. Yang faire de petites excursions dans les Missions que nous avons autour de Pe King et le Père Ko dans la Tartarie au delà de la Grande Muraille, l'un et l'autre avoit avec soi gens au fait du Pays et en état de les tirer d'affaire en cas qu'il leur en survint quelqu'unes. Tous deux sont revenus très contents et se sont bien acquittés de leur Mission. Ils voudroient bien encore parcourir les autres Missions que nous avons tant dans cette Province de Pe King que dans les autres Provinces: mais leur zèle doit céder pour quelque temps au besoin qu'ils ont d'instruction: ils pourront le satisfaire parmi les Chrétiens que nous avons ici et en même temps travailler avec leurs lettrés et sous nos yeux à se mettre en état de faire avec plus de fruit les courses qu'ils feront dans la suitte.

Les Tapisseries, comme il aura déjà été annoncé à V. Exc., ont fait des difficultés à Canton et je ne sçais pas encore quelle en sera l'issüe. D'abord elles ont été arrêtées à la douane. Le *Tsong-tou*, c'est-à-dire le Gouverneur de la Province de Canton, sachant que l'Empereur en avoit demandé depuis 15 ans pour orner les différents

---

1) *Godefroid Xavier* de Laimbeckhoven, S. J., 南懷仁, né à Vienne (Autriche), 9 janvier 1707; arrivé à Macao, 5 août 1738; évêque de Nan King, 1752; † 22 mai 1787, à Tong kia hang, près Soung Kiang.

Palais qu'il a fait construire et dont j'ai dirigé les eaux et les machines hydrauliques, vouloit obliger les marchands chinois à les acheter; bien entendu que ces marchands chinois se seroient ensuite rédimés sur les Européans: Mais Messieurs du Conseil françois [1]) qui étoient alors à Canton ayant jugé qu'il y avoit beaucoup d'inconvénient à faire vendre ces tapisseries et qu'il n'y avoit point d'autre parti à prendre que de les présenter à l'Empereur par les Missionnaires françois de Pe King: conséquemment aux intentions et aux sollicitations de ces Messieurs françois, le P. Le Febvre, Supérieur général de notre Mission françoise, m'écrivit que les six pièces de tapisseries qu'avoient apportés les deux PP. chinois étoient arrêtées à la douane et qu'il falloit promptement faire ici des démarches pour obtenir un ordre ou du moins une permission de les faire venir. Je répondis au P. Lefebvre: 1°. Que comme le commerce de lettres nous étoit interdit, on nous demanderoit infailliblement comment nous avions pu sçavoir si promptement que ces tapisseries étoient arrivées. — 2° Que quand même j'aurois occasion de parler sans mettre en compromis personne, je ne pouvois demander de faire venir ces tapisseries qu'en disant qu'elles étoient destinées à être présentées à l'Empereur: or que je ne croyois pas pouvoir faire cette démarche que je ne sçusse bien sûrement qu'en cela je ne serois point désapprouvé de la Cour de France.

Quelque temps après j'appris qu'un Pharmacien Jésuite nommé Bazin [2]), destiné pour notre Pharmacie de Pe King, étoit arrivé à Canton: mais que le *Tsong-tou* étant irrité à l'occasion des Tapisseries, il seroit difficile de trouver quelqu'un qui voulut se charger de le lui proposer. On ajoutait que si à Canton on ne pouvoit le

1) De la Compagnie des Indes.

2) *Louis* Bazin, 巴新 *Pa Sin*, né 24 mai 1712; attaché d'abord à la Mission de Perse (1735), fut premier médecin de Thamas Kouli Khan; envoyé à Pondichéry où il resta jusqu'en 1765; † à Pe King, 15 mars 1774.

proposer au *Tsong-tou* et qu'ici on ne fit aucune démarche pour obtenir la permission de l'Empereur, le dit F. Bazin ne pouvant pendant l'hiver ni être à Canton, ni à Macao, seroit obligé de remonter sur les Vaisseaux qui iroient à l'Ille Maurice pour revenir à Canton à la mousson prochaine. Outre les autres inconvéniens à peu près les mêmes que pour les Tapisseries, l'incertitude si on trouveroit encore le F. Bazin à Canton ne permettoit pas de faire aucune démarche: mais au moment que nous nous y attendions le moins, le bon Dieu nous fournit une occasion de parler. Le 5e fils de l'Empereur avoit à la jambe un ulcère qui l'avoit fait désespérer des médecins et des chirurgiens d'ici. Le Prince témoigna à l'Empereur qu'il souhaiteroit un chirurgien Européan. On fit mander si nous en avions ici; il fut répondu que les deux bons chirurgiens que nous avions étant morts les années précédentes, ceux qui étoient ici n'avoient pas beaucoup d'exercice. On demanda encore si il y en avoit à Canton. Je répondis que depuis longtemps nous en avions demandé et que nous avions appris qu'il y en avoit un François qui auroit dû arriver à la Mousson dernière; mais que je ne pouvois répondre qu'il fut actuellement à Canton. Le lendemain on vint de la part du Grand qui nous gouverne pour s'informer en détail de ce qui regardoit le dit chirurgien afin d'en avertir l'Empereur. Je donnai par écrit tout ce qui pouvoit le désigner, recommandant qu'on s'adressât au Hang François qui sauroit où il pourroit être. Nous ne sçûmes point pendant quelque temps quel parti avoit pris l'Empereur, et s'il avoit envoyé pour le chercher. Mais dans la suitte nous avons sçu tant d'icy que par des nouvelles reçues de Canton que, dès qu'on eut eû présenté à l'Empereur l'adresse du Frère Bazin, Sa Majesté avoit aussitôt fait partir un courrier qui étoit arrivé en douze jours à Canton, que le F. Bazin en étant déjà parti pour l'Ile Maurice; le *Tsong-ton* avoit voulu envoyer des sommes chinoises pour le chercher; mais que ces

vaisseaux chinois n'étant pas en état d'entreprendre pareil voyage, le *Tsong-tou* avoit tenté d'engager les Anglois qui avoient encore des Vaisseaux à Canton de faire le voyage de l'Ile Maurice pour en ramener le chirurgien. Mais c'étoient là tentatives inutiles et qui n'aboutissoient qu'à faire voir l'envie que le *Tsong-tou* auroit eue de satisfaire l'Empereur. Ne pouvant le satisfaire, il en fut d'autant plus mortifié que le F. avoit été à Canton sans qu'il le sçût. Il s'étonnait comment nous avions pu le savoir et on nous avertit qu'il faisoit faire de sévères recherches pour découvrir qui nous avoit donné cette nouvelle: mais grâces à Dieu ces recherches n'ont pas eu de suitte.

Ce qui venoit de se passer par rapport au F. Bazin parut fournir une occasion de faire quelques démarches tant pour les Tapisseries que pour la communication des lettres entre Pe King et Canton. Les deux PP. chinois, un peu plus au fait du style de la Chine qu'ils ne l'étoient à leur arrivée, se sçavoient bien bon gré de ce que les tapisseries n'avoient point été vendues, parce que comme depuis plus de 15 ans, l'Empereur en ayant fait demander pour les Palais Européans qu'il a fait construire et en ayant fait donner les mesures sans jusqu'icy avoir pu rien obtenir, sinon les années dernières plusieurs cahiers d'écrits pour exposer les raisons qui avoient empêché de le satisfaire, il auroit été à craindre qu'on n'eut fait quelques recherches pour découvrir comment il se pouvoit faire que ceux à qui on s'est adressé et à qui (à ce que j'ai oui dire ici à des Mandarins qui y sont intéressés) on a fait des avances pour avoir des tapisseries n'ont pu en avoir, tandis que d'autres marchands à qui on ne s'étoit point adressé ont bien pu en trouver. Or, en disant qu'elles n'avoient point été apportées par des marchands, ni pour être vendues; mais pour être présentées à l'Empereur par les Européans François de Pe King, il n'y avoit plus de difficulté: d'autant plus qu'il est aisé de dire que ces sortes de magnifiques

ouvrages tirés des manufactures royales ne se vendent point ordinairement, mais se donnent en présent par le Roy ou par ses Ministres. Ces réflexions jointes à ce qui s'étoit passé engageoient les deux PP. Ko et Yang à réitérer leurs instances: mais voyant que j'étais encore incertain dans la crainte de faire quelque chose dont j'eusse lieu dans la suitte de me repentir, ils me firent un écrit dans lequel ils me disoient que le *Tsong-tou* de Canton ayant retenu les Tapisseries qu'ils tenoient de la libéralité de notre Roy et ne pouvant par eux-mêmes les retirer, ni, quand même ils les auroient, en disposer non plus que d'autres choses précieuses qu'ils ont apportées sans s'exposer à de dangereuses recherches, connoissant d'ailleurs le zèle des Jésuites françois pour la gloire et l'intérêt de leur Patrie, et persuadés qu'ils rempliront peu à peu la plupart des objets indiqués dans les instructions, après plus de huit mois de délay et de réflexions ils ont prié les Jésuites françois de vouloir bien se charger eux-mêmes de retirer les tapisseries et de les offrir à l'Empereur, non pas au nom du Roi et de ses Ministres, parceque cela passeroit ici pour un espèce de tribut, bien moins encore au nom des PP., outre que cela ne se peut suivant les usages du pays, ce seroit exposer leur vie: mais en leur propre nom comme François.

Quelque vives que fussent les instances des deux PP. peut-être encore n'y aurois-je point eu d'égard, car icy les démarches qu'on fait à la Cour sont aisément sujettes à être suivies de funestes conséquences. Mais Mr. de La Gannerie qui dans le temps de la détention des tapisseries étoit alors à Canton, Chef du Conseil de Mrs. les François, et qui malgré sa prudence et son habilité reconnue dans les affaires, avoit éprouvé à cette occasion beaucoup de tracas et de violentes vexations, m'avoit écrit dans une lettre que je n'ai reçue que plus de six mois après la datte, qu'il avoit fait dire aux Mandarins de Canton que les tapisseries étoient destinées à nous être envoyées à Pe King afin que nous les présentions à l'Empereur;

que le *Tsong-tou* s'obstinoit à dire qu'il ne les relâcheroit point qu'il n'en eut reçu l'ordre d'icy, qu'en attendant les vexations continuoient; que pour la tranquillité du commerce, l'honneur des François et même dans la crainte de nous exposer icy au ressentiment de la Cour de France, je devois promptement revendiquer icy les tapisseries et solliciter un ordre pourqu'elles nous fussent envoyées, que pour cela j'obtinsse un courrier ou bien que j'en envoyasse un moi-même: qu'il se chargeoit de me faire rendre l'argent que j'aurois pour cela avancé.

Autorisé par tant de raisons, mais cependant vu le style de la Cour de Chine, ne pouvant pas agir ni aussi promptement, ni aussi efficacement que l'eusse souhaité M. de La Gannerie, je préparai un placet pour présenter au Comte premier Ministre et favori de l'Empereur: je lui exposois que depuis plusieurs années les voies publiques ne voulant point se charger de nos lettres, il nous étoit difficile de recevoir des nouvelles de nos parents, amis, compatriotes et de leur en donner des nôtres; qu'étant icy au service de l'Empereur occupés aux mathématiques, la peinture, l'horlogerie, l'hydraulique et autres sciences et arts, il nous seroit avantageux d'avoir correspondance avec nos compatriotes pour apprendre tant par leurs lettres et autres écrits que par les livres nouveaux qu'ils nous envoient, les différens progrès des sciences et les nouvelles découvertes dont nous pouvons ici faire quelque usage, et dont quelques uns seront peut-être agréables à l'Empereur et utiles à l'État. Que les Européans appellés à la Cour les années précédentes nous avoient apporté quelques lettres et qu'ayant appris qu'un chirurgien de notre Royaume destiné pour Pe King devoit arriver à Canton à la Mousson dernière, j'avois envoyé des domestiques de notre Eglise pour l'accompagner suivant l'ancien usage, en cas que l'Empereur lui fit la grâce de l'appeller à la Cour; que ces mêmes domestiques à leur retour nous avoient dit que le chirurgien étoit effectivement

arrivé à Canton, mais que comme depuis quelques années les Européans qui sont venus à la Cour avoient été proposés au *Tsong-tou* par le Sénat de Macao, personne à Canton n'avoit osé se charger de proposer le dit chirurgien qui ne pouvant ni aller à Macao, ni demeurer à Canton pendant l'hiver, n'avoit eu d'autre parti à prendre que de monter sur les Vaisseaux qui s'en retournoient dans l'espérance de revenir sur ceux qu'il rencontreroit aller à Canton. Que ces mêmes domestiques nous avoient appris qu'il étoit arrivé à Canton six pièces de tapisseries tirées des Manufactures Royalles de notre Royaume; que les François qui les avoient apportées auroient bien souhaité nous les envoyer à Pe King afin que nous les offrions à l'Empereur: mais que ne sachant pas comment s'y prendre pour nous les envoyer, elles étoient encore à Canton jusqu'à ce que nous puissions obtenir les moyens de les faire partir; qu'étrangers et sans appui ici ce n'étoit que du Comte seul que nous pouvions obtenir ces moyens; que n'ayant personne à Canton qui put proposer au *Tsong-tou* les sujets de notre Royaume qui viennent pour le service de l'Empereur; ne pouvant sans grandes difficultés envoyer ou recevoir de nos compatriotes lettres, livres, machines et autres choses qui peuvent nous aider icy dans nos diverses occupations, nous nous jettons entre les bras du Comte sans oser lui demander autre chose sinon qu'il nous continue les bontés et la protection dont à l'exemple de ses illustres ancêtres il nous a jusqu'ici honorés.

Le 21 de May, j'allai chez le Comte Ministre avec le Frère Attiret[1]) qui dirigeoit alors des Peintures pour l'ornement de ses Palais. Notre placet fut porté au Comte qui sortoit alors d'avec l'Empereur et avoit compagnie qui l'empêcha de nous admettre:

1) *Jean-Denis* Attiret, 巴德尼, *Pa Te-ni*, né le 31 juillet 1702, à Dôle; † 8 déc. 1768, à Pe King. Cf. *Les Conquêtes de l'Empereur de la Chine* par Henri Cordier (*Mémoires concernant l'Asie orientale*, I, 1913).

mais il nous envoya un de ses fils, gendre de l'Empereur, qui nous interrogea en détail sur chacun des différents articles de notre placet: après nous avoir donné de bonnes paroles et nous avoir assurés que son père feroit sûrement tout ce qui dépendoit de lui pour nous satisfaire, il nous dit d'attendre la réponse. Peu après le Ministre nous fit dire que le lendemain il nous verroit au Palais où le F. Attiret et moy sommes occupés au service de l'Empereur, le F. pour la peinture, et moi par les machines hydrauliques, cartes géographiques, etc. Le lieu où le Ministre nous donnoit rendez-vous nous parut peu propre à une entrevüe. Une multitude de témoins que nous aurions eus auroit pu le gêner aussi bien que nous. Nous prîmes donc le parti d'aller l'un et l'autre l'attendre à la porte de son Palais lorsqu'il reviendroit du Tribunal des Ministres. Dès que le Comte nous apperçut, il nous prévint sur le placet que nous lui avions présenté la veille, et, après différentes questions, il nous dit qu'il consulteroit avec le *Ly Ta-jin*, ancien *Tsong-tou* de la Province de Canton, et avec les autres Ministres; que, conséquemment à leur avis, il présenteroit un placet à l'Empereur et auroit soin de nous faire avertir de ce qui auroit été réglé. Ce *Ly Ta-jin*, ancien *Tsong-tou* et allié du Comte Ministre, est celuy qui a obtenu l'édit qui défend la communication entre les Européans de Pe King et ceux de Canton. Comme je prévoyois bien que le Comte consulteroit avec lui, j'avois communiqué mon placet à un de ses intimes amis qui a pour moi beaucoup de bonté, et qui m'avoit assuré que dans mon placet il n'y avoit rien dont l'ancien ou actuel *Tsong-tou* put être choqué.

Nous attendîmes pendant longtemps le décision du Ministre; mais ce fut inutilement. Bien plus, c'est que quelqu'un de nous l'ayant rencontré à différentes fois, à son ordinaire il nous traita avec bonté, mais affectant d'éviter de faire mention de notre affaire:

Je sçus cependant qu'elle avoit été proposée au Tribunal des Ministres, mais sans en avoir pu sçavoir le résultat.

Nous étions déjà au mois d'aoust fort proche du jour auquel l'Empereur doit partir pour la chasse avec le premier Ministre qui l'accompagne toujours; et j'aurois souhaité avant ce départ savoir à quoi m'en tenir. Heureusement arriva le *Chou Ta-jin*, Grand du 2e ordre, à qui l'Empereur avoit confié le soin des Européans qui sont à Pe King, après avoir pacifié quelques troubles dans la Province du Chen Si où l'Empereur quelques mois auparavant l'avoit envoyé Plénipotentiaire; l'Empereur qui, ordinairement lorsqu'il quitte Pe King, lui confie le gouvernement de cette capitale l'avoit rappellé pour cet important emploi. Par le moyen de ses fils qui ont pour moi quelques bontés, je fus assez heureux pour avoir audience dès le jour même de son arrivée. Je lui rendis compte des démarches que j'avois faites auprès du 1er Ministre et des réponses qu'il m'avoit données: il me promit de lui parler et de me faire savoir ce qui auroit été réglé. Mais pendant le peu de jours qui se passèrent jusqu'au départ de l'Empereur, quoique tous les jours il y eut des gens du *Chou Ta-jin* qui vinssent dans notre Eglise qui alloient chez le *Chou Ta-jin*, ce ne fut que la veille du départ de l'Empereur que le *Chou Ta-jin* me fit dire que le Comte Ministre lui avoit dit que pour régler ce dont nous lui avions parlé, il falloit qu'il s'adressa à l'Empereur et qu'il ne pouvoit le faire qu'après son retour de la chasse.

C'est ainsi, Monseigneur, qu'à la Chine avec de bonnes paroles et beaucoup de politesse, les choses trainent quelquefois tellement en longueur qu'on est obligé de se désister de ses demandes. Nous ne doutons pas que le Comte qui toutes les après midy passe deux ou trois heures seul à seul avec l'Empereur, ne l'ait averti de tout ce qui nous regarde: mais comme ici un ordre de l'Empereur, ne fut-ce que pour des bagatelles, fait toujours beaucoup d'éclat et

que l'Empereur et le Comte pour notre propre avantage veulent l'éviter, il se peut faire que le *Tsong-tou* ait reçu des ordres secrets de fermer les yeux par rapport à nos lettres et autres communications. En cas qu'à Canton il y ait encore du tracas pour les tapisseries, le premier Ministre n'ayant que nous sachions rien encore déterminé, il est sûr que personne ici n'osera agir. Je tente encore une autre voye à Canton. Connoissant particulièrement et ayant vécu pendant plusieurs années fort familièrement avec celuy que l'Empereur a envoyé depuis peu pour présider aux douanes de la Province de Canton [1]), je luy écris, par les domestiques que j'envoye, par rapport aux tapisseries et je ne doute pas qu'il ne fasse ce qu'il pourra dans l'occasion présente et dans les autres dans lesquelles il pourra rendre quelques services aux Européans.

Si notre communication avec l'Europe par la voie de Canton continuoit d'être gênée comme elle l'est depuis plusieurs années, nous avons encore bien moins à espérer par la voie de Moscovie: Autrefois les caravanes de Moscou à Pe King étoient assez réglées; mais depuis 22 ans que je suis à Pe King, je n'en ai vu que trois pendant les cinq ou six premières années et depuis plus de 15 ans il n'en est point venu. Il est seulement venu deux ou trois courriers dont le dernier qui est venu il y a quatre ans avoit pour nous deux lettres d'Europe qui avoient cinq ou six ans de datte. Il est à présent très rare qu'il vienne ici des courriers Moscovites: c'est cependant à eux seuls que nous pouvons confier des lettres et d'eux seuls que nous pouvons en recevoir. Les lettres que s'écrivent à peu près tous les ans les deux cours de Chine et de Moscovie sont portées par des courriers qui ne sortent point de l'Empire dont ils sont sujets. Parvenus aux frontières des deux Empires, c'est un courrier Moscovite qui porte à la Cour de Moscou les lettres arrivées de Pe King et un sujet de l'Empereur qui apporte ici à Pe King

1) Le fonctionnaire appelé *Hoppo* par les Européens.

les lettres qui viennent de Moscovie. Or ce courrier, sujet de l'Empereur, vient descendre au Tribunal des Affaires étrangères [1]) à qui il remet tout ce qu'il apporte, et celui qui doit porter les lettres aux frontières part aussi du même Tribunal qui très sûrement ne souffriroit pas qu'il se chargeât d'autre chose que de ce que la Cour lui fait remettre. D'ailleurs arrivé aux frontières il remet les Dépêches au Commandant pour l'Empereur, et ce Commandant les envoye à l'officier Moscovite qui les fait partir pour la Cour de Moscovie.

Outre les caravanes qui venoient à Pe King et les Marchands de Chine qui alloient commercer sur les frontières de la Moscovie, l'Empereur y envoyoit aussi des Marchands pour en rapporter des pelleteries. Mais parce que les Moscovites ont exigé des droits très forts tant pour les Marchandises qu'on leur portoit que pour les pelleteries qu'on en rapportoit, depuis 3 ou 4 ans, l'Empereur n'y envoie plus et a absolument deffendu ce commerce. Mais quand même nous aurions ici des Marchands ou courriers de Chine qui voulussent se charger de nos lettres, nous ne pourrions les en charger qu'avec beaucoup de risque, tant à cause des démêlés que les deux Cours de Chine et de Moscovie ont ensemble, que parce que ce sont des Jésuites de notre résidence Françoise qui sont interprètes pour les affaires de Moscovie, traduisant de Tartare en latin les lettres que la Cour d'ici envoye en Moscovie et de latin en Tartare les lettres qui viennent ici de Moscovie, il seroit dangereux pour nous de paroître avoir relation avec les Moscovites. C'est pour cela que quoi qu'il y ait à Pe King un Archimandrite et des religieux Moscovites avec qui nous étions assez en relation les années précédentes, nous sommes convenus d'un commun accord, vu les circonstances présentes d'interrompre ces relations, et nous

1) Sans doute le *Li Fan Youen*, 理藩院, bureau chargé du contrôle des tribus mongoles.

nous sommes fait une loi dans notre Résidence de n'écrire ny parler à qui que ce soit, même Européan, du contenu des lettres mutuelles des deux Cours. Cinq ou six fois, par exception à l'occasion de globes terrestres que j'avois dirigés, ou de Mappemondes que j'avois tracées, l'Empereur m'a interrogé sur différents pays, et très en détail sur la Moscovie, j'ay toujours insisté sur ce que nous n'avions avec les Moscovites guère d'autres relations que pour ce qui regarde les sciences et les arts, nous communiquant mutuellement les nouvelles découvertes comme cela se pratique en Europe souvent même entre les pays ennemis.

L'Empereur aime les sciences et les arts, est curieux de nouvelles découvertes et avec cela a beaucoup de goût, comme le prouvent les pièces de littérature qu'il a lui-même composées et la multitude presqu'infinie de Palais et autres magnifiques édifices qu'il a fait construire de touts côtés. Je ne doute pas que dans son particulier il ne fût d'autant plus charmé que nous eussions communication avec l'Europe pour apprendre et faire exécuter ici les nouvelles découvertes, que je me suis apperçu qu'il goûtoit beaucoup plus les machines et autres ouvrages faits ici sous ses yeux et dirigés par les Européans qu'il ne goûtoit ceux qui lui sont envoyés de Canton, quoique plus magnifiques et mieux exécutés. L'Empereur d'ailleurs a trop de grandeur d'âme pour se laisser aller à aucun des soupçons qui font craindre à la plus part des Chinois cette communication. Je doute néanmoins qu'il consente jamais à la permettre ouvertement: il me paroit que ce que nous pouvons espérer de plus favorable, c'est qu'il ferme les yeux et n'admette pas les accusations faites contre nous par les Mandarins qui auroient découvert cette communication.

J'espère que Votre Excellence daignera excuser la longueur de cette lettre. J'ai cru devoir lui rendre un compte exact de ce qui s'est passé ici à l'occasion des PP. Yang et Ko, et de la conduitte

qu'eux et nous avons tenüe. La protection dont Votre Excellence et son illustre Maison ont toujours honoré notre Compagnie, les bienfaits dont elle l'avoit si souvent comblée, nous donnoient un pressentiment que, dans ces temps orageux où il semble que tout le monde nous a abandonnés, V. Exc. ne nous abandonneroit point et nous feroit éprouver dans l'occasion qu'elle nous a toujours véritablement aimés. Nous le venons d'éprouver, Monseigneur, dans ce que V. Exc. a fait pour les deux PP. Yang et Ko. Après les malheurs de notre Compagnie, étrangers dans notre Royaume, sans parents, amis et aucune connoissance, sans asile et sans savoir où donner de la tête, Votre Exc. a pris soin d'eux comme un tendre père de ses propres enfans: Aussi, Monseigneur, pénétrés qu'ils sont l'un et l'autre des sentiments de la plus vive reconnoissance, vous regardent-ils comme leur Père: mais comme ils sont des nôtres, V. Exc. les avoit comblés de tant de bienfaits, c'est nous avoir comblés nous-mêmes: ainsi outre les obligations que nous avions déjà à V. Exc. nous contractons encore celles de reconnoissance qu'ils ont eux-mêmes contractées. Nous avons les instructions qu'ils ont apportées, nous travaillerons peu à peu de concert à les remplir. Ces instructions étant arrivées assez tard à Pe King, le temps ne nous permet pas d'envoyer beaucoup cette année. Le P. Amiot depuis assez longtemps travaille à ramasser ce que les anciens et nouveaux Chinois ont écrit sur l'art de la guerre; il prend la liberté d'offrir à V. Exc. ce qu'il a de préparé. Les années suivantes nous envoyerons chaque année autant que le temps et les circonstances pourront nous le permettre.

C'est, Monseigneur, un tribut que nous devons à notre bien aimé Monarque et à tout notre Royaume; outre que nous sommes Jésuites françois, notre Maison de Pe King se glorifie d'avoir été fondée par la piété et la libéralité de Louis le Grand. Louis le Bien Aimé a jusqu'ici continué les mêmes faveurs que nous avoit accordées

son illustre ayeul. Tout ce que nous avons ici, soit pour faire subsister des ouvriers qui consacrent leurs travaux et leur vie à gagner des âmes à J. C., soit pour la décoration de nos Eglises, soit de ce qui peut nous aider à faire différentes observations qui puissent contribuer aux progrès des sciences et des arts dans notre Royaume, nous le tenons en partie de la magnificence de nos Monarques ou de la libéralité de quelques personnes pieuses de notre Royaume qui ont voulu les imiter. Les Chrétiens que nous avons ici dépendant de notre Résidence françoise n'ignorent point que c'est à la protection que Notre Roi et ses Ministres nous ont donnée qu'ils sont redevables du bonheur qu'ils ont eu d'être enfantés en J. C., aussi Notre Eglise retentit-elle souvent des voeux qu'ils font au ciel pour la personne sacrée de Notre Roi et de tout son Royaume. Plusieurs fois, outre les prières que nous y faisons tous les jours en particulier, y avons-nous indiqué des prières publiques, soit pour obtenir la prospérité des armes, soit pour rendre grâce de leur succès. Maintenant, Monseigneur, que V. Exc. nous a comblés de tant de bienfaits, elle y aura une part encore plus particulière, et nous tâcherons pour lui donner quelques marques de notre reconnoissance de remplir autant qu'il sera en nous les instructions qu'elle a envoyées ici.

Comme ma lettre étoit prête à partir est enfin venue la réponse au placet que nous avions présenté au Comte favori. Hier de grand Matin je fus appellé au Tribunal des Ministres. Le *Chou Ta-jin* dont j'ai déjà parlé ci-dessus, m'y fit donner à lire un ample écrit envoyé la veille par l'Empereur qui est actuellement à la chasse. Cet écrit est un placet que Sa M. avoit nouvellement reçu du *Tsong-tou* de Canton en réponse à l'ordre que Sa Majesté lui avoit envoyé de remédier aux différents points sur lesquels nous avions demandé la protection du Ier Ministre dans le mémorial que je lui avois présenté. Le *Tsong-tou*, après avoir promis qu'il veilleroit

dorénavant plus encore que jamais à protéger les Etrangers qu'il sçait qui sont eux-mêmes honorés de la protection de l'Empereur, il expose les différents moyens que lui et ses assesseurs avoient pû imaginer pour seconder les intentions de Sa Majesté qui répond au Placet. «Que les Grands de l'Empire délibèrent sur ces moyens et m'avertissent aussitôt». Or voici le résultat de cette délibération «par rapport aux Tapisseries, le *Tsong-tou* pourvoira à ce qu'elles soient rendues aux Européans qui sont à Pe King, à l'égard des lettres actives et passives, la poste s'en chargera sans qu'il lui soit permis de les ouvrir. A l'égard des sujets qui nous viendroient d'Europe ceux qui seroient à Macao seront proposés au *Tsong-tou* par le Sénat de Macao, et ceux qui seront à Canton seront proposés par ceux qui président au commerce». Comme le lieu où Sa Majesté est actuellement à la chasse est fort éloigné d'ici, il faut 7 ou 8 jours pour avoir la réponse de l'Empereur. Ainsi je doute cette année pouvoir en faire part à V. Exc., mais vu ce qui s'est passé jusqu'ici, on juge que l'Empereur adhérera à ce qui a été réglé par le Tribunal des Ministres: ainsi, grâces à Dieu, nous pourrons désormais sans crainte avoir commerce de lettres avec Canton, et nous aurons une voye pour faire venir à Pe King ceux qui nous viendroient de France. De six que nous sommes à présent ici à notre résidence françoise, nous sommes tous fort agés ou d'une santé fort chancelante. Tant de nos frères dispersés et sans occupation en France seroient peut être bien aises de venir nous succéder et soutenir une Maison qui est une fondation de nos Monarques. Nous avons déjà obtenu le plus difficile qui étoit les moyens de les faire proposer à l'Empereur: je ne doute pas, Monseigneur, que V. Excellence de son côté ne daigne procurer à

nos frères qui le souhaiteroient les moyens pour se rendre à Canton, d'où maintenant il leur sera aisé de se rendre ici où nous adresserons ensemble des vœux au ciel pour la conservation de Votre Excellence.

J'ai l'honneur d'être avec un profond respect,

Monseigneur,

de Votre Excellence,

Le très-humble et très-obéissant serviteur

Michel Benoist, Supérieur de la Résidence des jésuites français à Pe King, ce 12 octobre 1766.

II

10 9bre 1767.

Monseigneur,

C'est à Votre Excellence que les deux PP. Chinois Yang et Ko doivent le bonheur d'être de retour dans leur patrie et en état d'y travailler au salut de leurs compatriotes. Comblés de vos bienfaits pendant leur séjour en France, chargés à leur retour de magnifiques présents; de nouveaux bienfaits viennent encore les chercher jusque chez eux. Non seulement notre mission Françoise dont ces deux missionnaires sont actuellement les membres, mais encore tous les missionnaires répandus dans l'Empire de la Chine, espèrent de tirer de ces bienfaits, pour la religion et pour la tranquillité de ceux qui la prêchent ou la professent, les avantages que Votre Excellence avoit eu principalement en vüe; on espère encore des effets de cette tranquillité, la facilité de satisfaire aux autres vües qu'a eues V. Exc. de procurer à notre France des observations et des mémoires qui pussent y contribuer au progrès des sciences et des arts. Comme

c'est à Pe King dans notre Résidence françoise dont le soin m'est confié depuis quelques années que les PP. Ko et Yang avant leur départ pour la France avoient été pendant quelque temps mes élèves et qu'à leur retour dans leur patrie ils sont encore revenus dans cette même résidence pour s'y mettre des nôtres et partager avec nous nos travaux pour la conversion de leurs compatriotes, j'ay cru que je pouvois oser et qu'il étoit même de mon devoir de rendre compte à Votre Excellence tant des deux Missionnaires qu'elle honore d'une protection si particulière, que de l'usage qui a été fait de la partie la plus précieuse des présents dont elle les a honorés.

L'année dernière j'ai eu l'honneur de détailler à V. Exc. l'arrivée de ces deux Missionnaires à Pe King; les raisons qui les avoient engagés à se mettre des nôtres, comme ç'avoit été leur dessein lorsqu'ils sont partis pour la France; les démarches que j'avois faites pour retirer de Canton les six magnifiques pièces de tapisserie dont ils avoient l'obligation à Votre Excellence; le placet que j'avois présenté à cette occasion au Comte premier Ministre et favori de l'Empereur au nom des François qui sont ici à la Cour; la bonté que le Comte premier Ministre avoit eûe de présenter ce placet à l'Empereur; l'ordre que Sa Majesté avoit fait donner au *Tsong-tou* de Canton d'examiner comment on pourroit nous satisfaire; enfin les ordres favorables que Sa Majesté avoit donnés en conséquence de la réponse du *Tsong-tou* de Canton, ordres qui ont été publiés et mis dans les Gazettes qui se répandent dans tout l'Empire.

C'est en conséquence de ces ordres: 1° que les voyes publiques qui depuis 10 ans nous avoient été interdittes, nous sont à présent ouvertes. La poste se charge de nos lettres actives et passives, avec deffense expresse qu'elles soyent décachetées comme l'avoit proposé le *Tsong-tou*. Déjà nous avons reçu à Pe King toutes les lettres qui nous sont venues cette dernière Mousson. On écrit de

Canton qu'il est arrivé plusieurs écrits adressés par ordre de V. Ex^{ence} aux PP. Yang et Ko; mais que leur volume empêche de les mettre à la Poste et qu'ainsi ils ne peuvent être confiés qu'aux domestiques que j'ay envoyés à Canton qui les apporteront à leur retour à Pe King; les boëtes des Postillons n'étant destinées qu'à porter les ordres de Sa Majesté, les décisions des Tribunaux et les placets des Mandarins des Provinces, ces boëtes ont la forme des livrets sur lesquels s'écrivent ces ordres, décisions et placets, c'est-à-dire très étroits, quoique d'ailleurs assez longues. Les Lettres que tant cette année que la précédente j'ai eu l'honneur d'écrire à V. Exc^{ence} étant allées à Canton par la poste, la nécessité m'a obligé de leur donner la forme que je leur ai donnée afin qu'elles pussent se placer dans les boëtes. On peut cependant les faire plus épaisses et plus longues; mais si elles étoient beaucoup plus larges, on feroit à la poste difficulté de s'en charger: Ainsi en cas que V. Exc^{ce} eut quelque ordre à notifier ou bien aux PP. Ko et Yang ou bien à nous-mêmes, dont elle souhaitât avoir la réponse par le retour des mêmes vaisseaux qui les auroient apportés, il faudroit que V. Excellence eut la bonté d'ordonner que les paquets dans lesquels ces ordres seroient renfermés, n'eussent que la largeur à peu près du paquet que forme ma lettre: alors en les mettant à Canton à la poste sous notre adresse chinoise, elles seroient rendues à Pe King dans l'espace de *Deux Mois*, et la réponse peut aller dans un mois de Pe King à Canton: c'est à peu près trois mois qu'il faut pour avoir à Canton la réponse de Pe King. Or les vaisseaux restent ordinairement à Canton l'espace de beaucoup plus de 3 mois. Les paquets qui ne peuvent se mettre à la poste peuvent être confiés à des gens qu'on sçauroit aller de Canton à Pe King. Mais vu le peu de sûreté de la plupart de ces commodités, nous envoyons tous les ans à Canton des Domestiques auxquels il est beaucoup plus sûr de les confier. Il est vray qu'elles seront alors

rendues plus tard, nos domestiques ne pouvant être rendus ici que vers avril.

2°. En conséquence des mêmes ordres de l'Empereur; les voies nous sont ouvertes pour faire venir à la Cour nos nouveaux collégues arrivés à Canton, destinés au service de l'Empereur, vu que depuis quelques années les Jésuites ne peuvent plus aller à Macao pour y être proposés au *Tsong-tou* par le Sénat de Macao, comme l'Empereur l'avoit autrefois réglé; l'Empereur nous a accordé que les Chinois chefs du commerce à Canton nous proposeroient au *Tsong-tou*. L'année dernière nous avons déjà eu par cette voie une recrüe de deux Missionnaires [1]) pour notre résidence françoise; cette année nous en attendons encore deux [2]). Ainsi nous serons en état de satisfaire aux besoins de notre Chrétienté et de préparer observations et mémoires que notre France attend de nous.

Quant aux tapisseries qui, vu les tracasseries qu'elles causeroient à Canton aux François, avoient été mon premier motif pour présenter un placet; le *Tsong-tou* ayant répondu à l'Empereur que puisqu'elles étoient destinées pour que nous les offrissions à S. M[té] on les confieroit à ceux qui seroient envoyés pour les conduire à Pe King. J'avois à cet effet envoyé deux domestiques et j'avois en même temps écrit tant au Président de la Douane avec qui j'ai vécu familièrement pendant plusieurs années dans le Palais où il étoit Mandarin, qu'au chef du Commerce à Canton, pour les prier de fournir à nos domestiques les passeports et autres sûretés dont ils pouvoient avoir besoin pourqu'on ne les tracassa pas dans la route. Mais les Mandarins de Canton m'avoient prévenu et les avoient envoyées à leur frais et en grande diligence. L'ordre de Sa Majesté avoit été donné vers le 10 octobre en Tartarie où l'Empereur étoit alors à plus de sept cent lieues de Canton. Cependant les tapisseries

1) Les PP. *Pierre* LADMIRAL et *J. M.* de VENTAVON?

2) Les PP. BOURGEOIS et COLLAS?

arrivèrent ici le 8 Décembre. Le 9 au soir, le grand Mandarin du Palais avec lequel les occupations que j'ai au service de Sa Majesté me procurent l'honneur d'être souvent, vint lui même m'annoncer cette nouvelle; il sortoit d'avec l'Empereur qu'il m'avoua avoir été saisi d'admiration en voyant les six pièces de tapisseries. Il me raconta comment Sa Majesté les ayant fait placer sous différents points de vüe et les ayant d'autant plus admirées qu'il examinoit avec plus d'attention la délicatesse de leur ouvrage, avoit d'abord pensé à en orner les temples de son Palais dans lesquels ici comme partout ailleurs on met ce qu'on a de plus précieux; mais qu'ayant fait réflexion, qu'attachés comme nous le sommes à notre Ste Religion, nous serions mortifiés lorsque nous apprendrions que des choses que nous avons offertes à Sa Majesté, Sa Majesté s'en étoit servi pour décorer des temples de divinités que nous ne reconnoissons pas pour telles; il avoit ordonné de chercher dans ses Palais Européans des appartements où l'on pût placer ces tapisseries. Tel fut alors l'ordre de Sa Majesté. Mais dans les Palais Européans ne s'y étant trouvé aucun endroit où elles pussent être placées, Sa Majesté a donné des ordres pour la construction d'un nouveau Palais dans lequel les proportions des murailles de son appartement conviendront aux dimensions des tapisseries. Cette année tous les préparatifs ont été faits pour la construction de ce Palais, et au printems prochain on mettra la main à l'œuvre. Les ouvrages hydrauliques que Sa M^té^ y souhaite m'y donneront de l'occupation.

Comme je revenois de reconduire le Grand Maître du Palais, on vint de la part des Ministres demander les noms des François qui étoient à Pe King. Nous étions six alors dans notre résidence françoise. Le P. de La Charme [1]) qui est mort au mois de juin dernier, les PP. Amiot, Dollières, Cibot, le F. Attiret et moi; je fis donner par écrit nos six noms. Le lendemain, je fus moi même

1) Le *Catalogus* marque † à Pe King le 27 *juillet* 1767.

appellé au Tribunal des Ministres. Mais avant que d'entrer dans le détail des principales interrogations qu'on m'y fit, je prie Votre Excellence de vouloir bien se rappeller ce que l'année dernière j'ai déjà eu l'honneur de lui insinuer par rapport aux présents qu'on fait ici à l'Empereur.

C'est un honneur qui n'est accordé qu'aux Grands et aux autres personnes en place de pouvoir offrir des présents à l'Empereur; des personnes ordinaires ne sont point admises à en offrir: si néanmoins Sa M^té nous permet de lui offrir quelques présents et nous fait même l'honneur de les accepter, c'est une grâce en quelque sorte privée, qu'il nous accorde à titre d'étrangers que, ni la nécessité, ni la naissance, ni l'ambition, mais l'amour et la bonne volonté ont attachés à son service, nous n'avons point à observer tout le cérémonial que les différents tribunaux prescrivent surtout pour les présents que des étrangers offrent à l'Empereur. Sa Majesté reçoit nos présents, non pas en Souverain qui reçoit l'hommage de ses sujets ou de ses Tributaires; mais en Père de famille, qui sans conséquence, reçoit des gens qui sont chez lui à son service des marques de leur bon cœur et de leur respectueux dévouement.

Il en est tout autrement des présents offerts à l'Empereur au nom de quelques souverains. Il faut qu'ils passent par je ne sçais combien de Tribunaux des Cérémonies, des Impôts, des Militaires, des Affaires étrangères, etc., et si à Canton on avoit dit que les tapisseries avoient été envoyées par ordre de Notre Monarque, ou de ses Ministres pour être présentées à l'Empereur, elles auroient sûrement passé par ces différents Tribunaux avant que de parvenir à l'Empereur, or pour exprimer les présents que des Souverains quelque indépendants qu'ils soyent, offrent ou font offrir à l'Empereur; les Tribunaux n'employeront jamais d'autres termes que celui de payer le tribut. L'Empereur n'ignorant pas l'indépendance des souverains d'Europe ne parlera jamais d'eux qu'avec la consi-

dération et les égards qui se doivent entre des égaux: mais les Tribunaux ne changeront rien à leur ancien style; et de même qu'ils appellent Tribut un présent offert à l'Empereur par quelque souverain que ce soit, de même aussi les présents que l'Empereur fera faire au Souverain de qui il en aura reçu seront appellés *Chang*[1]), c'est-à-dire gratification d'un supérieur: et celui qui recevra le présent, sera obligé après l'avoir reçu de faire les 9 prostrations prescrites en pareil cas.

Ainsi puisque les chefs de nos François pour mettre fin aux tracasseries que leur faisoient les Mandarins de Canton par rapport aux tapisseries, leur avoient répondu qu'elles étoient destinées à être envoyées à Pe King pour y être présentées à Sa Majesté au nom des François qui y sont à son service, j'ai cru ne pouvoir mieux faire que de m'en tenir précisément à la réponse qu'ils avoient donnée. Voicy à peu près l'essentiel des interrogations qui me furent faites, et des réponses que j'y donnai.

On me demanda d'abord d'où venoient les six belles pièces de tapisseries nouvellement apportées à l'Empereur? Des Manufactures Royalles de notre Royaume de France. C'est donc votre Roi qui les offre à l'Empereur? Non, ce n'est point au nom de notre Roi, mais au nom de nous six François qui demeurons dans l'Eglise du Dieu du Ciel, située dans l'enceinte du Palais impérial, qu'elles doivent être présentées. Pourquoi les dimensions de ces six pièces de tapisseries, ne concordent-elles pas avec les mesures qu'on avoit envoyées il y a quelques années pour en faire venir qui convinssent aux appartements des Palais Européans pour lesquels Sa M^té^ en souhaitoit? C'est parce que les six pièces de tapisseries nouvellement arrivées ne sont pas celles qu'on avoit demandées et dont on avoit envoyé les mesures: je ne sçai pas même si c'est à des François à

1) 賞.

qui les Mandarins de Canton les avoient demandées et à qui ils avoient donné les mesures. Si vous n'avez pas demandé ces tapisseries, pourquoi vous les a-t-on envoyées? Je ne puis vous dire le pourquoi: ce qui est de vrai, c'est que dans nos Royaumes chrétiens et en particulier dans notre Royaume de France, personne n'ignore les bontés qu'a Sa Majesté pour les Européans qui sont à son service, et que nos compatriotes souhaiteroient donner pour nous des marques de notre reconnoissance: au reste, voici ce qu'on m'en a écrit. Les six pièces de tapisseries étant arrêtées à la douane de Canton; les officiers des Vaisseaux sur lesquels elles sont venues ont dit qu'elles étoient destinées à être envoyées à Pe King pour y être présentées à Sa Majesté par les François qui ont l'honneur d'y être à son service. Comme on m'a fait savoir qu'on ne trouveroit aucun moyen de nous les envoyer ici, c'est en conséquence que j'ai présenté un placet au 1er Ministre.... Le Grand Maître du Palais m'avoit déjà fait des questions à peu près semblables et j'y avois donné les mêmes réponses. Le jour suivant, nous six François ci-dessus nommés fûmes appellés au Palais où les Ministres sortant de faire les affaires avec l'Empereur, nous mirent en main de la part de Sa Majesté chacun 4 pièces de soye pour lesquelles nous fîmes les remerciements accoutumés. Entre les magnifiques pièces de porcelaine que les PP. Yang et Ko ont rapportées, quelques unes sont arrivées ici un peu endommagées, apparemment par les tracasseries des Douaniers de Canton. Des pièces qui sont revenües entières on en a déjà offert à l'Empereur qui les a reçues avec la même bonté et la même satisfaction qu'il avoit reçu les tapisseries. De tous les Tartares et les Chinois qui ont vu ces tapisseries et porcelaines, il n'en est aucun qui n'avoue que ces ouvrages sont inimitables en Chine.

Ce qui en France pique la curiosité des personnes de goût, les sciences, la philosophie, l'histoire naturelle tout cela est aussi du

goût de l'Empereur, et si ses sujets avoient les mêmes inclinations que le Prince, où plutôt si les coutumes et la forme du gouvernement de Chine n'y étoient point un obstacle, bientôt il y auroit en Chine des académies pour les sciences et pour les arts, qui mériteroient l'estime de nos Académies de France. Le feu P. d'Incarville[1]) à qui l'Académie des Sciences avoit fait l'honneur de le mettre au nombre de ses correspondants et dont elle a honoré quelques ouvrages en les faisant imprimer, avoit ici gagné les bonnes grâces de l'Empereur par le moyen de différentes graines qu'on lui envoyait de France, qu'il faisoit semer, soit dans les jardins de Sa Majesté, soit dans différents autres jardins des environs de Pe King, réunissant ensuitte sous un même coup-d'oeil dans les jardins des Palais Européans les productions qui étoient sorties de ces graines. L'Empereur lorsqu'il alloit se promener, prenoit plaisir à examiner et s'informer en détail sur ces différentes productions étrangères à la Chine. C'est aux soins du P. d'Incarville que Pe King doit la capucine et autres fleurs ou Plantes qui y sont actuellement en abondance.

Depuis la mort du P. d'Incarville, le soin des Plantes Européanes dans les jardins de l'Empereur étoit resté aux seuls Eunuques, qui avoient à leurs ordres les jardiniers que le P. d'Incarville avoit formés. Au mois de janvier dernier, je reçus ordre de Sa Majesté de me rendre au Palais et d'y conduire avec moi un ou deux Européans qui connussent les graines et sçussent la manière de les semer et d'en cultiver les productions. Je menai avec moi le P. Cibot qui est presque le seul d'entre nous qui ait des principes de Botanique. Il s'agissoit d'une grande boëte pleine de différentes espèces de graines avec un livre et quelques imprimés nouvellement envoyés par le Président des Douanes de Canton. Sa Majesté souhaitoit

1) Voir *Bulletin de Géographie du Comité des Travaux hist. et scient.* du Ministère de l'Instruction publique, 1917, pp. 165—194.

qu'on traduisit en chinois les inscriptions des graines et qu'on donnât une idée du livre et des imprimés: mais ayant représenté que tout étoit en anglois et qu'il n'y avoit à Pe King aucun Européan qui entendit la langue anglaise, l'Empereur souhaita néanmoins que nous essayassions de déchiffrer quelque chose. Tout fût apporté à notre maison où chacun de nous mettant la main à l'œuvre, nous vinmes à bout de traduire une bonne partie des inscriptions et de donner quelque idée tant des imprimés que du livre qui est un ouvrage nouveau sur différentes fleurs représentées au naturel dans soixante planches que le livre contient. Quelque imparfait que fût le résultat de notre travail, l'Empereur n'ayant égard qu'à notre bonne volonté, fit donner au P. Cibot et chacun une pièce de soye du premier ordre et nous commit l'un et l'autre pour faire semer ces graines à être semées sous les yeux de Sa Majesté. Nous en avons aussi fait semer dans d'autres jardins; il en est poussé plusieurs, la glaciale entr'autres avoit poussé en si grande quantité: mais comme elle avoit poussé fort tard, je doutte que les graines puissent être mûres; des autres choses qui ont poussé nous espérons en échapper quelqu'unes.

Un nouveau bienfait que l'Empereur vient de nous accorder nous facilitera encore les relations que nous tâcherons d'entretenir avec notre France pour lui procurer autant que nous le pourrons ce qui peut être de quelque utilité pour les sciences et les arts. Grâces à Dieu depuis l'année dernière les voyes publiques nous sont ouvertes pour la communication réciproque entre Pe King et Canton. Lettres et effets, nous pouvons actuellement envoyer et recevoir sans craindre de déplaire à l'Empereur qui nous en a donné une permission authentique. Mais si nous n'avons personne à Canton ou à Macao pour veiller aux recettes et aux envois, les écrits et autres effets que nous envoyerons ou bien qu'on nous aura adressés coureront grand risque. C'est pour cela que depuis l'enlèvement des

nôtres de Macao, le P. Lefebvre, Supérieur Général de notre mission françoise, avoit pris le party de demeurer à Canton. Mais comme pendant l'hiver après le départ des vaisseaux on ne permet à aucun Européan de demeurer à Canton, et qu'on oblige tous ceux qui sont restés d'aller à Macao, le P. Le Febvre ne pouvant aller à Macao étoit obligé de s'embarquer ou de prendre d'autres moyens aussi coûteux que dangereux. L'année dernière j'avois fait mention de cet inconvénient dans mon placet au Comte premier Ministre: mais l'Empereur ayant ordonné au *Tsong-tou* d'examiner l'affaire, le *Tsong-tou* avoit fait réponse à Sa Majesté qu'il avoit envoyé plusieurs fois différents Mandarins à Macao pour y interroger le Sénat pourquoi il s'opposait à ce que nos confrères françois qui sont chargés de nos affaires demeurassent à Macao pendant l'hiver; que le Sénat avoit répondu qu'il ne s'y opposait en aucune façon; que les autres François y demeuroient tous les hivers; il citoit sur cela le témoignage de ceux qui y sont effectivement demeurés; qu'il ne tenoit qu'à nous d'y demeurer aussi; qu'il étoit vrai qu'il y a quelques années nos confrères qui faisoient nos affaires à Macao étoient partis pour l'Europe, mais qu'il ne les empêchoient pas de revenir y demeurer . . . . . il n'auroit pas alors convenu que je fisse de nouvelles instances, d'autant plus que les Macaoniens pouvoient avoir changé de dispositions à notre égard; mais le P. Lefebvre n'ayant pas encore osé se fier aux Macaoniens, a essuyé l'hiver dernier de plus grands dangers encore qu'il ne les avoit essuyés les années précédentes. Ce n'a été qu'au commencement d'octobre dernier que j'ai sçu le détail des tristes circonstances dans lesquelles il s'étoit trouvé l'hiver précédent. J'ai pensé aussitôt à faire tous mes efforts pour lui procurer une situation tranquille pour les hivers suivants. Le Comte Ministre accompagnant l'Empereur actuellement en Tartarie, je me suis adressé au *Chou Ta-jin*, Premier Président du Tribunal des Crimes, Gouverneur de Pe King, et chargé par

l'Empereur de prendre soin des affaires des Européans qui sont à son service. Je lui ai présenté un placet qu'il m'a promis qu'il envoyeroit en Tartarie au Comte Ministre afin que l'affaire pût être réglée avant le départ des Vaisseaux. Quelques jours après, le *Chou Ta-jin* m'a envoyé un de ses secrétaires pour m'avertir que le Comte avoit présenté mon placet à Sa Majesté qui avoit aussitôt donné ordre que le *Tsong-tou* de Canton réglât ce qu'il convenoit de faire. Il m'a ajouté que par le même courrier qui a porté l'ordre de Sa M^{té}. le Comte Ministre et le *Chou Ta-jin* avoient écrit au *Tsong-tou* pour l'engager à nous donner autant qu'il pourra la satisfaction que nous demandons. Ainsi il est à présumer que les hivers suivants notre Supérieur Général ou qui que ce soit des nôtres qui gère nos affaires à Canton, ne sera pas exposé à tous les inconvenients auxquels le P. Lefebvre a été exposé les hivers précédents. Un des nôtres ayant ainsi une demeure fixe à Canton, il nous sera plus aisé d'entretenir nos relations avec la France.

Le P. Ko demeure ici dans notre maison de Pe King, le P. Yang demeure dans une de nos missions de la Province de Kiang Si qui est comme l'entrepôt des relations que de Canton et de Pe King nous avons avec les Provinces. L'un et l'autre font de temps en temps des excursions pour le salut de leurs compatriotes. Ce que nous envoyons de Pe King à Canton, nos domestiques le conduisent à la Résidence du P. Yang où aboutit aussi tout ce qu'on envoye des Provinces et de là conduisent le tout à Canton. Ces mêmes domestiques à leur retour à Pe King passent encore par la résidence du P. Yang, à qui, suivant la convention qu'il a faite avec le P. Ko, ils remettent tout ce qui est envoyé d'Europe pour les deux Pères. Lorsque le P. Yang a lu les écrits et vu les livres et autres effets

qui leur sont envoyés, il garde ce qu'il souhaite et peut lui être d'usage et renvoye le reste avec les écrits que nos domestiques de retour à Pe King remettent au P. Ko. Moyennant ces arrangements, l'un et l'autre de ces deux Missionnaires peuvent sans danger et même commodément avoir ensemble les relations qui peuvent les aider à remplir les objets que V. Exc. s'est proposés.

V. Exc. voit que des bienfaits dont elle a comblé les PP. Yang et Ko, non seulement ces deux Missionnaires, mais encore toutes les Missions de la Chine en tireront, s'il plait à Dieu, de grands avantages. Quoique depuis longtemps nous eussions souhaité faire des démarches pour obtenir quelques adoucissements de la contrainte dans laquelle nous étions depuis dix ans, plusieurs de nos Missionnaires craignoient quelques tristes suites de ces démarches et pour les faire on attendoit quelqu'occasion favorable. V. Exc. l'a fournie, et c'est à elle que nous devons non seulement le succès que le bon Dieu a daigné accorder à ces démarches, mais encore la satisfaction qu'a témoignée l'Empereur. Les Mandarins des Provinces sachant les favorables dispositions de l'Empereur pour les Européans, feront moins de recherches et craindront en accusant et molestant ces mêmes Européans de mécontenter l'Empereur qu'ils voyent les protéger et les honorer en protégeant et honorant ceux qui sont à son service. Que ne vous doit-on pas, Monseigneur, en particulier notre Mission françoise, vous en êtes le protecteur auprès de notre Monarque bien aimé, le Restaurateur, le Bienfaiteur insigne. Tous tant que nous sommes de François dans notre Mission de Chine, nous ne sçavons comment vous exprimer les sentiments de notre vive et sincère reconnoissance. Daignez, Monseigneur, agréer les voeux que nous formons au Ciel pour la conservation et la pros-

périté de Votre Excellence et de son illustre famille. C'est le Tribut qui convient à des Missionnaires et que Votre Excellence doit attendre de nous.

J'ai l'honneur d'être avec un profond respect,

Monseigneur,

de Votre Excellence,

le très humble et très obéïssant serviteur,

Michel Benoist, jésuite, Supérieur de la Résidence des Missionnaires François à Pe King.

10 Novembre 1767.

III

20 9bre 1770.

Monsieur,

Après avoir fini la lettre que j'ai l'honneur d'écrire à Mr. Bertin, je me suis vu obligé d'envoyer actuellement les lettres à la poste pour ne pas exposer ma réponse à ne pas arriver à Canton avant le départ des Vaisseaux: je n'aurai donc l'honneur de vous écrire qu'un mot; c'est qu'en partant d'ici le P. Ko m'a recommandé instamment d'avoir l'honneur de vous répondre en cas que vous lui fissiez l'honneur de lui écrire et de vous assurer qu'il est pénétré de la plus vive et sincère reconnoissance pour toutes les bontés dont vous l'avez honoré aussi bien que le P. Yang et de vous assurer qu'il prie souvent le bon Dieu pour Mad. votre épouse et pour votre famille. Je lui enverrai par la première occasion la lettre que vous m'avez écrite. En la lisant je vous avoue que je me suis senti attendri jusqu'aux larmes. Il ne pourra vous répondre que par la Mousson prochaine. J'ai l'honneur de vous demander pour lui et

le P. Yang la continuation de vos bontés et de vous assurer du profond respect avec lequel j'ai l'honneur d'être,

Monsieur,

Votre très humble et très obéïssant serviteur,
Michel Benoist, J., Supérieur de la Résidence
des Missionnaires françois à Pe King.
20 Novembre 1770.

IV

Pe King, 25 Nov. 1770.

Monseigneur,

Le 22 de ce mois de Novembre sont arrivées ici des lettres de Votre Grandeur, une N⁰. 8 dattée du 17 Décembre 1769, une autre qui est un duplicata du N⁰. 7 du 27 janvier de la même année 1769, avec un mémoire qui contient différentes questions. Le P. Ko a eu l'honneur de répondre aux deux derniers articles: mais le P. Ko étant parti au commencement d'octobre dernier pour le Hou-kouang, comme il a l'honneur de vous l'annoncer dans sa réponse; vu que V. Grandeur nous a notifié que son intention étoit que ses lettres fussent communiquées aux PP. Le Febvre, Amiot et à moy, et vu ce que le P. Ko en partant m'a très fort recommandé, j'aurai l'honneur de répondre à la dernière de V. G. en attendant que les PP. Ko et Yang le fassent eux-mêmes: Mais auparavant j'exposerai à Votre Grandeur tant ce qui a été l'occasion du voyage du P. Ko, que les précautions qui ont été prises pour que les obligations que lui et toute la mission françoise ont contractées envers V. G. soient remplies de même que si le P. Ko étoit ici.

Conséquemment à la mort de quelques Missionnaires, et aux infirmités qui ont mis quelques autres hors de combat, notre mission du Hou-kouang se trouvoit destituée d'ouvriers. Les Missionnaires Européans qui sont à Pe King, n'étant pas libres d'en sortir,

le P. Ko s'est offert d'aller au secours de son compatriote, ne perdant pas de vue que dans ce voyage il trouveroit peut-être l'occasion de faire quelque découverte dont la France pourroit tirer quelque utilité. Dans son départ notre Maison a fait une vraie perte; mais j'espère que ce ne sera pas pour longtemps et qu'on prendra s'il est possible des arrangements pour qu'il puisse bientôt revenir à Pe King.

Avant de partir d'ici le P. Ko a envoyé à Canton 3 caisses pour V. Grandeur; des trois caisses, deux ont été faites à loisir par le P. Ko lui-même et sont parties par nos Gens qui les ont portées à Canton. Mais depuis ces deux caisses faites, une personne de considération ayant fait présent d'une écritoire de porcelaine donnée par Sa Majesté, le P. Ko a jugé qu'elle pourroit agréer à Votre Grandeur et a souhaité en faire une 3e caisse. Heureusement qu'il se trouvoit alors pour Canton une occasion plus prompte que ne le seront nos domestiques: ainsi quand même les deux premières n'arriveroient pas à temps pour partir sur nos vaisseaux, je compte que celle-çi arrivera à temps. Comme ce n'est que la veille du départ du P. Ko qu'a été préparée cette caisse, dans le doute s'il aura annoncé à V. G. ce qu'elle contient, j'aurai l'honneur d'en faire ici le détail. La caisse extérieure de bois renferme une boëte de damas qui a à peu près les mêmes dimensions que l'intérieur de la caisse. Le couvercle de la boète en étant oté, reste un fond couvert de satin qui sert de support pour y poser une écritoire de porcelaine avec tous les accompagnements qui consistent dans une espèce de coquille de porcelaine, qui tient lieu de pierre à broyer l'encre; un vase à mettre de l'eau, dont le couvercle a une petite entaille pour laisser passer le manche d'une très petite cuillière avec laquelle on tire l'eau nécessaire pour délayer l'encre. Un autre petit vase à peu près semblable pour y mettre le rouge à l'huile dont on se sert pour imprimer les sceaux ou cachets, un vase rond et

oblong pour mettre les pinceaux, une petite table cannelée et une masse en forme de rocaille pour y poser le baton d'encre et les pinceaux dont on fait usage, un autre vase oblong et évasé en haut en forme de trompette qui sert à mettre ou des fleurs ou une époustoire de crin ou de soye. Toutes ces pièces se posent sur le fond de la boite dans des entailles dont la forme fera aisément reconnoitre les pièces qui y conviennent. Dans le vuide que laissent les pièces qui composent l'Ecritoire on y a mis: 1°. dix petits vases de porcelaine de différentes figures et d'un nouveau goût qui viennent aussi du Palais. 2°. dans une bourse rouge, une tabattière à deux divisions faite d'une pierre nommée *yu* [1]) que les Chinois estiment. Elle vient d'un prince du sang qui en faisoit usage et qui la donne en présent de main à main (on a déjà envoyé un mémoire sur les différentes espèces de *yu* qui se trouvent en Chine et sur leurs propriétés sonores et autres). 3°. des chappelets et sachets d'odeur.

Le P. Ko a annoncé à V. G. pour l'an qui vient des graines du Palais. J'aurois néanmoins bien souhaité en avoir pour cette année: mais sous prétexte que je les demandois fraiches et que plusieurs n'étoient pas encore recueillies, on ne me les a apportées que très tard. Une douzaine d'espèces fut apportée tandis qu'on faisoit la caisse, on les y enferma. Le lendemain la caisse étant partie, on en apporta encore une assez grande quantité. Sans même les ouvrir, je les fis promptement envelopper et fis courir après le Messager à qui je fis recommander de les remettre au P. Le Febvre qui prendra les précautions convenables pour qu'elles parviennent sûrement à V. G. Une autre année je suivrai pour cet envoi les instructions que V. G. nous a envoyées. Entre les espèces qui sont dans la boëte, il y en a une qui se nomme en chinois *Pa-chan hou*,

1) 玉, Jade.

barbe qui rampe sur les montagnes. Elle ressemble à des raisins de Corinthe. La plante qu'elle produit est semblable au lierre, mais la feuille est beaucoup plus petite, elle rampe et s'attache aux murailles, elle est beaucoup plus agréable à voir que le lierre et n'en a pas les incommodités. Elle est vivace, ne craint point le froid, se plait au Nord et à l'ombre. Ici elle pousse en tout temps. On s'en sert beaucoup pour les différents jardins de Sa Majesté pour orner des grottes, murailles exposées au Nord, etc.

Les bienfaits dont Votre Grandeur a comblé les deux PP. Yang et Ko ont procuré de si grands avantages à notre mission, qu'il est bien juste que tous les Missionnaires s'empressent à les reconnoitre. Tous les Missionnaires françois en particulier s'efforceront de remplir autant qu'il leur sera possible les intentions de V. G. d'autant mieux qu'elles n'ont pour but que le bien de l'état et la satisfaction qu'en aura notre Roi, objet que doit avoir en vuë tout bon Missionnaire qui s'étant consacré à gagner des âmes à Dieu, ne doit point perdre de vuë que les moments libres que lui laissent ses occupations de Missionnaire, il ne peut mieux les employer que pour le bien de la Société et en particulier pour l'utilité de Sa Nation à laquelle il est encore redevable de tous les avantages qu'il pourra lui procurer.

Outre le traité sur la langue et les caractères chinois que le P. Ko a l'honneur de présenter à V. Grandeur, le P. Amiot envoie une caisse d'écrits et de livres dont on a dit que quelqu'uns pourroient avoir place dans la Bibliothèque de Sa Majesté.

Actuellement on imprime dans l'intérieur du Palais une nouvelle édition du code des loix, us et coutumes de tous les tribunaux de l'Empire et de tous les différents états sous la Dynastie présente. Elle contient 280 volumes, ayant été considérablement augmentée.

J'ai obtenu ce qui est déjà imprimé et le tout pourra être prêt pour la mousson prochaine [1]).

Il est bien consolant pour nous, Monseigneur, que nos envois après quelques retards soient parvenus entre les mains de V. G. et bien flatteur qu'elle daigne en témoigner de la satisfaction. Le P. Amiot fut inquiet sur le sort de son *Art militaire*: mais la satisfaction que Votre G. témoigne avoir eüe de ce traité, le dédommage amplement des inquiétudes passées et ranime son courage pour travailler à envoyer d'autres ouvrages; l'attention de V. G. à ne faire mettre que par des lettres initiales le nom et la qualité de l'autheur est le moyen de faire apprécier le livre ce qu'il peut valoir: dans les circonstances présentes nous ne pouvons trop éviter l'éclat. L'Empereur ici en use souvent à notre égard avec les mêmes bontés. En nous faisant du bien il prend des précautions pour le faire sans éclat de peur de nous susciter des envieux. De pareilles attentions sont vraiement paternelles.

L'autheur de l'extrait de la conservation des grains a été bien sensible à l'honorable témoignage que V. G. a la bonté de rendre à son ouvrage. Outre des mémoires sur la manière de chauffer les chambres, sur les vers à soye, la construction des fours à briques et différents autres qu'il a déjà envoyés et que Votre G. aura déjà reçus, ou bien pourra recevoir dans la suitte, il prépare encore des matériaux. Non seulement lui, mais tous tant que nous sommes dans notre Résidence françoise, les uns en donnant des mémoires, les autres en les rédigeant, nous nous efforcerons d'aider les PP. Yang et Ko à satisfaire aux intentions de Votre Grandeur et de mériter qu'elle continue à eux et à nous l'honneur de sa protection.

Il y a bien des mémoires envoyés par V. Grandeur auxquels on n'a pas encore répondu: que cela cependant n'empêche pas V. G. de continuer à en envoyer: nous commençons par répondre

1) [Bon pour en demander des nouvelles à Mr. Bourgeois.]

aux articles sur lesquels nous nous croyons le plus en état de répondre. D'ailleurs, outre que quelques-uns de nous sont occupés au Palais, nous sommes ici très peu d'anciens Missionnaires français. Une bonne partie n'est ici que depuis quatre ans. Quoique ces nouveaux soient assidûment occupés au travail, ce travail ne peut consister à présent qu'à apprendre la langue et à se mettre au fait des matières sur lesquelles V. G. demande des éclaircissements.

V. G. demande à quelle nation avoit autrefois été donnée la commission de faire faire pour l'Empereur des tapisseries dont les dimensions avoient été assignées. C'est, Monseigneur, ce que nous ne pouvons sçavoir ici. La Cour envoye ses ordres au chef des douanes de Canton et elle ne s'informe plus par qui, ni comment, il les fait exécuter. C'est sur le seul douanier que tombe le mérite ou le blâme de l'exécution. L'Empereur louera la nation si l'ouvrage le mérite: mais si l'ouvrage n'est point exécuté suivant l'intention de Sa Majesté, elle ne s'en prendra qu'à celui qu'elle avoit chargé de la commission: Voilà pourquoi tout autre que lui ne peut plus s'en mêler: quiconque voudroit tenter de s'en mêler, ou bien s'exposeroit à se faire des affaires ou, tout au moins, il ne seroit pas écouté.

C'est en conséquence de cette manière d'agir qu'observe ici la Cour, que les démarches que je viens actuellement de faire pour les Estampes des Victoires ont été inutiles. Par le même ordinaire par lequel sont venuës les lettres de V. G. j'ai reçu de Mrs. du Conseil de la Compagnie des Indes à Canton, le mémoire de M. Cochin sur lequel ces Mrs. me témoignoient souhaiter ardemment que je leur communiquasse les intentions de la Cour: quoique je n'ignore pas les usages de la Cour de Pe King: néanmoins comme ce mémoire m'avoit été adressé directement et que en retardant d'en instruire la Cour et renvoyant l'affaire au douanier de Canton, c'étoit s'exposer à retarder au moins d'une année les planches et les Estampes

des Victoires, j'ai cru que je pouvois faire ici quelques tentatives. La lettre de Mrs. du Conseil et le Mémoire de M. Cochin étoient arrivés très à propos, deux jours avant le retour de Sa Majesté de son Voyage de Tartarie. Dans l'absence de l'Empereur il n'auroit pas été possible de rien tenter. Mon premier soin a donc été d'employer les deux jours qui me restoient à traduire en chinois les sages réflexions de M. Cochin. J'avois travaillé à une nouvelle édition des cartes de l'empire en cent quatre feuilles, dont l'Empereur a fait graver les planches sur cuivre. Je me suis encore chargé bien malgré moi et uniquement pour me rendre aux vives sollicitations qu'on m'a faites de veiller à l'impression de ces nouvelles planches. Je dis bien malgré moi parce que ce n'a été qu'après avoir représenté que jamais je ne m'étois occupé de cette espèce de travail, que je n'avois point d'autres secours que ceux que peuvent donner quelques écrits que nous avons sur la manière d'imprimer les Estampes, mais qui ne donnent pas l'exercice et la pratique sans lesquelles il est moralement impossible de réussir. Quoique ces planches soient infiniment plus faciles à imprimer que ne le peuvent être des planches aussi délicates que le seront celles des Victoires auxquelles un artiste aussi habile que M. Cochin aura apporté tous ses soins: néanmoins les difficultés de la part du papier, de l'huile, du noir, de l'essuy des planches, soit avec le chiffon, soit avec la paume de la main, et bien d'autres que je suis continuellement témoin qu'éprouvent nos ouvriers du Palais, je les avois exposées dans mon mémoire pour confirmer les réflexions de M. Cochin. Hier, 24 Novembre, je me rendis à deux lieues de Pe King dans la Maison de Plaisance où l'Empereur passe la plus grande partie de l'année et où il devoit se rendre à son retour de Tartarie. Sa M^{té}. y arriva effectivement vers les onze heures du matin. Après avoir consulté avec nos deux Missionnaires peintres qui restent encore

des quatre [1]) qui ont dessiné les Estampes des Victoires, afin qu'ils fussent en état de répondre et de m'appuyer en cas de besoin, je vis en présence des Eunuques les deux Mandarins qui ont présidé à l'envoi des Estampes et leur présentai mon mémoire. Ils parurent bien surpris que cette année il ne fut venu aucune planche, pas même aucune épreuve de celles que je leur disois être faites. Après bien des conférences et des explications, ils me dirent que je ne devois pas ignorer que Sa Majesté avoit confié au Chef des Douanes de Canton le soin de faire graver en Europe les 16 desseins des Victoires et par conséquent ils ne pouvaient plus s'en mêler, ni faire à ce sujet aucune démarche sans la participation du Chef des Douanes à qui Sa M. auroit peut être donné quelques ordres particuliers qu'ils ignoroient; que ce Chef des Douanes de Canton n'auroit pas manqué de s'informer des Européans qui avoient été chargés de faire graver les desseins des Victoires et de sçavoir d'eux en détail où en étoit l'ouvrage et en conséquence auroit averti Sa Majesté; que je devois sçavoir souhaiter que tout alla par les voies ordinaires; qu'ainsi je n'avois qu'à écrire à Messieurs nos François de s'adresser immédiatement au douanier de Canton et de prendre avec lui des arrangements sur tout ce qui regarde les Planches et les Estampes des Victoires, et que personne ne pouvoit s'en mêler ici. Comme j'insistois sur ce que si la chose ne se régloit pas ici et qu'elle fut renvoyée à Canton, les Vaisseaux de France devant partir dans peu, c'étoit s'exposer à retarder au moins d'un an l'envoi des planches et des Estampes; ils m'ont répondu qu'ils faisoient leur devoir et ne pouvoient agir autrement que par conséquent eux et moi devions être tranquilles.

Voilà, Monseigneur, ce qui se passa hier au Palais: aujourd'hui j'en donne avis à Mrs. du Conseil Résidant à Canton et les engage

---

1) Attiret, Sickelpart, Castiglione et Jean Damascène. — Voir *Les Conquêtes de l'Empereur de la Chine* par Henri Cordier. (*Mémoires concernant l'Asie Orientale*, Paris, 1913).

de s'adresser promptement au douanier de qui ils ont accepté la commission de faire exécuter les gravures que demande Sa Majesté. Il n'y a que lui seul qui puisse les déterminer sur le party qu'ils ont à prendre, or je doute qu'il consente à ce que chaque planche on en imprime mille exemplaires, surtout si cela doit retarder l'arrivée des planches. Actuellement qu'on imprime le recueil de la Carte de l'Empire en cent quatre feuilles, Sa Majesté n'a ordonné à en tirer que cent exemplaires, après quoi les planches de cuivre seront renfermées.

V. G. demande quel succès ont eu les Estampes qu'elle a envoyées, de celles qui imitent les desseins faits au crayon rouge ou à l'encre de la Chine; Sa Majesté en a reçu deux ou trois, les paysages, maisons de plaisance, vües de ports de mer et autres dans le même goût, Sa M^{té} les reçoit toutes et quelquefois même nous en envoie demander.

Toutes les lunettes acromatiques qui lui ont été présentées, il les a reçues et on en porte toujours à sa suitte. Le P. Ko avant que de partir m'en a laissé une qui lui restoit encore, elle sera présentée à la première occasion et probablement acceptée.

Toute notre Maison françoise offre continuellement des vœux à Dieu pour la conservation de Votre Grandeur. J'ai l'honneur d'être avec le plus profond respect,

Monseigneur,

De Votre Grandeur,

Le très-humble et très-obéissant serviteur,

Michel Benoist, Sup. de la Résid. des Jésuites François à Pe King.

25 Novembre 1770.

(la date est effacée.)

V

Monsieur,

Dans le mois de Janvier de cette année 1773, j'ai reçu deux de vos lettres dattées le 23 décembre 1771, l'une de Versailles dans laquelle en m'annonçant que M. Bertin daigne agréer les foibles efforts que nous faisons pour reconnoitre tous les bienfaits dont il comble notre Mission, vous nous promettez de nous continuer la protection dont vous nous avez honoré jusqu'ici et que suivant vos intentions nous ne pouvons mieux reconnoitre qu'en tâchant de nous rendre de quelque utilité à notre Sainte Religion que nous sommes venus annoncer, et à l'État en tâchant de lui procurer quelques connoissances qui puissent être utiles aux sciences et aux arts. L'autre lettre dattée de Paris nous annonce des dépêches de M. Bertin lesquelles effectivement nous avons reçües dans le mois d'Avril avec des lettres du P. Yang et du P. Ko. Les lettres du P. Ko avoient alors plus d'un an de datte, et depuis ce temps là nous n'avons reçu aucune nouvelle ny de l'un ny de l'autre de ces deux Missionnaires. Par la Poste nous communiquons aisément avec Canton: Mais nous n'avons que très rarement des occasions de communiquer avec les Provinces.

Des deux précieux Télescopes de nouvelle invention qu'on a eu la bonté de nous envoyer, au mois de janvier dernier, on en a présenté un à l'Empereur à l'occasion de deux nouveaux Missionnaires qui lui furent présentés. L'autre est resté à la maison pour des observations astronomiques auxquelles le P. Collas s'occupe sans relâche.

Sa Majesté avant de recevoir ce télescope, voulut sçavoir ce que c'étoit et me fit appeller. Dès que je fus dans la cour de l'appartement où Sa Majesté soupoit alors (elle soupe toujours à deux heures après-midi), les deux premiers Eunuques de sa présence vinrent me

demander comment on se servoit de cet instrument. L'ayant pointé au faite d'un bâtiment qui étoit l'objet le plus éloigné qu'on pût voir de ce lieu ou nous étions, ces Eunuques furent si surpris de voir l'objet aussi distinctement que s'ils avoient été tout proches, qu'ils allèrent aussitôt en avertir l'Empereur; et sous le perron de Sa M[té]. ayant placé une table sur laquelle je pointai le télescope, dès que Sa Majesté eut fini de souper, ils l'invitèrent à l'éprouver. Dès que Sa M[té] eut éprouvé cet instrument, elle en sentit bientôt la supériorité sur tous les autres qu'elle avoit vus jusqu'alors. Malgré le froid rigoureux qu'il faisoit alors, elle fit pointer à quantité des différents objets qu'elle pouvoit appercevoir de son Perron, et c'étoit toujours avec une nouvelle surprise d'y voir les objets si rapprochés qu'on pouvoit y distinguer les plus petites particularités. Pour témoigner sa satisfaction, outre les soyeries dont Sa Majesté avoit déjà gratifié les nouveaux venus [1]) suivant l'usage, elle me fit remettre 3 grandes pièces de soye du premier ordre, une pour chacun des deux nouveaux aux noms desquels le télescope avoit été présenté et une pour moi, il nomma deux Eunuques pour le porter toujours à sa suitte et me donna commission de les instruire de la manière de s'en servir et de le conserver.

Outre la satisfaction que causa alors à Sa Majesté ce nouveau télescope, j'eus occasion quelques jours après de lui en mieux faire sentir tout le prix. Comme M. Panzi, un des deux Missionnaires nouvellement présentés à Sa M[té] lui avoit été proposé sous le titre de Peintre et que j'ai insinué qu'il réussissoit assez dans les portraits, Sa Majesté me donna ordre de le conduire le lendemain dans l'intérieur du Palais où elle lui fit faire le Portrait d'un de ses Pages; le second jour que M. Panzi travailla à ce portrait, Sa M[é]. en fut si contente qu'elle fit surseoir le travail de ce portrait afin que M. Panzi peignit Sa Majesté même. Le F. Panzi peint bien ;

1) Hubert de Méricourt et Joseph Panzi.

mais il peint très lentement: pour le portrait de Sa Majesté, il employe plus de sept h. de temps dans cinq à 6 différentes séances pendant lesquelles l'Empereur, excepté le temps qu'il employa à lire quelques placets ou mémoires qu'on lui apportoit bien moins fréquemment qu'à l'ordinaire parce qu'on étoit alors dans les vacances des Tribunaux, pendant déjà plus de sept heures que durèrent les séances, Sa Majesté ne cessa pas un moment de lui faire des questions sur toutes sortes de différentes matières avec la même bonté et la même familiarité qu'un père pourroit avoir avec ses enfants. J'ai envoyé à notre ancien supérieur, M. Dugad, actuellement M. de Vitré, Directeur des Carmélites de la rue St. Jacques, leur relation [1]) tant des différentes questions que Sa Majesté m'a faites et des réponses que j'y ai données que de ce qui s'est passé à l'occasion de la présentation des deux nouveaux Missionnaires à Sa Majesté.

A l'occasion de la manière dont on observoit les astres sur laquelle Sa Majesté me fit plusieurs questions, elle parla du Télescope qui lui avoit été offert à la présentation de nos deux missionnaires, et il m'en demanda l'explication à laquelle Sa Majesté objecta que le trou qui est dans le milieu du fond devroit diminuer la quantité des rayons que réfléchissoit ce miroir; et que l'autre petit miroir opposé au trou sembloit devoir cacher une partie de l'objet: ne pourroit-on pas trouver moyen, dit Sa Majesté, de donner aux deux miroirs une situation qui leva ces deux inconvénients. Je répondis à Sa Majesté qu'effectivement Newton, un des plus habiles mathématiciens qu'ait eus jusqu'à présent l'Europe, avoit fait un Télescope tel que le proposait Sa Majesté en y plaçant des miroirs de réflexions mais, que outre qu'il étoit alors difficile de pointer le

1) Ne. de M. Bertin: Il faudra demander à M. de Querbeuf de nous communiquer ces détails s'il les retrouve.

Télescospe à l'objet, il y avoit encore d'autres inconvénients que j'exposai. Sa Majesté comprit très aisément que très peu de chose ajouté à la circonférence du miroir du fond suppléroit abondamment à ce que le vuide du milieu du miroir pouvoit diminuer de la quantité des rayons qui en sont réfléchis. J'expliquai aussi comment le petit miroir, quoique opposé à l'objet, ne pouvoit sensiblement cacher rien de l'objet, moins encore qu'une tête d'épingle qui seroit à une certaine distance de l'oeil, ne pourroit rien cacher d'une Montagne qu'on regarderoit dans l'éloignement les rayons de lumière d'une partie de l'objet et réfléchis par le miroir du fond sur le petit miroir objectif qui les réfléchit à son tour pour les porter jusqu'à l'oeil où ils ne parviennent qu'après avoir traversé des oculaires achromatiques, me donna occasion d'expliquer cette nouvelle invention. Sa Majesté loua beaucoup le génie inventif des Européans, et en particulier l'invention de ce nouveau Télescope et du Méchanisme qui le fait mouvoir avec autant de facilité que de promptitude pour le pointer aux différents objets et suivre celui auquel on l'aura pointé autant de temps qu'on voudra le considérer. Sa M^té^ me demanda encore s'il avoit depuis paru de ces Télescopes ailleurs qu'en France et si on en avoit déjà apporté ici. Je lui répondis que l'année précédente un de nos Ministres d'état qui a beaucoup de bonté pour nous et qui voudroit nous aider un peu à donner à Sa Majesté quelques marques de notre reconnoissance pour tous les bienfaits dont elle nous comble, nous avoit annoncé cette nouvelle découverte et avoit ajouté qu'il n'avoit pas encore pu en obtenir un pour nous l'envoyer; mais que, vu les ordres qu'il avoit donnés, ce nouveau Télescope seroit sûrement fini assez à temps pour que nous puissions le recevoir l'année suivante. Ainsi, ajoutai-je, il n'est pas probable que des particuliers aient pû obtenir et apporter ici ce qu'un Ministre d'état n'avoit pu obtenir.

J'ai eu aussi occasion de parler à Sa Majesté des gravures des seize estampes des Victoires: voici comment Sa M[té]. elle même me la donnât.

Sa Majesté ' s'est informée de a manière dont nous venons ici: est-ce Votre Roi qui vous envoye, demanda Sa M[té], ou bien est-ce vous même qui de votre propre choix venez ici. R. Le Règne de K'ang-hi, lorsque ce Prince eut gratifié les François de l'Eglise où nous demeurons actuellement tout proche d'ici dans l'enceinte même du Palais, notre Roi dès qu'il fût informé de ce bienfait, donna ordre à nos Supérieurs de notre Compagnie de choisir parmi nous des Mathématiciens et des différents artistes, qu'il envoya ici après les avoir fournis des instruments et autres choses qui pouvoient les mettre en état de remplir les objets pour lesquels votre ayeul nous avoit gratifiés d'une Eglise. Actuellement nos supérieurs d'Europe que nous avons soin à toutes les Moussons d'informer d'ici des sujets qui nous manquent et de ceux dont nous aurions besoin, tachent d'y pourvoir et de nous en envoyer. D. Lorsque vos Supérieurs vous ont choisis pour vous envoyer ici, ont-ils besoin d'en avertir votre Roi. R. C'est par ordre de notre Roi et à ses frais que nous nous embarquons sur nos Vaisseaux qui viennent à Canton. D. Vos Vaisseaux viennent donc à Canton. R. Ils y viennent et ce sont eux qui ont apporté les Estampes et les Planches des Victoires que Votre Majesté avoit donné ordre de graver. D. Apparemment que c'est dans votre royaume que sont les plus habiles graveurs. R. Dans quelques autres Royaumes d'Europe il y a aussi de très habiles graveurs, mais le Tsong-tou de Canton nous a fait l'honneur de préférer notre Royaume et a confié aux chefs de nos Vaisseaux l'exécution de cet ouvrage. D. N'est-ce pas vous autres qui d'ici avez indiqué votre royaume et avez écrit pour cela. R. Nous qui

sommes religieux et qui n'avons dans le monde aucune authorité, n'aurions nous garde de prendre sur nous une affaire de si grande conséquence qui regarde Votre Majesté: il est vray que par son ordre les Européans d'ici ont fait des Mémoires qui ont été envoyés en même temps que les premiers desseins: Mais dans ces Mémoires, les Européans avertissoient seulement le graveur quelqu'il fut de la conformité totalle que V. Mté souhaitoit qu'eussent ces planches avec les desseins envoyés, de la quantité d'Estampes que Votre Majesté souhaitoit qu'on tirât et des autres circonstances que V. Mté avoit elle même indiquées. Ces Mémoires ayant été envoyés au Tsong-tou de Canton avec les ordres de Votre Mté, le Tsong-tou a donné aux chefs de nos François qui sont à Canton, la commission de faire exécuter dans leur Royaume les ordres de Votre Mté par rapport à ces gravures. D. N'y a-t-il pas plus de 4 ou 5 ans que les desseins de ces gravures ont été envoyés. R. Il y a à peu-près ce temps là. Dès que les premiers desseins furent arrivés, notre Cour en ayant été informée, le Ministre qui a le département de ces sortes d'ouvrages, souhaitant que ces gravures fussent exécutées d'une manière digne autant qu'il se pourrait du grand Prince qui les souhaitoit, chargea de cette exécution le chef des graveurs de notre Roy, lui recommandant de n'employer pour cet important ouvrage que ce qu'il y avoit de plus habiles graveurs. Les premières Planches ayant été exécutées, le Ministre jugeant que quelque délicat que fut le burin, l'espèce de gravure qu'on avoit employée, ne seroit peut être pas du goût d'ici, il aima mieux sacrifier ces premières Planches et les faire recommencer dans un goût qu'il désigna lui même parce qu'il jugea que ce goût plairoit d'avantage à Votre Majesté; cet incident a dû être cause que les planches n'ont pas été acceptées et envoyées aussi promptement que nous avions souhaité.

Vous avez sçu, Mr., comment il y a trois ans est parvenue entre les mains de l'Empereur la traduction du mémoire raisonné dans lequel M. Cochin détaille les difficultés qu'il doit y avoir ici à imprimer des gravures aussi fines et aussi parfaites que le sont les planches des Victoires. Malgré ces difficultés que j'avois encore répétées dans différents mémoires que j'avois faits à l'occasion d'un Atlas de l'Empire chinois et des pays adjacents en 104 cartes que j'avois dirigé et dont Sa Majesté ordonna ensuite de graver les planches en cuivre, Sa Majesté a été si contente des estampes des Victoires, qu'elle a déjà reçues, que dès que les sept planches des Victoires que nos Vaisseaux apportèrent l'année dernière furent arrivées à Pe King, elle ordonna qu'on en tirât des épreuves qui lui ont été présentées au mois de juin avant son départ pour la Tartarie; quoiqu'à la vérité ces épreuves ne puissent pas entrer en comparaison avec les estampes qui ont été tirées en France, néanmoins au jugement de tous les Européans qui les ont vuës, elles ont réussi beaucoup au delà de ce qu'on s'y étoit attendu.

J'ajoute encore ceci par rapport au Télescope: Dans le mois de juin dernier, lorsque Sa M[té] partit pour sa maison de plaisance de *Ge hol* située en Tartarie, où son ayeul *Cang hi* alloit passer les grandes chaleurs de l'été, les Eunuques chargés du Télescope lui demandèrent si on le porteroit à sa suitte dans ce voyage. Il seroit à craindre, répondit Sa Majesté, que dans le transport un instrument si précieux ne fut endommagé, qu'on le laisse à Pe King. Cependant Sa M[té] n'étoit pas encore arrivée au terme qu'elle fit dépêcher un courrier avec ordre au Gouverneur de Pe King qui est en même temps un des grands Maitres du Palais de lui envoyer promptement le télescope, et de faire accompagner le porteur par

un Mandarin de confiance qui prisse toutes les précautions convenables pour que le Télescope ne souffrit aucune altération dans le Voyage. J'ai sçu ensuitte que Sa M[té] pendant quatre mois et demi de séjour qu'elle a fait dans cette maison de plaisance située sur une montagne dont on a la plus belle vue du monde, n'avoit pas manqué un seul jour à se servir du Télescope qu'elle avoit eu continuellement auprès d'elle, et que souvent en en éprouvant les effets surprenants elle avoit dit que pareil chef-d'œuvre ne pouvoit être fait que par les *Chin Sien* [1]), génies immortels de la Mythologie chinoise.

Quelque flatteurs que soient de pareils éloges de la part d'un Prince aussi grand et aussi éclairé que l'est l'Empereur de Chine, je suis persuadé que notre bienfaiteur sera encore plus flatté de l'espérance que cette satisfaction que témoigne Sa M[té] des ouvrages qui lui viennent d'Europe contribuera à procurer à notre S[te] Religion une paix et une tranquillité que nous goûtons depuis quelque temps et qui parmi un si grand nombre d'ennemis seroit bientôt altérée si l'Empereur cessoit de nous être favorable.

La communication de Pe King avec les Provinces n'étant pas actuellement aisée, il n'y a pas eu moyen d'avoir cette année le procédé de la colle de peau d'âne, que vous me demandez dans votre lettre. Je tâcherai s'il est possible de vous le procurer pour l'an qui vient.

Je voudrois bien sincèrement avoir l'occasion de vous témoigner le respect et la reconnoissance avec lesquelles j'ai l'honneur d'être,

Monsieur,

Votre très-humble et très-obéissant serviteur,

Michel Benoist, Jésuite.

Pe King, 16 Nov. 1773.

---

1) 神仙, *Chen sien.*

P.S. J'ajouterai deux mots par rapport à la Gazette [1]) d'ici dont on souhaiteroit avoir quelque idée. La Gazette d'ici n'est qu'un recueil des principaux édits de l'Empereur, de placets et mémoires présentés par les Tribunaux et par les grands Mandarins de l'Empire, d'accusations portées à Sa M^{é}, ou bien des jugements rendus par les tribunaux en conséquence de ces accusations, en un mot de semblables choses qui ont rapport au gouvernement. Tout ce qu'on met dans la Gazette se tire uniquement du Tribunal des Ministres, et ne contient que des choses émanées de l'Empereur ou proposées à l'Empereur pour le bon ordre du gouvernement. Tous les jours il en paroit un petit cahier de 3 feuilles qui ne contiennent autre chose que quelqu'unes des pièces choisies entre celles que les différents Tribunaux doivent conserver dans leurs archives. Plusieurs fois je me suis mis au travail pour en traduire un extrait qui contient 29 ou 30 jours, ou du moins pour en traduire quelques pièces choisies: mais les occupations qui sont survenues m'en ont détourné. Je tâcherai d'y suppléer pour l'an prochain.

1) 京報 *King Pao*, Gazette de la Cour (de Pe King). — Voir *Bib. Sinica*, col. 538—9. Le Père Contancin avait déjà traduit des extraits de cette Gazette qui parurent dans les *Lettres édifiantes*, XXI, pp. 95—182, 295—384.

VIII.

FRANÇOIS BOURGEOIS.

Le P. François Bourgeois, 晁濟名, *Tch'ao Tsi-ko*, né à Pulligny (Meurthe), le 21 mars 1723, est mort à Pe King, le 29 juillet 1792. Entré au noviciat de Nancy, à l'âge de 17 ans, en 1740, il était professeur de 4e au collége de Sedan, et en 1750, professeur de rhétorique au collége de Metz. Il partit de Lorient en mars 1767 et arriva en Chine le 13 août. La Collection de Bertin renferme 38 lettres du P. Bourgeois de 1776 à 1798; nous en avons donné quelques-unes dans notre travail paru dans le *T'oung Pao* sur la *Suppression de la Compagnie de Jésus.*

Pe King, le 15 Novembre 1777.

Monseigneur,

J'ai reçu la lettre, dont Votre Grandeur m'a honoré en datte du 4 février 1776. Elle est un nouveau gage de vos bontés pour nous, et de votre zèle pour la mission de Chine. Je ne puis assez vous en témoigner ma reconnaissance.

Votre Grandeur souhaite [1]) un éclaircissement sur l'étendue, que j'ai donnée à Nanquin dans ma lettre du 15 sept. 1768 [2]) et sur la population de la Chine; deux objets, sur lesquels je parois contredire quelques autres missionnaires.

Je vais vous parler, Monseigneur, avec toute la candeur, qu'on doit à un illustre bienfaiteur et à un ministre zélé pour les arts et le bien public. J'avouerai d'abord que j'ai été peiné plus d'une fois sur l'étendüe de Nanquin, et dans mon inquiétude que je n'ai

1) Cette lettre est insérée dans les *Mémoires*, IX, pp. 431—440, avec la date du 1er novembre 1777.

2) Publiée dans le T. VIII des *Mémoires concernant les Chinois*, p. 291.

pû tranquilliser jusqu'à présent, j'ai souvent demandé à mon compagnon de voyage, Mr. Collas [1]), beaucoup plus mathématicien que moi, s'il croyoit notre estime juste, et conforme au vray. Il m'a toujours répondu qu'à la vérité on n'étoit pas sûr de ce qu'on détermine par des mesures, mais que s'il y avoit quelque erreur dans le jugement que nous avons porté sur Nanquin, cette erreur qui seroit une erreur d'optique, ne pouvoit pas être considérable.

Pour moi, Monseigneur, j'y allois de si bonne foy, que j'avois toujours le crayon à la main. J'écrivois sur les lieux ce que je voyais clairement; quand j'avois le moindre doute, je voulois que d'autres vissent aussi. Je n'écrivois pas de mémoire, parce qu'alors il est dangereux qu'on ne confonde les choses, ou qu'on les arrange selon ses préventions.

Avec ces précautions, que je crois nécessaires pour être sûr, et pour ne pas tromper, il peut encore se faire que n'étant pas accoutumé à apprécier la distance des lieux, je me sois trompé quelquefois. Mais il est sûr que j'ai vu, comme j'ai écrit, comme j'ai vu.

Quant à la lettre que j'écrivis à feu M. l'abbé Gallois [2]), ce n'étoit que l'abrégé bien succinct de ce que j'écrivois à chaque moment, et à mesure que je voyois de nouveaux objets intéressans.

J'ai ouvert mon portefeuille, et j'y ai trouvé un mémoire plus détaillé. Voici ce qui regarde Nanquin. Je vais le copier mot à mot, et je ne me permettrai pas d'y changer une lettre, quoiqu'il y ait des endroits mal énoncés à cause de la précipitation avec laquelle j'écrivois.

«Nous arrivâmes à Nanquin, le Saint Jour de la fête Dieu «7 juin 1768 [3]). J'eus la curiosité de voir la ville qu'on dit être

1) Voir à la suite de cette lettre.

2) Lettre çi-dessus du 15 sept. 1768.

3) L'imprimé porte 2 juin 1768.

«la plus grande du monde. Nous étions arrivés à neuf heures et «demie à la Douane. Nous descendîmes à la petite rivière qui est «vis-à-vis Nanquin. Après le diner à 5 heures et demie, nous nous «mîmes dans des Palanquins pour voir la belle Tour et de là toute «la ville.

«Nous fûmes près d'une heure à parcourir le Fauxbourg, qui «n'est plus ce qu'il étoit; les maisons pour l'ordinaire étant éloignées «les unes des autres et ayant entre elles des roseaux, des mares d'eau, «et des plantations de bambous.

«La porte de la ville consiste en quatre arcades maçonées, sans «aucun ornement; au-dessus de la porte, il y a de la Maçonnerie «qui s'éleve à une certaine hauteur, comme une simple muraille. «La première arcade est d'une grande épaisseur. Elles sont séparées «les unes des autres, comme nos portes de ville de guerre, à cela «près qu'elles sont en ligne droite, ce qui est un défaut.

«Le dedans de la ville n'a rien de remarquable; de petites «maisons, des boutiques, qui n'offrent rien de brillant. Il y a assez «de monde. En un quart d'heure à peu près nous sortîmes de la «ville par une autre porte semblable à la 1ère, à cela près que les «arcades avoient moins de courbure: Un moment après nous nous «trouvâmes à la Bonzerie où est la Tour. Il faut avouer que toute «la Bonzerie est composée de cours, d'escalliers, de corps de logis, «de *Miao*, qui en valent la peine, et qui sont en tout beau et grand. «Le Temple est le plus élevé que j'aie vu. Les Idoles sont mons-«trueuses et proportionnées au Temple; elles vont presque du haut «en bas. Cependant le portique le plus élevé ne l'est pas plus que «nos Eglises de campagne. Je ne parle pas des petites Eglises, qui «quelquefois n'ont presque point d'élévation.

«Il étoit sept heures, le soleil se couchoit; nous allâmes vite à «la Tour, elle est isolée. Par le bas elle a une enceinte qui s'élève «jusqu'aux deux tiers du 1er étage. On monte d'abord quelques degrés

«et on se trouve entre l'enceinte et la Tour, à couvert par le toit «de l'enceinte qui rejoint la Tour à la hauteur que j'ai dit.

«Au bas de la Tour, et au milieu, il y a comme un Dôme «d'airain, ouvert vis-à-vis les 4 fenêtres de la Tour. A chaque «ouverture on voit une idole dorée assez grosse. On monte 40 marches «et on arrive au 2ème étage où on trouve quatre ouvertures de cinq «pieds environ, en forme de fenêtres.

«Pour mieux voir la ville nous montâmes au cinquième étage, «et pour y aller nous comptâmes 124 marches, dont chacune peut «avoir 8 pouces. Les étages suivant vont en diminuant; au-dessus «du dernier il y a une grande quille, environnée de cerceaux, et «terminée par une pomme assez grosse; elle est de bois ou de «terre dorée.

«Toute la Tour est d'un grand travail et a dû coûter infini«ment à construire. A toutes les corniches extérieures et aux cor«dons extérieurs qui sont bien saillants, il y a beaucoup de sculpture. «Au milieu de chaque étage il y a une grosse idole dorée, et sur «les murs, à chaque étage, il y a de petites idoles, taillées dans «la pierre et dorées; elles tapissent le dedans; nous en comptâmes «400 dans un seul étage. L'extérieur de la Tour est revêtu d'une «espèce de fayence bleüe et jaune, du haut en bas. Aux cordons «extérieurs, il y a des clochettes; je ne sçais pas si elles sonnent. «Elles ne sont guerres que pour l'ornement. En général la Tour «est un ouvrage unique dans son genre. Il n'y a qu'un Souverain «qui puisse en faire une comme celle-là. Elle n'est pas si haute «que nos Tours de Pont-à-Mousson. Elle est plus grosse: Elle est «octogone, chaque côté à 32 pieds de long. Le Bonze nous dit «qu'elle avoit 246 cobes, 6 pouces. Le cobe est de 13 pouces à «peu près; Il ment, comme Mr. La Croix, qui lui donne 484 degrez.»

Pardonnez, Monseigneur, cette expression, *Il ment*, je ne l'ai

conservée, que parce que j'ai promis à Votre Grandeur de ne pas changer une lettre dans le mémoire primitif.

«Là nous vîmes toute la ville. C'est un quarré imparfait, si on «en excepte la partie des murs, qui du côté des Montagnes forment «un détour, qui ressemble assez au haut de l'estomac, la ville en «seroit le reste. Nous ne vîmes point de maisons dans cette partie «de la ville. Toutes les Maisons paraissent égales; on n'y voit rien «de saillant, pas même l'ancien Palais des Empereurs. Après avoir «tout bien considéré, nous donnâmes aux murs de la ville près de «4 lieues de circuit [1]). C'est assurément tout ce qu'elle a. Nous «vîmes trois fauxbourgs presque à son occident; et ils consistent «en des maisons qui quelquefois se touchent les unes les autres, «et quelquefois sont assez éloignées les unes des autres. Ces faux «bourgs peuvent avoir trois quarts d'heure de long. Il n'y a rien «ailleurs au delà des murs de la ville.

«Le 3 nous croyions avoir quitté Nanquin; nous ne voyions «devant nous que des montagnes, de petits bois: point du tout; «après une lieüe de chemin, j'apperçus les murs de la ville qui «continuoient, et une porte entre deux montagnes. Véritablement «l'enceinte de Nanquin est grande. Mais otez la ville que nous «avons vue de la Tour, le reste consiste, je ne sçais en quoi; le «fait, c'est que j'ai vu les murs continuer pendant plus d'une heure «et demie sans voir une seule maison. C'est une foule de montagnes «et un terrain parfaitement inculte.»

Ici finit ce qui regarde Nanquin.

Sur quoi je prie Votre Grandeur de me permettre quelques réflexions.

1° Le mémoire écrit en présence de Nanquin lui donne *près de 4 lieues de circuit.* Après y avoir bien pensé, je crus qu'elle

1) Suivant Vivien de Saint-Martin, l'enceinte de Nan King avait près de 30 kil. de circuit.

n'en avoit guerre plus de trois. C'est là où se réduisent presque toutes les notions, que j'en ai données dans mes différentes lettres. Mais il faut toujours remarquer que je ne parle que de ce que j'ai pu voir de mes yeux, ou du cinquième étage de la Tour de Nanquin, ou de ma barque côtoyant une grande partie de l'enceinte occidentale de cette ville. Ce que j'ai vu de ces deux points consiste en une ville de trois lieues et quelque chose de circuit, et en des montagnes et des roches inhabitées et inhabitables. Mais entre ces montagnes et ces roches qui vues de coté doivent paroître la joindre, n'y a-t-il pas des vallées et des terrains habités? c'est ce dont je ne réponds pas, parce que je ne réponds que de ce que j'ai vu.

2° Votre Grandeur demande comment une ville qui ne seroit pas plus étendue contiendroit deux millions d'âmes, comme on dit qu'elle les contient:

1° Elle peut s'enfoncer dans les vallons que nous n'avons pas pu voir, ni de la Tour, ni de la barque. 2° La ville Tartare de Pe King n'a que quatre lieues de circuit [1]). Je les ai faites plus d'une fois. Cependant on lui donne assez constamment un million et un tiers d'habitants, quoique le grand Palais de l'Empereur en occupe une partie, quoique les Palais, ou *les Fou* des *Régulo*, soyent en grand nombre et fort étendus, quoique enfin il y ait des rues d'une lieue de long singulièrement larges: ce qui n'est point à Nanquin, où tout est maison, et où tout est si serré que du haut de la Tour nous ne pûmes jamais voir un bout de rue. Tout paroît maisons. Mais les maisons n'ont que le Rez de Chaussée et n'ont pas 4 ou 5 étages comme à Paris; cela est vray, mais aussi elles n'ont point de salles à manger, point d'appartement pour Mr. et pour Madame, point de cabinet, point de cuisine, point d'écuries,

1) D'après les observations de MM. Fleuriais et Lapied envoyés à Pe King par le Gouvernement français pour y observer le passage de Vénus sur le soleil, la ville tartare actuelle de Pe King a 23 kil. 55 de tour.

point de remises, point de jardins. Une famille toute entière se loge dans une seule chambre profonde de 10 à 12 pieds, large à peu près d'autant; dans le fond de la chambre, il y a une estrade, haute de deux pieds, qui s'avance de 5 à 6 pieds au devant de la maison, qui est toute en fenêtres. Là couchent père et mère, frères et sœurs, &c. Là se fait la cuisine, parce que devant l'estrade il y a un fourneau qu'on chauffe avec du charbon de terre. De ce fourneau la chaleur se répand sous l'estrade par des canaux, et voilà ce qui tient lieu de feu en hiver. Une petite cour est toute bordée de ces habitations. Jugez, Monseigneur, si sans avoir tant d'étages, une ville chinoise ne doit pas être extrêmement peuplée.

3° Votre Grandeur dit, «la ville de Nanquin a 14 portes, ce qui seroit sans nécessité à une ville moins grande d'un tiers que Paris».

Cela est juste, mais aussi ces 14 portes ne sont point nécessaires à la partie de Nanquin habitée; elles ne suffiroient pas, si tout Nanquin étoit habité. La ville Tartare de Pe King n'a que quatre lieues de tour, et elle a 9 portes. Le gouverneur de Pe King s'appelle le *Gouverneur des 9 Portes* [1]). Ici plus que partout ailleurs les choses sont jettées dans le même moule. Qui a vu les murailles d'une ville, peut juger à peu près des autres. Nanquin a une enceinte de 14 à 15 lieues, d'autres disent 16. Si Nanquin étoit habité dans toute sa totalité, comme je le croyois confusément, entrainé par je ne sçais quel préjugé, il lui faudroit bien une autre quantité de portes, sans quoi un voyageur, qui arrivant trop tard trouveroit une porte fermée et voudroit en gagner une autre, auroit à courir longtemps, avant que d'y arriver.

Quand je dis dans mon mémoire que j'apperçus une porte dans

---

1) 提督九門巡捕五營 *Ti-tou Kiu Men Siun Pou Wou Ying.*

un mur de ville à une lieüe de Nanquin, je ne parle point d'une porte qui s'ouvre et qui se ferme. C'étoit simplement un grand cintre et une ouverture propre à recevoir des portes; pour des portes, il n'y en avoit pas plus qu'à un vieux parc abandonné depuis deux siècles.

D'ailleurs immédiatement au delà de cette porte, il y a des rochers, des montagnes escarpées, qui vues de près m'ont paru totalement inaccessibles.

Voici, Monseigneur, une réflexion, qui me paroit de quelque poids. Je la soumets au jugement de Votre Grandeur. La ville Tartare de Pe King n'a guerre que 4 lieües de tour. On lui donne constamment un million et un tiers d'habitans. Si Nanquin qui en a 15 ou 16 étoit habité dans toute sa totalité, Nanquin auroit plus de dix millions d'habitans, c'est-à-dire que quand vous transporteriez toutes les villes de la Lorraine, en un mot tout ce qu'il y a de maisons dans toute la Lorraine, et que vous les mettriez toutes bout à bout; vous n'auriez encore que la dixième partie de Nan King.

Vous m'avouerez, Monseigneur, que c'est là trop fatiguer l'imagination; ce n'est pas aussi à ce que je crois, ce qu'ont prétendu ceux qui les premiers ont parlé de Nanquin. L'erreur vient de ce qu'on n'a pas assez distingué la prodigieuse enceinte de Nanquin d'avec la partie de Nanquin habitée. A force de dire, la ville de Nanquin à 16 lieues de circonférence, on s'est accoutumé à croire que Nanquin remplissoit tout l'espace contenu entre ses murs.

Pour ce qui regarde la population de la Chine, je n'ai pas eu la folle prétention de la décider. J'ai seulement écrit ce que je voyois sur ma route, bien éloigné d'en rien conclure pour le reste de l'Empire que je ne connoissois pas.

Dans ma route je n'ai vu que des montagnes arides. J'ai sçu

depuis, que dans d'autres provinces il y avoit réellement des montagnes cultivées depuis le bas jusqu'au sommet. J'ai sçu que le Kiang-Si par où j'ai passé, et vu du haut de la montagne de Moi lin [1]), je ne voyois que montagnes arides, il y a des vallons et des collines charmantes et en nombre: Et le Chanton [2]) même qui, sur notre route, nous parut si misérable, est un pays riche et fertile, à ce qu'on dit du côté de la mer. Une route ne décide pas d'un Pays. Il est vray cependant qu'elle m'étonna et qu'elle me fit dire qu'excepté le Kiang-Nan, qui est cultivé et peuplé prodigieusement, il seroit difficile de faire en France, proportion gardée, tant de chemin dans une si mauvaise route. Mais, comme je l'ai déjà remarqué, dans un Empire plus grand que l'Europe entière, un endroit compense l'autre: et à la fin il faut en revenir à ce qui a été dit par le commun des historiens, du moins pour l'essentiel.

La population de la Chine est tirée au clair et démontrée dans une dissertation que Mr. Amiot présente cette année à Votre Grandeur, avec tous les monuments, qui comportent avec eux une entière conviction. [3])

Souffrez cependant, Monseigneur, que j'y ajoute une petite pièce, qui ne nuira pas au Procès. C'est un dénombrement juridique des habitans, de chaque province de Chine. Le feu Père ALLERSTAIN [4]), Président du Tribunal des Mathématiques le demanda au *Heou-pou* (Tribunal des Fermes), et il l'écrivit de sa main, tel que je l'offre à Votre Grandeur. L'orthographe est Portugaise. On voit que d'une

1) *Mei Ling*, 梅嶺, entre le Kouang Toung et le Kiang Si.

2) *Chan Toung*, 山東.

3) Mémoire daté du 23 sept. 1777 et imprimé dans le T. VI des Mémoires, pp. 275 seq.

4) *Augustin von* HALLERSTEIN, 劉松齡 *Lieou Soung-ling*, né à Laybach le 2 août 1703; † à Pe King, le 29 oct. 1774.

année à l'autre, c'est-à-dire de *K'ien Loung* 25 à *K'ien Loung* 26, la population avoit crû en Chine de 1.376.578 habitans. Depuis ce temps la politique Tartare a supprimé, ou du moins empêché de paroitre ces dénombrements, qui montroient trop aux Chinois, leurs forces, en leur faisant trop connoitre leur nombre. Mais quand la population n'eut pas augmenté chaque année depuis K'ien Loung 26 suivant la proportion précédente, il est vray et incontestable qu'il y a en Chine au moins deux cent millions d'habitans.

Je viens dans ce moment de trouver le dénombrement chinois, dont le P. Allerstain a donné la traduction [1]), je n'ose le risquer par la poste. Je l'enverray l'an prochain par nos domestiques, avec un éclaircissement, qui mettra tout le monde en état de le lire.

Aujourd'hui 13 novembre 1777, les dépêches de Votre Grandeur sont arrivées par la voye d'Angleterre.

Je n'ai point d'expressions, Monseigneur, pour vous marquer ma sensibilité et ma reconnoissance. Je puis prier; c'est tout ce que je puis, et je le ferai de tout mon cœur, conjurant le Dieu de toutte bonté de vous rendre en grâces et en bénédictions, les bienfaits sans nombre dont vous nous comblez.

Comme il faut 45 jours à la poste pour aller d'ici à Canton, et que les vaisseaux françois partent pour l'ordinaire au commencement de janvier, je me presse de répondre à Votre Grandeur, réservant pour l'an prochain les détails, dans lesquels, la briéveté du temps ne me permet pas d'entrer.

Je vois, Monseigneur, avec attendrissement, votre zèle pour notre chère Mission. Que ne suis-je plus en état de seconder vos vües! Votre Grandeur peut du moins s'assurer qu'avec l'aide de Dieu, je ferai tout ce que je pourrai pour cela.

---

1) Ici finit le texte des *Mémoires*, p. 440.

Nous n'avons pas encore reçu les ordres de Sa Majesté, ni les dépêches de Mr. de SARTINE. Séparé du monde depuis ma jeunesse, je ne sçais ni ce qu'il faut dire, ni ce qu'il faut faire. Je ne sais que sentir et prier. Je n'ose prévenir par des remercimens, qui seroient peut-être déplacés, des grâces qui ne sont encore qu'annoncées. Vous êtes bon, Monseigneur, c'est depuis longtemps le cri de toute la nation; j'ose encore vous prier de dire et de faire pour nous ce que nous devrions dire et faire.

Je joins ici l'envoi de 1777, dont le duplicata est parti le 20 octobre. La relation de Mr. Collas sur Nanquin, le dénombrement chinois traduit par le Père Allerstain et écrit de sa propre main, le mémoire de l'argent que j'ai reçu ces deux années, et de son emploi. Les notes de M. Collas sur la valeur de l'argent ne partiront que dans deux ou trois jours.

L'Affligé tranquille [1]) a l'honneur d'écrire à Votre Grandeur. Malgré sa foible santé, je crois qu'il donnera l'agriculture. C'est un des hommes, qui ne peuvent rester oisifs; et qui, sentant vivement, comme il faut, toutes vos bontés, vous donnera tous les moments, que le St. Ministère lui laissera libres. M. Collas nous sera d'un grand secours. Il est en état de seconder les vües de Votre Grandeur pour le progrès des sciences et des arts, et il m'a assuré qu'il ne se refuseroit à rien.

J'écris à M. Yang que les instructions de Votre Grandeur doivent être regardées comme quelque chose de sacré. Dès que je les ai reçues, c'est-à-dire, dès l'an passé, lui le P. Yang et M. Ko ont touché en entier leurs pensions venües de France et depuis je leur ai fait assigner en sus la pension annuelle des missionnaires françois;

1) Le P. CIBOT.

cet arrangement, je parle de la pension des missionnaires a souffert des difficultés que j'ai levées. M. Yang le sçait; M. Ko n'en est point encore instruit. Je connois particulièrement l'un et l'autre. Je leurs rends la justice qu'ils méritent, ce sont de bons sujets; j'ose assurer Votre Grandeur qu'ils seront contents.

Dans ma lettre du 20 octobre, j'ai déjà eu l'honneur de dire à Votre Grandeur que la distance de lieux, l'éloignement prodigieux de toute autorité, l'anarchie où nous a jettés la destruction de la Compagnie, le schisme de Mr. de Macao, qui a attiré à lui les Missionnaires Portugais de Pe King, quelques imaginations échauffées par les ardeurs du climat, tout cela nous a valu bien des croix. Mais la Providence ne nous a pas manqué au milieu de tout cela, la mission s'est faite à l'ordinaire à Pe King et dans les Provinces. Tout est resté intact, et comme je l'espère, et comme Votre Grandeur le souhaite, va répandre sous les auspices de Sa Majesté un état de paix et de consistance.

J'ai l'honneur d'être avec le plus profond respect,

Monseigneur,

De Votre Grandeur,

le très-humble et très-obéissant serviteur,

François Bourgeois.

Pe King, le 16 novembre 1777.

***

Nous montâmes assez haut dans la Tour et nous découvrimes de là ce qu'on appelle proprement la ville de Nan King. A s'en tenir, la ville de Nan King peut avoir cinq quarts de lieues de long sur trois de large; avant de voir Nan King, j'avois oui dire que c'étoit la plus grande ville du monde; cela ne peut être fondé que sur une équivoque. On peut dire que l'enceinte de Nan King est plus grande que l'enceinte d'aucune ville du monde. Cette enceinte est singulière. Après avoir cotoyé des montagnes qui ne sont pas loin de la ville, elle continue à en cotoyer d'autres pendant plusieurs lieues et va ensuite passer derrière tout cet amas de montagnes qu'elle enveloppe: mais il n'y a et il n'y a jamais pu avoir de maisons sur ces montagnes qui se touchent les unes les autres. C'est ce que nous avons vu parfaitement partie de dessus la Tour, partie en continuant notre route; si l'on veut appeller l'espace renfermé dans cette enceinte la ville de Nan King, on pourra dire aussi que l'on peut faire deux lieues dans Nan King sans rencontrer personne. En général, les villes que nous avons vûes jusqu'à 100 ou 120 lieues de Pe King sont assez passables. Il y en a même quelques-unes qui peuvent passer pour belles, à cela près qu'il n'y a ni Palais, ni beaux hôtels, ni belles places, ni édifices comparables à nos grandes Eglises; il n'est pas même question de maisons ornées de belles croisées. Les maisons n'ont communément que le rez-de-chaussée et la plupart sont en forme de boutiques. Du reste une de ces maisons basses contient souvent plus de monde que n'en contient en France une des plus élevées qui n'occupe pas plus de terrain. Pour ce qui est des villages, il y en a de bien grands et il sont fort multipliés dans les bons endroits, outre que là où il y a de quoi recueillir on trouve quantité

de maisons répandues ça et là dans les campagnes. J'ai vu quelques villages grands comme nos villes médiocres; mais j'en ai vu peu de cette sorte. Nous avons rencontré deux villes qui nous ont frappés par leur singularité; nous crûmes d'abord en voyant l'une que toutes les maisons étoient hors de l'enceinte qui nous paroissoit entièrement vide. Il y avoit cependant aussi quelques maisons au dedans de l'enceinte qui étoient cachées dans un coin. Dans l'une et l'autre les maisons inoccupées par la trentième partie de l'espace renfermé dans l'enceinte qui étoit continuée sur le sommet de plusieurs montagnes extraordinairement roides et également escarpées en dedans et en dehors des murs.

Tout ce qui précède est extrait d'un papier que j'ai écrit trois mois après mon arrivée à Pe King; j'ai depuis eu occasion de voir Pe King d'un endroit élevé et comme les dimensions de cette ville sont connues, il m'a paru en voyant Pe King que les dimensions de Nan King marquées ci-dessus sont un peu trop fortes, surtout la longueur.

J. P. Collas [1]), Prêtre.

Miss. à Pe King.

Dénombrement des habitans de Chine traduit du Chinois pår le feu P. Allerstain, Président du Tribunal des Mathématiques, écrit de sa propre main:

---

1) *Jean Paul Louis* Collas, 金濟時 *Kin Tsi-che*, né à Thionville, 13 sept. 1735; † à Pe King, 22 janvier 1781.

Kim-kim	668,852
Petscheli	15,222,940
Nganhoei	22,761,030
Kiang-su	23,161,400
Kiang-si	11,006,646
Che-kiang.	15,429,692
Fo-kien	08,060,679
Hupe	08,080,603
Hunan	08,829,320
Xansi	25,180,734
Honan	16,332,570
Xantung	09,768,189
Singan	07,287,443
Can-so	07,412,014
Su-chuen	02,782,976
Quantum	06,797,597
Quam-si	03,947,414
Yun-nan	02,078,802
Queicheu	03,402,722
An du règne de K'ien Loung 26	198,214,553
An du règne de K'ien Loung 25	196,837,971
Différence dans les deux années	1,376,578 [1]

1) Cf. *Mémoires*, IX, p. 440; l'addition n'est pas exacte.

II.

31 juillet 1778.

Monseigneur,

L'intérêt que Votre Grandeur a daigné prendre à la relation, que j'adressai à Mr. Bellet en 1775, me donne l'assurance de lui adresser celle de cette année ci.

Il y a encore en Europe des âmes de choix pénétrées du bonheur, qu'elles ont d'être à Dieu, elles désirent dans l'ardeur de leur zèle que tout l'univers ait le même avantage. Ainsi St. Louis, le plus grand peut-être de nos Rois, et plus près de nous, Louis XIV, firent tous leurs efforts pour convertir les nations, et en particulier l'empire de la Chine. Le 1er envoya des missionnaires à Carthage, et le second n'épargna rien pour avancer l'œuvre de Dieu. On crut alors que le temps des miséricordes étoit arrivé. Sous son glorieux règne, la Chine entière s'ébranla; elle bâtit plus de deux cents églises au vrai Dieu et permit son saint culte par un édit public et solemnel.

Kam-Si fut enlevé trop tôt: Le Prince héritier, qui nous étoit si favorable, périt malheureusement; Yong-Tching règna, et quoique grand Prince d'ailleurs, il écrasa la Religion. C'est ici qu'il faut adorer les jugemens de Dieu. Depuis ces malheureux temps, nous ne moissonnons plus que dans la douleur; et sous un Prince qui nous honore de ses bontés, la Religion est dans la souffrance. Il n'y a presque point d'années qui n'ait ses persécutions.

Nous en avons eu une tout récemment, et pour ainsi dire, à la porte de Pe King. C'est à Pa-Tcheou, qui n'est éloigné d'ici que de 12 à 15 lieues. Depuis quelques années, cette chrétienté s'augmentoit sensiblement. La propagande s'étendoit d'un endroit à l'autre, et gagnoit partout. Dans le seul village de *Ye-Kia-Tchouang*, qui n'est pas bien considérable, trente familles venoient d'embrasser la

religion chrétienne. Les nouveaux Néophytes étoient fervents et instruits. Ils venoient en foule à Pe King aux grands jours de fête. Leur concours en augmentoit la célébrité. Les choses se faisoient peut-être avec un peu trop d'éclat. Le Mandarin du lieu, frappé du Progrès de la Religion, voulut l'arrêter.

Pour avoir occasion de faire une mauvaise affaire aux Chrétiens, il leur donna ordre de contribuer à la rebâtisse d'un *Miao* (Temple d'Idoles). Les Chrétiens répondirent qu'ils ne le pouvoient, mais qu'ils s'offroient volontiers à contribuer à d'autres charges publiques, comme à rebâtir des Ponts et à raccommoder des chemins. Le Mandarin s'attendoit bien à cette réponse; au lieu de s'en contenter comme tant d'autres Mandarins idolâtres comme lui, il les chargea de chaines, et les traina en prison. Ils étoient en tout une vingtaine.

Trois jours après, c'est-à-dire, le 5 mars 1778, il les cita à son tribunal. Là il fit tout au monde pour les séduire. Il revenoit sans cesse aux loix de l'empire, et à la honte dont il prétendoit que des Chinois se couvroient en suivant une religion étrangère et des *Si-yang gin* [1]) (Européans).

Il y avoit parmi les prisonniers un nommé *Sou Mathia*, baptisé seulement depuis un mois. Il prit la parole et répondit si à propos et si raisonnablement, que le Mandarin n'eut rien à répliquer. Il s'en irrita, et pour s'en venger, il lui fit donner sur le champ la question qu'on appelle en Chinois, *Kia-kouen* [2]). C'est un supplice violent. On met les pieds du patient entre des planches, qui sont étroitement liées ensemble à une de leurs extrémités, à l'autre il y a deux hommes puissans, qui avec des cordes serrent ces planches,

1) 西洋人.
2) 夾棍.

et les rapprochent par secousses. A la 1ère secousse les plus robustes tombent en défaillance. *Sou Mathia* soutint généreusement cette question à plusieurs reprises. Le Mandarin rebuté et humilié de sa constance, le fit jetter à côté.

Il s'attaqua ensuite à un cathécumène nommé *Luen*. Il s'imagina que celui-ci n'étant point encore chrétien, il en viendroit plus aisément à bout. Il lui fit donner des soufflets sans nombre (*ou chou* [1])). Le cathécumène répondit constamment qu'ayant le bonheur de connoitre le vray, sa conscience ne lui permettoit pas de s'en écarter; et que sûrement il embrasseroit la Religion chrétienne, la seule où l'homme puisse rendre à Dieu ce qu'il lui doit, et sauver son âme. Le Mandarin en fit battre un troisième et les renvoya tous en prison.

La Chine auroit ses martyrs, comme ailleurs, si le 1er interrogatoire décidoit du sort des Chrétiens. Mais il n'est pas croyable combien on fait jouer de machines pour les tromper et les ébranler. Les Chinois sont en cela d'une industrie qui passe tout ce que l'on peut dire. Il faut que le Mandarin l'emporte à quelque prix que ce soit. Il y met son honneur, jamais il ne recule. Quand celui de *Pa Tcheou* sçut que ses gens étoient venus à bout à force de ruses de tromper quelques uns des Néophytes, il les fit tous comparoitre devant lui pour la seconde fois. *Sou Mathia* fut encore souflетté et battu avec le *pantseu* [2]) (bâton long de 4 ou 5 pieds, dont on se sert pour punir les coupables). Tous les autres Chrétiens furent battus de même. Alors le Mandarin dit: qu'on les reconduise en prison, et qu'ils signent l'écrit, qu'on demande d'eux. Les uns dirent nous obéirons; d'autres se turent; et afin qu'on n'entendit pas ceux

1) 無數.
2) 板子.

qui pourroient réclamer, les gens du Tribunal firent beaucoup de bruit, et les poussèrent hors de la salle.

La même chose arriva à peu près à Sin Tchang sien, petit endroit qui n'est pas loin de Pa Tcheou, mais d'un autre district. Onze Chrétiens y montrèrent beaucoup de constance dans les tourmens; et après, ils cédèrent presque tous à de mauvaises raisons, et à une compassion déplacée.

Je ne suis point, Monseigneur, pour le merveilleux. Il faut cependant dire le vray. Il est arrivé à Pa Tcheou deux faits singuliers. *Sou Mathia* après avoir reçu la question, *Kia Kouen*, fit un mouvement pour se lever. Les gens du Tribunal se mirent à rire. Deux s'approchèrent de lui pour l'emporter. « Attends, lui dirent-ils, tu n'y penses pas; tu en as pour cent jours sans pouvoir te remuer ». *Sou Mathia* se sentoit; il les laissa dire, se leva seul et sans douleur et sans aide il s'en retourna en prison, où tout de suitte il prépara à manger aux autres prisonniers. Dix jours après, il vint de son pied à Pe King. Les Chrétiens nous racontèrent ce qui lui étoit arrivé, et ce qu'ils avoient vu eux-mêmes de leurs yeux. Je cherchois à expliquer ce fait singulier. Il me vint en pensée que peut-être le Mandarin n'avoit voulu que l'essayer; et que les cordes qui unissoient les planches à une extrémité se prêtoient à mesure que l'autre extrémité en rapprochait ces planches pour écraser le pied et le bas de la jambe.

Le P. Dollières voulut en avoir le cœur net; étant seul dans sa chambre avec *Sou Mathia*, il luy dit d'oter ses bas. Alors il vit de ses yeux au-dessus et au-dessous de la cheville du pied de gros noirs, formés par un sang extravasé. *Sou Mathia* y passa la main et les frotta sans sentir aucune douleur. La cheville du pied n'étoit point entamée, parce que dans les planches on fait un trou dans

l'endroit qui y correspond, sans quoi celui qui auroit reçu cette question, seroit hors d'état de marcher le reste de ses jours.

Sou Mathia ne se démentit point; on n'osa pas même lui présenter le billet apostolique à signer.

Tcheou Mathieu ne fut point si heureux, ni si fidèle, quoique de son propre aveu, Dieu l'ait favorisé d'une grâce qu'il ne connut pas assez. Voici comment je lui ai ouï racconter la chose à lui même. Le P. Dollières étoit présent. Le Mandarin, dit-il, me demanda si j'étois Chrétien. Je lui répondis, je suis Chrétien. Il me demanda mon S[t] nom. Je répondis je m'appelle *Ma teou* (Mathieu). Il m'ordonna de changer; je lui dis, cela ne se peut. Aussitôt il fit étendre devant moi des chaînes sur le pavé, de la salle on abaissa mes bas et on me mit à genoux. Dans le premier moment je sentis une douleur excessive. Je fis cette courte prière: «Mon Dieu! ayez pitié de moi! soutenez moi!» A l'instant, la douleur cessa. On me tint sur ces chaines pendant près d'une heure. Je répondis à tous sans embarras et sans trouble. Le Mandarin fit passer une planche sur mes jambes, et ordonna à deux hommes de monter dessus, afin de les presser davantage sur les chaines. Cela ne fit rien. On me fit ensuitte étendre les bras en croix, et on les lia dans cet état à un gros bâton long de 5 à 6 pieds, qui me passa derrière le dos. Deux hommes eurent ordre de me presser en bas, moyennant ce bâton. On le fit avec violence. Tout fut inutile; je ne sentis rien, et après une heure passée dans cet état, je me relevai sans douleur. J'étois content d'avoir sauvé ma foi, mais en prison, ils m'ont tourné la tête, j'ai eu le malheur de la renoncer. Je viens me mettre en pénitence.

Je ne pus m'empêcher de lui dire: «Malheureux, votre narré vous condamne. Quoi, celui qui vous avoit soutenu si puissamment dans

votre premier combat, ne pouvoit-il pas encore vous soutenir dans les autres? Après avoir reçu de sa bonté une si grande grâce, deviez-vous l'oublier si tôt et le renoncer». Il me répondit: «je ne l'ai pas renoncé dans le cœur; j'ai perdu la tête en prison». Tcheou Mathieu est un bon homme, je le connais depuis longtemps: il a eu le malheur de tomber, mais je ne crois pas qu'il ait voulu nous tromper sur le fait en question. D'ailleurs en racontant ce qui lui est arrivé, il ne paroissoit pas s'appercevoir de la grâce spéciale que le Seigneur lui avoit faite. Il avoit la confusion peinte sur le visage, et l'air qu'on donne aux apostats dans les actes des Martyrs, si différent de celui qu'avoient les généreux confesseurs de Jésus-Christ. Nous l'avons admis à la Pénitence.

C'est toujours cette misérable secte des *Pei-lin kiao*, ou quelqu'une de ses branches qui donne lieu à ces sortes de persécutions. Celle de *Pa tcheou* est venue à la suitte d'une histoire arrivée dans le *Chen Si*, à quelques journées de Si-ngan fou, capitale de la Province, c'est-à-dire, à près de trois cents lieues d'ici. Elle a été mise dans les gazettes en voici l'extrait:

«Moi, Eul Kin, *Tsong tou* du Chensy, présente avec respect ce Mémorial à Votre Majesté. Je l'envoye par la poste de 600 *Ly*. (C'est une poste qui fait soixante lieües par jour). Il s'agit d'une mauvaise secte, qui est dans le Ho Tcheou. On me donna avis qu'elle faisoit des assemblées, et qu'elle récitoit certaines prières, que le Mandarin du lieu, ayant envoyé des archers pour arrêter ce désordre, ses gens avoient été maltraités. Je crus la chose assez importante pour me transporter moi-même à Ho Tcheou. Je donnai ordre aux Mandarins d'armes de s'y rendre en même temps par

1) 合州.

différents chemins avec bon nombre de soldats. Cette précaution étoit nécessaire: ces sectaires rebelles étoient plus de deux mille et bien armés. Le 13 de la 11ème Lune (12 Décembre 1777), nous arrivâmes à la vüe de Ho Tcheou. Les rebelles se rangèrent en bataille. Leur chef OUANG Fou-ling avoit à ses côtés deux femmes fanatiques, les cheveux épars, tenant d'une main une épée nue, et de l'autre, un étendard. Elles invoquoient les mauvais génies, et faisoient d'horribles imprécations. On fit sur ces rebelles plusieurs décharges de mousquets. Ils combattoient en furieux. Enfin on tomba sur eux, le sabre à la main. Le combat dura près de cinq heures, depuis trois heures du soir jusqu'à huit. On leur tua 1500 hommes. Le reste fut fait prisonnier. En visitant le champ de bataille, j'ai trouvé leur chef étendu par terre et tué. Il étoit habillé d'une grande robe noire, et il avoit un miroir sur la poitrine. Les deux femmes qui étoient à ses côtés, ont pareillement été tuées dans le combat. L'une avoit un étendard blanc, l'autre un noir. J'ai fait couper la tête à ces coupables, et après les avoir mises dans des cages, je les ai exposées à la vue du public. Je traine après moi 552 prisonniers. Le peuple est dans la joie. Il y a un officier nommé YANG Hoa-lou, qui s'est distingué. Il a reçu un coup de sabre sur le front.

« J'attends les ordres de Votre Majesté, à laquelle je présente ce Mémorial avec respect. »

L'Empereur donna aussitôt son Edit. Après avoir raconté en abrégé l'affaire, comme elle est dans le Mémorial de EUL KIN, Sa Majesté ajoute: « Le Tsongtou s'est montré en homme de tête, il est digne de louange; les officiers aussi et les soldats ont combattu avec courage. Je veux que les Tribunaux délibérent comment il faut les récompenser. Pour YANG Hoa-lou, qui a reçu un coup

de sabre sur le front en combattant généreusement, qu'on panse sa blessure avec soin, et quand il sera guéri, qu'on me l'envoye; je veux le voir et le récompenser moi-même. S'il mouroit de sa blessure, qu'on m'en avertisse: Je luy ferai donner la récompense, qu'on donne à ceux qui sont morts dans le combat. Pour les coupables pris les armes à la main, qu'on les juge et qu'on les punisse selon la rigueur des loix.

«Telle est ma volonté. Qu'on obéisse avec respect.»

Le vice-roi du Chen Si (*Siun fou*[1]), ou *Fou-yuen*[2]), c'est comme vous diriez, un commandant de Province) en informant contre la secte, qui s'étoit révoltée, apprit que l'année précédente un certain nombre de Chrétiens s'étoient assemblés le jour de Noël, et qu'ils avoient prié ensemble une bonne partie de la nuit. Il sçut que c'étoit une des grandes fêtes de la Religion chrétienne; qu'il étoit probable que les Chrétiens se réuniroient encore pour la célébrer. La chose arriva. Sur le soir de la veille de Noël, les Chrétiens qui ne se doutoient de rien, se rendirent assez ouvertement chez un Néophyte, logé au large. Dès que la nuit fut un peu avancée, ils commencèrent à prier, c'est-à-dire, à chanter à peu près, comme on chante les vespres en Europe. Aussitôt toute la maison se trouva enveloppée de soldats. Les Chrétiens au nombre de 28, et même des infidèles, qui avoient eu la curiosité de voir comment on priait dans la Religion chrétienne, furent enlevés et conduits à Si-Ngan Fou, dont ils n'étoient éloignés que de 10 à 12 lieues. Là le *Siun Fou* se donna tout le temps de les examiner. Mais il eut beau faire, il ne trouva rien de mauvais, ni dans leur doctrine, ni dans leur

---

1) 巡撫.
2) 撫院.

conduite. Dans le compte qu'il en rendit à l'Empereur deux mois après, il convient que leurs prières ne ressemblent pas à celle des sectes rebelles, qu'ils ne cherchent que le vrai bonheur, et qu'ils tâchent de se le procurer en vivant bien. Il fait plusieurs aveux de cette nature, cependant cela ne l'empêche pas de conclure en bon payen, que comme la religion chrétienne est un *chemin gauche*, il faut condamner ceux qui l'ont embrassée au *Pantse* et à la cangue. Pour Tchao Kin-tcheng, qui en a attiré plusieurs à la religion, et un autre chrétien qu'il nomme, comme ils sont obstinés, et que rien ne peut les ramener il pense qu'il faut qu'ils soyent envoyés en exil.

Nous n'eûmes vent de cette accusation que vers la mi-mars 1778. D'abord le Président du Tribunal des Mathématiques, et ses collégues, ex-jésuites comme lui, s'apperçurent de quelque chose. Ceux des Mandarins, qui pour l'ordinaire leur faisoient plus d'amitiés commencèrent à battre froid, et à s'éloigner d'eux. C'est ce qui les engagea à demander à leurs amis du *Sing-pou* [1]) (Tribunal des crimes) s'il n'y avoit rien de nouveau contre la Religion. Alors, c'est-à-dire, le 20 mars, on leur remit le *Tseou* du Vice-Roi. (*Tseou*, Requette de l'Empereur) [2]).

Toute accusation d'importance va d'abord à l'Empereur. L'Empereur dit en 4 lettres, que le Tribunal examine cette affaire et m'en rende un compte exact (*kai pou y Tseou*). Le Tribunal doit faire son rapport à l'Empereur dans le mois. L'Empereur mitige quelquefois la sentence, plus souvent il la confirme purement et simplement par ces mots, « je le sçais », « j'y consens ». Nous attendions la fin du mois avec impatience, rien ne transpiroit.

1) 刑, *Hing Pou.* 2) 奏.

Les Mandarins du *Sing pou* interrogés faisoient la sourde oreille. Ce ne fut que deux mois après, que je sçus d'un Eunuque chrétien, nommé Lieou, ce dont il s'agissoit. Cet Eunuque étoit malade; il avoit demandé la permission de se retirer dans sa famille pour se guérir. Quand il se trouva mieux, il retourna au Palais pour y faire son emploi à l'ordinaire. Un Eunuque d'un grade supérieur lui dit: «Vous avez eu peur pour l'affaire du *Chensi*; soyez tranquille, l'Empereur a donné un *Tchi y* (réponse, ou ordre) très favorable. Je l'ai vu moi-même, on ne peut rien de mieux». Cependant il n'articula pas en quoi la réponse de l'Empereur étoit favorable, et l'Eunuque chrétien n'osa le lui demander.

Apparemment que le *Sing-pou*, qui veut qu'on aille toujours par les grandes voies, n'en fut pas des plus content. Quoiqu'il en soit, il n'en a rien dit; et de toute cette histoire, rien n'a paru dans les gazettes. Il y eut ici au commencement de cette année un exemple terrible de sévérité. Il n'est pas tout à fait dans nos mœurs, mais comme il fait connoitre celles des Tartares et des Chinois, j'en dirai deux mots tirés des gazettes.

Un lettré du *Kiam si*, nommé Ouang Si-heou, vivoit dans sa patrie en philosophe. Loin des emplois et de la cour, il s'amusoit à penser et à écrire. Pour égayer ses ouvrages, et leur donner cours, surtout parmi certains lettrés, il y méloit quelque fois des traits trop hardis et des pensées répréhensibles. Il avoit 60 ans. Ses productions l'avoient enrichi, et lui avoient fait une espèce de nom. Il eut un ennemi, ou plutôt un jaloux, qui l'accusa. Aussitôt il fut arrêté et conduit ici sous bonne escorte au Tribunal des Crimes. Il y arriva le 23 de la 11e lune (22 déc. 1777). Les Princes, les Ministres, et les Mandarins du 1er ordre, unis aux neufs grands Tribunaux de l'Empire l'attendoient par ordre de l'Empereur pour

le juger. Voici en abrégé quel fut le résultat de leur procédure, et le compte qu'ils en rendirent à l'Empereur :

« Nous, Princes du Sang, Comtes, Ministres, et Mandarins du 1er ordre, réunis par édit de Votre Majesté aux neuf grands Tribunaux de l'Empire pour juger le lettré OUANG Si-heou, nous nous sommes d'abord fait représenter tous les livres qu'on a saisis dans sa maison ; il y en a de dix espèces. Nous les avons examinés avec beaucoup de soin et d'exactitude.

« Nous avons remarqué : 1° qu'il a osé toucher au grand Dictionnaire de *Kam si.* Il en a fait un abrégé, dans lequel il n'a pas craint de contredire quelques endroits de ce livre si respectable et si authentique.

« 2° Dans la préface qu'il a mise à la tête de son Dictionnaire abrégé, nous avons vu avec horreur qu'il a eu l'audace d'écrire les petits noms de Confucius, de vos illustres ancêtres, et celui de Votre Majesté elle-même. C'est une témérité, un manque de respect, qui nous a fait frémir.

« 3° Dans les registres de sa famille, il a écrit qu'il descendoit de Houang ti par les *Tcheou.*

« 4° Dans ses vers il a encore insinué cette prétendue origine en se servant d'expressions répréhensibles. Il paroit qu'en cela il a eu des mauvaises vues.

« Nous avons cité OUANG Si-heou pour répondre sur ces délicts.

« Interrogé pourquoi il avoit osé toucher au grand Dictionnaire de Kam si.

« Il a répondu : Ce Dictionnaire a un grand nombre de volumes. Il n'est pas commode. J'en ai fait l'abrégé : il coûte peu et il est aisé à manier.

« Interrogé comment il avoit eu l'audace d'écrire dans la préface

de ce Dictionnaire les petits noms des Empereurs de la Dynastie régnante, et même celui de Votre Majesté.

«Il a répondu: Je sçavois bien qu'il ne falloit pas nommer les petits noms des Empereurs; je les ai mis dans mon Dictionnaire, afin que les jeunes gens, qui le liroient, connussent ces petits noms et ne fussent pas exposés à s'en servir par mégarde. D'ailleurs j'ai reconnu moi-même ma faute, j'ai fait réimprimer mon Dictionnaire, et j'ai eu soin d'en ôter ce qui étoit mal.

«Nous lui ayant répliqué que les petits noms des Empereurs et de Confucius étoient connus de tout l'Empire

«Il a protesté qu'il les avoit ignorés longtemps, qu'il ne les avoit sçus lui-même qu'à l'âge d'environ 30 ans, les ayant vus pour la première fois dans la salle où les lettrés vont composer pour obtenir des grades.

«Interrogé pourquoi il a osé écrire dans les Registres de la famille qu'il descendoit de Houang Ti par les Tcheou.

«Il a répondu: C'est une vanité qui m'a passé par la tête. J'étois bien aise qu'on crut que j'étois né quelque chose.

«Enfin interrogé pourquoi il s'étoit servi de certaines expressions pour insinuer dans ses vers sa prétendue origine.

«Il a répondu qu'emporté par le feu de la poésie, il n'a pas fait attention à ce que ces expressions pouvoient avoir de mauvais.

«Nous vos fidèles sujets nous avons remarqué que Ouang Si-heou, étant lettré du second ordre (*Kiu-gin*), instruit de nos loix et de nos coutumes, ne pouvoit être comparé à un homme du peuple, qui auroit péché par grossièreté et ignorance, ce qu'il a fait et écrit, offense la Majesté Impériale, tient à la Rébellion, c'est un crime de Lèze Majesté au 1er chef.

«Nous avons examiné les Loix de l'empire; selon ces loix ce crime

doit être puni d'une mort rigoureuse. Le criminel doit être coupé en pièces, ses biens confisqués, ses parents au-dessus de seize mis à mort, ses femmes, ses concubines, et ses enfants au dessous de 16 ans exilés et donnés pour esclaves à quelques Grands de l'Empire.

« Nous, vos fidèles sujets, présentons avec respect ce Mémorial à Votre Majesté en attendant ses derniers ordres. »

ÉDIT DE L'EMPEREUR.

« Je fais grâce à Ouang Si-heou sur le genre de son supplice. Il ne sera pas coupé en pièces; qu'on lui tranche la tête. Je fais grâce à ses parents. Pour ses fils, qu'on les réserve pour la grande exécution de l'automne. Que la loi soit exécutée dans ses autres points. Telle est ma volonté. Qu'on respecte cet ordre. »

On a lieu d'espérer que l'Empereur fera encore grâce, du moins de la vie, aux enfans de Ouang Si-heou.

Ici un mot contre le gouvernement est puni de mort. Quelque chose de plus: avoir lu un livre qui en parle mal, c'est un crime capital. Cela n'empêche pas que les censeurs de l'empire ne puissent faire à l'Empereur les représentations qu'ils jugent à propos; mais il faut que leurs mémoires soient cachetés et respectueux. Pour l'ordinaire, l'Empereur les publie et y fait droit.

L'Empereur est maintenant occupé à un grand projet. Il y a quelques années qu'il publia dans tout son empire qu'il vouloit faire une collection de tout ce que la Chine avoit de mieux en bons livres. Il ordonna que tous ceux qui auroient des livres ou des manuscrits estimables, eussent à les envoyer à la Cour; déclarant qu'après en avoir fait le choix, on les renvoyerait fidellement.

L'Empereur reçut des livres à l'infini. Il détermina que la collection seroit de six cent mille volumes. Il fit venir à Pe King les

plus grands lettrés de l'empire, appellés *Han Lin* [1]), et les plus habiles Imprimeurs; il leur donna un nombre infini d'assesseurs, qu'il logea dans de grands Palais; il mit à la tête de l'entreprise des Régulo, et même son sixième fils. Ils répondent des moindres fautes; un seul point manqué dans les lettres les plus compliquées leur coûteroit une partie de leurs revenus. Il faut que les livres, qui sortiront de l'Imprimerie impériale soyent sans faute. Ce qui nous intéresse surtout dans cette magnifique collection, c'est que l'Empereur y a fait entrer trois livres de Religion, composés autrefois par des Missionnaires Jésuites. Le premier est du fameux Père Ricci [2]), connu en Chine sous le nom de Ly *Ma-teou* [3]). C'est un chef-d'œuvre. Il s'est trouvé des Lettrés qui le lisoient sans cesse pour se former le style: Il a pour titre *T'ien tchou che y* [4]), «Vraye notion de Dieu». On ne conçoit pas comment un homme qui n'avoit fait sa Théologie qu'en voyageant ait pu mettre dans un livre tant de force de raisonnement, tant de clarté et tant d'élégance.

Le second livre, qui entre dans la grande collection est de Yang *Mano* [5]). Il a pour titre ces deux mots *Tsi-ké* [6]). Il est aussi écrit supérieurement et plein de choses. Il traite de la Victoire des Sept Passions dominantes dans l'homme.

Le 3ème est du Père Verbiest [7]), qui vivoit du temps de *Kam Si.*

---

1) 翰林.

2) *Matteo* Ricci, né à Macerata 6 oct. 1552; † à Pe King 11 mai 1610.

3) 利瑪竇 Li *Ma-teou.*

4) 天主實義.

5) 陽瑪諾, Yang *Ma-no,* le P. *Emmanuel* Diaz (jeune) né à Castello-Branco (Portugal) en 1574; † à Hang Tcheou, le 4 mars 1659.

6) 七克 *Ts'i k'e,* Sept Victoires.

7) *Ferdinand* Verbiest. 南懷仁. Nan *Houai-jen,* né à Pitthem, près de Courtrai, 9 oct. 1623; † à Pe King, 29 janvier 1688.

Il a pour titre *Kiao Yao Su Lun* [1]). Abrégé des vérités fondamentales de la Religion. Il n'est pas écrit pour les lettrés. Il paroit que l'auteur vouloit se mettre à la portée de tout le monde. Kam Si l'ayant lu, badina sur le style. Mais il est d'une analyse et d'une méthode, qui l'ont fait juger digne d'être placé au rang des meilleurs Livres. Voilà l'inconséquence de l'homme! Les Chinois mettent au nombre de leurs meilleurs livres ceux de notre Ste Religion et ils persécutent les Chrétiens.

Dans les gazettes du mois passé l'Empereur déclaroit qu'il y avoit déjà deux cent mille volumes imprimés.

Sous le dernier Empereur des Ming tchao [2]) les Missionnaires Jésuites eurent le courage de faire peindre l'embrasement de Sodome et Gomorre, et de le présenter avec une explication à cet Empereur, qui étoit souverainement débauché. Leur intention étoit de le frapper. Il trouva la peinture belle dans son genre. Il la fit graver dans un recueil des Monumens de son temps, et voilà tout ce qu'il en fut. Il y fit aussi graver l'Image du Sauveur portant la croix à la main.

Cette relacion a cru sous ma plume. J'aurai l'honneur de rendre compte à Votre Grandeur dans une lettre particulière de l'état actuel de cette Mission françoise.

J'ai l'honneur d'être avec le plus profond respect,

Monseigneur,

De Votre Grandeur,

Le très-humble et très-obéissant serviteur,

Fr. Bourgeois.

A Pe King, le 31 juillet 1778.

---

1) 教要序論, *Kiao yao siu louen*, Explication méthodique de ce qu'il y a d'essentiel dans la religion. — Publié en 1677.

2) 明朝 *Ming tch'ao.*

(*à suivre.*)

NÉCROLOGIE.

Emile GUIMET.

Emile Etienne GUIMET, fils de Jean-Baptiste GUIMET (1795—1871), inventeur du bleu qui porte son nom et fit sa fortune, est né à Lyon le 2 juin 1836. Doué des aptitudes les plus diverses, tout en continuant l'industrie de son père, il étudie la musique avec DEN, de Vienne, LINDAU, de Berlin, et REICHEL, de Dresde. Aussi son discours de réception à l'Académie des Sciences, Belles-Lettres et Arts de Lyon, prononcé dans la séance publique du 21 décembre 1860, fut-il consacré à la *Musique populaire* [1]), et plus tard, le 4 juillet 1882, devant la même Société, il lisait un rapport sur les *Chants populaires du Lyonnais* [2]). Enfin le 11 avril 1894, il faisait représenter au grand-théâtre de Marseille un opéra en 5 actes et 7 tableaux, paroles d'Ernest d'Hervilly dont le sujet était emprunté à la Chine et dont le titre était celui d'un empereur fameux, Taï Tsoung.

Entre temps, Guimet avait parcouru le monde; nous le voyons en Espagne [3]), en Allemagne [4]), en Egypte [5]), dans les Pays du Nord [6]), en Algérie [7]), préludant ainsi au grand voyage qui allait donner à ses recherches une direction définitive: le voyage d'Extrême-Orient [8]) qu'il entreprit avec l'excellent artiste Félix Régamey qui a non seulement dessiné toutes les figures des ouvrages qu'ils ont publiés en collaboration, mais a exécuté les tableaux remarquables qui ornent aujourd'hui les salles et les vestibules du musée de la Place d'Iéna.

Le 10 avril 1876, Guimet fut en effet chargé par le Ministre de l'Instruction publique d'une mission au Japon, en Chine et aux Indes pour y étudier les religions de l'Extrême-Orient. A son retour, il créa à Lyon un musée religieux qui porte son nom, devant contenir tous les dieux de l'Inde, de la Chine, du Japon et de l'Egypte; une bibliothèque spéciale d'ouvrages traitant particulièrement les questions religieuses devait y être adjointe. Le musée fut inauguré en 1878 dans le quartier des Brotteaux, près du Parc de la Tête d'or, lors du Congrès provincial des Orientalistes tenu à Lyon et que dirigea Guimet. Dès 1882, reconnaissant que Lyon, ville essentiellement industrielle, n'était pas le centre favorable à ces études, Guimet prit la résolution de transférer son Musée à Paris et, après des pourparlers, il céda son Musée à la France par une Con-

vention passée entre l'Etat et lui, cession qui a fait l'objet de la loi du 7 août 1885, par laquelle il était dit dans l'article 8:

« Monsieur Guimet en sera nommé directeur à vie, il renonce à tout émolument personnel.

« Le Conservateur et le personnel seront nommés ou révoqués par le Ministre de l'Instruction publique, sur la proposition du Directeur. »

Le nouvel établissement fut élevé Place d'Iéna, à proximité du Trocadéro, sur le modèle du palais de Lyon.

« Le Musée Guimet, disait-il en 1907, doit être un laboratoire scientifique où l'on fera des études, des analyses de croyances, des recherches d'histoire, des comparaisons de procédés sociaux, mais si on y découvre des synthèses, des solutions pratiques, on ne doit jamais agir, jamais intervenir pour diriger les hommes, mais se comporter comme les savants chimistes qui font des découvertes dont les autres profitent. »

Il créa les *Annales du Musée Guimet* qui se composent de cinq séries: 1° La *grande Bibliothèque*, in-4, qui comprend des publications importantes comme le *Zend-Avesta* de James DARMESTETER; 2° la *Bibliothèque d'Etudes*, in-8, qui débuta avec le *Rig Veda*, de Paul REGNAUD et qui comprend le *Népal* de Sylvain LÉVI et le *T'ai Chan*, de CHAVANNES; 3° la *Bibliothèque de Vulgarisation*, in-18, qui commence avec les *Moines Egyptiens* par E. AMÉLINEAU et renferme les *Conférences* faites au Musée; 4° la *Bibliothèque d'Art*, dans laquelle parurent *Li Long-mien*, *Okoma*, roman japonais, illustré par Félix RÉGAMEY, *Si Ling*, tombeaux de l'Ouest, *La Peinture chinoise au Musée Guimet par* TCHANG Yi-tchou et J. HACKIN; enfin 5° la *Revue de l'Histoire des Religions* paraissant tous les deux mois, commencée en 1880, sous la direction de M. Maurice VERNES, à laquelle il donna plusieurs articles [8]).

En 1878, il avait organisé d'une manière brillante le Congrès provincial des Orientalistes qui se tint à Lyon quelques jours avant le Congrès international qui s'ouvrit à Florence sous la présidence de Michel AMARI. C'est de cette ville, que Guimet rapporta ces grands ballets, *Messaline*, etc., avec lesquels il ouvrit à Lyon le Théâtre Bellecour qui lui causa beaucoup d'ennuis et lui mangea beaucoup d'argent.

Je ne puis dans ces quelques lignes retracer cette carrière si féconde dans toutes les branches de son activité. Guimet qui avait été nommé Chevalier de la Légion d'honneur en 1877, avait été promu au grade d'officier le 20 juillet 1895; le 14 décembre 1917, il était élu correspondant par l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, en remplacement de M. Max BONNET, de Montpellier.

Guimet avait conservé toute son activité jusqu'à la fin; une attaque de paralysie l'a enlevé en quelques jours à Fleurieu-sur-Saône (Rhône) le 12 octobre 1918.

Nous indiquons quelques-unes de ses publications que nous n'avons pas encore signalées [9]). H. C.

1) La Musique populaire, discours de réception à l'Académie des Sciences, Belles-Lettres et Arts de Lyon, prononcé dans la séance publique du 21 décembre 1860. — Lyon, Association typographique, 1870, gr. in-8, pp. 32.

2) Chants populaires du Lyonnais. Rapport sur le concours pour le prix Christin et de Ruolz, lu à l'Académie des Sciences, Belles-Lettres et Arts de Lyon, dans la séance publique du 4 juillet 1882, par Emile Guimet. — Lyon, Association typographique, 1882, gr. in-8, pp. 36.

Ext. des *Mémoires de l'Académie des Sciences, Belles-Lettres et Arts de Lyon*, Vol. 22 de la Classe des Lettres.

3) A travers l'Espagne. — Lettres familières, avec des post-scriptum en vers par Henri de Riberolles. Lyon, C. Méra, 1862, in-18, pp. 263.

4) Cinq jours à Dresde. — Souvenirs de la grande fête des chanteurs en 1865. Lyon, imp. de A. Vingtrinier, 1865, in-8, pp. 60, et Lyon, Méra, 1865, in-12, pp. 108.

— L'Orient d'Europe au fusain — Notes de voyage. Paris, J. Hetzel, 1868, in-18, pp. 230.

5) Emile Guimet — Croquis égyptiens — Journal d'un Touriste. Paris, J. Hetzel, 1867, in-18, pp. 298.

6) Esquisses scandinaves Relation du Congrès d'Anthropologie et d'Archéologie préhistorique. Paris, J. Hetzel, s.d. [1875], in-18, pp. 257.

7) Aquarelles africaines Etudes et Correspondances — Lettres sur l'Algérie — La statue vocale de Memnon. — L'emprunt fantastique — Les Temps de l'Exode. — Arabes et Kabyles. — Le scarabée indéchiffrable. Paris, J. Hetzel, s.d. [1877], in-18, pp. 213 + 1 f. n. ch.

8) Huit jours aux Indes, par Emile Guimet, dessins d'après nature par Félix Régamey. Paris, (Hachette), 1889.

Ext. du *Tour du Monde*, XLIX et LVI.

— Le Théâtre au Japon par Émile Guimet et Félix Régamey. — Conférence faite au Cercle Saint-Simon le 16 avril 1884. Paris, Léopold Cerf, 1886, in-8, pp. 32.

— Promenades japonaises. Texte par Émile Guimet. Dessins d'après nature (dont six aquarelles reproduites en couleurs) par Félix Régamey. Paris, G. Charpentier, 1878, in-4, pp. 212.

— Promenades japonaises. Tokio—Nikko... Ibid., 1880, in-4, 2 ff. + pp. 288.

— Conférence sur la Chine ancienne et moderne, par M. Emile Guimet. — Rouen, Impr. de L. Gy, 1898, in-4, pp. 19.

Ext. du *Bulletin de la Société normande de Géographie*, 1898.

9) Le Dieu d'Apulée. Paris, 1895, in-8, pp. 7.

— Les Âmes égyptiennes. Paris, 1913, in-8, pp. 19, fig.

— Emile Guimet. — Miroirs funéraires en bronze de l'époque des Han. (*Ctes. rendus Ac. Insc. et B.-L*, 1901, p. 283).

— Lao Tzeu et le Brâhmanisme. S. l. n. d., in-8, pp. 16.

Tiré à part des *Actes du IIme Congrès international d'Histoire des Religions*, Bâle, 1904.

— Note sur l'Anthropologie des Chinois. — Extrait des *Archives* d'Anthropologie criminelle n° 157. Janvier 1907, in-8, pp. 2.

— Les Chrétiens et l'Empire romain — Le malentendu entre les Chrétiens et le Gouvernement — Extrait de la *Nouvelle Revue*. Paris, 1909, in-8, pp. 42.

— Lucien de Samosate, Philosophe — Extrait de la *Nouvelle Revue*. Paris, 1910, in-8, pp. 31.

BULLETIN CRITIQUE.

Recherches sur la Littérature laotienne. Par Louis FINOT. (*Bul. Ecole française d'Extrême-Orient,* T. XVII, No. 5, Hanoi 1917.)

La création à Luang Prabang d'une « Bibliothèque royale » par M. MEILLIER, Commissaire du Gouvernement, encouragée par le roi, a permis de réunir une quantité de manuscrits en grande partie dispersés dans les pagodes. Lors d'une visite dans la capitale du Laos en juin 1914, M. FINOT prépara un inventaire sommaire des manuscrits qui y étaient centralisés; mais cet inventaire est devenu un travail considérable qui renferme: 1° une Introduction comprenant: *a*) un aperçu des pagodes de Luang Prabang considérées comme dépôts de manuscrits; *b*) une étude sur la langue thai: *c*) de brèves notions de chronologie, utiles à la lecture des documents; 2° une revue générale de la littérature laotienne; 3° un essai d'inventaire alphabétique des ouvrages qui la composent.

Tout d'abord, voici l'origine de Luang Prabang, que les indigènes appellent ordinairement Mu'ong Luong; il est « d'après la tradition, le premier Etat constitué par les Thai descendant de Mu'ong Theng ou Diện-biên-phu. Ses origines appartiennent à la légende. C'est d'abord l'empire des Serpents mythiques, des Nâgas, d'où la ville garda le nom de Si Satanaganahuta, « des centaines de milliards de

Nagas». Puis apparaissent les deux Maharṣis qui fixent le site du futur royaume. L'emplacement du palais fut marqué près d'un gigantesque flamboyant (mai *toṅ*), au confluent du Mékhong et du Nam Kan: ce fut l'origine du nom de Xieṅ *Tōṅ* qui, après l'extension de la ville vers le Sud jusqu'au Nam Dong, devint Xieṅ Doṅ—Xieṅ *Toṅ*. Dans le désert qui précède les temps historiques, le folk-lore a placé deux héros de contes: *P*u*tth*asen (Buddhasena), époux de la nāgi Kaṅri, et Can*ta*p*anit (Candavaṇija, «le marchand de Candapuri»), le vendeur de bétel qui changeait les rochers en or et qui, devenu roi, construisit le Vat Xieṅ *Toṅ* et le That Com Si. Puis on voit passer une dynastie de chefs kha (sauvages) fondée par Khun Xua (Java), évincée ensuite par le conquérant thai Khun Lo. C'est de ce roi kha que le pays aurait pris son nom de Mu'oṅ Xua ou Java, qui alterne avec celui de Lan Xaṅ, dont l'étymologie est douteuse. Quant au nom actuel, qui tire son origine de la fameuse statue du Buddha vénérée à Vat Mai, il remonte à l'époque où Vieng Chan, étant devenue le siège de la cour, reçut les noms qui avaient auparavant désigné l'ancienne capitale (XVIe siècle). Les origines politiques de Luang Prabang sont localisées au Nord de la ville, ses origines religieuses au Sud: «C'est là, à l'intérieur du rempart, près de la porte dite Pātū *P*alanxai, que s'établirent au XIVe siècle les premiers moines venus du Cambodge et que s'élevèrent les premiers couvents: Vat Pa Saman et Vat Keo».

M. Finot suit l'écriture thai au Siam où elle a été créée par le roi Rāma Kamhēṅ de Sukhodaya, en 1283, A.D., au Tong King, différente de celle du Siam et du Laos, dans les pays Shan et enfin au Laos dont les écritures peuvent se ramener à deux types: l'écriture de Sukhodaya et celle des Sipsong-panna.

L'ère la plus usitée est le *cullasakarāj*, commençant le 21 mars

638 A.D.; les Laotiens comptent par années écoulées: l'année numérotée, correspond donc à 79 ou 639 A.D.

Le Tripiṭaka forme la base de la littérature préservée par les manuscrit du Laos, mais il existe une série de contes offrant un véritable intérêt pour le folk-loriste.

Le *Nitan Khun Borom* est la principale chronique laotienne, en 4 fascicules. «Elle commence aux origines légendaires du royaume de Lan Xang et s'arrête à l'avènement du *P*raya Sen en 1572. Après quelques renseignements préliminaires sur les dieux et les génies protecteurs du Laos, le chroniqueur raconte comment deux *ru'si* fixèrent la place des mu'ong futurs; comment Khun Borom, fils d'Indra, fut envoyé du ciel pour fonder le royaume de Lan Xang; comment deux courges donnèrent naissance aux hommes, aux animaux et à tous les produits requis par la vie civilisée; comment Khun Borom partagea les régions qui forment aujourd'hui l'Indochine entre ses quatorze fils, dont l'aîné, Kun Lo, régna à Xieṅ Doṅ—Xieṅ *T*oṅ (Luang Prabang). Puis, de cette période légendaire le récit saute brusquement à l'avènement de Fa Ṅum (1353) et retrace en assez grand détail le règne de ce prince (1353—1374) et ceux de ses successeurs: Sam Sèn *T*ai (1374—1406), les sept rois éphémères qui passèrent comme des ombres pendant la domination de la sanguinaire Mahâdevi (1406—1438), Cakra*p*ati Pên Pêo (1438—1491), La Sen Kai (1491—1496), Xum*p*u (1496—1501), Vixun (1501—1520), Pô*th*isarat (1520—1547), Pra Cei Seta [Jaya Jeṭṭha] (1547—1571) et Praya Sen (1572). Ce texte est caractérisé par l'absence presque complète de dates (celles qui sont données çi-dessus sont empruntées à une autre source). On en trouvera la traduction dans Pavie, *Recherches sur l'histoire*, p. 1—77, sous le titre de: *Histoire du pays de Lan Chhang Hom Khao*. — 2° *Poṅsavadan*

mu'o'n Lao. — 3° *Poṅsavadan Kāsat Vieṅ Can.* — 4° *Pu'n Prā Baṅ.* — 5° *Pu'n Pra Kêo.* — 6° *Nitan Praya Cu'o'n Lun.* — 7° *Uraṅganidāna.* — 8° Chroniques locales. — 9° Pièces d'archives.

Voici les principales traditions laotiennes d'après le *Khun Borom* et les *Poṅsavadan I.* — Origines légendaires. Thên Fa Khu'n (le *P*raya In*th*a*th*ipatirat [Indra], père de Khun Borom, est un des quatre thên qui gouvernent le monde. Khun Borom organisa les pays d'en bas (*mu'oṅ lum*) et débarrassa la terre de la liane monstrueuse *kua khao kat* qui la couvrait de son ombre; les hommes purent alors cultiver le pays. Khun Borom eut sept fils auxquels il assigna un des futurs royaumes indochinois: Khun Lo reçoit le mu'o'n Xieṅ Dong—Xieṅ Toṅ (Luang Prabang); Cet Cu'o'n, le Xieṅ Khuaṅ (Tran Ninh); Yi Pha Lan, le Ho (Chine); Cao Cu Xoṅ, le Prakan (Annam); Cao Sai Foṅ, le Yuon (Xieṅ Mai); Cao Khaṃ Phin, le Si Ayuthia (Siam) et le Thao Lok kom, le Hoṅsa (Pégou); les deux premiers de ces mu'o'n sont les mu'o'n *Lao*. Khun Lo et ses gens descendirent le Nam Ngua jusqu'à son confluent avec le Nam U, puis le Nam U jusqu'à son confluent avec le Mekhong où il établit son royaume, après avoir chassé une tribu kha.

Plus historiques sont les renseignements que l'on peut dériver d'une charte en faveur de Vat Keo, datée de 1602 A.D.: « 1° Une colonie cambodgienne composée de religieux, de lettrés, d'ouvriers d'art, s'établit à Luang Prabang vers le milieu du XIVe siècle. A sa tête est un moine influent connu sous le nom de Mahā Pasāmān. Il fonde au sud de la ville, près de l'embouchure du Huei Rôp, un monastère comprenant: a) un *bodhidruma*, figuier banyan sorti d'une pousse provenant de l'arbre sacré de Ceylan; b) un *cetiya*; c) un *vihāra*; d) un temple: le Vat Keo. A ce même endroit est un Buddhapāda. — 2° Sous le *P*raya Sam Sên *T*ai furent édifiés:

a) le Vat Manorom, avec un colossal Buddha de bronze, encore existant en 1602; b) le Vat Uposatha, en face de Vat Keo, « alors il y eut trois pagodes dans le Mu'oṅ Xua ».

L'ouvrage de M. Finot se termine par une liste générale de manuscrits laotiens qui comprend 1163 numéros tirés pour la plupart de la Bibliothèque royale de Luang Prabang et de la Bibliothèque de l'Ecole Française d'Extrême-Orient. Nous avons ainsi le travail le plus important et le plus scientifique qui ait jusqu'ici été consacré au Laos. H. C.

BIBLIOGRAPHIE.

LIVRES NOUVEAUX.

Nous avons reçu de l'**École française d'Extrême-Orient:** le *Bulletin*, Tome XVIII, No. 2, *Les Femmes de Cākya-Muni*, par Noël Peri; No. 3, *Études d'Histoire d'Annam*, IV—VI, par Henri Maspero; No. 4, *Les Thai blancs de Phong-tho*, par le Capitaine Silvestre.

Viennent de paraître dans la *Statistical Series* des **Maritime Customs** les *Returns of Trade and Trade Reports 1917*. — Part II. — *Port Trade Statistics and Report*. — Vol. III. *Central Ports* (*Shanghaï to Wenchow*).

L'**École française d'Extrême-Orient** vient de donner la seconde et dernière partie de son *Inventaire alphabétique* du riche fonds européen de sa Bibliothèque; il est accompagné d'une copieuse Table des Matières.

Nous avons reçu le Tome XIII du grand ouvrage du P. Henri Doré sur les *Recherches sur les Superstitions en Chine*; il est consacré à la IIIe Partie: *Popularisation du Confucéisme, du Bouddhisme et du Taoïsme en Chine*.

La collection des *Variétés sinologiques* vient de s'enrichir d'un nouveau volume N^{0} 50: *Dictons et Proverbes des Chinois habitant la Mongolie sud-ouest par le* R. P. Joseph van Oost Missionnaire de Scheut aux Ortos. Zi-ka-wei, 1918.

Le Vol. XLIX, 1918, du *Journal of the North-China Branch of the Royal Asiatic Society* renferme les articles suivants: *River Problems in China*, by Herbert CHATLEY; *Some Notes on Land Birds*, by H. E. LAVER; *Animistic Elements in Moslem Prayer*, by Samuel M. ZWEMER; *The Eight Immortals of the Taoist Religion*, by Peter C. LING; *A Chapter on Folklore:* I. *The Kite Festival in Foochow, China*, by Lewis HODOUS; II. *On a Method of Divination Practised at Foochow*, by H. L. HARDING; III. *Notes on the* Tu T'ien Hui *held at Chinkiang on the 31st May 1917*, by H. A. OTTEWILL; IV. *The Domestic Altar*, by James HUTSON; *Ku K'ai-chih's Scroll in the British Museum*, by J. C. FERGUSON; *the Theistic Import of the Sung Philosophy*, by J. P. BRUCE; *A Case of Ritualism*, by Evan MORGAN; *Chinese Puzzledom*, by Charles KLIENE.

INDEX ALPHABÉTIQUE.

A.

B.

C.

S.

T.

V.

Not to h



